



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

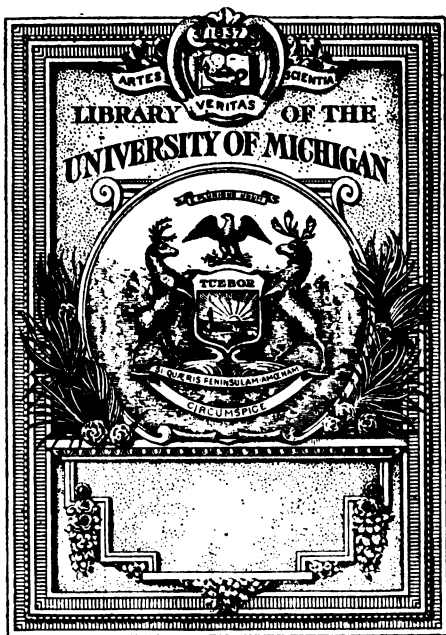
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

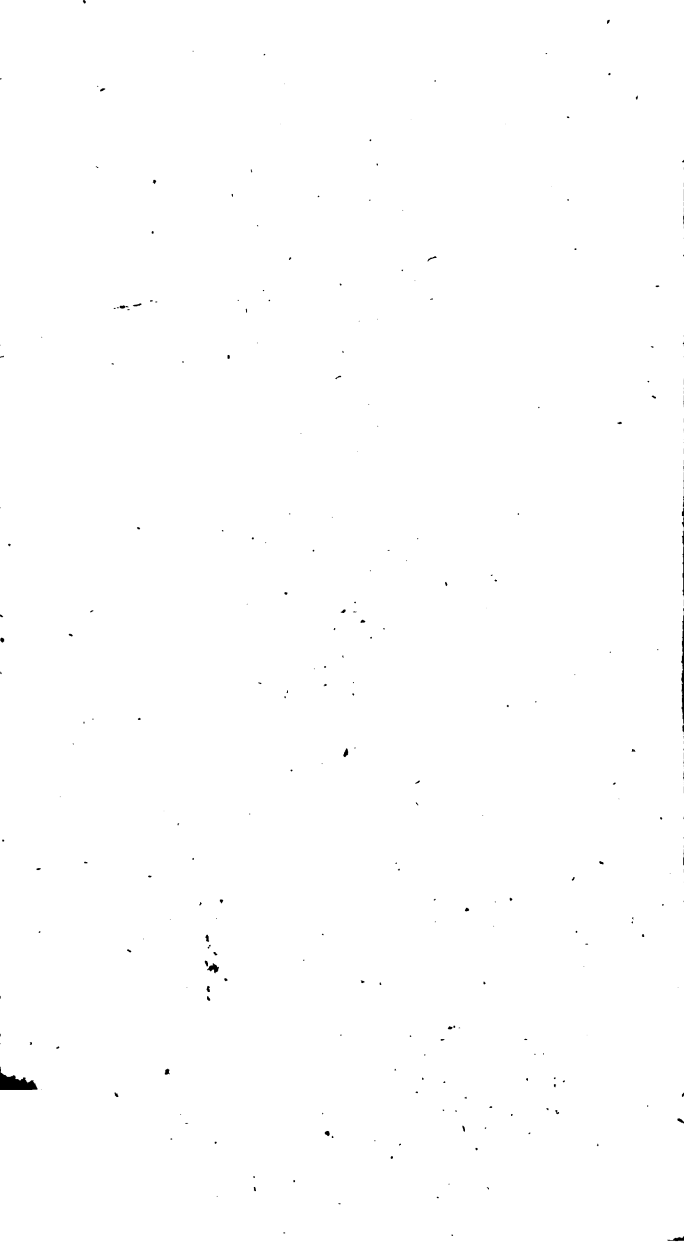
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







840.9

669



BIBLIOTHEQUE
FRANÇOISE,
OU
HISTOIRE
DE LA

LITTERATURE FRANÇOISE.

Dans laquelle on montre l'utilité que l'on peut
retirer des Livres publiés en François depuis
l'origine de l'Imprimerie, pour la connoissan-
ce des Belles Lettres, de l'Histoire, des Scien-
ces & des Arts;

*Et où l'on rapporte les Jugemens des critiques sur
les principaux ouvrages en chaque genre
écrits dans la même Langue.*

Claude Ruelle
Par M. l'Abbé GOUJET, Chanoine de
S. Jacques de l'Hôpital.

TOME SIXIEME.

Seconde Edition, revue & corrigée.



A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { PIERRE-JEAN MARIETTE, aux
Colonnes d'Hercules.
HIPPOLYTE-LOUIS GUERIN, à
Saint Thomas d'Aquin.

M. DCC. XLVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



BIBLIOTHEQUE

FRANÇOISE,

O U

HISTOIRE DE LA LITTERATURE

FRANÇOISE,

SUITE DE LA CINQUIE'ME PARTIE.

Ou suite des Traductions Françoises
des anciens Poëtes Latins.



SUITE DU CHAPITRE XIII.

*Des Traductions d'Ovide en Prose
& en Vers.*



VIDE peu content de louer
l'amour & ses effets dans les
Ecrits dont je viens de vous
parler, voulut encore ensei-
gner l'art d'aimer & d'être aimé. C'est-
à-dire, selon la réflexion de Bayle.

Tome VI.

A

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

qu'on ne soupçonnera point de morale trop rigide, que le Poëte réduisit en systême la science la plus pernicieuse, & qui n'a jamais eu besoin de préceptes. Il avoit plus de quarante ans, lorsqu'il mit ce systême au jour. Son livre causa bien du ravage parmi la jeunesse Romaine. Il ne servit qu'à y allumer un feu qui sans être excité, n'occasionne de lui-même que trop de désordres;

Epître de
M. Rac. à
M. de Valinc.

Ovide à ses lecteurs apprend l'art d'allumer
Des feux, déjà sans lui trop prompts à s'enflammer.

On ne peut lui refuser la louange d'avoir proposé au commencement de cet ouvrage, & d'y avoir suivi en effet une division fort régulière & fort méthodique : & c'est peut-être ce qui contribue encore à le rendre plus dangereux.

Heureusement nous en avons peu de traductions en notre langue. J'en ai vu une en vers françois, imprimée dès le commencement du seizième siècle, avec plusieurs autres pièces traduites ou composées apparemment par le même Auteur : car elles paroissent toutes à-peu-près du même style. Du Verdier dans sa Bibliothèque attribue toutes ces pièces à Albin des Avenelles, Chanoine

de Soissons , qui vivoit dans le même siècle. Il en cite une édition chez Etienne Groulleau en 1548. in-8°. J'en ai vu deux autres plus anciennes , toutes deux sans date.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS,

L'une est un petit in-4°. en caracteres gothiques. On m'en a communiqué deux exemplaires. Dans l'un il est dit que l'ouvrage a été imprimé à Geneve; & l'autre , qui lui est semblable , n'indique aucun lieu d'impression. La seconde édition est in-16. & imprimée à Paris. Les caracteres dont on s'est servi pour cette édition, sont Romains. La premiere est moins ample; elle ne contient que *l'art d'aimer d'Ovide : Le chief d'amours & les sept arts liberaux ;* & le nom de l'Auteur n'y paroît nulle part. Dans l'édition in-16. qui est plus ample de plusieurs piéces , l'Auteur y est nommé *Aastre Albin des Avenelles*. Mais ce nom ne se trouve qu'à la tête de la traduction du *Remede d'amours* composé en latin par Æneas Sylvius , depuis Pape sous le nom de Pie II. C'est la Lettre cent sixième de ce Pape écrite avant son Pontificat à Nicolas de Wurtemberg.

Voyez *Æn. Sylv. opera.*
p. 607. édit.
de Basle 1554
in-fol.

La traduction de *l'art d'aimer* est en vers de huit syllabes , sans l'alternative

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

des rimes masculines & féminines. L'ouvrage du Poëte latin est divisé en trois livres: le Traducteur n'a point observé cette division, & sa version n'est proprement qu'un abrégé de l'ouvrage d'Ovide. Dans une autre pièce qu'il intitule *Le chief d'amours*, & qui est remplie de préceptes qui sentent trop le libertinage, l'Auteur employe plusieurs pages à couvrir son nom, & celui de son Iris feinte ou réelle, sous quantité d'énigmes inintelligibles, & qui forment un langage aussi barbare qu'extravagant.

Vers la fin de la même pièce, qui dans l'édition *in - 16.* a pour titre: *La clef d'amours*, on apprend que cet écrit a été fait en 1509.

Escript en l'an mil cinq cens
Adjouste y neuf je m'y consens;
D'Octobre jour vingt cinquième
Qui des moys est le neufiesme.

La clef d'amour est suivie des *sept arts liberaux* que l'Auteur renferme encore presque tous dans la connoissance de l'amour le plus profane. Mais il y oppose ensuite dans deux autres pièces les *traits & attrails de l'amour chaste*. Dans la seconde de ces deux pièces, qui

FRANÇOISE. 5

est aussi en vers de huit syllabes, il décrit avec énergie & d'un style naturel les mauvais effets de l'amour illicite & les avantages de l'amour Divin. Dans des vers qui suivent *l'Epître adressant à tout lecteur amateur d'amour Divin*, l'Auteur s'exprime ainsi :

TRADUCTIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Le tems n'est plus de faire l'asne,
Moins d'adorer quelque Diane
En guerroyant votre repos :
Sages humains faisant de même,
Venez chanter l'honneur suprême
D'amour divin pour votre los.

Le Poëte auroit-il eu en vûe en cet endroit Diane de Poitiers, Duchesse de Valentinois, Maîtresse d'Henri II ? Si cela est, il falloit avoir bien de la hardiesse, pour ne pas dire quelque chose de plus. Mais il faut croire plutôt que cette pièce de poésie a précédé le crédit de Diane de Poitiers, & que la *Diane* nommée dans ces vers, est un de ces noms généraux que les Poëtes employent dans leurs vers, pour désigner une belle personne.

Après cette vieille traduction de l'art d'aimer d'Ovide, je n'en connois point de plus ancienne que celle des deux premiers livres, en quatrains françois, par

Pierre le Loyer, Conseiller au Prési-
dial d'Angers, publiée d'abord à Paris
in-8°. & réimprimée depuis dans la mê-
me Ville en 1579. avec toutes les œu-
vres poétiques de l'Auteur.

En 1622. Le sieur Nasse donna en
prose une traduction du même ouvra-
ge ; mais une traduction froide & lan-
guissante, noyée dans un amas de lon-
gues périphrases, qui ôte au Poëte toute
sa délicatesse, & le dépouille de pres-
que tous ses ornemens. Je ne fais qui
étoit cet insipide Ecrivain, dont un de
ces loüangeurs à gage, si communs dans
ce siècle, a osé dire en mauvais vers que
toute la France seroit obligée de conve-
nir qu'on ne pouvoit louer assez cette
traduction.

Quoique celle que le Président Nico-
le a faite en vers, du premier livre seule-
ment du même ouvrage, soit plus con-
nue, je ne vois pas qu'elle soit beaucoup
plus estimée. C'est une paraphrase extrê-
mement diffuse, & nullement une tra-
duction exacte. Ovide exprime en deux
vers ce qui en coûte jusqu'à dix ou dou-
ze au sieur Nicole : aussi bâille-t-on en le
lisant.

Je doute que ceux qui se plaisent à la
lecture de ces sortes d'ouvrages, soient

plus satisfaits d'une autre traduction en vers des trois livres de l'art d'aimer, imprimée en 1696. Pour moi elle m'a paru fort ennuyeuse. C'est tantôt une paraphrase, tantôt un simple précis de l'ouvrage du Poète latin. Le Traducteur a pris le style sententieux; & ce qui est en récit dans Ovide, il le traduit ordinairement en forme de maximes. Celui qui a fait l'avertissement sous le nom du Libraire, prétend que l'Auteur conçoit assez bien la pensée d'Ovide, mais qu'il est à bout quand la stérilité ou plutôt la délicatesse de notre langue ne peut pas suivre toute la hauteur & la sublimité de celle de l'original. Voilà du verbiage, & rien de plus. Il excuse encore le Traducteur sur ce qu'il a travaillé, dit-il, sans commentaire, & sur une édition fautive de 1605. Mais puisqu'il vouloit traduire cet ouvrage d'Ovide, que ne choisissoit-t-il une édition plus exacte?

Au reste, ce Traducteur qui ne s'est point nommé, est beaucoup moins excusable d'avoir exprimé en termes très-licentieux ce qui ne l'est déjà que trop dans l'original, sur-tout, s'il est vrai, comme il le dit, qu'il n'avoit fait cette traduction que pour satisfaire aux desirs

d'une Dame qui la lui avoit demandée. Je suis surpris qu'il n'ait pas aussi fait l'éloge de la vertu de cette Dame si empressée à connoître des maximes qui offensent la pudeur. Quant à ce qu'il ajoûte, qu'il ne comptoit point que son ouvrage seroit publié, qu'il avoit demandé le secret, & qu'il n'a été imprimé que sur une copie échappée, tout cela n'est qu'un langage trivial qui n'en impose à personne, & que l'on n'emploie que pour couvrir, autant qu'on le peut, la honte de s'être occupé à de pareils écrits. Notre anonyme promettoit aussi une traduction du livre du *Remede d'amour* : j'ignore si elle a été imprimée. A la fin de celle de l'art d'aimer, on trouve un *Catalogue alphabétique des noms employés dans ce livre*, où l'Auteur explique principalement la fable, & supplée à ce qu'il a retranché de ces endroits mythologiques dans sa traduction. La version du même poëme, qui est en vers françois parmi les œuvres diverses du sieur D. . . (c'est-à-dire de M. de Blainville, qui avoit été Secrétaire de feu M. Van Citters Ambassadeur de la République d'Hollande en Espagne) n'est encore qu'une imitation assez imparfaite de l'ouvrage du Poëte latin.

Quelque mauvaise opinion que je vienne de vous donner de l'art d'aimer d'Ovide, je conviens cependant qu'on y trouve quelquefois des maximes fort judicieuses & dont on peut profiter, ce qui a fait dire à M. Racine dans son excellent poëme de la Religion:

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

La règle de nos mœurs, cette loi si rigide
Est écrite partout, & même dans Ovide.

CHANT
VI.

Le mal est qu'on ne peut presque, sans se souiller, tirer cet or précieux des ouvrages d'Ovide, & en particulier de son art d'aimer. Un des beaux endroits de ce poëme, est l'éloge des Poètes, que M. Prépetit de Grammont a traduit en vers françois. Ovide y donne à l'art de la poësie des louanges qui lui sont dûes: mais ne prononce-t-il pas lui-même sa condamnation, lorsqu'il dit au même endroit, selon la traduction de M. de Grammont:

Les Poètes jamais ne furent des trompeurs ;
Leur bel art contribue à la bonté des mœurs.
Des honneurs & de l'or, que l'avarice entasse ;
La soif n'altère point un Héros du Parnassé :
Loin des bruits du Barreau son plus charmant plaisir,
C'est d'employer aux vers un paisible loisir.
En nous habite un Dieu : par nous le Ciel s'exprime ;
Et c'est du Ciel que vient l'esprit qui nous anime.

A V

TRADUC-
 TIONS
 D'OVIDE
 EN PROSE
 ET EN
 VERS.

Ovide ne dément pas moins ces belles maximes dans son livre du remède de l'amour. C'est un remède en effet qui n'est pas sans poison : c'est un nouvel art que le Poëte employe , plus pour enflammer les passions que pour les éteindre , quoique dans ce qu'il dit , on trouve quelquefois d'excellens préceptes. L'ancien Traducteur de ce livre en vers françois semble en convenir , malgré son affection pour cet ouvrage , comme on peut le conclure de ces vers qu'on lit à la fin de sa traduction.

Icy Ovide qui est en tous pas saige
 En cest endroit & en cestuy passaige
 Finist son livre du remede d'amour
 Qu'on doit priser plus qu'on vit de langaige
 'est translaté en Rhétoric langaige
 Et en François , en brief tems & séjour :
 Fait & finy du mois d'Aoust à ce jour
 Le sixième , l'an mil cinq cens & neuf ;
 Lisez le bien , vous le trouverez neuf.

Ce Traducteur n'est point nommé ,
 ce ne peut être Octavien de S. Gelais
 Evêque d'Angoulême , qui étoit mort
 dès 1502. à moins qu'on ne dise que les
 vers que je viens de rapporter , sont de
 l'Editeur. L'exemplaire que j'ai vû de
 cette vieille version , dont le langage

est fort barbare , est un volume *in folio* imprimé sur velin , avec des miniatures ou des figures enluminées , selon le goût de ce tems - là. Il est marqué à la fin que l'impression en fut achevée à Paris le quatrième jour de Février de l'an 1509. pour *Antoine Verard Marchand Libraire*. J'aime la naïveté avec laquelle l'Auteur s'excuse au commencement d'avoir fait cette version.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Pour ce que maints aiment fort l'escriture
Veoir & la lyre , & que plusieurs entendre
Pas bien ne peuvent toute littérature
Ne le latin ; combien que je sois tendre
De science , j'ai bien voulu prétendre
De translater en Rhétoric langaige
Ce petit livre. Priant d'humble couraige
Tous les lysans que n'en sois à blasmer ,
Ne que mon fait point ne leur semble amer.

Toute la traduction est du même style ; en vers de dix syllabes , & très - paraphrasée.

Vers le milieu du même siècle , Charles Fontaine , Parisien , traduisit dans la même forme de vers , mais avec assez de naïveté , le *premier livre* du même ouvrage d'Ovide , & le publia en 1555. à la suite d'un recueil de ses poësies qu'il intitula , *les Ruisseaux de fontaine*. Ce Poëte qui paroît sage dans toutes les

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

pièces de ce recueil, croyoit bonnement que l'ouvrage d'Ovide ne contenoit rien qui pût effaroucher la vertu & nuire à la pudeur.

» Lisez-le hardiment, dit-il avec as-
 » surance, & ne craignez rien : car il
 » n'en peut, ny doit, par raison, adve-
 » nir mal, ny au Tradlateur, ny au
 » Lecteur, comme a fait, & pourroit
 » faire de composer, traduire ou lire
 » des livres d'amours, retirans sur les
 » livres de l'art d'aymer.

Il s'étoit persuadé qu'Ovide lui-même n'avoit eu pour but que de remédier à l'amour déréglé, & d'apprendre comment on devoit se conduire pour éviter, sinon les atteintes, du moins les effets de cette funeste passion : c'est ce qui lui fait dire à M. Brinon à qui il adresse sa traduction :

L'enfant Amour donna jadis licence
 De ce livret en vers latins escrire :
 Mais lui volage, & fol dès son essence,
 Son regne ici voit abbattre & destruire.

Au reste Fontaine appelle *premier livre* ce qui forme la moitié du livre unique dont l'ouvrage d'Ovide est composé. Sa traduction finit au vers trois cens quatre-vingt-seize, après lequel le Poë-

Le latin semble en effet se reposer pour
entamer ensuite une autre matière. Auf-
si Fontaine finit-il ainsi sa traduction.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Au pied du mont en laissant la campagne ,
Mon cheval suë à monter la montaigne .
Autant d'honneur l'Élégie confesse
Devoir à moi , qui l'excolle sans cesse ,
Et non pas moins qu'à Vergile autentique
Se sent tenu le grant œuvre héroïque.

Nicolas Renoüard, plus connu depuis
par sa traduction des Métamorphoses ,
ne traduisit de même que la première
partie du poëme *du remède de l'amour*.
Cette version qui est en prose fort ram-
pante, & d'un mauvais style , parut d'a-
bord seule en 1612. & depuis l'Auteur
la fit réimprimer avec sa traduction des
quinze livres des Métamorphoses dont
je vais vous parler dans peu.

On liroit plus volontiers deux autres
traductions en vers du petit poëme d'O-
vide *du remède de l'amour* , qui ont été
publiées depuis quelques années , si l'on
pouvoit conseiller aussi hardiment que
Fontaine la lecture de cet ouvrage. La
première de ces deux traductions fait
partie des œuvres diverses du sieur de
Blainville imprimées en dernier lieu en
1714. à Roüen , sous le titre d'Amster-

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

dam ; l'autre se trouve dans le premier volume des œuvres mêlées de M. le Chevalier de S. J. c'est-à-dire de feu Louïs Rustaing de S. Jorry , Commandeur de l'Ordre de Saint Lazare , & membre de l'Académie de Caën. Ces deux traductions ne sont proprement qu'une imitation libre du poëme d'Ovide. La seconde l'est encore plus que la premiere.

Passons aux Métamorphoses, qui ont eu un beaucoup plus grand nombre de Traducteurs. De tous les ouvrages qui nous restent des anciens Poëtes , il n'y en a point où la matiere soit plus diversifiée que dans celui-ci , & dont l'utilité soit plus connue. Aussi presque toutes les nations se sont-elles empressées à le traduire. Les Grecs mêmes n'ont pas dédaigné de le mettre en vers dans leur langue.

Ovide tira les sujets de ses quinze livres des Métamorphoses , de tous les recueils de fable , que divers Auteurs avoient faits avant lui : & il paroît par ce qui nous reste des anciens sur cette matiere , qu'il les a infiniment surpassés. Au lieu d'un recueil froid , insipide , ou simplement didactique , il en fit une espece de poëme , dont l'univers entier

est la Scene, & qui embrasse tous les tems qui s'étoient écoulés depuis le commencement du monde jusqu'au siècle où il écrivoit. Que de traits, que de couleurs différentes ne falloit-il pas avoir réunis pour tant de tableaux ! Cependant il les a tous finis, ces tableaux, & à la fin de l'ouvrage son pinceau n'est point affoibli.

TRADUCTIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Il a plus fait encore : dans des fables qui se ressemblent, il a sçu mettre les nuances délicates qui les distinguent les unes des autres. Ce sont toujours de nouvelles images, des beautés singulieres. Uni dans les narrations, pathétique, tendre & touchant dans les monologues, élevé dans les harangues, Ovide fait faire passer imperceptiblement le lecteur d'une fable à une autre par des liaisons souvent fort ingénieuses. Il a sçu même garder dans une matiere obscure une espece d'ordre chronologique. On le voit, après avoir commencé par le cahos & le déluge, s'approcher d'événemens en événemens, jusqu'à la mort de Jules César, par où il a fini cet ingénieux & pénible ouvrage.

Un sçavant Anglois, M. Warburton, a trouvé du mystère dans cet ouvrage

TRADUC-
TIONS.
D'OVIDE
EN PROSE.
ET EN
VERS.

Differt. sur
l'union de la
Relig. de la
mor. & de la
polit. trad.
par M. Sil-
houete ; à
Londres,
1743. Differt.
neuvième, t.
2. p. 62. &
suiv.

d'Ovide ; & voici sur cela sa pensée ;
que vous ne ferez pas , je crois , fâché
de connoître.

La Métempsychose , dit-il , étoit une
maniere religieuse employée par les
Anciens , pour expliquer les voyes de
la providence. Voyant que celle-ci leur
paroissoit souvent inégale dans cette
vie ; & la croyant quelquefois injuste
dans cette inégalité (sentiment qui ne
doit point surprendre dans des payens)
ils supposoient qu'elle devoit être recti-
fiée dans une autre vie. Mais croyant
aussi que cette providence n'agissoit pas
toujours avec une rigueur égale, & pour
ainsi dire , régulière , ni dans cette vie ,
ni dans l'autre , il étoit naturel de suppo-
ser qu'elle agissoit dans les deux par des
voies semblables. Et comme dans la vie
future sa maniere de punir étoit , selon
eux , par la transmigration de l'ame ,
sa maniere en celle-ci devoit être par
la transformation du corps. Cette manie-
re étoit la même dans les deux cas , à la
différence près d'une cérémonie, suivant
la différence des circonstances. L'Ame,
dans le premier cas , alloit trouver le
corps ; & dans le second, c'étoit le corps
qui alloit trouver l'Ame. Cette dernie-
re cérémonie s'appelloit *Métamorphose* ;

& la première étoit nommée *Métempsychose*. L'une & l'autre faisoient partie de la doctrine populaire concernant la Providence.

TRADUCTIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

A mon avis, dit M. Warburton, ce qui contribua à entretenir les payens dans l'idée des Métamorphoses fut un certain tempérament mélancholique capable de produire les effets les plus surprenans. Il y avoit chez les anciens une maladie assez commune qui naissoit de cette disposition : ils la nommoient *Lychantropie*. Celui qui en étoit attaqué, s'imaginait qu'il étoit changé en Loup, ou en quelque autre animal sauvage. On ne doit point être surpris qu'une opinion consacrée par la Religion, telle que celle des Métamorphoses, ait eu de si grands effets sur l'imagination déjà malade de personnes déchirées par le remords de leurs crimes, & qu'elle leur fit conclure qu'ils étoient devenus l'objet de la vengeance divine.

Ce dérangement de l'imagination qui procédoit du dogme de la Religion sur la Métamorphose, faisoit, à son tour beaucoup valoir ce dogme : en sorte que la moindre bagatelle, un nom équivoque, un rien, suffisoient pour en conserver le crédit, & donner souvent nais-

TRADUC-
 TIONS
 D'OVIDE
 EN PROSE
 ET EN
 VERS.

sance à des fables particulieres , ou à des embellissemens inventés après coup pour en soutenir le merveilleux.

Plusieurs Auteurs graves firent des recueils de Métamorphoses , comme Nicandre , Boëus , Parthenius , Calisthene , Dorothee & Adrien le Sophiste. On peut juger de la nature de ces recueils par celui d'*Antonius Liberalis* qui les a copiés. C'est de ces sources qu'Ovide a tiré ses matériaux pour en former un poëme d'un plan magnifique & régulier , où il s'est proposé de donner l'histoire populaire de la Providence , depuis la création du monde jusqu'au tems où il vivoit , suivant les histoires & les traditions des Egyptiens , des Phéniciens , des Grecs & des Romains. Quoique pour égayer son ouvrage, il y ait souvent mêlé le récit des amours des Dieux , également autorisé en cela par les traditions religieuses , il ne perd jamais de vûe son objet principal , ayant soin de rappeler souvent à ses lecteurs , que toutes les punitions dont il parle , sont infligées par les Dieux pour se venger des impies.

Mais jaloux , pour ainsi dire , de la dignité secrète de son ouvrage, il en a donné lui-même la clef dans le dernier

livre, afin que le lecteur intelligent ne fût point exposé à se méprendre sur le but & le dessein de son poëme. Comme on croyoit que Pythagore étoit l'Auteur du dogme de la Métempsychose, Ovide se saisit de cette circonstance pour apprendre à ses lecteurs; premièrement, que son poëme est une histoire populaire de la Providence : secondement, que le dogme de la Métempsychose est la source de celui de la Métamorphose. Et c'est ce qu'il fait en introduisant Pythagore qui enseigne & qui explique aux Crotoniates le dogme de la transmutation des Etres. Ce trait de l'art d'Ovide est également juste & beau, & cette conclusion philosophique de son ouvrage est entièrement dans le goût de l'antiquité. C'est aussi par rapport à ce but, que le Poëte se promet à lui-même l'immortalité, & qu'il se vante d'avoir fait un ouvrage que ni le fer ni le feu, ni la colere de Jupiter, ni la voracité des tems ne pourront détruire.

TRADUCTIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Tant d'avantages que l'on prétend renfermés dans les Métamorphoses d'Ovide, y laissent cependant subsister, en les considérant comme poëme, plusieurs défauts sensibles. C'est - à - dire qu'on y trouve ceux qui caractérisent

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

tout ce qui est sorti de la plume du Poëte, & dont je vous ai parlé avant que d'entrer dans le détail de ses ouvrages. Dans celui des Métamorphoses en particulier, s'il s'arrête volontiers sur les endroits de la fable qui présentent des images riantes à la poésie, on fait aussi qu'il passe légèrement sur beaucoup de circonstances que personne peut-être n'ignoroit de son tems, & que très-peu de gens savent aujourd'hui; il y a même des endroits foibles, des morceaux négligés: Ovide n'avoit pas mis la dernière main à cet ouvrage, lorsqu'il fut relégué à Tomes; & ce fut, ou par cette raison, ou de dépit d'avoir encouru la disgrâce de l'Empereur, qu'il jeta son ouvrage au feu avant de sortir de Rome. Mais on en avoit des copies qui nous l'ont conservé.

Bann. pref.
de sa trad.
des Métam.

De ces beautés, & de ces défauts des Métamorphoses naissent également les difficultés de la traduction. Il est difficile de bien rendre Ovide dans ses beaux endroits, & presque impossible de le faire goûter en retenant ce qu'il a de defectueux. Nous ignorons si les jeux de mots avoient de la grace dans la langue latine; mais nous savons qu'il est bien rare qu'ils en ayent dans la langue

Françoise. Il y a apparence que les Grecs & les Latins étoient peu choqués des répétitions, puisqu'on en trouve très-fréquemment dans leurs meilleurs Ecrivains. Peut-être que l'abondance de leurs langues, & les expressions qui ne leur manquoient pas pour mettre de la variété dans les mêmes choses dites plusieurs fois, les rendoient supportables. Parmi nous, soit manque de synonymes, soit que par vivacité nous aimions à courir sans cesse à de nouvelles images, les répétitions nous paroissent presque toujours ennuyeuses. Mais ce qui a dû coûter le plus aux Traducteurs des Métamorphoses a été de rendre dans une langue chaste, un Poète qui l'est peu.

TRADUCTIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Les Métamorphoses, à les bien dé-
finir, ne sont que l'histoire des passions
des Dieux & des hommes, surtout de
leurs amours; & les effets de cette pas-
sion y sont toujours exposés avec trop
de licence. Les portraits que fait Ovi-
de dans ces occasions, sont trop vifs,
la pudeur y est peu ménagée; & c'est
dans ces endroits là seulement qu'il ne
donne que trop à penser. De là cette
sage précaution que l'on a dans les
Collèges de ne mettre entre les mains

Rana, pref.
citée.


 TRADUC-
 TIONS
 D'OVIDE
 EN PROSE
 ET EN
 VERS.

des jeunes gens que les endroits de cet ouvrage où la pudeur ne court aucun risque.

Mais cette précaution a été peu observée par le plus grand nombre des Traducteurs François de cet ouvrage du Poëte latin ; & ce n'est pas le seul défaut de leurs traductions , dont presque toutes s'éloignent plus ou moins , soit de la fidélité , soit du génie & du caractère de l'original. C'est ce que vous verrez , non - seulement dans les traductions qui ont précédé celle de Clement Marot , mais encore dans celles de ce Poëte , de François Habert , de Scévole de Sainte Marthe , de Raymond & Charles de Massac , de Christophe Deffrans , & de plusieurs autres , si jamais vous prenez la peine de les examiner.

Barthelemy Aneau dit qu'avant Marot , les François avoient voulu avoir en leur langue les Métamorphoses , & que cet ouvrage avoit été premierement mis en prose par un certain Quidam : puis défiguré en un livre intitulé , LE GRAND OLYMPE. La premiere traduction est , sans doute , celle qui est citée par Maittaire dans ses annales de l'Imprimerie , sous ce titre : *Métamorphose d'Ovide* ,

Pref. de la
 trad. des trois
 liv. des Met.
 édition de
 1556.

moralisée par Thomas Walleys, imprimée en la noble Ville de Bruges en Flandres, par Colart Mansion, citoyen de icelle, au mois de Mai 1484 in-folio, & réimprimée à Paris en 1493.

TRADUCTIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Je n'ai vû que *le Grand Olympe*. L'exemplaire qui est à la Bibliothèque du Roi, est un petit volume in-8°. imprimé en 1538. en caracteres gothiques. Si dès le tems d'Aneau, contemporain de Marot, on trouvoit que l'ouvrage d'Ovide étoit *défiguré* dans cette traduction, quelle idée doit-on en avoir aujourd'hui qu'à ses autres défauts vient se joindre un style que nous regardons avec raison comme extrêmement rude & grossier?

L'Auteur avoit fondé néanmoins sur cette production informe l'immortalité de sa réputation. Plein de joye à la vûe de cet enfant qu'il venoit de mettre au jour, à l'entendre il n'avoit plus rien à faire pour sa propre gloire: son siècle, & tous ceux qui devoient s'écouler après lui, ne devoient retentir que de ses éloges.

» Vienne, dit-il, quand il lui plaira
» icelle nuit laquelle n'a droit que sur
» cestuy corps pour le soporer en son
» triste dormir: car de la partie meilleure

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

» je veillerai & vivrai longuement pour
» la loüable occupation de mon esprit.
» à éterniser mon nom par œuvre utile
» & délectable. » C'étoit son intention,
il ne s'en cache point. Il comptoit qu'on
le trouveroit sur tout *entre les honora-
bles mains de ses Dames & Maîtresses*,
& qu'elles ne cesseroient de louer son
industrie & plaisant labeur. Il s'est trompé : son nom même est ignoré, & l'on
connoît à peine le titre de sa traduc-
tion, quoique réimprimée en 1601,
à Rouen, & un peu rajeunie pour le
style.

Celle de Marot est en effet la pre-
miere qui se soit sauvée de l'oubli. Ce
Poète estimoit beaucoup l'ouvrage d'O-
vide, & il étoit persuadé que c'étoit ren-
dre service au Public que de le faire en-
tendre à ceux qui ignoroient la langue
latine. « Tel lit, dit-il dans son Epître
» à François I, les noms d'Apollon,
» Daphné, Pyramus & Thisbé, qui ha-
» l'histoire aussi loing de l'esprit, que
» les noms près de la bouche: ce qui pas-
» ainsi ne iroit, si en facile vulgaire
» estoit mise cette belle Métamorpho-
» se: laquelle aux Poètes vulgaires &
» aux Peintres seroit très-proufitable;
» & aussi décoration grande en notre
langue ;

» langue, veu meſmement que l'arrogance grecque l'a bien voulu mettre en la ſienne.

Marot touché de ces raiſons, & de pluſieurs autres qu'il expoſe dans la même Epître, entreprit donc, comme il le dit, *de tranſmuer celui qui les autres tranſmue*. Il fit d'abord le premier livre dont il lut le commencement au Roi dans le Château d'Amboiſe. Le plaſir que cette lecture cauſa à Sa Majeſté, encouragea l'Auteur : il publia ce premier livre, qui fut ſuivi du ſecond quelque tems après. Mais il n'alla pas plus loin, quoiqu'il eût promis *la piéce entiere ſi l'échantillon plaiſoit*. Il eſt vrai que la plus que humaine puiſſance de François I. ne pouvoit faire ce qu'il deſiroit, *de tranſmuer la Muſe de Marot en celle de Maro*, c'eſt-à-dire, de Virgile ; mais le Poète devoit être ſatisfait de l'accueil que l'on fit à ſa traduction. On la lit encore avec ſatisfaction : ſa verſification toujours aiſée, a un naiſſ & une douceur qui plaiſent.

C'eſt peut-être à cauſe de cette traduction que François Habert fait dire aux Muſes dans ſon Epître ſur l'immortalité des Poètes François,

TRADUCTIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET ET
VERS.

De Jean Marot assez fut tenu compte :
Mais de CLEMENT , qui le pere surmonte,
Fut prononcé qu'Ovide il ressembloit.

Scevole de Sainte Marthe , Gentil-
homme de Loudun , qui étoit plus ver-
sé que Marot dans les Auteurs Grecs
& Latins , mais qui lui étoit fort infé-
rieur dans la poésie françoise , n'a tra-
duit que la dixième fable de l'onzième
livre des Métamorphoses : c'est la *fable*
de Ceix & d'Alcyone : elle est même
plus imitée que traduite. Sainte Marthe
l'adressa à sa femme, Renée de la Haye
fille du sieur de Malaguet, *riche héritière,*
mais encore plus riche en vertus. Dans
le second livre de ses imitations de l'é-
dition de 1571. cette pièce est intitu-
lée : *les Loyaux infortunés* , mais dans
l'édition in-4°. de 1633. elle est seule-
ment intitulée : *Les Alcyons* ; & il n'y
est point marqué à qui elle est adressée.
Le prélude de cette pièce n'est point
d'Ovide ; c'est un compliment à Renée
de la Haye.

Dès 1547 Jacques Colin , *Lecteur du*
Roy , *Abbé de Saint Ambrois* , c'est-à-
dire de Saint Ambroise de Bourges ,
avoit mis en vers françois les deux
Harangues d'Ajax & d'Ulysse pour les

Armes d'Achille, contenues au treizième livre des Métamorphoses. Cette version est précédée d'une description en prose des Armes d'Achille, traduite d'Homere. L'ouvrage a été imprimé à Lyon, in-8°. Mais l'*Avis au*

TRADUCTIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Lecteur fait croire que Colin n'en a pas été lui-même l'éditeur, puisqu'en parlant des deux Harangues, on dit : *lesquelles translatées en beaux vers françois par M. J. Colin, Abbé de Saint Ambrois, sont par impression mises en lumiere.* Colin se feroit-il loué lui-même ? Avant les deux harangues, on trouve, aussi en vers, la fin du douzième livre des Métamorphoses. Le tout est en vers de dix syllabes. Chacune des deux harangues est précédée d'une gravure en bois qui en représente le sujet. Je ne vous parle point de l'Epitaphe d'Ajax en dix vers, ni de deux Emblèmes d'Alciat sur ce sujet, qui suivent la traduction de Colin ; ces petites pièces ne regardent point Ovide, non plus que la longue Epître de Colin en vers, que l'Auteur adresse à une Dame. Si le Poète a voulu imiter les Elégies d'Ovide, il n'en approche que de fort loin. Tout ce qu'on y voit, c'est qu'il avoit aimé la Dame à qui il écrit

& qu'il se plaint amèrement de son infidélité.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Je n'ai point vû la traduction du dixième livre du même ouvrage faite par Michel d'Amboise, Ecuyer Seigneur de Chevillon, surnommé en ses œuvres l'*Esclave fortuné*. La Croix du Maine n'en parle point : Du Verdier qui la cite, la met entre les écrits que l'Auteur a composés en prose, & dit qu'elle a été imprimée à Paris, sans date, chez les Angeliers. D'Amboise fleurissoit encore au commencement du seizième siècle ; il avoit été contemporain d'Octavien de Saint Gelais, & ami de Barthelemi Tagault qui a imité en vers la fable du ravissement d'Orithye, expliquée en peu de mots dans le sixième livre des Métamorphoses. Tagault en a presque fait un livre.

Avant Sainte Marthe, Lazare de Baïf avoit traduit la fable de *Caunus & Byblis*, qui est l'onzième fable du livre neuvième. Cette version qui est fort libre, est en vers françois de dix syllabes, imprimée en 1550. à la suite de la traduction du même de la Tragedie d'Euripide intitulée, *Hecube*. Baïf adresse la fable de *Byblis aux filles* pour les engager à ne point suivre comme elle

les dangereux attrait d'une passion criminelle. La même fable a été mise pareillement en vers de dix syllabes par Louïs des Mafures, & imprimée en 1557. avec les autres *œuvres poétiques* de l'Auteur.

TRADUCTIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

L'année précédente, Barthelemi Aneau qui avoit été ami de Marot, avoit fait réimprimer la traduction que ce Poète avoit faite des deux premiers livres des *Métamorphoses*, avec quelques changemens de sa façon, & il y joignit la traduction du troisiéme livre que lui-même avoit composée après la mort de son ami. Elle ne vaut pas celle de Marot, au moins pour le style & pour la facilité de la versification.

Aneau adressa cette édition à *Messieurs François & Leonard Pornas, frères*, jeunes gens de Lyon, qu'il excite par de bonnes raisons à l'amour de l'étude. Il joignit un discours pour servir de *préparation à la lecture d'Ovide & des autres Poètes fabuleux*. On y voit quelque érudition, mais confuse & mal digérée. J'aime beaucoup mieux ses notes marginales : elles ne sont pas inutiles pour profiter de la lecture des *Métamorphoses*, & l'on y sent un Auteur attentif à faire servir l'étude des Ecrivains

TRADUC-
 TIONS
 D'OVIDE
 EN PROSE
 ET EN
 VERS.

profanes à la direction des mœurs. Ces
 notes d'ailleurs sont courtes & pré-
 cises. Il parle ainsi de la traduction de
 Marot & de la sienne :

Clement Marot , le bon françois Poëte ,
 Qui en hault vol , plus haut chant réclama
 Chantant , montant ainsi que l'aloëte ;
 Les deux premiers d'Ovide transforma
 En vers françois : puy les yeux lui ferma
 Mort qui n'y mord , au moins sur ces eseritz :
 Car mort n'a point pouvoir sur les espritz.
 Aneau après ce troisième a tourné
 Au propre , & près des vers latins compris ,
 Et par doubletz d'onze & dix alterné

Son dessein avoit été de traduire le res-
 te ; mais mon entreprise très-négligente ,
 dit-il , a été prévenue par François Ha-
 bert qui par merveilleuse félicité & faci-
 lité a tourné la plus grande partie , & est
 après à parachever le demourant.

Habert qui vivoit sous François I. &
 Henri II. est le premier en effet qui ait
 publié une traduction entiere des quinze
 livres des Métamorphoses. Il paroît
 qu'il y travailloit dès l'an 1551. & que
 c'étoit par ordre du Roi , puisque dans
 l'Epître dédicatoire de sa version des
 Satyres d'Horace qui est de cette an-
 née , il dit :

Ces jours passés , Ovide intermettant
Que pour le Roy ma main va translatant,
J'ai mis mon œil sur les sermons d'Horace.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Il s'affectionna tellement pour cet ouvrage d'Ovide , qu'il se persuada que l'on y trouvoit tout ce qui peut satisfaire davantage dans les autres Ecrivains qui ont illustré Athènes & Rome , sans en excepter Homere , Ciceron , tous les Philosophes , tous les Orateurs. C'est ce qu'il dit dans son Epître à Henri II. lorsqu'il lui presenta sa traduction complete. Les six premiers livres avoient déjà été offerts à ce Prince ; mais je n'ai pû découvrir en quelle année. Habert dit seulement dans la même Epître :

Et pour autant , Sire , que dès lontems
Votre grandeur Royale où je prétends
Tout mon appuy , avoit entre autre chose
Veu mes labours de la Métamorphose
Ovidienne , & qu'à ce grand volume
Imposé fin n'avoit encor ma plume ;
Mais tout ainsi que le tems l'a souffert ,
Vous en avois les six livres offert ,
J'ai bien voulu mettre fin à cet œuvre
Et ayant mis par humble affection
Derniere main à ma translation ,
Offre vous fais du labeur poétique
Deu à un Roy , comme vous , magnifique.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Cette version qui a dû paroître avant 1559. puisque Henri II. mourut cette année, est, comme cette Epître, en vers de dix syllabes : & quoique d'un style fort mauvais, & peu exacte pour le sens, Habert en étoit si satisfait qu'il ne craint pas de dire au Roi :

Me suadant qu'à votre Translateur,
France ne doit moins de gré qu'à l'Auteur,
L'œuvre duquel, n'en déplaît à Homere,
Doit être dit des histoires la mere.

Christophe Deffrans, *Ecuyer, Seigneur de la Jalouziere & de la Chastelliere, près de Nyort en Poitou*, crut, sans doute, qu'il pouvoit encore moissonner quelque gloire après Habert, lorsqu'il entreprit dans le même siècle de donner une autre traduction des *Métamorphoses* en vers françois. Il choisit le genre héroïque, comme le plus propre à soutenir la sublimité de l'ouvrage d'Ovide, & il annonça le sien sous le titre aussi obscur que fastueux, d'*Histoires des Poëtes comprises au grand Olympe*. Si le titre d'un livre doit en être comme l'abregé, s'il doit en faire connoître clairement le dessein, jamais titre ne fut moins convenable que celui-ci. Rien ne ressemble moins à l'*histoi-*

dire des Poëtes que les Métamorphoses d'Ovide : à moins que Deffrans n'ait voulu faire entendre que les Métaphor-
ses sont un de ces ouvrages où les Poëtes peuvent puiser plus abondamment que dans tout autre , des sujets dignes d'exercer leurs talens.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Dans le même titre , Deffrans annonce des *additions & histoires propres pour la poëse*. Mais que veut-il dire encore ? Dans l'édition de son ouvrage faite à Nyort en 1595. je ne vois rien de plus qu'une traduction des Métamorphoses , & point d'additions , sinon que cette version est extrêmement paraphrasée. Si c'est là ce que l'Auteur a voulu faire entendre , je lui accorderai qu'il a beaucoup prêté à Ovide ; mais c'est certainement sans l'enrichir.

La gloire qu'il prétendoit retirer pour avoir mis sa traduction en état d'être chantée , en y mettant des notes de musique , est sûrement bien petite : c'est une bizarrerie même qui ne pouvoit venir que d'un esprit singulier , & ce qui est encore plus bizarre , c'est que ce qu'il appelle les chansons d'Orphée rapportées dans le dixième livre , sont sur une autre mesure de vers , & que c'est le seul endroit qu'il n'a point soumis à son

plainchant, quoique ce soit peut-être celui qui y fût le plus propre. Sa versification a d'ailleurs tous les défauts qui sont communs au plus grand nombre des Poëtes de son tems, bâillemens, syllabes de trop, enjambemens, rimes mauvaises, expressions forgées.

Malgré ces défauts le langage de cette version est moins barbare, la versification même est plus coulante & moins dure, que dans la traduction du même ouvrage d'Ovide en vers héroïques donnée plus de vingt ans après par Raymond & Charles de Massac, pere & fils, l'un Docteur en Médecine, l'autre Avocat aux Conseils du Roi, & au Parlement de Paris. Il est vrai que cette traduction fut commencée dans le seizième siècle, & même avant celle de Deffrans; mais Charles de Massac qui ne la publia toute entière qu'en 1617. avoit eu, ce semble, assez de tems pour la revoir & la corriger. Il faut croire qu'il y avoit apporté tous ses soins, mais qu'il n'étoit pas capable de faire mieux.

C'est au zèle de Henri III. que Charles appelle l'*Apollon* & le pere des *Muses de son regne*, que l'on doit particulièrement cette traduction. Raymond de

Massac étant avec ce Prince dans le dernier séjour que Henri III. fit à Orleans, le Roi qui s'entretenoit de différentes choses avec ses courtisans, parla des Métamorphoses d'Ovide, en fit l'éloge, & témoigna du regret de ne les voir en bonne poésie françoise, qui étoit à dire du haut & harmonieux ton où ses faveurs Royales, & celles de Charles IX. son frere l'avoient élevée. Il ajouta qu'il n'y avoit aucun écrit des Grecs & des Latins, qui méritât mieux une bonne traduction. Apparemment que celle de François Habert avoit déjà perdu beaucoup de l'estime qu'elle s'étoit acquise sous Henri II.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Un Souverain ne montre point inutilement son amour pour les Lettres & pour ceux qui les cultivent. Une juste émulation est presque toujours la suite de la protection qu'il leur accorde. Le discours de Henri III. anima le zèle de Raymond de Massac. « Ce fut, dit son fils, un aiguillon à feu mon pere qui avoit l'honneur de l'entendre, mandé par Sa Majesté comme Médecin; & non-seulement un aiguillon, mais le sujet d'une résolution d'employer le reste de ses loisirs pour faire réussir le souhait de cet Hercule François. »

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Raymond avoit cultivé les Muses latines dès sa première jeunesse ; & s'étant fait par-là quelque réputation , il crut que les Muses françoises lui seroient encore plus favorables : la mort précipitée de Henri III. ne rallentit point son ardeur : le désir de plaire à Henri IV. le soutint. Ovide remplissoit les intervalles que l'exercice de la Médecine lui laissoit libres ; il choissoit tantôt un endroit de ce Poëte, tantôt un autre. Son fils , quoique fort jeune alors , osoit être son émule : il traduisoit ce que son pere paroissoit lui abandonner. C'étoit le moyen d'avancer l'ouvrage, & d'arriver plus promptement à la fin. Raymond l'espéroit quand il fut attaqué de sa dernière maladie.

Près de mourir il recommanda à son fils de ne point abandonner un ouvrage pour lequel ils s'étoient , en quelque sorte , passionnés l'un & l'autre. Son vœu fut accompli. Charles se vit en état de publier en 1603. la traduction des premiers livres, avec une *Epître* à Henri IV. qu'il qualifie d'*Hymne* ailleurs, pièce en vers héroïques fort longue & fort mauvaise , mais où l'Auteur fait connoître son affection pour son Roi & pour sa patrie. Le but principal de cette

Epître, remise de nouveau sous les yeux du Public dans l'édition de 1617. TRADUCTIONS
D'OVIDE
EN PROSE:
ET EN
VERS.
est de faire d'Ovide une espèce de Prophète qui sous l'emblème de ses Métamorphoses avoit tracé une partie des glorieuses actions de Henri IV. imagination ridicule développée avec un galimathias qui ne l'est pas moins.

Henri IV. ne vit pas la fin de cet ouvrage, comme Charles de Maffac l'en avoit flaté. Cette traduction devoit avoir trois Rois pour Mécènes. Louïs XIII. fut le dernier, & par conséquent il fallut lui transporter à peu près les mêmes louanges que l'Auteur avoit données à Henri IV. Charles de Maffac fit en effet un *nouvel Hymne*, en vers de huit syllabes, qui ne vaut pas mieux que le premier. C'est un songe poétique où l'Auteur feint d'avoir vû les destinées de la France & ses révolutions jusqu'à l'avènement de Louïs XIII. au trône. Il s'arrête beaucoup sur la mort fatale de Henri IV. qu'il décrit le plus poétiquement qu'il lui est possible. Cette pièce est datée de 1617. qui est l'année où parut enfin la traduction complète des *Métamorphoses* d'Ovide, avec autant de sommaires que l'ouvrage du Poète latin a de livres.

TRADUC-
 TIONS
 D'OVIDE
 EN PROSE
 ET EN
 VERS.

Les beaux esprits de ce tems-là, Ger-
 main Audebert, Nicolas Bourbon, Jean
 d'Espagnet, Claude Mainferme, & quel-
 ques autres dont les noms sont moins
 connus aujourd'hui, louerent à l'envi
 cette traduction; & Charles de Massac
 eut soin de recueillir leurs éloges : c'é-
 toit peut-être la récompense la plus
 réelle qu'il pouvoit espérer de son tra-
 vail. Alexandre & François de Massac,
 ses freres, dont le second étoit Chanoi-
 ne de Lisieux, unirent aussi leurs voix
 à celles des beaux esprits que je viens
 de nommer; & si l'on en croit François
 qui adresse sa pièce à son pere & à son
 frere, on ne peut louer dignement la
 nouvelle traduction des Métamorpho-
 ses, qu'en la mettant beaucoup au des-
 sus de l'original.

Quant à moi, (*s'écrie-t'il*) je ne sçai qu'en dire;
 Quand je voy deux si bons Auteurs.
 Ne s'en nommer que Traducteurs,
 Et m'en mettre en doute à les lire;
 Car en mots, en graces & en poids
 Le latin le cede au François.

Ces hyperboles n'étoient pas nécessai-
 res pour donner à l'Auteur une gran-
 de opinion de lui-même. Le mépris
 qu'il témoigne des traductions de Ma-
 rot & d'Habert, dans son *Avant-propos*

où il adresse la parole à Louïs XIII. montre qu'il se croyoit de beaucoup supérieur à ces deux Ecrivains. Il parle au même endroit de quelques autres traductions des Métamorphoses d'Ovide, dont deux n'ont point été imprimées. L'une est de Philippe de Vitry, Evêque de Meaux, dans le quatorzième siècle. Charles de Massac dit que cet ouvrage est *une paraphrase & une pieuse moralité en petits vers françois*, que Philippe fit en obéissant à une Reine Jeanne : c'étoit Jeanne de Bourbon, femme de Charles V. Roi de France. L'autre fut faite par l'ordre de René Roi de Sicile & de Naples, Duc d'Anjou, dans le quinzième siècle. Massac dit que l'Auteur que ce Prince en chargea, étoit Robert Regnault, *Gentilhomme des mieux disans de son siècle*, qui s'en acquitta si dignement, que René lui en témoigna sa reconnoissance par un acte signé de sa main.

Massac ajoute qu'il a vû cet acte entre les mains de M. Lafnier, *Conseiller au grand Conseil du Roi*, petit-fils d'une fille de Maître Hervé Regnault, Président & Chef du Conseil de Louïs XI. en Anjou, fils dudit Robert Regnault. Cette seconde traduction, qui est de-

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

meurée manuscrite comme la première, est aussi en vers. Massac dit encore qu'il en avoit vû trois autres versions en prose, mais il ne les désigne pas autrement, il les blâme seulement parce qu'elles étoient en prose ; car il croyoit qu'on ne devoit traduire les Poètes qu'en vers, & il en apporte quelques raisons qui ne sont pas fort décisives.

Peut-être qu'entre ces trois traductions en prose il comprenoit celle de Nicolas Renoüard qu'il avoit pû voir manuscrite, & qui fut imprimée deux ans après, en 1619. Cette traduction qui est justement méprisée depuis long-tems, surprit, quand elle parut, les suffrages de plusieurs Ecrivains qui avoient alors beaucoup de réputation. Quelles louanges ne lui donna pas M. de Lingendes dans sa belle Elégie pour Ovide ! Combien d'autres voix ne s'unirent pas à la sienne pour faire l'éloge de cette version ! Sur quel ton n'en parle pas l'Auteur anonyme des Stances adressées à Renoüard lui-même, quand il dit entr'autres :

Toutefois bien qu'Ovide en ses écrits si doux
Ait parfait un ouvrage admirable sur tous,
Chantant des siècles vieux tant de formes changées,
Néanmoins RENOÜARD par un plus beau destin.

Aux douceurs du François changeant l'air du Latin
Rend de plus de beautés ces merveilles changées.

TRADUC-
TIONS

D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Cependant tout le mérite de cette traduction tant vantée, & qui a été réimprimée bien des fois, en différentes formes, c'est d'être exempte d'une partie de ces métaphores grossières & ridicules dont plusieurs Ecrivains sembloient faire leurs délices du tems de Renoüard. Du reste, si la qualité essentielle à une bonne traduction des Métamorphoses consiste à représenter avec beaucoup d'exactitude & de netteté le véritable sens du Poëte, celle de cet écrivain ne mérite aucune considération. Ovide y est pris souvent à contre-sens; on n'entre point dans son esprit; on le fait languir en le paraphrasant; on l'estropie en ne rendant qu'une partie de ce qu'il a voulu dire, ou en rendant mal & d'un mauvais style ce qu'il a dit. On ne présente pas toujours les mêmes images, & on lui en substitue d'autres qui ne sont ni aussi riantes, ni aussi belles.

Ban. Pref.
de sa trad.
des Metam-
d'Ovide.

Quoiqu'il ne soit pas question du jugement de Paris dans les Métamorphoses d'Ovide, comme on étoit accoutumé à le lire dans le *Grand Olympe*, on

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

fit un reproche à Renouïard de l'avoir omis ; pour faire cesser ce reproche , il recueillit de côté & d'autre ce qu'il trouva écrit sur ce sujet , & il en grossit sa traduction.

Mais s'il ne prétendoit pas tirer beaucoup de gloire de cette nouvelle pièce, il se flatoit au moins qu'on lui sçauroit beaucoup de gré de ses *quinze discours sur les Métamorphoses , contenant l'explication morale des fables* : en quoi il se trompa. Jamais écrit ne fut plus ennuyeux , plus mal digéré , & plus inutile. Si la complaisance pour *son cousin* avoit pû l'engager à composer ces moralités insipides , l'attention qu'il devoit à sa propre réputation auroit dû le porter à n'en point faire part au Public. Le goût d'un particulier ne régle point celui des autres.

Thomas Corneille eut raison de rejeter toutes ces moralités comme inutiles , lorsqu'il entreprit de traduire en vers les Métamorphoses d'Ovide , & il fit bien de borner ses soins à nous donner une traduction aussi claire & aussi fidèle qu'il pouvoit la faire. Il ne nous restoit , comme vous l'avez vû , de cet ouvrage du Poëte latin que des versions d'une poésie si ancienne , qu'au moins il

étoit , dit-il , assuré que la sienne auroit la grace de la nouveauté. Il ne se trompa pas : mais elle eut quelque chose de plus ; elle lui *obtint* , dit l'Auteur de son éloge, *tout ce qui lui restoit à prétendre des honneurs de la poésie.*

Corneille ne publia d'abord que la traduction des quatre premiers livres , en 1669. Cet essai fut loué & applaudi. Tous les amis de l'Auteur l'en félicitèrent , & chacun le pressa de continuer ce qu'il avoit commencé si heureusement. Il se rendit ; & peu après il donna le cinquième & le sixième livre qu'il ajouta aux quatre premiers. Mais la suite se fit attendre plus long-tems. Outre que le travail avoit de quoi étonner par sa longueur , & qu'il avoit des difficultés qui ne pouvoient être surmontées que par le tems , lorsque l'ouvrage fut achevé Corneille le garda pendant plusieurs années, pour être plus en état d'en connoître les défauts , parce qu'on se pardonne aisément, disoit-il , beaucoup de choses dans la chaleur de la composition. C'étoit suivre à la lettre ce que Vauquelin de la Frenaye conseilloit autrefois après Horace , aux Poètes de son siècle :

TRADUCTIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Pref. des
pièces chois.
d'Ov. trad.
par Th. Corneille

E. de Th.
Corn. par M.
de Boze.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Vous, ô vrai sang Gaulois, reprenez & blâmez
Ees vers qui ne sont pas assez vûs & limés
Assez bien repolis, dont la rime tracée
N'a plusieurs fois été refaite & r'effacée :
Et par plus de dix fois corrigez-vous si bien
Qu'à la perfection il ne manque plus rien

Ar. poët. de
Vauquel. L. 3.
p. 93.

Quoique Corneille eût suivi ces avis
beaucoup plus exactement que ceux à
qui Vauquelin les donnoit, il disoit mo-
destement qu'un autre auroit sans doute
beaucoup mieux imité que lui les graces
de l'original, mais qu'il avoit travaillé
selon son foible génie. •

Cette traduction complete parut en
1697. en trois volumes in-12. Un des
avantages que l'on y trouve, c'est que
dans les endroits qui peuvent être ob-
scurs pour nous & qui ne l'étoient pas
du tems d'Ovide, le Traducteur a ajoû-
té quelques vers surnuméraires qui ré-
pandent un nouveau jour dans la fable :
& en continuent si bien le sens qu'on a
peine à s'appercevoir qu'ils y sont ajoû-
tés. Un autre avantage, est que ces vers
interpolés sont imprimés d'un caractère
différent ; en sorte qu'on peut les passer
sans que la liaison naturelle de ce qui
précède & de ce qui suit, en soit inter-
rompue. Ainsi le texte est accompagné

de notes pour ceux qui en ont besoin ; c'est une traduction simple pour les autres , & un agrément particulier pour tous. C'est , si l'on veut , un commentaire ingénieux , mais bien placé , court & qui est fort éloigné de ces longues paraphrases qui ôtent à Ovide toute sa force , son élégance , & son énergie ; comme il étoit arrivé au commencement du dix - septième siècle au sieur de la Roque , de Clermont en Beauvoisis , dans ses *amours de Pyrame & de Tisbé* en vers françois , plus imités que traduits , du quatrième livre des *Métamorphoses*.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Il n'appartenoit qu'à M. de la Fontaine d'égaliser les Poètes qu'il imitoit en notre langue. Tout acquéroit de la noblesse , des graces , & de la délicatesse entre ses mains. Vous en avez un exemple dans les fables de Philemon & de Baucis , & des filles de Minée ; deux sujets qu'il a tirés des *Métamorphoses* , & qu'on lit avec plus de plaisir dans son imitation que dans Ovide même.

Pierre du Ryer , l'Abbé de Bellegarde , & M. l'Abbé Bannier de l'Académie des Belles-Lettres , sont les derniers Traducteurs des *Métamorphoses* , dont j'ai à vous parler. Tous les trois

ont écrit en prose. La traduction de du Ryer porta le dernier coup à celle de Renouard qui avoit encore quelque vie. Elle parut pour la première fois, non en 1660. après la mort de l'Auteur, comme plusieurs l'ont écrit, mais dès 1655. *in-4°*. du vivant de du Ryer qui ne mourut, selon M. l'Abbé d'Olivet, que le 6 de Novembre 1658. L'édition de 1660. qui est *in-folio*, est une seconde édition; quoique dans l'avertissement qui est sous le nom du Libraire, on paroisse faire entendre que c'est la première, & que M. l'Abbé d'Olivet ne la cite pas autrement dans le catalogue des ouvrages de du Ryer.

On étoit accoutumé à recevoir de la main de cet Académicien des ouvrages trop précipités, & par conséquent peu exacts; on ne fut pas surpris de ne point trouver dans celui-ci beaucoup plus de fidélité. Mais ceux qui n'étoient pas en état d'en juger, le reçurent avec une forte de satisfaction, parce que le Traducteur leur donnoit l'ouvrage d'Ovide dans un style plus clair & plus châtié que ceux qui avoient paru en prose avant lui. On blâma seulement ses moralités où du Ryer avoit mis beaucoup de choses qui ne conviennent point, & qu'il

avoit trop amplifiées pour grossir son livre.

Ses explications historiques & politiques ne plurent pas davantage. Outre qu'elles sont trop diffuses, on s'aperçut qu'il y en avoit beaucoup d'inutiles ou de triviales, & qu'en général elles étoient là hors de place. Cet ouvrage a été néanmoins réimprimé plusieurs fois en différentes formes; & malgré ses défauts, il n'est point encore méprisable.

L'édition faite à Bruxelles en 1677. *in folio* est ornée de figures dont la plus grande partie est des de Pass, Graveurs des Pays-Bas. Dans l'édition de 1728. qui passe pour la meilleure, M. de la Barre de Beaumarchais a ajouté un nouveau commentaire qu'il a tiré principalement de l'explication des fables donnée par M. l'Abbé Bannier, & des diverses dissertations mythologiques du même Auteur imprimées dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. Dans ce commentaire, M. de Beaumarchais critique souvent, & avec justesse, la version & les explications de du Ryer. Il ne lui manquoit que d'avouer qu'il étoit redevable de presque tout ce qu'il y a de recherches & d'érudition dans cette nouvelle édition,

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

au sçavant Académicien que je viens de nommer. On n'en excepte pas même les quatre dissertations , sur la manière d'expliquer les fables ; sur les Dieux des Anciens ; sur l'histoire fabuleuse ; & sur la guerre de Troye dont le fond appartient encore à l'Abbé Bannier , & à quelques autres Sçavans qui avoient déjà écrit sur ces sujets.

La traduction de l'Abbé de Bellegarde , publiée en 1701. ne fit aucun tort à celle de du Ryer , au moins dans l'esprit des connoisseurs. On n'y trouva ni plus de fidélité , ni plus d'exactitude ; & l'on ne jugea pas que le style en fût beaucoup meilleur. Mais les explications de l'Abbé de Bellegarde sont plus convenables. Elles sont fort courtes , plus morales qu'historiques ; & peuvent instruire la jeunesse pour qui l'Auteur avoit principalement entrepris cet ouvrage. Aussi a-t-il eu soin d'adoucir dans sa traduction certaines expressions qui auroient paru un peu trop libres en notre langue , s'il eût suivi littéralement l'original. L'éditeur de la version de du Ryer avoit ajouté *le jugement de Paris* , tel que Renoüard l'avoit composé ; l'Abbé de Bellegarde en a fait autant , se contentant de rajeunir le style de cette pièce. C'est

C'est selon cette nouvelle réforme, que cet écrit a été réimprimé dans la seconde édition des quinze livres des Métamorphoses traduits en prose par M. l'Abbé Bannier ; & cette augmentation n'étoit pas nécessaire pour faire estimer & rechercher cette traduction. Le célèbre Académicien, que la mort nous a enlevé le 19. Novembre 1741. étoit plus capable que tout autre de nous donner une excellente version de l'ouvrage d'Ovide. La mythologie dont il avoit fait une étude particulière, le lui avoit rendu si familier qu'il en connoissoit également toutes les beautés & tous les défauts, & que la matière qui y est traitée ne lui étoit pas plus étrangère qu'à Ovide lui-même.

Il fallut cependant le presser d'être d'interprète du Poëte ; & c'est principalement aux sollicitations de M. de Boze, alors Secrétaire de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres que l'on en est redevable. Trente années de recherches, le succès des ouvrages qu'il avoit publiés, une grande connoissance des règles & des agrémens de notre langue, ne rassuroient point encore M. Bannier sur cette entreprise. J'ai été quelquefois témoin des allarmes qu'elles lui

TRADUCTIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

causoient ; mais si le succès a passé ses espérances , il n'a jamais pû tromper que lui seul. Il a parfaitement bien justifié ce qu'il dit dans son excellente préface , que les Métamorphoses traduites plusieurs fois , avoient encore besoin de l'être. S'il y avoit des difficultés à surmonter , il en a triomphé.

A l'aide des corrections du sçavant & laborieux M. Burman , qui souvent développent d'une manière claire & précise le vrai sens d'Ovide , & avec le secours des Manuscrits dont les leçons offrent quelquefois une image plus naturelle que celles des éditions imprimées , il a donné un ouvrage exact.

Jamais traduction ne fut donc plus propre à faire oublier toutes celles qui avoient paru jusques-là , puisqu'en général on y trouve réunies à l'élégance de la diction , la fidélité à rendre le véritable sens de l'Auteur latin , & une vaste érudition nécessaire pour développer ce que les fables du Paganisme renferment de plus obscur. La grande règle que le Traducteur a suivie , c'est de s'attacher à l'esprit du Poëte plutôt qu'à ses paroles. Il s'est également éloigné d'une contrainte servile & d'une liberté excessive ; & il a tâché de garder le juste mi-

Hist. lit. de
la Fr. t. 18.

Prof. de l'Ab-
bé Ban.

lien entre une timidité judicieuse & une heureuse hardiesse. S'il n'a pas conservé toutes les beautés de l'original, on doit lui rendre cette justice, qu'il a du moins mis en œuvre tous les agrémens que notre langue pouvoit lui fournir, & qu'il a fait tous ses efforts pour faire parler Ovide en françois comme ce Poète auroit parlé lui-même.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

On ne pouvoit rien exiger de plus du célèbre Traducteur, si ce n'est que les effets répondissent toujours à ses efforts. Mais quelques critiques ont trouvé qu'il y avoit des endroits glacés dans le françois, & qui dans le latin sont d'une grande vivacité : & que dans d'autres l'exactitude à rendre le sens de l'original étoit quelquefois manquée. Les Auteurs de la Bibliothèque raisonnée des ouvrages des Sçavans de l'Europe en rapportent plusieurs exemples assez sensibles.

Bibl. raisonnée.
tom. 9. art.
VIII.

Ce qu'il y a d'essentiel, c'est que M. l'Abbé Bannier a pris autant de précaution qu'il le pouvoit, de ne se servir d'aucune expression qui pût blesser les oreilles chastes ; & l'on a lieu de croire que ces précautions seront au moins du goût de ceux qui n'apprennent l'histoire des foiblesses des grands hommes, que pour tâcher de s'en garantir. Cij

—
TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VER

Dans ses explications il s'éloigne entièrement de la méthode de ceux qui ont traduit les Métamorphoses avant lui. Ceux-ci ont donné aux fables des sens allégoriques, chacun suivant son goût. Pour lui, accoutumé à ne regarder les fables que comme les dépositaires des événemens du monde naissant, il s'est appliqué à découvrir l'histoire qu'elles renferment, & il est entré dans des discussions épineuses qui répandent un grand jour sur des sujets aussi obscurs & aussi embrouillés. Il s'est borné à ce que chaque fable contient d'essentiel, & a réduit à des explications souvent fort courtes ce que d'amples recueils avoient pu lui fournir. Il n'y a pas moins de justesse dans ses notes, soit qu'il y critique les autres traductions, soit qu'il y rende raison des leçons qu'il a cru devoir préférer d'après les meilleurs Manuscrits.

La première édition de cet ouvrage faite à Amsterdam en 1732. *in-folio*, est enrichie de figures gravées sous la conduite de Bernard Picard, & l'impression en est fort belle. Cette édition est à tous égards fort supérieure à celle qui fut donnée à Paris en 1738. en trois volumes *in-12.* & en 2. vol. *in-4°.* On annonce celle-ci comme revûe & corri-

gée. Mais les changemens sont en petit nombre, & peu importans. Je vous ai averti que *le jugement de Paris* qu'on y a ajouté, est de l'Abbé de Bellegarde. La vie d'Ovide qui fait une autre augmentation, vient encore d'une autre main; elle a été faite à la prière du Sçavant Traducteur à qui ses infirmités interdisoient dès-lors toute application un peu suivie.

A peine la premiere édition eût-elle été rendue publique, qu'on fit à Monsieur l'Abbé Bannier la querelle la moins fondée qui fût jamais. Une sorte de conformité que l'on trouva entre ses explications & celles dont on avoit augmenté la Traduction de du Ryer dans l'édition de 1728. porta quelques-uns de ces critiques qui jugent de tout avec précipitation, à accuser le Sçavant de Paris d'avoir profité du travail de l'éditeur de Hollande. On lui en fit un crime, & sur-tout de n'avoir pas rendu hommage à M. de la Barre de Beaumarchais de qui l'on prétendoit qu'il avoit volé l'érudition. Cette accusation fut consignée dans un Journal de Hollande qui est connu & recherché. Mais comme elle étoit grave & destituée de vraisemblance, les Journalistes la réfuterent

TRADUCTIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Bibl. fr. r.
17. à la fin.

eux-mêmes en quelque sorte , en faisant observer qu'il étoit plus probable que M. l'Abbé Bannier n'avoit été plagiaire que de lui-même , presque toutes ses explications paroissant tirées de l'ouvrage sur les fables qu'il avoit donné , & dont on avoit fait plusieurs éditions avant 1728.

Ce qu'il y a de singulier , c'est que l'Académicien se plaignoit lui-même à Paris que l'on se paroît de son bien, pendant qu'en Hollande c'étoit lui qu'on accusoit de plagiat. L'innocence de M. Bannier ne tarda pas à être démontrée. Soit lui-même , soit quelqu'un de ses amis , on fit paroître une *Lettre écrite de Paris à un des Auteurs de la Bibliothèque Française* ; (c'est le titre du Journal où l'accusation avoit été formée) dans laquelle on prouva clairement , que le crime tomboit sur l'éditeur de la traduction de du Ryer , & qu'il étoit plagiaire de l'Abbé Bannier lui-même. La Lettre de l'anonyme est du 30. Janvier 1733.

Dans une autre Lettre insérée dans le même Journal , on reprit une faute d'inadvertance où le célèbre Traducteur étoit tombé , & qui a été corrigée dans l'édition de Paris. Il s'agit d'une

note sur la fable cinquième du quatrième livre des Métamorphoses, à l'occasion de ce filet d'airain si mince & si délié qu'il en étoit imperceptible, dans lequel Vulcain faisoit Mars & Venus. M. Bannier dit dans cette note, que Ferrante Pallavicino dans ses œuvres choisies a donné un petit Traité pour expliquer de quelle manière ce filet avoit pu s'étendre. L'Auteur de la Lettre avertit le Sçavant Académicien que ce prétendu Traité de Pallavicino est celui qui est intitulé *Le Filet ou le Rat de Vulcain*, dans lequel il ne s'agit nullement de ce que l'on dit dans la note, ce misérable écrit, qui est en Italien, n'étant qu'un Roman fort licentieux des amours de Mars & de Venus.

Je n'ai point vu la traduction des Métamorphoses en vers par M. le Comte de Jonfas; l'Abbé de Marolles en parle comme d'un ouvrage qu'il avoit lu. Mais il ne dit point qu'il ait été imprimé; il ajoute que c'est cette traduction qui l'a empêché d'en faire lui-même une de cet ouvrage en vers françois. Il faut avouer que le Public y a beaucoup perdu!

Vous pouvez en juger par ses *Tableaux du Temple des Muses*, dans la
Ciiij.

TRADUC-
 TIONS
 D'OVIDE
 EN PROSE
 ET EN
 VERS.

description desquels il traduit , ou
 abrege un grand nombre d'endroits
 des quinze livres des Métamorphoses.
 Cet ouvrage où l'on voit d'ailleurs une
 grande lecture des Poètes & des My-
 thologistes , & dont on estime les gra-
 vures , a été imprimé en 1655. *in-folio*.
 Je vous en parlerai plus au long dans le
 chapitre des Mythologistes.

Maroll. Mé-
 tam. d'Ovide
 comprises en
 4 vers.

Vous jugerez encore du goût que
 l'Abbé de Marolles auroit pu donner à
 une traduction en vers des Métamor-
 phoses , par les sujets de chaque fable
 qu'il s'est avisé de mettre en quatre vers.
 C'est un dessein qui avoit été exé-
 cuté long - tems avant lui par l'Au-
 teur anonyme de *la Métamorphose d'O-
 vide figurée*, imprimée à Lyon en 1557.
in-12. & à Paris en 1566. *in-16*. l'une
 & l'autre édition avec les figures du pe-
 tit Bernard gravées en bois. Cet ouvra-
 ge consiste en des explications de cha-
 que fable , dont chacune est en huit vers
 de dix syllabes , placées au-dessous de la
 figure qu'elle explique. Les rimes mas-
 culines & féminines n'y sont point ob-
 servées. L'édition de Lyon qui est plus
 correcte que celle de Paris , & dont les
 gravures sont meilleures, est dédiée à M.
 de la Rivoire , *Aumônier de M. le Dau-*

phin. L'Épître qui lui est adressée, est en prose, & a été retranchée dans l'édition de Paris.

Dans le siècle dernier, Benferade de l'Académie Française, entreprit & exécuta en partie le même projet.

Il y avoit plus de quarante ans que cet Ecrivain jouïssoit de toute sa gloire, selon M. l'Abbé d'Oliver, lorsqu'il s'avisa de publier (en 1676.) ses *Mé-*

ramorphoses en Rondeaux. C'étoit une entreprise ridicule, sur laquelle il reçut en vain plusieurs reproches de ses amis.

« Quand même les *Métamorphoses* au-
 » roient été toutes également propres à
 » mettre en Rondeaux, ce qui n'est pas :
 » encore falloit-il considérer qu'un li-
 » vre entier de Rondeaux endormiroit,
 » ou plutôt affommeroit par trop d'uni-
 » formité. » Tout y est en effet en Ron-
 deaux : la dédicace au Roi, celle au
 Dauphin, la Préface au Lecteur, le Pri-
 vilège du Roi, & jusqu'à l'*errata*. Le
 dernier Rondeau est, dit on, le seul
 endroit de tout l'ouvrage de Benferade
 que ses amis approuverent, à cause de
 cet aveu que l'Auteur y fait en le finis-
 sant :

Pour moi, parmi des fautes innombrables,
 Je n'en connois que deux considérables,

C v.

TRADUC-
 TIONS
 D'OVIDE.
 EN PROSE
 ET EN
 VERS.

Continue.
 de l'hist. de.
 l'Acad. Fr.

TRADUC-
TIONS
D'OVI DE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Et dont je fais ma déclaration ;
C'est l'entreprise & l'exécution ,
A mon avis fautes irréparables
Dans ce volume.

M. l'Abbé d'Olivet croit cependant qu'il y a un peu trop de sévérité dans cette censure. Il convient que l'entreprise étoit folle : mais pour l'exécution , dit-il , elle est toute aussi bonne dans cet ouvrage qu'elle l'avoit été dans les ouvrages précédens de l'Auteur. Pourquoi donc les uns ont-ils plû , au lieu que l'autre a été sifflé ? « Distinguons les tems , » dit l'Historien moderne de l'Académie : Quand M. de Benferade commença , tout étoit bon : pourvû que des vers fussent pleins de pensées galantes , on ne s'avisoit gueres d'y chercher de la raison , de l'élévation , de l'harmonie. Il y eut même un intervalle de mauvais goût (l'espece de goût qui précéda cet intervalle étoit-il meilleur ?) « pendant lequel on ne haïssoit pas le burlesque , les équivoques , les pointes ; & ce fut proprement le regne de Benferade. Mais quand ses Rondeaux parurent , le goût avoit bien changé. Corneille , Moliere , Racine & Despreaux , par leurs ouvrages

» excellens , avoient fait détester le
 » mauvais , & mépriser le médiocre. **TRADUC**
 » Si bien que les Rondeaux de M. de **TIONS**
 » Benserade , qui trente ou quarante ans **D'OVIDE**
 » plutôt eussent trouvé des admirateurs, **EN PROSE**
 » ne trouverent pas même des Lec- **ET EN**
 » teurs. » Serait-ce par cette raison que **VERS,**
 l'Abbé de Chaulieu a dit de cet ou-
 vrage ?

Pour des Rondeaux , Chant royal & Balade
 Le tems n'est plus : avec la vertugade
 On a perdu la veine de Clement ;
 J'étoit un maître , il rimoit aisément :
 Point ne donnoit à ses vers l'estrapade,

Poëf. de
 Chaul dit.
 de 1714, in 8°.

Et ailleurs :

Il ne faut point de brillante tirade ,
 De jeux de mots , ni d'équivoque fade ,
 Mais un facile & simple arrangement
 Pour des Rondeaux.

Cela posé , notre ami Benserade
 N'eût-il pas fait beaucoup plus sagement
 De s'en tenir à la Pantalonade ,
 Que de donner au Public hardiment
 Maint quolibet , mainte turlupinade
 Pour des Rondeaux ?

Vous pouvez voir encore quelques
 autres Rondeaux contre le même ouvra-
 ge dans le *Porte-feuille de Mr. L. D. S.*
 imprimé à Carpentras en 1694. in-12.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Tous donnent une idée désavantageuse du livre de Benferade, dont on ne s'accorde à louer que la beauté de l'édition & la magnificence des figures gravées aux dépens du Roi ; ce qui a donné lieu à ce joli Rondeau attribué à feu Monsieur Chapelain, qui finit par ces vers :

Ménag. t. 2.
p. 376. édit.
de 1715.

Mais quant à moi , j'en trouve tout fort beau.
Papier, dorure, images, caractère,
Hormis les vers qu'il falloit laisser faire
A la Fontaine.

Les Rondeaux de Benferade sur les Métamorphoses sont au nombre de deux cent trente-six. On en fit un triage dont on para le premier volume du recueil de ses *œuvres diverses* imprimées en 1697. en deux volumes in-12.

L'Abbé de Marolles qui tenoit encore au vieux tems, fut peut-être le seul qui ne craignit point d'applaudir à l'entreprise & à l'exécution de Benferade. J'ai vû, dit-il,

J'ai vû trois fois Ovide en sa Métamorphose
Pour le plaisir des Rois pendant leurs jeunes ans ;
Renouard, du Ryer, pour cela suffisans :
Mais Benferade en vers doit obscurcir leur prose.

Espéroit-il *obscurcir* à son tour Benferade quand il entreprit de mettre en

Quatrains, ainsi que je vous l'ai dit plus haut, les mêmes sujets des Métamorphoses? Ou sa vanité se contentoit-elle que ses vers pussent servir, comme il l'insinue, à décorer, *si on le vouloit*, les figures que l'on avoit faites en divers tems sur ces différens sujets? Quoi qu'il en soit, son livre d'Epigrammes pour servir d'argumens aux Métamorphoses, imprimé en 1677. fut encore moins recherché que les Rondeaux de Benseraude; & il n'étoit pas mauvais Prophete quand il prédit, *qu'il ne feroit que blanchir*. Mais il ne prononçoit point cet oracle de bon cœur: son amour-propre décele son peu de sincérité dans cette longue pièce où il mandie les suffrages du Public pour cette dernière production, & dans laquelle faisant en fort mauvais vers l'énumération de ses travaux littéraires, il dit entre autres, parlant de lui-même:

TRADUCTIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Ge qu'en suite on verra d'une main bien hardie
Ne fera que blanchir sur le jaune sablon,
Bien qu'elle ait eu peut être assez doux Apollon:
Mais tout cela n'est rien, s'il faut qu'on en médie...
Cependant on a d'elle & Lucrece & Virgile,
Et Catulle & Tibulle, Ovide & Martial,

Il oublie dans cette énumération, sa.

**TRADUCTIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.**

traduction de divers endroits d'Ovide faite en vers françois ; comme les éloges que le Poëte a faits de Virgile : le commencement des Fastes, & celui des Métamorphoses : l'endroit du quinzième livre du même ouvrage sur le Mont Etna : l'Elégie sur le Perroquet de Corinne dont je vous ai parlé ; & plusieurs autres pièces ou fragmens de pièces qui ont été sans fondement attribuées à Ovide ; sçavoir, les Poissons, le Songe, l'Envie, le Rossignol, le Noyer, l'art d'embellir le visage, & plusieurs autres, dont l'Abbé de Marolles avoit donné dès 1660. à la suite de la traduction de l'art d'aimer, & en 1661. dans un recueil de pièces, une traduction en prose, avec de longues remarques remplies de citations, & trop souvent de réflexions ou triviales ou inutiles, qui étouffent en quelque sorte le petit nombre d'observations plus importantes qu'on ne laisse pas que d'y trouver.

Nous avons encore trois autres ouvrages d'Ovide, dont il me reste à vous parler : les Fastes, les Elégies qu'il a composées pendant son exil, & ses imprecations contre Ibis. Par le mot de *Fastes* il faut entendre le Calendrier des Romains, où l'on marquoit jour par

jour leurs fêtes, leurs cérémonies, leurs jeux, les jours d'Audience & ceux qui ne l'étoient pas, & autres usages tant civils que de Religion. Ovide fit les six premiers livres de ses Fastes dans un âge plus avancé que celui auquel il avoit composé ses Métamorphoses. Avant lui Clodius Quadrigarius, Afranius, Pison, Fannius, & Labienus avoient traité cette matiere. Mais, selon les critiques, c'étoit d'un style très-simple, & même fort sec. Ovide, tant par les graces de la poësie, que par la fécondité de son imagination, trouva le moyen de répandre des fleurs sur toute la route qu'il vouloit parcourir. Il apporte les causes historiques ou fabuleuses de toutes les Fêtes ou séries qu'il attribue à chaque mois, le lever, & le coucher de chaque constellation, d'une maniere à faire regretter la perte des six derniers livres qu'il avoit, dit-on, composés pour faire l'année complete.

Son premier dessein avoit été, à ce que l'on prétend, de dédier cet ouvrage à Auguste; & l'on ignore ce qui l'en empêcha: il le dédia à Germanicus fils de Drusus, neveu & fils adoptif de Tibere. Un habile Jesuite dit, que cet ouvrage est le plus judicieux de tous ceux

TRADUCTIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Disfert. sur
les Fastes,
par l'Abbé
Couture,
dans les
Mem. de
l'Acad. des
B. L. t. 1.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Rap com-
par. d'Hom.
& de Virg.

qui sont sortis de la plume du Poëte ; & qu'Ovide y fait voir qu'il avoit acquis cette perfection de prudence & de modération, qui consiste à dire ce qui est nécessaire, & ce qui convient. Et au jugement de quelques critiques, c'est là, & là seulement que le Poëte paroît supérieur à lui-même, quoiqu'on y trouve quelquefois de l'inexactitude & de la négligence. Il est aisé aussi d'y remarquer le génie superstitieux des Anciens qui s'appliquoient peu à approfondir une Religion qui répondoit si bien à leurs mœurs, & aux penchans de la nature. Ovide semble néanmoins en avoir connu le ridicule.

Il sçait comme Horace, railler avec agrément les prétendues Divinités du Paganisme, en les représentant semblables aux hommes, & en leur attribuant la même maniere d'agir. Il avoit trop d'esprit pour être sérieusement persuadé d'une Religion qui n'avoit d'autorité qu'autant que les hommes lui en donnoient. Mais il étoit aussi trop ami du plaisir, & trop plein de lui-même, pour s'en former une plus solide & plus relevée qui eût captivé son esprit & son cœur.

La difficulté de bien traduire l'ouyra,

ge des Fastes , qui ne peut être entendu sans une connoissance assez étendue de la Topographie de l'ancienne Rome , de son histoire , de ses coutumes , &c. nous auroit , sans doute , privé d'une traduction des six livres qui nous restent , si le courage de l'Abbé de Marolles n'avoit été supérieur à toutes les difficultés. Heureux Ecrivain qui a pu en six semaines transporter dans une autre langue un ouvrage que de plus habiles ne parviennent souvent à entendre qu'après une longue étude & une application sérieuse ! & n'allez pas croire que cette traduction ait été trop précipitée. L'Abbé de Marolles vous proteste le contraire , parce qu'il sçavoit prendre autant sur ses semaines & sur ses journées , que beaucoup d'autres en prendroient sur leurs années entières. C'est dommage qu'il ne nous ait pas laissé la recette d'un si rare secret.

TRADUCTIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Pref. de la
trad. des Fastes.

Sa traduction parut en 1660. enflée d'un nombre considérable de notes où il a versé tout ce qu'il sçavoit des antiquités Romaines , & tout ce qu'il en avoit appris des plus habiles Commentateurs des Fastes qu'il dit avoir consultés avec soin. Malgré tout cela, l'on peut dire que cet ouvrage d'Ovide reste encore à tra-

duire & à éclaircir en notre langue.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

M. l'Abbé Lezeau qui avoit entrepris l'un & l'autre , en est demeuré au premier livre. Sa traduction fut imprimée en 1714. avec de nouvelles notes critiques & historiques. C'étoit manquer trop tôt de courage.

On doit encore plus regretter que le Pere de Kervillars , Jesuite , se soit borné à traduire les *Fables choisies extraites des six livres des Fastes*. Une version entière de cet ouvrage faite par une main aussi habile n'auroit pas manqué d'être bien reçue. L'échantillon en est , ce semble , un sûr garant. Ce dernier fruit de la plume du Pere de Kervillars a paru au commencement de cette année 1742. avec le texte d'Ovide , & des notes sur chaque fable , peut-être un peu trop abondantes.

Deux vers du cinquième livre de l'ouvrage d'Ovide où il est parlé de la soumission des Parthes a donné lieu à une espece de dispute entre M. Basnage & Jean Masson qui expliquoient différemment ces deux vers. Mais cela me paroît trop peu important pour que je m'y arrête. Vous pouvez lire la défense que Masson a donnée de son explication : elle est dans le tome treizième de son

histoire critique de la République des Lettres ; vous y verrez beaucoup plus de vivacité que le sujet ne le demandoit.

Les Elégies qu'Ovide composa pendant son exil ont été mieux traduites que les Fastes , depuis quelques années.

Mais ces Elégies ne sont pas les œuvres de ce Poète qu'on lit avec plus de satisfaction , & où l'on trouve plus de sel & d'agrément. Ce sont toujours des plaintes , des regrets , des soupirs. Le Poète n'y a pour but que d'exciter la compassion de ses amis , de fléchir Auguste , & de se procurer un prompt rappel. Sans cesse il représente sa triste situation , son ennui , son trouble , ses craintes , ses besoins , les maux qu'il souffre , l'affoiblissement de son esprit , le refroidissement de son génie , & la perte de son talent. Tout cela n'est varié que par une multitude de comparaisons , par quelques complimens pour ceux à qui les Epîtres sont adressées , & par des louanges excessives d'Auguste , que l'Auteur , par une bassesse extrême , traite presque toujours de Dieu. Ovide y fait voir un cœur abattu , & peu de Philosophie. Ces Elégies sont de deux sortes , mais les unes & les autres ont à-peu-près le même génie & les mêmes caractères. Ovide donna aux

TRADUCTIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Journ. des
Sav. Mai
1726

TRADUC-
 TIONS
 D'OVIDE
 EN PROSE
 ET EN
 VERS.

premieres le nom de *Tristes*, parce que le lieu, le tems, le sujet, tout s'y ressent de la tristesse de l'Auteur. Les autres sont appellées *Pontiques*, parce qu'il les envoyoit du Pont où il étoit relegué; ce sont des Lettres plutôt que des *Élégies*.

Jean Binard traduisit les premieres en prose au commencement du siècle dernier, & adressa en 1625. sa traduction à Louis XIII. à qui il fait à-peu-près les mêmes complimens qu'Ovide faisoit à Auguste. C'est presque tout ce que ce Traducteur, qui étoit alors fort jeune, a de commun avec le Poëte. Souvent il fait dire à celui-ci, ce qu'il ne dit point, & omet ce qu'il dit en effet. Quel style d'ailleurs! Binard en voulant l'embellir ou l'orner, le gâta par des figures aussi mauvaises que l'expression est peu élégante & peu châtiée.

On reconnoît beaucoup mieux Ovide dans la traduction des *Tristes* que le Pere de Kervillars, donna en 1723. Plus attentif à bien prendre l'esprit & le génie de son Auteur, né lui-même avec un meilleur goût, & dans un siècle plus poli & plus cultivé, il lui étoit moins difficile de rendre sa traduction assez fidelle & assez élégante pour ne

rien perdre des beautés de l'original , & pour se faire lire avec quelque sorte de plaisir.

C'étoit au moins son intention , puisqu'il nous assure *qu'il a poussé l'ambition jusqu'à ôter à son ouvrage l'air de traduction , pour lui donner celui d'un ouvrage de première main.* Je ne crois pas que l'on puisse blâmer cette ambition. Mais on a trouvé que pour la satisfaire il en coutoit quelquefois à la fidélité de l'interprétation ; & qu'il y a plusieurs endroits où le sens du Poëte est manqué. A l'égard du style , à quelques affectations près , il est varié & élégant. Mais Ovide qui ennuye par ses répétitions , n'a presque rien perdu de son tour asiatique ; & le Traducteur paroît trop souvent le Paraphraste de son Auteur. La traduction des Lettres écrites du Pont que le P. de Kervillars publia en 1726. est dans le même goût : elle a les mêmes beautés , & les mêmes taches.

Ces deux traductions sont ornées de préfaces & de notes. Dans la Préface sur les Tristes , l'habile Jesuite examine les motifs & les causes de l'exil d'Ovide , principalement d'après Bayle qui s'est étendu sur ce sujet dans son Dictionnaire critique. Conjectures pour con-

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

je lectures, je préférerois sur cette matière celles de M. Ribaud de Rochefort qui a examiné ce même point dans sa *Dissertation sur l'exil d'Ovide* imprimée in-8°. à Moulins en 1742. Il se propose de discuter quatre choses dans cet écrit, l'année, la cause, le lieu & la durée de l'exil d'Ovide, & il ne tire ses preuves & ses conjectures que des écrits même du Poëte. C'est en se fondant sur eux qu'il montre, qu'Ovide avoit cinquante & un ans commencés lorsqu'il fut envoyé en exil sur la fin de l'an 761. & qu'il arriva à Tomes à la fin de l'hyver de 762. Qu'il faut distinguer la vraie cause de sa disgrâce de la cause apparente. Que celle-ci fut d'avoir composé l'Art d'Aimer : on supposoit que ce poëme trop libre avoit corrompu la jeunesse Romaine. Il est si vrai, dit M. de Rochefort, que ce poëme ne fut qu'un prétexte qu'Auguste saisit pour se dispenser de rendre compte des vrais motifs qui l'engageoient à reléguer Ovide, qu'il y avoit eu un long intervalle entre l'année où ce Poëme avoit paru, & celle où le Poëte fut exilé. Quelle est donc la vraie cause ? Ovide dit clairement, que ce fut d'avoir commis quelque action qui avoit offensé directement l'Empe-

reur. Mais quelle étoit cette action ? La plupart des Ecrivains disent qu'Ovide devint suspect à Auguste , parce qu'on crut qu'il avoit aimé Julie sous le nom de Corinne , & que ce fut la cause de son exil. M. de Rochefort prétend , & le prouve , que la bonne critique ne permet pas d'adopter ce sentiment. Il réfute pareillement le système de ceux qui se sont figurés que le Poète avoit encouru l'indignation d'Auguste , parce qu'il avoit été témoin de l'inceste de ce Prince avec sa fille Julie.

Quelle cause assigne-t-il donc lui-même à la disgrâce d'Ovide ? Il conjecture que ce Poète se l'attira par ses liaisons criminelles ; non avec Julie fille d'Auguste & de Scribonie ; mais avec Julie fille de la première & de Vipsanius Agrippa , & femme de L. Æmilius Paullus fils du Censeur : en sorte que le Poète s'étoit rendu coupable d'adultère , & qu'on lui fit grâce en ne le condamnant point à la mort. Je ne dois pas vous ôter le plaisir de voir les conjectures de l'ingénieux Auteur sur ce point , il les développe dans son écrit avec beaucoup de sagacité. Il ajoute que le Poète eut toute la Province du Pont pour exil , & que sa disgrâce ne finit qu'a-

TRADUCTIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

vec sa vie , après avoir passé sept ans moins quelques mois , dans le lieu où il avoit été envoyé. M. de Rochefort termine sa dissertation par quelques anecdotes sur les deux Julies , qui méritent la curiosité du Lecteur.

Je reviens au Pere de Kervillars. Jaloux de gagner des partisans à Ovide , après avoir dit ce qu'il pense des causes de son exil , il tâche de persuader que *de tous les anciens Poëtes , c'est celui qui pense le plus à la maniere françoise.* « Tout ce qu'il exprime , dit-il , quel-
» que sujet qu'il manie , pourroit être
» avoué de nos Maîtres dans l'art d'é-
» crire ; & je ne sçai à qui cela fait plus
» d'honneur , ou à Ovide de nous avoir
» prévenus , ou à nous d'avoir si bien
» rencontré la maniere d'Ovide. » Mais depuis quand est-ce un éloge , de s'abandonner trop au feu de son imagination , de s'égayer avec excès , même dans les sujets les plus graves , d'être sans mesure amoureux du bel esprit , de ne pouvoir résister à la démangeaison de le faire briller ?

Troisième
Dissert. sur
l'Eleg. par
M. Souchay ,
dans les
Mem. de
l'Acad. des
B. L. L. VII.

Ovide a de très-beaux endroits , il en a de très-louables , on en convient , dit un célèbre Académicien qui a bien examiné cette matiere ; & ce peut être

un mérite de l'imiter par ces endroits là. Mais ceux que le Pere de Kervillars a en vûe , l'imitent-ils en cela ? Ne l'imitent-ils pas plutôt par les endroits qui ont attiré au Poëte la censure de Quintilien , & celle de Seneque même ?

« N'est - ce pas , ajoute , M. l'Abbé
 » Souchay , n'est-ce pas précisément
 » de cette abondance excessive , & de
 » ces traits brillans qui lui sont repro-
 » chés , qu'ils font l'objet de leur imi-
 » tation ? N'est - ce pas encore à son
 » exemple, qu'ils affectent de renfermer
 » toujours un sens complet dans chacun
 » de leurs distiques , aussi-bien que de
 » terminer toujours leurs vers élégiaques
 » de la même maniere, sans en varier ja-
 » mais la cadence : » double affectation
 opposée au vrai caractère de l'Elégie ;
 & qui par conséquent ne fait point
 d'honneur à Ovide qui nous en a don-
 né l'exemple , ni à nous quand nous l'i-
 mitons.

Le Pere de Kervillars lui - même ,
 quoique séduit par sa tendresse pour son
 original , n'a pû s'empêcher , lorsqu'il a
 pris conseil de son goût , de reconnoître
 dans ses notes sur la premiere Elégie du
 livre troisieme, que cette pièce renferme
de froides allusions , des pensées fausses ,

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

nullement propres à fléchir la colere d'un Prince aussi délicat qu'Auguste : & s'il avoit voulu se permettre plus souvent la critique , il auroit trouvé bien des occasions de faire de semblables remarques.

Peut-être que ces observations de goût , telles que le Traducteur pouvoit les donner , auroient été beaucoup plus utiles que ce grand nombre de réflexions morales dont il semble un peu trop prodigue , parce qu'elles ne servent de rien pour l'intelligence d'un Auteur ; & cette multitude de notes superflues qui ne font que charger le livre , & n'apprennent rien sinon qu'on a beaucoup lû. Ovide n'auroit-il pas été un peu contagieux pour lui ? Quelquefois à l'occasion d'un mot , il met une note qui peut également servir pour un ouvrage d'un genre tout différent , & qui paroît inutile pour saisir le sens de son Auteur. Je ne vous en cite point d'exemple : ils s'offriront d'eux-mêmes si vous lisez la traduction du Pere Kervillars , sur-tout celle des Epîtres écrites du Pont.

Nos Poëtes se sont exercés aussi à traduire ou plutôt à imiter en vers plusieurs de ces Elégies que le Pere de Kervillars appelle les larmes , les gémissemens , les regrets , & la Pénitence d'O-

vide. Vous trouverez un certain nombre de ces imitations dans les différens recueils de poësies qui ont été publiés le siècle dernier & dans celui-ci, sans compter la traduction de quelques vers choisis du IV. livre des Tristes, & celle de l'Elégie dixième que M. Prépétit de Grammont a insérées dans son recueil de diverses traductions, imprimé en 1711. Je ne vous ferai point l'énumération de toutes ces pièces. Mais je ne puis me dispenser de vous dire quelque chose de la traduction de la première Elégie du livre premier des Tristes, & de la troisième du même livre. Ces deux traductions sont en vers françois, & ont pour Auteur M. le Président Bouhier : je n'ai plus besoin de vous en dire davantage. Son imitation de l'Elégie du premier livre des Tristes est un fruit de sa jeunesse. C'est un amusement, à la vérité; mais qui renferme plus de délicatesse & de solidité qu'il n'en montre d'abord. L'illustre Auteur a voulu faire voir par cet essai que notre langue non-seulement pouvoit rendre toutes les beautés de la langue latine, mais encore les rendre d'une manière vive & concise : c'est-à-dire qu'on pouvoit rendre communément un vers latin par un vers

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Mem. de
Lit. & d'hist.
t. 3. 2. part.
pag. 362.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

françois , au lieu que presque tous ceux qui ont essayé de nous donner des traductions des Poètes latins ou grecs en vers françois , semblent plutôt avoir eu dessein de faire des paraphrases que de traduire leurs Auteurs.

Cet essai de M. le Président Bouhier a été imprimé d'abord dans les Mémoires de littérature & d'histoire recueillis par le Pere des Moletz ; de l'Oratoire ; & ensuite revû & corrigé par l'Auteur même dans son recueil de traductions en vers françois dont j'ai déjà eu l'occasion de vous entretenir. Sa traduction de la troisième Elégie est à la suite de celle qu'il a donnée en 1742. du quatrième livre de l'Enéide.

M. le Franc, Avocat Général à Montauban , n'a pas eu le même but que M. Bouhier , dans sa traduction ou imitation de la même Elégie , imprimée dans les *Observations sur les écrits modernes*, & depuis dans le recueil de ses poésies diverses , publié en 1746. in-8°. Il a moins voulu traduire qu'imiter. Il déclare lui-même dans les remarques qui accompagnent cette pièce , que ce n'est point une version classique où la nécessité de rendre le Poète latin intelligible aux Ecoliers , l'ait obligé de suivre l'o-

Observat.
t. 15. Lettre
223.

original mot à mot. Les vers, donnent, dit-il, plus de liberté que la prose; mais il prétend qu'il n'en a point abusé; & que s'il n'a pas traduit littéralement plusieurs endroits, il croit avoir rendu fidèlement le sens de chaque vers. Cependant on ne l'a pas cru sur sa parole; & en louant la douceur de sa versification, sa noblesse, son élégance, & la pureté des expressions qu'il employe, on a censuré en même-tems plusieurs défauts que l'on a cru appercevoir dans sa traduction, & dans le sens qu'il donne à différens endroits de l'original.

Cette censure a excité un petit procès littéraire, dont je ne me rendrai point le juge. M. le Franc prit la défense de sa traduction & de ses remarques: on y répondit, & quelqu'un de ses amis se chargea de la réplique. Vous trouverez ces pièces dans les *Mercures* des mois de Juin & d'Août 1739. dans celui de Mars 1740. La Lettre apologétique de M. le Franc semble annoncer que l'Auteur y va traiter *des traductions en vers des anciens Poètes*: mais cette matière y est à peine indiquée. M. le Franc y parle du commencement de *Lucrece* traduit par M. Hesnault, comme d'une pièce qui n'est con-

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

nue que d'un petit nombre d'amateurs des belles choses : vous avez vu ailleurs qu'elle étoit fort connue par les différentes impressions qui en ont été faites. La Réponse à l'Auteur de la traduction de la troisième Elégie du premier livre de Tristes , contient de nouvelles remarques sur cette traduction : & la dernière pièce qui est dans le Mercure de Mars 1740. est une courte apologie de ces nouvelles remarques , dont l'Auteur anonyme d'une Lettre sur ces mêmes remarques avoit parlé avec trop de mépris.

Une des bonnes qualités d'Ovide , avouée par presque tous ces Traducteurs , fut celle de n'être point satyrique , ni par tempérament ni par goût. Il étoit cependant très-capable de s'exercer dans la satyre , comme il l'a fait voir par son poëme intitulé , *Ibis* , ou contre *Ibis*. On ignore qui en étoit l'objet. On sçait seulement que celui dont il s'agit dans ce poëme , s'étoit déclaré ennemi d'Ovide peu de tems après qu'il eût été disgracié. Aussi fut-ce un des premiers écrits que le Poëte fit à Tomes. C'est au moins ce qu'il semble que l'on doive conclure de ce qu'il dit au commencement , qu'il avoit cinquante ans

lorsqu'il le composa. D'autres croient cependant qu'il le fit avant son exil. **TRADUC-**
 Quoi qu'il en soit, il falloit que celui **TIONS**
 contre qui il s'y déchaîne avec tant de **D'OVIDE**
 fureur, l'eût fortement irrité, pour l'o- **EN PROSE**
 bliger à faire une si grande violence à **ET EN**
 son caractère. **VERS,**

Il fait passer en revue dans cette pièce tous les tourmens qui se trouvent marqués dans l'histoire & dans la fable, & dont il avoit pu se ressouvenir, pour les souhaiter à celui qu'il désigne sous le nom d'*Ibis*. Il avoit pris pour modèle dans la composition de cette satyre, celle que Callymaque fit autrefois contre le Poëte Apollonius, & que nous n'avons plus. Mais il y a suivi un goût différent de celui qui regne dans tous ses autres ouvrages. Et c'est aussi de tous ses poëmes celui qui est le moins connu, parce qu'on ne peut l'entendre sans une grande connoissance de l'histoire ou de la fable, & que d'ailleurs il intéresse peu.

Personne ne l'a mieux éclairci que M. de Salvaing de Boissieu, depuis Président de la Chambre des Comptes de Grenoble; & ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'il fit son coup d'essai du commentaire qu'il composa sur cet ouvrage.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

ge. Il nous apprend lui-même qu'il l'avoit achevé avant que d'avoir vingt ans accomplis. Il le fit en latin, & le publia en 1633.

L'Abbé de Marolles nous a donné une grande partie de ce commentaire en notre langue, à la suite de sa traduction de l'ouvrage même d'Ovide qu'il fit imprimer en 1661. in-8°. C'est ce qu'il y a de meilleur dans cette traduction, qui a d'ailleurs tous les autres défauts des versions de cet infatigable écrivain, malgré les éloges pompeux qu'en fait M. de la Mesnardiere dans des vers latins qu'il lui plut d'adresser à M. l'Abbé de Marolles, & que celui-ci a eu soin de faire imprimer avec une traduction en prose de sa façon. Son Epître dédicatoire à M. Pinon, Abbé de Condé, Poète latin, ne laisse pas d'être curieuse. Il y est parlé d'un grand nombre de Poètes latins & françois qui ont vécu dans le seizième & le dix-septième siècle. Mais l'Abbé de Marolles ne leur dispense pas toujours ses louanges avec beaucoup de discernement : tout lui paroît merveilleux. Ce Volume contient de plus, la vie d'Ovide, & les divers témoignages d'Auteurs anciens & modernes, touchant l'opinion qu'ils ont eue de

l'esprit & des écrits de ce Poëte : un recueil de vers latins de M. l'Abbé Pinon, & une traduction de ceux de ces vers qui sont à la louange de l'Abbé de Marolles., par l'Abbé de Marolles lui-même, qui avoue bonnement qu'il les a traduits afin qu'ils fussent entendus de tout le monde.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE.
ET EN
VERS.

La même année 1661. ayant remarqué plusieurs fautes dans sa version du poëme d'Ovide contre *Ibis*, soit contre l'exactitude à rendre le sens de l'original, soit contre la pureté de notre langue, il donna lui-même une liste de ces fautes, en avertissant de la manière dont il vouloit qu'on les corrigéât. C'est le but principal de ses *Remarques nouvelles sur le livre contre Ibis*, qu'il donna dans la première partie de son *Récueil de diverses pièces d'Ovide* traduites en prose, imprimé in-8°. & dédié à Monsieur l'Abbé le Camus.

Dans l'Epître dédicatoire de la traduction du livre contre *Ibis*, l'Abbé de Marolles se donne pour le premier Traducteur de ce poëme d'Ovide : il s'est trompé. Nous avons déjà du moins la moitié de ce poëme, mise, ou plutôt fort grossièrement imitée en vers françois, par *Emmanuel Trippault, sieur de Li-*

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

nieres, Lieutenant Particulier, Civil & Criminel, au Siège Royal de Neufville.

Quoique cet ouvrage soit de l'an 1641. on le prendroit, en le lisant, pour une production du quinziesme siècle, ou tout au plus du commencement du seiziesme, tant le langage en est barbare, & la versification détestable. Le fond d'Ovide s'y trouve; mais il est étouffé par les additions du Paraphraste, & par les injures sans nombre qu'il y a accumulées. Il paroît par les vers de l'Auteur qui précédent & qui suivent ce libelle, que ce Satyrique avoit en vûe quelque nouvel *Ibis* à qui il vouloit faire sentir le poids de sa colere. Je ne crois pas qu'on lui ait répondu. Pour moi, je ne voudrois point d'autre vengeance d'une pareille fatyre, que le deshonneur qui ne pouvoit manquer de tomber sur celui qui l'avoit faite. Trippault promettoit la seconde partie: j'ignore si elle a été donnée.

Vous voyez par le compte que je viens de vous rendre avec le plus d'exaetitude qu'il m'a été possible, qu'il n'y a aucun ouvrage d'Ovide qui n'ait été traduit plusieurs fois en notre langue par différens Ecrivains. Mais nous n'en avons que deux qui ayent eu assez de

loisir & de patience pour en donner une traduction complète, l'Abbé de Marolles & M. de Martignac. Encore le premier en a-t-il excepté les Métamorphoses dont il n'a traduit que quelques fragmens.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS,

Ovide avoit eu la bonté de l'en dispenser : mais il avoit chargé M. le Laboureur d'engager cet Abbé à traduire ses autres poèmes, & en particulier les Fastes & les Elégies composées durant son exil. C'est ce que M. le Laboureur se fait dire par Ovide dans l'Idylle qu'il adressa à l'Abbé de Marolles après que celui-ci eût achevé sa traduction de Stace. Voici comment M. le Laboureur fait parler Ovide :

Pour moi, de Renoüard l'agréable élégance
M'a déjà fait parler le langage de France ;
J'ai passé dans les mains d'Interpretes divers,
Ils ont portrait l'Amour comme il est dans mes vers.
En ont peint la malice, en ont tracé les charmes ;
Mais pas un n'a traduit mes Fastes ni mes larmes.
De grâce à ton retour de ma part va le voir.
Exige encor de lui ce généreux devoir,
Et tâche que la France indulgente en ma cause,
A côté de ces vers me puisse lire en prose.

L'Abbé de Marolles pouvoit-il ne se pas rendre à des prieres si pressantes ?
Charmé d'être choisi par Ovide pour

TRADUC-
 TIONS
 D'OVIDE
 EN PROSE
 ET EN
 VERS.

lui faire parler notre langue, il n'examina point si le discours que M. le Laboureur met dans la bouche du Poète n'étoit pas plus flatteur que vrai, il le prit à la lettre, & travailla sur Ovide dans le même goût qu'il avoit travaillé sur les autres Poètes.

Si je ne vous ai point parlé de chacune de ces versions à mesure que je vous ai entretenu des différens ouvrages du Poète, ce n'a été que pour m'épargner la peine de répéter trop de fois que ces traductions sont mauvaises, & pour vous sauver l'ennui de l'entendre dire si souvent. Elles ont toutes paru dans l'espace de deux ans, en 1660. & en 1661. Quelle fécondité ! car voilà en deux ans sept volumes *in 8°*. chargés de remarques de toute espèce, de préfaces, d'apologies, d'Epîtres dédicatoires souvent fort longues. *Mais en tout cela, disoit l'Abbé de Marolles, le plus & le moins de tems n'est pas considérable : & pourvu qu'on fasse bien, il importe peu de s'informer du reste.* Le jugement est prononcé : l'Abbé de Marolles s'est peu embarrassé de bien faire : ne nous informons point du reste. Permettez-moi seulement de tirer des remarques & des pièces qui accompagnent ces traductions.

Pref. de la
 trad. des Fas-
 tes.

quelques traits qui vous donnent une idée plus distincte de ce travail de l'Abbé de Marolles.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

La traduction des trois livres des *Amours* est dédiée à la plus belle, c'est-à-dire, à la vérité, qui n'a pas dû être peu surprise de voir son éloge à la tête d'un ouvrage où on livre les plus vives attaques à la vertu. Que l'Abbé de Marolles prétende tant qu'il lui plaira que cette vérité est seule l'objet de ses amours; il ne persuadera à personne qu'elle est aussi l'objet des amours chantées par Ovide, auxquelles le Traducteur s'est donné la licence de faire parler notre langue. Il proteste en plusieurs endroits de ses remarques, qu'il n'a point affecté de traduire cet ouvrage pour les galanteries de jeunesse qui s'y trouvent: qu'il n'y a point pris de plaisir; & qu'il ne souhaite pas qu'on y en prenne en lisant sa traduction.

Je veux croire qu'il ait parlé sincèrement. Mais comment a-t-il pu se persuader que tous les lecteurs seroient aussi-bien disposés que lui? N'est-il pas forcé d'avouer lui-même qu'il auroit bien voulu ne point traduire plusieurs de ces *Elégies* à cause des images obscènes qu'elles présentent, & qui ne sont nullement voilées dans sa traduction.

quoiqu'il soutienne le contraire ?

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Ses remarques loin de servir de pré-servatif contre le poison qui est répandu dans l'ouvrage d'Ovide , sont souvent elles-mêmes un nouveau poison par cette multitude d'endroits des autres Poètes qui ont quelque ressemblance avec les idées d'Ovide , qu'il rapporte en latin & qu'il traduit ensuite. Mais il se croit bien justifié en répondant froidement : *que toutes ces choses là ne se doivent considérer que comme des parties de l'histoire , où sont décrites les mœurs & les coutumes des anciens.* Il a grossi ses remarques de l'Elégie cinquième du quatrième livre de Properce , & de la quatrième Sylve du second livre de Stace , avec la traduction de l'une & de l'autre , quoiqu'il eût déjà donné ces deux pièces ailleurs.

Vous trouverez le même goût & le même génie , c'est-à-dire , la même simplicité dans les protestations & les aveux , & le même danger réel , dans ses remarques sur les livres de l'art d'aimer , & du remède de l'amour. C'est même une extravagance que rien ne peut excuser , de s'être imaginé que *tout ce qui se trouve dans le poème de l'art d'aimer , se pouvoit expliquer de l'art d'aimer les*

Sciences , & de les acquérir pour en devenir plus sage & plus vertueux.

 TRADUC-

 TIONS
 D'OVIDE
 EN PROSE
 ET EN
 VERS.

Cette idée, toute folle qu'elle soit , lui plaît tellement qu'il y revient souvent dans ses remarques , qu'il y tâche d'allégoriser ce qui est le moins susceptible d'allégorie , & qu'il nous apprend à la fin de ses observations , qu'il avoit fait un livre exprès où il spiritualisoit ainsi tout le poëme d'Ovide. *Son Libraire* a eu grand tort , non *d'en faire un tome séparé* , mais d'avoir laissé périr un ouvrage d'une espece si singulière : car je ne crois point que cet écrit ait jamais paru. Nous y aurions vû apparemment comment l'Auteur auroit allégorisé aussi la fin du troisiéme livre du poëme d'Ovide , qu'il n'avoit pas osé traduire, malgré son inclination pour l'ouvrage entier du Poëte qu'il traite plusieurs fois de simple *jeu d'esprit*.

L'Abbé de Marolles a dédié cette traduction de l'art d'aimer & du remède de l'amour , à *la très-sage & très-vertueuse Julie* , c'est-à-dire , sans doute , à Julie Lucine d'Angennes , Demoiselle de Ramboüillet , depuis Duchesse de Montausier , morte en 1671. Mais n'étoit-ce pas encore une extravagance de dédier à une Dame que l'on

qualifié de très-sage & de très-vertueux
se, les ouvrages les plus propres à faire
perdre la sagesse & la vertu?

Je m'arrêterai moins à vous parler de
la traduction des *Tristes*, & de celle des
Epîtres que le Poète écrivit à plusieurs
de ses amis, du lieu de son exil dans la
Province du Pont. La première est a-
dressée à la *Princesse Palatine*, (Anne
de Gonzagues de Cleves) & la secon-
de, à *Madame la Duchesse de Rohan*.
Les nombreuses remarques qui accom-
pagnent ces deux traductions sont plus
ennuyeuses qu'instructives. On y trouve
principalement, comme dans toutes les
observations dont l'Abbé de Marolles a
enflé ses autres traductions, beaucoup de
répétitions, & un grand nombre de pas-
sages de différens Poètes avec sa version.

Ses préfaces ne méritent pas plus de
considération. Dans celle qui précède
la traduction des *Tristes* l'Abbé de Ma-
rolles montre, qu'il ne faut pas crain-
dre de s'attrister en lisant cet ouvrage;
& il rapporte les titres de plusieurs é-
crits qui ont à-peu-près le même objet,
& qui n'ont affligé ni les Auteurs en les
composant, ni les autres en les lisant.
La préface qui est au-devant de la tra-
duction des Epîtres envoyées de la

Province de Pont , est sur l'importance des versions , & l'excellence de la langue Française : mais ces sujets sont traités si superficiellement , & avec si peu de goût , que l'on n'en doit aucun remerciement à l'Auteur. J'en dis autant du petit *Traité du triomphe des Romains , & de la généalogie d'Auguste* , qui grossissent inutilement les remarques sur cette dernière version. Je vous ai parlé ailleurs des traductions des *Elégies* , des *Fastes* , & du *Poëme contre Ibis*. Mais je ne puis me dispenser de vous dire un mot d'un discours particulier que l'Abbé de Marolles a fait pour servir de préface sur les œuvres d'Ovide , & sur toutes celles des autres Poëtes traduites en vers par lui-même.

TRADUG-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Ce discours , que je n'ai vû qu'in-4°. est plein de traits singuliers. C'est une espece d'Elégie en prose , où l'Auteur gémit amèrement du peu d'état qu'il suppose que l'on fait des vers , & surtout du mépris que l'on avoit pour les siens. Il rapelle à cette occasion le souvenir de plusieurs Poëtes anciens dont les noms sont presque oubliés , & dont les ouvrages ou les fragmens ne sont plus connus , à ce qu'il dit , que d'un petit nombre de personnes. Il plaint leur in-

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

fortune ; & se trouvant beaucoup de conformité avec eux , il se lamente sur ce qu'il doit attendre un sort semblable , puisque de son vivant même on l'oublie , & qu'on lit si peu ses traductions , qu'il y en a même plusieurs qui sont entièrement ignorées. C'est lui-même qui le dit : mais est-il vrai qu'il méritât un sort si triste ? Sa modestie ne va pas jusqu'à en convenir.

Il en accuse au contraire l'injustice des hommes, le mépris des Sçavans pour les vers , l'envie de ses ennemis. Ce qui le console , c'est qu'il a trouvé du plaisir dans la composition de tant d'ouvrages ; que, quoi qu'on en dise , il pense lui , qu'il a été exact & fidèle Traducteur , Poëte pur & élégant ; & qu'en dépit du Public il avoit publié de compte fait *cent trente-trois mille cent-quatre vers*. On ne l'en avoit pas plus estimé : mais la gloire, dit-il , ne le touche point : il consent à être oublié malgré ses immenses travaux , à mourir même de son vivant , ou à tenir tout au plus quelque place dans ces nombreuses Bibliothèques où l'on ignore ce qu'elles renferment.

Une autre raison soulage encore sa douleur. « Si , dit-il , les ames de tant

» de Poètes que j'ai traduits en prose
 » ou en vers sont insensibles à tout ce
 » que j'ai pû faire pour leur gloire, ren-
 » dant fidèlement en notre langue les
 » beaux ouvrages qu'ils avoient compo-
 » sés de leur tems, d'ou j'ai fait concevoir
 » toute l'étendue de leur mérite & de
 » leur capacité.... Quel dommage donc
 » si grand seroit-ce pour moi que tout
 » ce que j'ai fait pérît après ma mort ?
 » Quand il seroit conservé, que m'en
 » reviendrait-il ? Les Sçavans ne savent
 » pas quand on les loue, & quand on
 » les blâme. Et quand ils le sauroient,
 » cela leur seroit inutile. »

TRADUC-
 TIONS
 D'OVIDE
 EN PROSE
 ET EN
 VERS.

Voilà une belle Philosophie. Mais
 n'est-elle pas plus dans la spéculation
 que dans la pratique ? L'Abbé de Ma-
 rolles n'abandonnoit pas si legerement
 le soin de sa gloire : & c'est ensuite de
 ces réflexions qu'il nous fait part de ce
*long dénombrement de ceux qui lui ont
 donné de leurs livres, ou qui l'ont honoré
 extraordinairement de leur civilité : E-*
 crit singulier où l'Auteur s'encense aussi
 souvent qu'il loue ceux dont il parle ;
 mais Ecrit qui n'est pas sans utilité pour
 l'histoire littéraire à cause des faits qui
 y sont rapportés. Il le composa sur la
 fin de ses jours, & vers l'âge de quatre-

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

vingts ans : c'est en quelque sorte son Testament littéraire.

M. de Martignac se conduisit plus simplement : on l'avoit engagé à traduire toutes les œuvres d'Ovide. Il y étoit porté de lui-même ; il s'y appliqua , fit le mieux qu'il put ; & donna une traduction qu'on lit encore , n'en ayant pas de meilleure qui soit complète. Elle parut à Lyon en 1697. & comprend neuf volumes in-12. avec le texte latin & un fort petit nombre de notes, excepté sur le poëme contre *Ibis* où le Traducteur en a mis davantage.

Pour donner seulement un mérite de plus à sa traduction, où il n'a eu en vûe que de faire entendre le texte sans trop s'embarasser de l'élégance & du tour , il a joint à celle des Métamorphoses , l'abregé du même ouvrage traduit du latin de Guillaume Canterus , avec le texte même de ce Sçavant. Il ne s'est pas mis non plus en peine de chercher par de fastueuses dédicaces beaucoup de protecteurs à son ouvrage. Je ne vois que la traduction des Héroïdes , & celle des Métamorphoses qui soient dédiées ; la première à Madame de Gondy , Duchesse douairiere des Lestiguieres ; & la seconde à Jean-Fran-

çois-Paul de Bonne de Crequy, Duc de Lefdiguieres. Encore auroit-il dû supprimer une partie de la premiere Epître dédicatoire.

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Il est ridicule que le Traducteur aille dire à Madame de Lefdiguieres, « que » les Héroïnes d'Ovide, attirées par sa » réputation, ont envie de la voir & de » l'entretenir, pour se former, sur son » modèle, pour la juste règle des passions » & les agrémens de l'esprit; & qu'il » les lui présente pour leur faire respi- » rer chez elle un air de vertu plus pur » que celui de l'ancienne Rome. « Il n'est pas moins bizarre d'ajouter, « que » si ces Princesses, qu'Ovide fait par- » ler, avoient le bonheur d'être éclair- » rées des lumieres de l'Evangile, elles » verroient dans la Duchesse le por- » trait d'une parfaite Chrétienne. » Ce qu'elles venoient dire à Madame de Lefdiguieres, n'étoit pas assurément fort propre à l'affermir dans cette perfection chrétienne. Martignac n'avoit-il pas d'autres tours plus naturels à prendre pour louer cette Dame, puisqu'il vouloit mettre son panegyrique à la tête d'un ouvrage qui ne fait presque que celui du vice?

L'Abbé de Marolles & M. de Marti-

TRADUC-
 TIONS
 D'OVIDE
 EN PROSE
 ET EN
 VERS.

gnac ont l'un & l'autre enflé leur traduction de celle de diverses pièces que l'on a sans fondement attribuées à Ovide, comme le *Noyer*, *l'art d'embellir le visage*, *la consolation à l'Impératrice Livie*, les fragmens d'un poëme sur les *Poissons*, le *Songe*, & quelques autres. Mais Martignac n'a traduit que les trois premières.

J'ai vû plusieurs autres traductions plus anciennes de l'Elégie ou de la complainte du *Noyer*; l'une en vers Alexandrins par Antoine de Cotel dans ses *Mignardes & gayer Poësies*, imprimées en 1578. La seconde par Richard le Blanc, dès 1554. in-12. avec une Epître en vers à Mademoiselle Françoise d'Oüartis. Le Blanc tâche de prouver dans cette Epître que la pièce qu'il attribue à Ovide, est pleine d'instructions morales. Sa traduction est en vers de dix syllabes; & le texte latin est en marge. La troisième traduction de cette Elégie; aussi en vers, est de François Calvy de la Fontaine, Parisien, & a été publiée à Paris, chez Arnoul Langelier, mais sans date. Du Verdier en cite une quatrième, en prose, par Michel d'Amboise, Ecuyer, Seigneur de Chevillon, imprimée sans date à Paris, chez

les Angeliers. Les critiques conviennent que cette Elégie n'est pas beaucoup éloignée du style d'Ovide ; cependant on doute que ce soit l'ouvrage de ce Poète. J'en ai vu encore une traduction moderne , imprimée à Lyon sous ce titre : *Le Noyer sur le grand chemin. Elégie d'Ovide expliquée en vers françois à l'usage des Ecoliers*. Ce petit ouvrage est du P. Henri Boillot , Jésuite. Il n'est pas moins à l'usage des Maîtres , que de celui des écoliers : mais les personnes plus avancées s'en passeront aisément.

TRADUCTIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

La consolation à l'Impératrice Livie sur la mort de Drusus est attribuée par quelques-uns au Poète Pedo Albinovanus ; mais on croit que c'est sans fondement : rappelez - vous le peu que je vous en ai dit en vous parlant de ce Poète.

Le P. de Kervillars , Jésuite , qui a traduit cette pièce en prose , & l'a publiée en 1742. à la suite de son *Recueil de Fables choisies extraites des Fastes d'Ovide* , prétend que cette Elégie est d'Ovide même. Ses preuves sont qu'elle n'est pas indigne de ce Poète , qu'on la trouve insérée dans toutes les plus anciennes éditions de ses ouvrages ; qu'O-

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

vide en parlant des Chevaliers Romains qui assisterent aux funérailles de Drusus, se compte au nombre des Chevaliers Romains, qualité qu'Albinovanus ne paroît point avoir eue. Enfin, dit le P. de Kervillars, on trouve dans la consolation à l'Impératrice Livie un distique entier répété du second livre des Tristes d'Ovide. Ce qui prouve que ce poëme funebre est de lui. Mais toutes ces preuves de l'habile Traducteur ne sont gueres que des conjectures & des probabilités.

Je vous ai cité plus haut la double traduction en prose & en vers des autres poëmes supposés à Ovide, faite par l'Abbé de Marolles. La plupart de ces pièces méritoient-elles d'être mises en notre langue ? Mais si c'est montrer que l'on connoit peu le style, & le génie d'Ovide que de l'en faire Auteur, il me semble que c'est avoir deshonoré tout-à-fait ce Poëte, que de l'avoir tourné en ridicule ; en le travestissant, comme ont fait Richer, d'Assoucy, du Four, le Chevalier de Loutaud, & peut-être quelques autres, durant la fureur du burlesque qui n'a régné que trop long-tems en France.

Je n'ai pû parcourir ces écrits sans
m'étonner

m'étonner du mauvais goût qui sembloit dominer alors, puisque l'on souffroit sans impatience, & même avec une sorte de satisfaction, tant de misérables productions qui parurent presque toutes en même tems. Mais d'un autre côté, ce goût mauvais ne l'étoit pas encore assez pour se prêter à une lecture suivie de ces sortes de pièces. On en rioit quand elles commençoient à paroître; mais bien-tôt elles lassoient & fatiguoient; & de là vient, sans doute, que les Auteurs, rebutés eux-mêmes, ne finissoient rien, & qu'ils demouroient souvent arrêtés dès l'entrée de leur course. De tous les ouvrages au moins où j'ai vû Ovide travesti, je n'en ai trouvé aucun qui soit achevé.

L'Ovide bouffon ou les Métamorphoses burlesques que le sieur Richer offrit en 1649. à M. le Comte de Saint Aignan, ne contient que les quatre premiers livres: & les éditions de 1662. & de 1665. n'en renferment qu'un de plus: c'est le cinquième. L'Auteur cependant avoit pris d'autant plus de goût à son entreprise, qu'il s'étoit persuadé qu'il n'y avoit point d'ouvrage d'Ovide plus propre au burlesque que les *Métamorphoses*; il n'y voyoit rien de sé-

TRADUC-
 TIONS
 D'OVIDE
 EN PROSE
 ET EN
 VERS.

rieux que dans l'esprit de nos Mythologistes qui mettent, dit-il, toute leur étude à chercher un sens moral dans les pensées le plus chimériques du Poète : il croyoit qu'Ovide auroit lui-même employé le style burlesque, *si ce style eût eu le même crédit à Rome de son tems qu'il a maintenant à Paris.* C'est vouloir deviner, & même sans nulle apparence de raison. Il paroît que Richer étoit ami de Scarron, puisque celui-ci a bien voulu honorer son ouvrage d'un Madrigal.

MM. Corneille, de Chavanes, & Tristan l'Hermite, n'eurent pas apparemment d'autre motif pour louer l'*Ovide en belle humeur* que Charles Coypeau d'Assoucy donna en 1650. Le dernier dit entre autres :

Qui, te lisant, n'admira
 Ton plaisant & rare génie,
 Je maintiens qu'il témoignera
 Peu d'esprit, ou beaucoup d'envie :

Mais sans jalousie, comme sans cesser d'avoir beaucoup d'esprit, M. Despreaux caractérisa en peu de mots l'ouvrage de d'Assoucy, dans le premier Chant de son art poétique, où tout le monde a lu ces deux vers :

Le plus mauvais plaisant eut ses approbateurs,
Et jusqu'à d'Assoucy tout trouva des lecteurs.

Ce trait piqua vivement notre Poète
burlesque ; & voici de quelle maniere il
s'en plaint dans la relation de ses avan-
tures qu'il publia lui-même d'un style
très-bouffon : « Ah ! cher lecteur , si
» tu savois comment *ce tout trouva me*
» tient au cœur , tu plaindrois ma desti-
» née : j'en suis inconsolable ; & je ne
» puis revenir de ma pamoison , princi-
» palement quand je pense qu'au préju-
» dice de mes titres , dans ce vers qui
» me tient lieu d'un Arrêt de la Cour
» du Parlement , je me vois déchu de
» tous mes honneurs , & que ce Charles
» d'Assoucy , d'Empereur du burlesque
» qu'il étoit , premier de ce nom , n'est
» aujourd'hui , si on le veut croire ,
» que le dernier reptile du Parnasse , &
» le marmiton des Muses : Que faire ,
» lecteur , en cette extrémité , après
» l'excommunication qu'il a jettée sur
» ce pauvre burlesque disgracié ? Qui
» daignera le lire , ni seulement le re-
» garder dans le monde sur peine de sa
» malédiction ? » D'Assoucy trouve
néanmoins sa consolation dans la réflexion

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Bross, note
sur Despr.
Bayle dans
son Diction.

TRADUC-
 TIONS
 D'OVIDE
 EN PROSE
 ET EN
 VERS.

xion suivante : « Voilà , cher lecteur ,
 » dit-il , ce que l'on gagne à faire de
 » bons vers burlesques. . . . Mais quoi ?
 » il n'est pas nouveau de voir des esprits
 » jaloux pester contre des choses excel-
 » lentes , & blâmer ce qui surpasse leur
 » capacité. » Si cela est , pourquoi n'a-
 t-il donc pas bravé l'envie en continuant
 son ouvrage qui ne contient que la moin-
 dre partie des Métamorphoses ?

L'art d'aimer , & le poëme du reme-
 de contre l'amour ont été aussi travestis.
 Deux Auteurs ont mis le premier en
 vers burlesques, l'un en 1650. & l'autre
 en 1662. Je ne connois ni l'un ni l'autre ;
 ils ne se sont point nommés. Le pre-
 mier s'est contenté seulement de se dé-
 signer par ces Lettres initiales D. L. B.
 M. il n'a travesti que le livre premier
 de l'art d'aimer. *S'il agrée* disoit-il ,
je continuerai : il a déplû , & il a bien
 fait de quitter la plume. Le second Au-
 teur a trouvé dans son goût pour la bouf-
 fonnerie la plus indécente assez de cou-
 rage pour travestir les trois livres de
 l'art d'aimer , & le poëme du remede
 de l'amour. Mais qu'il falloit être doüé
 d'impudence , pour prétendre , comme
 il fait dans son avis au lecteur , que l'on
 apprendra dans son livre les moyens de

regler une passion que l'on a cru jusqu'à présent forcer la raison à suivre ses caprices , quand la Religion ne la maîtrise point ! L'anonyme dit qu'il ne prise pas ses vers , qu'il se soucie fort peu de ce que l'on en dira , & qu'il aspire si peu à la gloire , qu'il n'a pas seulement voulu se faire connoître : c'est ce qu'il a fait de plus sage. Il conseille pourtant de modérer la critique , de peur qu'on n'attaque un ami en le critiquant , & parce qu'en gardant l'*inconnu*, on peut le blâmer sans le savoir , même en sa présence. Y auroit-il eu tant de risque ?

TRADUCTIONS,
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Voici encore deux Traducteurs burlesques; le premier se nommoit du Four, & prend la qualité de Médecin. Il date ainsi son ouvrage ,

Fait à Paris dans mon logis ,
L'an mil six cents soixante & six ;
Et pour vous dire le quantième :
Du mois de Juillet le sixième.

Ce Médecin faisoit de la poésie son amusement , & j'aurai lieu de vous en parler encore ailleurs. Mais devoit-il s'amuser à travestir le poëme du remède de l'amour avec autant de bassesse & de platitude qu'il m'en a paru dans cet-

TRADUC-
TIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.

Ban. note
sur le 3. liv.
des Métam.

te, traduction, que l'Auteur a divisée par chapitres ?

Le dernier Travestisseur du Poëte a choisi pour l'objet de son travail, l'un des plus beaux endroits qui soient dans les Métamorphoses ; les harangues d'Aj-ax & d'Ulyssé qui se disputent les armes d'Achille, & le changement du sang d'Aj-ax en hyacinthe. Les deux harangues, qu'on lit au trezième livre des Métamorphoses, sont certainement le chef-d'œuvre d'un grand Poëte. On voit dans celle d'Aj-ax toute la fougue d'un Capitaine brusque, emporté, furieux ; dans celle d'Ulyssé une éloquence douce, insinuante, artificieuse ; mais, ce qui est encore plus important, le Poëte y traite une grande question, savoir lequel des deux doit l'emporter ou de la valeur ou de la sagesse ; & il paroît inimitable, sur-tout par la manière ingénieuse dont il amène la décision. D'ailleurs on peut assurer, qu'il a parfaitement peint ces deux Concur-rens, & qu'il a attrapé leur véritable caractère.

Un sujet si noble, si grave, & si bien manié, paroïssoit donc peu propre au burlesque. Le Chevalier de Loutaud n'en a pas jugé de même. Mais on lit &

on relit ces endroits d'Ovide avec beaucoup de plaisir, & je ne sçai si on peut lire une seule fois sans ennui ces mêmes harangues, telles qu'elles sont travesties. Que de puérilités ! que de fadaïses ! Le Travestisseur n'a pas même gardé le caractère des tems où les deux héros vivoient. On entend Ulysse & Ajax parler de la France, de nos Tribunaux de Justice, des grands Capitaines qui ont honoré le Regne de Louis XIV. & de quantité d'usages inconnus à l'ancienne Grece. Mais c'est le défaut ordinaire des Traducteurs en vers burlesques des ouvrages des Anciens. Ils croyoient plaire plus sûrement en rapprochant ainsi l'antiquité du tems où ils écrivoient. Ce dernier Traducteur prétendu d'Ovide en vers burlesques, fit paroître son écrit en 1665. L'Auteur ne m'est pas connu d'ailleurs.

TRADUCTIONS
D'OVIDE
EN PROSE
ET EN
VERS.



CHAPITRE XIV.

*Dés Traductions de Tibulle , de
Propertius , de Phédrus , &
de Columelle.*

TIBULLE, Propertius, Phédrus, & Columelle, nous arrêteront beaucoup moins qu'Ovide. Le premier étoit né la même année qu'Ovide, mais il mourut avant lui. Il nous a laissé quatre livres d'Elégies; &, selon Quintilien, c'est celui des Poètes latins qui s'est le plus distingué dans ce genre de poésie par son élégance & sa pureté. Les deux Sénèques, le Philosophe & le Rhéteur, & d'habiles Ecrivains modernes, en ont jugé de même que Quintilien.

M. l'Abbé Souchay va même plus loin dans son second discours sur les Poètes élégiaques: il croit que Tibulle est peut-être le seul qui ait conçu le vrai caractère de l'Elégie, ou du moins qui l'ait parfaitement exprimé. « Ce désordre ingénieux, dit-il, qui est comme l'âme de la poésie élégiaque, Ti-

» Bulle a sçu le jeter dans ses Elégies.
 » On diroit qu'elles sont uniquement le
 » fruit de la passion. Les différentes
 » parties qui les composent, désunies ,
 » séparées , semblent ne former que
 » des tous très-irréguliers. Un écart est
 » suivi d'un nouvel écart. Une di-
 » gression attire une autre digres-
 » sion. Rien de médité , rien de con-
 » certé : nul art , nulle étude en appa-
 » rence. Mais le désordre qui regne dans
 » ces mêmes Elégies n'est-il pas un
 » tour secret qui en lie le dessein , & qui
 » leur donne toute la justesse & toute la
 » régularité dont elles étoient suscep-
 » tibles ? ... C'est la nature seule que le
 » Poëte s'est proposé d'imiter , & qu'il
 » a en effet imitée , quand il a si bien
 » représenté par le désordre de ses E-
 » légies, le désordre qui accompagne
 » la passion. »

» Il en exprime encore si habilement
 » les caracteres ; il en peint les mouve-
 » mens & les effets d'une maniere si vi-
 » ve & si naturelle , que ses peintures
 » ont tout l'air de la verité. Il désire ,
 » il craint , il espere ; il blâme , il ap-
 » prouve , il condamne ; il déteste , il
 » aime ; il s'irrite , il s'apaise ; il passe
 » en un moment des prieres aux mena-

TRADUC-
TIONS DE
TIBULLE.

» ces, des menaces aux supplications.
 » Rien dans ses Elégies qui puisse fai-
 » re appercevoir de la fiction
 » Chez lui tout respire la vérité ; les
 » sentimens qu'il exprime ; les termes
 » qu'il employe ; le nombre même &
 » l'harmonie de sa versification, dont la
 » grace & la douceur se font sentir aux
 » moins intelligens. Tibulle est tendre,
 » naturel , passionné , délicat ; noble
 » sans faste ; simple sans bassesse ; élé-
 » gant sans artifice. Il sent tout ce qu'il
 » dit, & le dit toujours de la maniere
 » dont il le faut dire , pour persuader
 » qu'il le sent. » Il a les bonnes quali-
 » tés de Properce & d'Ovide , & n'en a
 » point les défauts : c'est ce qui résulte
 » au moins du parallele que M. l'Abbé
 » Souchay fait de ces trois Poètes dans
 » le même discours auquel je vous ren-
 » voye. Mais une conséquence qu'il ne
 » tire point , parce qu'elle n'étoit pas de
 » son sujet , c'est que plus Tibulle a réus-
 » si , plus la lecture de ses Elégies est dan-
 » gereuse.

Une autre remarque qu'il faut faire, &
 que M. l'Abbé Souchay fait lui-même,
 c'est que Tibulle qui réussit à pleurer
 les amours dans des Elégies , montre
 beaucoup moins de talens à chanter en

vers héroïques les actions des Rois, quoique plusieurs critiques aient également loué son panégyrique de Mésala, qui compose la plus grande partie de son quatrième livre. Tibulle si exact & si poli dans ses Elégies, dit le P. Rapin, ne le paroît presque point dans ce panégyrique : tant il est difficile de bien louer. Il est vrai que le P. Vavasseur pensoit différemment, & qu'il accusa même ce jugement de son confrere de jugement faux, & qui ne pouvoit qu'égarer un lecteur. Mais la décision du P. Vavasseur, n'a point été adoptée, & celle du P. Rapin a été suivie de la plûpart des meilleurs critiques. J'en excepte M. Dacier, qui pour prouver que Tibulle étoit propre à traiter les plus grands sujets, se fonde sur une ancienne Epigramme dont il applique deux vers à ce Poète, quoique le dernier de ces vers se rapporte à Virgile, & ne puisse se rapporter qu'à lui.

Si l'on en croit le même M. Dacier, Tibulle fut un jeune homme sans conduite, un dissipateur, un débauché qui se ruina en folles dépenses, & qui fut obligé de se retirer à sa maison de Campagne, pour se dérober aux poursuites de ses créanciers. Mais quand on vient

TRADUCTIONS DE
TIBULLE.

Reflex. sur
la poétique :
2. P. n. xiv.

Rem. du P.
Vavass. sur
les reflex. du
P. Rap.

Rem. sur
l'Ep. 4. du L.
1. d'Hor.

 TRADUC-
TIONS DE
TIBULLE.

 Sanad. Rem.
sur l'Ep. 1. du
2^e. l. d'Hora.

à examiner les choses de près, & sans prévention, dit le P. Sanadon, on découvre un Tibulle d'un caractère tout différent. C'est un jeune homme qui trouvant ses affaires dérangées par le malheur des tems, sçait se contenter de ce qui lui reste, se faire honneur de son bien par une sage économie, s'occuper tantôt au service de l'Etat dans l'exercice de la guerre, & tantôt s'amuser à l'étude des Belles-Lettres & de la Philosophie.

Son malheur vint uniquement de ce qu'il s'étoit attaché à Messala qui étoit engagé dans le parti de Brutus & de Cassius au tems du Triumvirat. Ses biens ayant été distribués aux soldats vétérans par Octavien, il n'en put ensuite recouvrer qu'une partie. Mais quand il se plaint de la pauvreté dans quelques-unes de ses poésies, ce n'est que par rapport aux grandes richesses qu'il possédoit auparavant. Encore n'en parle-t-il qu'en passant & pour faire sentir en termes couverts à Messala qu'il avoit tout sacrifié pour lui; avec la précaution de se servir de termes généraux & figurés pour ne point offenser Auguste. Le P. Sanadon ajoute, que c'est par ressentiment contre ce Prince

qu'il n'a jamais daigné dire un mot à sa louange dans toutes ses poësies , où il a eu tant d'occasions d'en parler.

TRADUC-
TIONS DE
TIBULLE.

Je vous rapporte ces réflexions pour vous donner une idée du caractère de Tibulle & de son génie , & si vous suiviez mes avis , c'est tout ce que vous chercheriez à connoître de ce Poëte , dont nous n'avons d'ailleurs aucune bonne traduction. Celle de l'Abbé de Marolles est , je crois , la première , & l'on pourroit dire en quelque sorte , qu'elle est la seule. Elle parut en 1653. avec le texte latin & des remarques. Le Traducteur dit hardiment à M. le Duc de Grammont , Pair & Maréchal de France ; qu'il lui présente dans cette traduction *toutes les naïvetés* de Tibulle , que loin d'y être altérées , elles y paroissent avec leurs graces naturelles , & que la voix de leur Auteur y a toujours sa netteté accoutumée. Mais le bon homme s'en imposoit. Sa préface est sur le ton des autres pièces de ce genre qui sont sorties de sa plume. Il s'y fâche contre le métier de Traducteur qu'il a fait presque toute sa vie , le regardant comme peu glorieux , parce qu'il l'avoit peu honoré lui-même. Il tâche cependant de persuader que ses traductions.

lui coûtoient quelque tems, & l'on en étoit fort persuadé : elles lui coûtoient du moins le tems de les écrire.

TIBULLE. Mais il demande plus qu'il ne lui étoit dû, lorsqu'il sollicite ses lecteurs de lui savoir gré d'avoir expliqué, dit-il, assez naïvement en notre langue des Auteurs très-élégans & très-difficiles qui n'avoient point encore été traduits. Il met Tibulle de ce nombre, & il donne la vie de ce Poète, mais fort succinctement. Ses remarques prouvent qu'il avoit beaucoup lû, & peu réfléchi. Il y en a même plusieurs qui sont hasardées si légèrement, qu'il se crut obligé de les corriger ou de les expliquer dans une addition qu'il fit exprès, & qui ne se trouve pas dans tous les exemplaires de sa traduction. Je vous ai parlé ailleurs de l'Elégie d'Ovide sur la mort de Tibulle qu'il a jugé à propos d'ajouter à cette édition ; elle y est en latin & en françois.

Ce qu'il dit dans la préface de cette traduction, que s'il n'a pas rendu grand service au Public par ses versions des Poètes, au moins il ne lui a pas fait beaucoup de mal, je ne fais si on pourroit le dire des amours de Tibulle que M. de la Chapelle a donnés. C'est une traduction.

fort libre , en vers françois , des Elégies du Poëte latin, noyée dans un commentaire plus Romanesque qu'historique , où il regne bien des sentimens qui ne paroissent dignes que d'un partisan de la volupté. L'Auteur avoit près de soixante ans quand il en fit part au Public. Il semble qu'à cet âge il devoit être revenu de semblables bagatelles. Mais il y a des Ecrivains que le frivole occupe toute leur vie. M. de la Chapelle étoit de ce nombre : il a senti cependant l'indécence de ce caractère ; & dans sa préface il employe tout ce qu'il a d'esprit pour se justifier.

Quoiqu'il y répète plusieurs fois qu'il veut bien passer pour *un Auteur frivole*, on sent , par tout ce qu'il ajoute , qu'il a encore plus d'envie de faire croire qu'on doit lui être obligé de s'être amusé à ces bagatelles. C'étoit le fruit de l'inutilité dans laquelle il avoue lui-même qu'il vivoit , & qui lui devenoit tous les jours plus pesante. Pour en sortir il se jeta entre les bras des Muses , afin de se consoler avec elles. Mais ne voulant pas chercher les plus severes dont la gravité lui paroissoit plus propre à inspirer qu'à dissiper la tristesse , il regarda celle de Tibulle , & Tibulle même

comme un azyle contre l'ennui. Tel fut le motif qui lui fit entreprendre , à ce qu'il dit , l'ouvrage dont il s'agit.

TRADUC-
TIONS DE
TIBULLE.

Voici l'effet qu'il prétend en avoir retiré ; il y trouva une occupation douce, & innocente : on ne conviendra pas aisément du dernier. Sa *conversation* avec le Poëte lui fournit ce tissu de fables dont il a brodé sa traduction , & qu'il qualifie du titre d'histoire , parce que les fictions y sont fondées sur un certain nombre de vérités historiques. Il ne dissimule pas que l'on feroit mieux de lire d'autres livres que ceux , qui , semblables au sien , n'ont d'autre mérite que celui de divertir : mais il croit qu'il n'est pas possible de gêner les hommes jusqu'à ce point , & charitablement il a cru se devoir prêter à leurs besoins. Pourquoi ne pas dire plus franchement qu'il a suivi son attrait & son goût particulier ? C'est sans doute encore par un même principe de charité , qu'il fait l'apologie des Romans , qu'il regarde comme autant d'Epopées ou de poëmes épiques en prose.

Au reste , quoiqu'il n'en fût encore qu'aux amusemens à l'âge de près de soixante ans , l'arrangement qu'il s'étoit fait de ses études & de ses occupations pour

le reste de sa vie, devoit le conduire dans la suite à *quelque matiere plus noble & plus importante*. A quel tems la réservoir-il ? Je ne prétends pas le décider : ce qu'il y a de vrai , c'est qu'il ne nous a donné que ses amusemens, quoiqu'il ait encore depuis vécu quelques années , n'étant mort qu'en 1723. âgé de soixante-huit ans.

TRADUCTIONS DE
TIBULLE,

A l'égard de sa traduction des vers de Tibulle , il convient qu'il a plus imité que traduit , qu'il a changé , ajouté , & retranché , selon qu'il l'a cru convenable à son dessein ; qu'il s'est servi tantôt de grands vers , tantôt de petits vers libres , & mêlés de toutes sortes de mesures ; qu'il a voulu seulement donner une idée de Tibulle , & non pas Tibulle même. Ses vers sont aisés ; mais il y en a beaucoup qui ne diffèrent de la prose que par la rime , surtout ceux qu'il appelle vers libres. Sa prose est beaucoup meilleure ; mais cet ouvrage a en général le défaut de tous les Romans , de n'être propre qu'à insinuer la passion de l'amour , à en faire naître les desirs , & à les fomenter. Il y a même des endroits extrêmement dangereux , & qui ne semblent avoir été faits que pour suggérer à une jeune personne tous les artifices

dont elle pourroit user pour parvenir plus sûrement à un but criminel. J'ex-
cepte de cette censure une grande par-
tie du premier livre, où l'Auteur fait
le portrait de Tibulle, & celui de tous
ceux avec qui ce Poëte avoit eu quel-
que liaison; c'est en même tems le por-
trait de ce qu'il y avoit de plus distin-
gué à la Cour d'Auguste; & je vous
avouerai que ce morceau m'a beaucoup
attaché.

La fin de cet ouvrage donne lieu, ce
semble, de soupçonner, que l'occupa-
tion sérieuse que l'Auteur se promettoit
pour ses dernières années, devoit avoir
pour objet l'histoire du Regne de Louis
XIV. Car après avoir terminé l'histoire
de Tibulle à la retraite que ce Poëte se
choisit auprès de Pedon, où guéri, dit
M. de la Chapelle, de toutes les pas-
sions tumultueuses de sa jeunesse, il
acheva doucement ses jours entre les
bras des Muses. « Pour moi, ajoute-t-
» il, qui acheve cette histoire en la soix-
» tante-dixième année d'un Regne plus
» beau que celui d'Auguste, je ne puis
» m'empêcher de porter envie à la re-
» traite de Tibulle, & d'en souhaiter
» une semblable, où m'occupant tout
» le reste de ma vie à considérer les pro-

» diges de ce Regne admirable, dont
 » j'ai été témoin de la plus grande partie,
 » je tâcherois d'en tracer, & d'en con-
 » signer quelques tableaux à la postérité,
 » si toutefois l'historien de Tibulle n'est
 » pas indigne d'être l'historien de Louis
 » le Grand. »

TRADUC-
 TIONS DE
 TIBULLE.

Le même goût qui regne dans l'ouvrage dont je viens de vous entretenir, caractérise aussi à peu de chose près, la vie de *Tibulle tirée de ses écrits*, publiée à Paris en 1743. en deux volumes in-12. C'est le fruit du commerce de M. Gillet de Moyvre, Avocat, avec les Muses. La Littérature & le Barreau ne sont point ennemis ; & M. Gillet n'est pas le seul Client de Themis qui ait cherché à tempérer par les agrémens de la poésie, la sécheresse presque inséparable de l'occupation aux affaires civiles. Ce qui est beaucoup plus rare, c'est de trouver un Auteur assez indifférent à l'égard de ses productions pour ne les laisser voir que plus de trente ans après leur naissance, sur-tout quand ces écrits ne respirent que l'amour profane. Si la passion dicte ceux-ci dans un âge qui n'en est que trop susceptible, & dans lequel il est si ordinaire qu'elle soit écoutée, on voit tous les jours les Au-

teurs de ces ouvrages les desavouer dans un âge mûr, & appréhender même d'en être reconnus pour les Peres. M. Gillet s'est persuadé qu'il pouvoit penser & agir différemment. Sa traduction en vers de la *vie & des Amours de Tibulle* étoit achevée dès 1713. & ce n'a été, comme je l'ai observé, qu'en 1743. qu'il a rompu les liens qui la retenoient depuis si long-tems captive.

Voici la méthode qu'il a suivie dans cet ouvrage, où il prétend que le seul amour du vrai l'a guidé. Pour essayer de faire connoître en notre langue les beautés des poësies de Tibulle; pour peindre au naturel le caractere du Poëte, il s'est appliqué à nous développer toutes les conjonctures où Tibulle s'est trouvé, autant qu'il est possible de le faire. « Mais je n'ai pas tra-
» duit servilement, dit-il; je me suis
» imaginé qu'il m'étoit permis de sup-
» primer, de transposer, de changer
» quelques vers, même d'augmenter,
» enfin d'ajouter à la pensée de Tibulle. » Et il faut avouer qu'il a si souvent usé de ces privilèges, qu'il n'est pas toujours facile de reconnoître le Poëte dans son Traducteur.

Quoique M. Gillet s'étende beau-

coup dans sa Préface sur les difficultés de la traduction , il me semble que la plupart de ces difficultés s'évanouissent , quand on se rend, comme lui, tellement le maître de son Auteur, que l'on en retranche ce qu'on veut , que l'on ajoute à ses idées , qu'on étend ses pensées jusqu'à employer fréquemment dix ou douze vers pour en rendre deux ou trois du texte ; que l'on rejette dans des notes tous les endroits de l'original qui ne peuvent s'ajuster avec le plan arbitraire qu'on s'est imposé la loi de suivre.

TRADUC-
TIONS DE
TIBULLE.

Je conviendrai cependant que ceux qui seront curieux de sçavoir l'histoire des Amours de Tibulle, la connoîtront mieux dans cet ouvrage que dans celui de M. de la Chapelle : mais j'aurois plus de peine à accorder à M. Gillet, qu'on ne courra pas, en lisant son histoire, les mêmes dangers qui se rencontrent dans le Roman de M. de la Chapelle : l'un & l'autre ouvrage nous offre également tout ce qu'il y a de libre dans le Poëte.

L'Histoire de Messala, dans le troisième livre de M. Gillet, & celle de Sulpicie, dans le sixième, m'ont paru curieuses. Ces deux morceaux sont une nouvelle preuve de l'attention que notre Avocat a eue de réunir tout ce qui pou-

**TRADUC-
TIONS DE
TIBULLE.**

voit contribuer à éclaircir & à orner l'histoire de son Auteur. C'est aussi le but de ses notes : elles montrent une vaste lecture ; peut-être en montrent-elles beaucoup plus qu'il n'en étoit nécessaire pour l'intelligence de Tibulle. L'ouvrage finit par des *Remarques sur l'édition faite en 1723. de Catulle, Tibulle & Propertius, par M. Coustellier* ; c'est-à-dire, imprimée par les soins de ce Libraire : car on sçait que cette édition avoit été procurée par l'Abbé Michel Brochard.

Par l'idée que je viens de vous donner des ouvrages de M. de la Chapelle & de M. Gillet de Moyvre, vous voyez que j'ai eu quelque raison de vous dire, que nous n'avons point proprement d'autre traduction de Tibulle que celle de l'Abbé de Marolles. Mais nous avons quelques traductions particulières de plusieurs pièces de ce Poète, par exemple, de l'Elégie septième du second livre, par M. Richer, à la suite de sa version de quelques Epîtres d'Ovide; de l'Elégie première du premier livre, par M. de la Fare, dans le recueil de ses poésies imprimées avec celles de l'Abbé de Chaulieu; de la première Elégie du quatrième livre dans le premier volume

du Mercure de Décembre 1740. de quelques Epigrammes, imitées par M. le Comte de Buffi Rabutin, & insérées dans ses lettres. Je ne doute point que nous n'ayons encore d'autres traductions ou imitations, soit des mêmes pièces, soit de quelques autres du même Poëte; mais je ne vous parle que de celles que j'ai eu occasion de voir; elles sont en vers.

TRADUC-
TIONS DE
TIBULLE

Propertius, qui vivoit sous Auguste, & qui étoit contemporain de Virgile, choisit aussi le genre élégiaque, & plusieurs critiques l'élevent au-dessus de Tibulle & d'Ovide, comme plus sçavant, plus varié, plus exact imitateur des Grecs. C'est le premier de ces titres principalement qui l'a fait combler d'éloges par quelques Sçavans: car on se passionne volontiers pour les choses qui sont au-dessus de la portée ordinaire, & dont on croit avoir seul l'intelligence. Mais ces Sçavans n'ont pas fait attention, que c'est de l'usage que Propertius a fait de son érudition, que naissent je ne fais quelle rudesse dans sa versification, & cette obscurité que sans de longs commentaires on se flatteroit inutilement de pénétrer, & qui fatiguant l'esprit, empêche qu'il ne s'a-

TRADUC-
TIONS DE
PROPERTIUS.

Mem. de
l'Acad. des
B. L. t. VII.

bandonne aux fictions du Poète. Telle est la réflexion que fait M. l'Abbé Souchay dans son second discours sur les Poètes élégiaques latins, où il donne le second rang à Properce.

« Ce Poète, dit-il, est exact, ingénieux, sçavant : le titre de Callimaque Romain dont il se pare avec quelque complaisance, il le mérite par le tour de ses expressions, qu'il emprunte communément des Grecs, & par leur cadence qu'il s'est proposé d'imiter, au moins dans une partie de ses Élégies. » Turnebe dit qu'elles sont l'ouvrage des graces mêmes ; &, selon Juste Lipse, n'aimer pas leur Auteur, c'est se déclarer ennemi des Muses. « Mais le dirai-je ? ajoute M. l'Abbé Souchay : on remarque trop de travail dans les Élégies de Properce, & l'art s'y fait trop appercevoir : non que les choses qu'il exprime s'éloignent tous jours de la vérité : mais ce qu'elles pouvoient avoir de naturel, il le gâte par les traits historiques ou fabuleux, qu'il y mêle continuellement. »

L'Auteur du discours en rapporte plusieurs exemples que vous pouvez lire dans son écrit. Ce mélange de la fable & de l'histoire rend donc Properce
un

un peu obscur; & cette obscurité fait qu'il est moins dangereux que Tibulle, parce qu'on l'entend plus difficilement, & que par conséquent on prend moins de goût à le lire : car du reste, comme Tibulle & Ovide, il nous fait connoître dans ses quatre livres d'Elégies, qu'il ne se faisoit pas une grande violence pour résister à ses passions; ce qui a fait dire au Pere Briet, Jesuite, cité par Monsieur Baillet, qu'on doit considérer Propertius plutôt comme un bon Poëte que comme un honnête homme.

TRADUCTIONS DE
PROPERTIUS.

Baill. jugem.
des Sav. t. IV.
in-4.

M. l'Abbé de Marolles devoit-il donc traduire ce Poëte en notre langue? C'est une question qu'on a souvent eu lieu de lui faire, & qu'on lui a toujours faite inutilement, puisqu'outre Propertius, elle ne l'a point empêché de traduire Tibulle, Catulle, Ovide, & tant d'autres où les bonnes mœurs sont souvent également violées. Sa traduction de Propertius parut en 1655. accompagnée d'un grand nombre de notes, la plupart peu utiles. C'étoit *un présent de son étude*, qu'il vouloit faire au Prince de Mantouë, dont il avoit connu le pere, ayant demeuré quelque tems auprès de lui *au Château de la Cassine en Champagne*. La difficulté de bien traduire ce Poëte, & dont il

de plus près ses originaux, & les rendre avec plus de précision & d'énergie ?

En parcourant quelques-uns de nos Poètes du seizième siècle, j'ai trouvé à la suite de l'Hécube d'Euripide traduite en vers françois par Lazare de Baïf, une Ballade dont le fond est tiré de l'Elégie douzième du second livre de Properce : cette imitation est en vers de dix syllabes.

Je ne vous dirai qu'un mot de la vie de Properce, que M. Gillet de Moyvre, Avocat au Parlement de Paris, a donnée en 1746. C'est un ouvrage de sa jeunesse, pour lequel il lui est revenu, dans un âge mûr, un retour de complaisance, qui l'a engagé à le produire au grand jour. On y trouve comme dans son histoire de la vie de Tibulle, dont je vous ai parlé, la traduction, ou l'imitation en vers françois, d'une partie des poésies de Properce. Et comme c'est le même goût qui regne dans ces deux ouvrages, vous pouvez appliquer au second le jugement que j'ai porté du premier. M. de Moyvre a pris tout le fond de l'histoire de Properce dans le Poète même : mais il a cru que Properce, Ovide & Virgile vivant dans le même tems, il pouvoit supposer que

ces trois fameux Poètes se consultoient mutuellement & qu'ils étoient très-unis.

Cette supposition avec plusieurs épisodes ont fourni quelques ornemens. L'histoire perdrait beaucoup de ses avantages, si tous ceux qui se mêlent de l'écrire, se permettoient de pareilles libertés.

Il ne faut pas vous précautionner contre la lecture de Phédre, de même que contre celle de Tibulle & de Propertius : je ne puis au contraire que vous exciter à le lire. Ce Fabuliste écrit d'une manière pure, noble & élevée : on sent même dans ses expressions, la hardiesse de la poésie, & que son ouvrage est un modèle parfait d'une narration excellente & accomplie en toutes ses parties.

M. de la Motte qu'on n'a jamais accusé d'exagérer le mérite des Anciens, dit dans la préface qui est à la tête de ses fables : que Phédre a orné avec beaucoup d'art la simplicité d'Esopé, & qu'il attache par une élégance douce, qu'il contient toujours dans les bornes de sa matière. C'est d'ailleurs un Ecrivain sage & judicieux, qui enseigne une morale saine & de pratique : il ne dit rien de trop, lorsque parlant de son ouvrage, il s'exprime ainsi, selon la traduction de M. Denyse :

TRADUCTIONS DE
PROPERTIUS

TRADUCTIONS DE
PHÉDRE.

TRADUC-
TIONS DE
PHEDRE.

Ce livre a plus d'un avantage ;
S'il amuse, il instruit, & s'il raille, il rend sage.

Et plus bas :

Je reponds, qu'en riant, le but de mon ouvrage
Est d'apprendre à trier le vrai parmi le faux.

On le reconnoît à ces traits & dans
cette peinture qu'en a faite un moderne :

Le Misantro-
pe de Van Effen.
t. 2. disc. 50.

A l'esprit des Romains sa plume a retracé
Les utiles leçons d'un esclave sensé,
De ses termes choisis l'élégante justesse
Sert chez lui de grandeur, de tour & de finesse.
Sans tirer de l'esprit un éclat emprunté,
Le vrai plaît en ses vers par sa simplicité.

Phédre né en Thrace, fut affranchi
d'Auguste, mais il écrivit ses fables sous
Tibere ; nous en avons cinq livres à qui
il a donné le nom de *Fables d'Esopé*
pour leur concilier plus de crédit & de
réputation, & parce qu'il a tiré ou imité
plusieurs de ses fables de ce célèbre
Ecrivain.

L'ouvrage de Phédre ne vit le jour
pour la première fois qu'en 1596. par
les soins du sçavant Pierre Pithou qui
en avoit reçu un manuscrit de son frere
François Pithou. Mais on ne s'empres-
sa pas de le traduire en notre langue, & il
s'en est fait plusieurs éditions latines

avant qu'on l'ait mis en françois. On est redevable de la premiere traduction à M. de Saint Aubin, c'est - à - dire, à M. le Maître de Sacy qui joignoit à une grande connoissance de l'Ecriture-Sainte & de la Théologie, beaucoup de goût pour les Belles-Lettres & de zèle pour l'instruction de la jeunesse. Cette traduction parut en 1646. avec le texte latin, de courtes notes, & une Lettre latine de Nicolas Rigault à Jacques Auguste de Thou, premier Président du Parlement de Paris.

TRADUCTIONS DE
PHEDRE.

Je vous conseille de lire le judicieux avis que le Traducteur a mis au-devant de sa version. Il y dit entre autres, « que » le genre dans lequel Phédre a écrit » doit si peu passer pour bas & puérile, » qu'on a cru autrefois qu'Esope avoit » été inspiré par un Dieu pour compo- » ser ses fables, & même que Socrate, » le plus sage de tous les hommes, au » jugement des Payens, & le pere de » tous les Philosophes, étoit l'Auteur » de celles qu'on attribue à Esope. » M. de Sacy fait ensuite l'éloge des fables de Phédre : vous pouvez le lire dans son avis au Lecteur. Je vous ferai seulement observer que le Traducteur a passé trois ou quatre fables, *que des personnes qui*

ont, dit-il, *quelque pudeur auroient peine de lire même en latin* : que dans d'autres, en fort petit nombre, il s'est contenté de changer quelques mots ; qu'il a ajouté quelques vers qui manquoient dans les imprimés, & qu'il les a distingués pour montrer qu'ils n'étoient pas de Phédre. .

Une des fables qu'il n'a pas cru devoir traduire, est la troisième du troisième livre, où Esope consulté par un paysan pourquoi ses brebis avoient de tems en tems une tête d'homme, répond que s'il vouloit faire cesser ce prodige, il devoit donner des femmes à ses Pasteurs. L'idée de cette fable, & le retranchement que M. de Sacy en a fait, ont donné lieu à une imagination ridicule du sieur de la Brune, Ministre de l'Eglise françoise de Tournay. Selon ce Ministre, dans ses *Mélanges historiques*, le Traducteur de Phédre n'a omis cette fable, que dans la crainte qu'on n'en fit une application maligne à la discipline de l'Eglise sur le célibat des Prêtres, & qu'on ne dise à l'Eglise, Voulez-vous éviter les désordres du Clergé ? permettez - lui de se marier. N'est-ce pas là une réflexion bien sentée & digne d'un homme d'esprit ?

Mélang. historiq. recueillis & commentés par M. . . .
à Amst. chez le Cene 1718.
p. 51. & suiv.

La traduction de M. de Sacy a été réimprimée plusieurs fois. Phédre, dit M. le Fevre, de Saumur, qui a fait réimprimer cette version en 1654.

TRADUCTIONS DE PHEDRE.

« Phédre ne pouvoit être mis en fran-
« çois d'une maniere plus agréable ni
« plus naïve : cette traduction a toutes
« les qualités qui peuvent donner prix à
« ces sortes d'ouvrages : il y a peu de
« nos traductions modernes qui méritent
« tant d'être considérées ; & celui-ci
« peut servir de modèle à ceux qui
« voudroient traduire les Auteurs grecs
« ou latins avec succès. »

M. le Fevre y a cependant trouvé quelques taches, il les montre & fait voir ce qu'on auroit dû y substituer. C'est le but principal des Observations françoises dont il a enrichi l'édition de 1664. qu'il donna lui-même à Saumur, avec le texte latin revû & corrigé, & des notes latines. Cette édition est belle, & fort correcte. Jean Scheffer s'est fait pareillement un devoir de joindre la même traduction au texte de Phédre, lorsqu'il donna celui-ci en 1663. en 1666. & en 1673. à Hambourg. C'est ce que j'apprends de la Bibliothèque latine de Jean Albert Fabricius qui nomme encore plusieurs autres éditions du Phé-

**TRADUC-
TIONS DE
PHEDRE.**

dre de Scheffer ; mais qui ne s'accorde pas tout-à-fait dans ce dénombrement avec la liste des éditions de Phédre donnée dans les nouvelles littéraires de Hollande du 22. Octobre 1718.

Ces différentes éditions de la version de M. de Sacy n'ont pas empêché M. l'Abbé Prévost de donner en 1702. une traduction des Fables de Phédre , avec huit fables tirées de M. de la Fontaine, & des notes. Mais s'il m'est permis de m'expliquer librement sur cette traduction , je vous dirai qu'il m'a paru qu'elle n'étoit qu'une copie imparfaite de celle de M. de Sacy. Dans celle-ci il y a une élégante précision qui exprime l'original , & dans l'autre on apperçoit un style un peu diffus qui rend les idées froides. Je conviens que la moderne traduction pour être littérale , n'en est pas moins claire : mais je ne crois pas que l'on en dise aussi volontiers ce que l'on a dit de la première, que Phédre ne se fût pas exprimé autrement , s'il avoit écrit en prose françoise.

*Mist. littér.
de la Fr. t.
xi. art. 3.*

*Journ. des
Sav. du 3.
Juillet 1702.*

A l'égard des notes, on les estime : sans être chargées d'une trop grande érudition , elles expliquent nettement ce qu'il y a d'obscur dans Phédre. L'Abbé Prevost qui avoit en vûe l'utilité des

enfans & de tous ceux qui commencent à apprendre la langue latine , a joint le texte original à sa traduction. Mais tout ce que cette nouvelle édition du texte a de particulier , c'est qu'on a pris soin de marquer l'ordre naturel de la construction en mettant des chiffres sur tous les mots de ce texte.

TRADUC-
TIONS DE
PHÈDRE.

C'est aussi pour les enfans principalement que M. Denyse a travaillé lorsqu'il a entrepris de mettre les fables de Phèdre en vers françois. L'expérience lui avoit appris que rien ne les anime & ne les soutient tant quand on les veut faire répondre en Public sur Phèdre, que de leur faire réciter en vers françois , les fables qu'ils ont expliquées du latin. C'étoit donc leur rendre service , que de leur offrir en rimes françoises les mêmes choses qui leur ont coûté quelque peine dans le latin.

Pour sonder le goût du Public, il donna d'abord le premier livre , auquel M. de la Fontaine n'avoit pas touché. L'essai plut , & le Traducteur se vit engagé à donner l'ouvrage entier , qui parut en 1708. avec les prologues mêmes & les Epilogues de Phèdre , & toutes les fables que M. de la Fontaine avoit traduites ou imitées de cet ancien Fabuliste.

TRADUC-
TIONS DE
PHEDRE.

Cette traduction a fait honneur à M. Denyse. Sa versification est nette & agréable, & il a sçu y conserver le tour simple & naïf de l'original latin. Ses notes sont une preuve de sa sagacité & de son discernement ; courtes & précises, M. Denyse n'y dit rien que de nécessaire, & il le dit clairement & en bon termes. Dans l'édition du texte qu'il a joint à sa traduction, il n'a pas adopté sans examen les conjectures des Editeurs de Phédre qui l'avoient précédé ; il a même tenté heureusement la correction de certains endroits où tous les autres Editeurs avoient échoüé. Il a ajoûté aussi & traduit les cinq fables extraites d'un ancien Manuscrit par Marquard Gudius ; mais M. Denyse laisse aux Sçavans à décider, si ces fables sont aussi réellement de Phédre que Gudius le croyoit.

Avant M. Denyse un Médecin, nommé du Four, s'étoit amusé à tourner assez mal en vers françois quelques fables de Phédre, la septième du premier livre, la seconde du second livre, la quatrième du troisième livre, la seconde & la vingt-deuxième du livre quatrième, & la dixième du cinquième livre. Cette traduction a été imprimée en 1669. à la suite de celle des *Epî-*

grammes des plus fameux Poètes latins, mis en vers françois par le même. L'année suivante on fit encore présent au Public de quelques fables de notre célèbre affranchi, dans un recueil qui parut in-12. à Paris sous le titre *d'œuvres de M. ***. contenant plusieurs fables d'Esopé mises en vers* ; avec une longue préface sur ce qu'on appelle la bonne & la mauvaise plaisanterie.

TRADUCTIONS DE
PHÈDRE.

Jean Albert Fabricius, dans sa Bibliothèque latine, cite une autre édition de Phèdre, en François & en Allemand, donnée en 1707. à Hambourg, avec les fables de Pilpay & de quelques autres. Mais il ne dit pas de qui est la traduction françoise.

En 1728. le P. Fabre, de l'Oratoire, n'étant pas content, sans doute, des traductions précédentes, en publia une nouvelle à Paris, avec le texte latin & des notes. Il y parle avantageusement de la traduction de M. de Sacy, & il a raison : mais il lui préfère celle du sieur Prevost, & personne n'a adopté sa décision. Cette traduction du P. Fabre est claire & exacte, & d'une simplicité convenable à l'original. Ses notes peuvent être utiles aux commençans ; & il n'a eu qu'eux en vûe. Il a

traduit aussi les cinq fables que Gudian
avoit fait imprimer d'après un Manu-
crit de Dijon. Sa préface est curieuse :
l'Auteur y donne l'histoire des travaux
des critiques sur les fables de Phédre.

On s'est moins empressé de traduire le
peu que nous avons de Columelle en-
vers latins. Columelle est un ancien E-
crivain, qui vivoit, à ce que l'on croit,
sous l'empire de Claude, & qui étoit
contemporain de Cornelius Celsus.
Nous avons de lui douze livres sur
les travaux & sur les productions de
la Campagne. Ils sont en prose, ex-
cepté le dixième qui est en vers héroï-
ques, & qui traite de la culture des jar-
dins. Columelle y suit le dessein que Vir-
gile avoit proposé dans le quatrième li-
vre de ses Géorgiques, & que ce Poète
n'a point exécuté. Claude Cottereau,
de Tours, Chanoine de Paris, selon la
Croix du Maine & du Verdier, a traduit
dans le seizième siècle les douze livres
de Columelle. Dans le siècle suivant
l'Abbé de Marolles s'est contenté de tra-
duire en vers le dixième livre ou le poë-
me de la culture des jardins, le seul écrit
qui puisse donner rang à Columelle par-
mi les Poètes. La traduction de l'Abbé
de Marolles a paru en 1671. avec les

TRADUC-
TIONS DE
COLUMEL-
LE.

catalectes des Anciens, & en 1673. dans la premiere partie de sa traduction de Virgile en vers-françois. Il y a joint des remarques qui ne sont pas d'une grande utilité. Mais je vous parlerai ailleurs plus amplement de Columelle & de ses Traducteurs.

TRADUC-
TIONS DE
COLUMEL-
LE.

CHAPITRE XV.

Des Traductions de Perse & de Juvenal.

TRADUC-
TIONS DE
PERSE.

ROME a eu beaucoup de satyriques dont le tems nous a enlevé les ouvrages. Il ne nous reste que ceux d'Horace, de Perse & de Juvenal. La maniere dont ces trois Poëtes ont écrit, nous fait sentir la différence du génie des trois Cours d'Auguste, de Néron, & de Domitien, sous qui ils ont vécu. Je vous ai suffisamment parlé d'Horace.

Nous avons une ancienne vie de Perse dont l'Auteur n'est pas bien certain, & sur laquelle M. le Président Bouhier a fait de judicieuses remarques imprimées à la suite d'une Dissertation latine sur le même sujet, dans le dixième vo-

TRADUC- Scelhorn.

TIONS DE
PERSE.

Selon cette vie , Perse étoit Chevalier Romain , parent & allié de personnes du premier rang. Il étudia jusqu'à l'âge de douze ans à Volterre dans la Toscane , où il étoit né : après quoi il continua ses études à Rome sous d'habiles Maîtres. Ce Poëte étoit d'un naturel fort doux , plein d'amitié & de respect pour ses proches , & fort réglé dans ses mœurs. Sage & profond Philosophe , l'on sent qu'il étoit ennemi des vices & du mauvais goût de son siècle.

Disc. sur la
Sat.

Dans ses Satyres , où il a souvent plus copié qu'imité Horace , « il ne rail-
» le pas seulement , dit M. Despreaux ,
» les ouvrages des Poëtes (& des Ora-
» teurs) de son tems , il attaque les vers
» de Néron même. Car enfin tout le
» monde sçait , & toute la Cour de Né-
» ron le sçavoit , que ces quatre vers
» *Torva Mimalloneis* , &c. dont Perse
» fait une raillerie si amère dans sa pre-
» miere Satyre , étoient des vers de
» Néron. Cependant on ne remarque
» point que Néron , tout Néron qu'il
» étoit , ait fait punir Perse ; & ce Ty-
» ran ennemi de la raison , & amoureux ,
» comme on sçait , de ses ouvrages , fut

» assez galant homme pour entendre
 » raillerie sur ces vers , & ne crut pas
 » que l'Empereur , en cette occasion ,
 » dût prendre les intérêts du Poète. »

TRADUC-
 TIONS DE
 PERSE.

L'ouvrage de Perse , où regne une morale pure , & beaucoup de jugement , quoique d'une étendue fort médiocre , lui a acquis beaucoup de gloire , & une gloire fort solide , dit Quintilien. Il faut pourtant avouer que l'obscurité qui regne dans ses Satyres , diminue beaucoup de leur mérite. M. Despreaux a fort bien caractérisé ce Poète dans ces deux vers :

Perse en ses vers obscurs , mais serrés & pressans ,

Art. poète
 Chant. 2.

Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

Perse mourut âgé seulement de vingt-huit ans , l'an de Jesus-Christ 62. qui étoit le huitième de l'Empire de Néron.

Nous n'avons de lui que six Satyres , dont la plus ancienne traduction est apparemment celle d'Abel Foulon, Valet de chambre du Roi Henri II. & qui a passé en son tems pour un habile Mathématicien.

La Croix du Maine dit qu'il étoit son compatriote , & qu'il mourut à Orléans l'an 1563. âgé d'environ cinquante ans,

Biblioth. de
 la Croix du
 Maine.

non sans soupçon d'avoir été empoisonné pour ses belles inventions. Sa version de Perse parut en 1544. C'est la même que du Verdier cite, dans sa Bibliothèque, aux articles *Aule Perse & Guillaume Durand*, & qu'il prétend *venir d'un Auteur incertain qui avoit pour devise, MOYEN OU TROP?*

Je ne suis point surpris que Foulon n'ait pas mis son nom à la tête de sa traduction, & qu'il ne se soit désigné que par la devise que je viens de rapporter : un Auteur est le maître de se faire connoître ou de se laisser ignorer. Mais je comprends moins pourquoi notre Traducteur dit dans son Epître dédicatoire à Jean-Jacques de Mesme, Lieutenant Civil, que cette traduction étoit le premier fruit de sa plume, qu'il n'avoit pas attendu pour le donner, *qu'il fût en l'âge mûr & viril*, & qu'il demande que l'on en excuse les défauts sur l'*immaturité de son engin* : en 1544. Abel Foulon devoit avoir environ trente ans.

Quoi qu'il en soit, ce Traducteur étoit un mauvais Poëte. Il a employé les vers de dix syllabes, mais sans observer ni les règles les plus communes de la versification, ni l'alternative des rimes masculines & féminines, ni souvent même

les préceptes les plus indispensables de la Grammaire.

TRADUC-
TIONS DE
PERSE.

Du reste on sent qu'il a entendu son Auteur, & qu'il l'a traduit le mieux qu'il lui a été possible, *selon sa petite médiocrité & jeune intelligence*. On doit le louer du grand zèle qu'il témoignoit pour le progrès & la perfection de notre langue; & ce qu'il dit sur cela à M. de Mesme m'a paru fort sensé.

Dans le même siècle, Guillaume Durand, Conseiller du Roi au Siège Présidial de Senlis, fit paroître une autre traduction des six Satyres de Perse. Elle est aussi en vers de dix syllabes, où les rimes masculines & féminines sont exactement observées. Mais on y trouve plusieurs consonances qui ne riment point ensemble. La versification d'ailleurs est fort dure, & le Traducteur se sert souvent de termes qu'on n'entendrait plus s'il n'avoit eu le soin de les expliquer en marge par d'autres termes plus intelligibles. Cette Traduction est dédiée à Pierre Chevalier, Evêque de Senlis; & si l'on en jugeoit par la date de l'Épître latine adressée à ce Prélat, on pourroit croire que la version de Durand a paru dès 1567. Je n'en ai point vu cependant d'édition antérieure à celle de

1575. in-8°. à Paris, & du Verdier ne cite que celle-là.

TRADUC-
TIONS DE
PERSE.

Il y a lieu de croire que Durand ayant fini sa traduction en 1567. l'offrit dès-lors à son Evêque ; mais qu'il la conserva plusieurs années manuscrite , avant que de la publier. C'est ce qu'il fait entendre dans ces vers où il donne enfin le congé à son œuvre :

Mon livre prenez carrière
Maintenant ; car il est tems
Qu'au bout de cinq ou six ans
Vous sortiez de la pouldrière.
Jà ne craignez ces mocqueurs ,
Ny ces plaisants caqueteurs ,
Qui comme un bec de cicogne,
Leurs mains derriere mon dos,
Estendront contre mon los ,
Pensant me faire vergogne ,

Dans l'avis du *Traducteur aux Poëtes françois*, Durand avertit que c'est le propre des Poëtes satyriques de ne pas s'astreindre à suivre toujours le même sujet , de passer souvent de la censure d'un vice à celle d'un autre vice ; & il avoue que sa traduction est encore moins liée , ce qu'il attribue sans raison au génie même de la translation, lorsqu'il dit :

Un tranſlateur eſt en ſon eſcriture
Souvent contraint laiſſer telle jointure :
Les diſcours des tems & des ſaiſons
Ne ſont ſujets à telles liaiſons.

TRADUC-
TIONS DE
PERSE.

Et plus bas :

Le tems , l'Auteur , & ma plume volante ;
La liberté de ma Muſe mordante ,
M'ont diſpenſé d'eſcrire en cœlibat ,
Sans marier les durs vers d'un débat.
Lorſque l'amour ſaiſira mes penſées ,
Et au retour des Muſes diſperſées
Deçà , delà , pour la crainte de Mars ,
Et la frayeur de nos cruels ſoldars ,
M'efforcera de chanter & eſcrire
Vers mariez pour ſonner ſur ma lyre.

Ce défaut de liaiſon n'eſt pas le ſeul
vice de cette traduction.

Quoique Durand prétende qu'il ſ'eſt
efforcé d'exprimer le ſens de ſon Au-
teur , & d'en développer l'eſprit ; de faire
entendre Perſe aux jeunes gens , & à tous
ceux qui ignorent la langue latine , & de
rendre vers pour vers ; il eſt certain , &
il l'avoue plus franchement dans ſon
Epître à Pierre Chevalier , qu'il eſt plus
paraphraſte que traduſteur , & qu'il a
cherché à accommoder le Poète latin
au goût françois.

Comme il a fait réimprimer l'original

Evêque de Senlis. Je suis étonné que le Sueur faisant son séjour ordinaire à Paris, au Collège des Cholets, & écrivant près de trente ans après Durand, son langage soit aussi barbare, & que la plupart de ses expressions soient aussi grossières que s'il eût vécu dans quelque Province éloignée & au milieu du seizième siècle.

Il paroît d'ailleurs par ses notes, qui sont en latin, que c'étoit un homme instruit dans la littérature; & sa traduction, quelque rude & impolie qu'elle soit, montre qu'il n'étoit pas ignorant dans l'étude des anciens Auteurs. Il y a même des endroits où il s'élève au-dessus de lui-même quant au langage & à l'expression :

Tel est en particulier ce dialogue de l'avarice & du paresseux dans la cinquième Satyre, qu'il traduit ainsi :

Tu dors, ô paresseux, la longue matinée ;
Leve-toi, sus, te dit l'avarice étonnée ;
Sus, debout ; tu ne veux ? Elle presse, sus, bout ;
Dit-elle : je ne puis : leve-toi, sus, debout.
Que ferai-je levé ? Que du Pont on amène
Des estoupes, poissons, du castor, de l'hébeine,
De l'encens, du vin blanc aperitif de Cos :
Aporte le premier du poivre sur le dos
D'un Chameau altéré, vendz, achete, traficque,

Jure

Jure : mais Jupiter me cognoistroit inique.
Ho ! ho ! si tu veux . sot , vivre craignant Juppîn ,
Tu seras méprisé comme quelque badin , &c.

TRADUC-
TIONS DE
PERSE.

Je ne vous dirai rien de la traduction en prose du même satyrique qu'André du Chesne donna en 1607. elle ne mérite point d'être tirée de l'obscurité où elle est demeurée. Cette traduction est en prose, avec des notes. L'Abbé de Marolles en parle , & la méprise.

Cet Abbé donna une nouvelle traduction du même Poëte en 1653. & malgré les défauts qui ne s'y font que trop sentir , elle fut réimprimée en 1659. & en 1671. Ces trois éditions , accompagnées de notes & du texte latin , selon l'usage ordinaire du Traducteur , sont dédiées à feu Monsieur, Frere unique de Louis XIV. La premiere est la plus imparfaite : on trouve un peu plus de fidélité , & moins de vices de style dans les deux autres , surtout dans celle de 1671. Mais en vérité ces changemens & ces corrections sont en si petit nombre , que j'ai même hésité à vous en avertir. Outre que je ne crois que vous vous amusiez à comparer ces éditions ; car , à dire le vrai ;

il n'y en a aucune qui mérite d'être

TRADUC-
TIONS DE
PERSE,

lue.

Comme dans les remarques de la première édition, l'Abbé de Marolles cite quelques endroits de la traduction des six Satyres de Perse faite en vers par le Président Nicole, il y a lieu de croire que cette traduction étoit déjà imprimée avant 1653. Mais je ne puis vous dire en quelle année elle le fut, ne l'ayant vûe que dans le recueil des œuvres de ce Magistrat. Le privilège accordé pour l'impression de Perse est du 30. Décembre 1661. mais c'étoit, sans doute un nouveau privilège.

Vous connoissez déjà le goût des traductions de cet Ecrivain qui a beaucoup été loué de son tems, & qui avoit assez de génie pour mieux faire s'il eût vécu dans la Capitale du Royaume, & qu'il eût pû converser plus familièrement avec nos plus excellens Auteurs. Sa version de Perse ne dément point ses autres traductions des Anciens. Il y rend le mieux qu'il peut le sens de son original; mais il lui prête souvent ses propres pensées. Je vous l'ai déjà dit, le Président Nicole est plus un Paraphraste qu'un Traducteur.

Je ne serois point de l'avis du sieur

Géfrier qui croyoit qu'après cette traduction, & celle de l'Abbé de Marolles, on n'avoit plus rien à desirer dans le même genre, *sinon de réussir comme ces deux Traducteurs*. Géfrier lui-même ne parloit pas, sans doute, bien sérieusement, puisque dès 1658. il crut se faire honneur en publiant une nouvelle traduction de Perse. Il est vrai, comme il le dit, que c'est encore moins une traduction qu'une paraphrase où il a tâché d'exprimer plutôt les pensées du Poëte que ses paroles. Mais il m'a semblé que ses efforts ne l'avoient pas si mal servi. J'ai trouvé peu d'endroits où les pensées du Poëte ne soient en effet rendues assez fidèlement, & même en bons termes; & quelquefois la traduction est aussi concise que le texte, sans être obscure.

L'ouvrage est dédié à M. Dreux d'Aubray, Lieutenant Civil de la Vicomté & Prévôté de Paris. L'Auteur dit que c'est un fruit du loisir que ses ennemis ont voulu lui enlever, & dont il devoit la conservation à M. Dreux. Il loue en particulier ce Magistrat sur la protection qu'il accordoit à l'Université de Paris. Peut-être Géfrier étoit-il membre de cette Université dont il fait

plusieurs fois l'éloge dans ses notes , où il nomme aussi avec distinction plusieurs personnes illustres qui ont fait honneur à ce Corps , comme le Pere Fronteau , & plusieurs autres.

Dans une Requête que Jean Goudouin , Professeur de la langue Hébraïque au Collège Royal , présenta au Roi en 1677. on trouve en effet un Pierre Géfrier , de la Nation de Normandie , ancien Professeur de Quatrième au Collège du Cardinal le Moine , & dont le témoignage fut employé dans un Acte de 1652.

Il paroît par un Madrigal de Colletet le fils , qui est au-devant de la traduction de Perse dont je vous entretiens , que Géfrier s'étoit déjà fait connoître par quelques écrits , puisque Colletet dit en lui adressant la parole :

Desja ton nom sur le Parnasse

Occupoit une noble place :

Mais ce nouvel ouvrage à qui l'on fait la cour,

Le doit porter si haut au Temple de mémoire

Que le Perse latin n'aura pastant de gloire

Que le Perse françois que tu produis au jour.

C'étoit trop exagérer : si Géfrier n'est pas plus connu par ses autres ouvrages que par sa traduction de Perse , quoique celle-ci ne soit pas sans mérite , il faut

convenir que Colletet n'a pas été bon Prophète.

TRADUC-
TIONS D'É-
PERSE.

Les remarques qui font à la suite de cette traduction , sont très-abondantes : elles comprennent seules cent cinquante pages. Mais il y en a de fort utiles ; & toutes montrent de l'érudition. Géfrier y prend souvent occasion de louer les Ecrivains qui se distinguoient le plus dans le tems où il vivoit. Mais il y prodigue aussi trop de louanges à des Auteurs fort mediocres , comme à l'Abbé de Marolles , & à quelques autres. Dans quelques-unes des mêmes notes il explique quelquefois très-heureusement plusieurs de nos Proverbes : & dans d'autres , rival de Perse , il ose comme ce Poëte reprendre avec force les vices & les abus de son siècle.

M. de la Valterie a moins chargé de notes sa traduction en prose de Perse qui parut au commencement de l'année 1681. Mais il s'est plus étudié que le sieur Géfrier à donner du Poëte une traduction littéraire. Quoiqu'il ait conservé les Métaphores de son Auteur , il l'a rendu en effet si clair , en n'y n'ajoutant que fort peu de chose , que l'on peut se passer de commentaires pour peu que l'on ait d'ailleurs quelque érudition.

TRADUC-
TIONS DE
PERSE.

C'est le témoignage que le Traducteur se rend à lui-même dans une de ses remarques sur la cinquième Satyre ; & si l'amour-propre a eu quelque part à ce témoignage , je crois au moins que la vérité n'y est point blessée.

Oui , l'on peut dire encore avec cet Interprète , qu'il n'y a rien dans sa traduction qui puisse arrêter un Lecteur un peu intelligent. M. de la Valterie a eu soin de remarquer par un différent caractère la différence des personnages que Perse fait parler ; & c'est , selon lui, *la seule chose qui soit la clef de toutes ces Satyres*. S'il restoit encore pour quelques-uns de l'obscurité , il ajoute qu'il croit l'avoir suffisamment dissipée à la tête de chaque Satyre dans ces argumens où il en fait connoître plus en particulier les plus beaux endroits.

Mais cette clarté n'est pas le seul avantage de cette traduction : elle m'a paru exacte & fidèle. Si elle étoit plus élégante , si le Traducteur eût plus varié son style & le tour de ses phrases , s'il eût imité davantage tantôt le feu & la vivacité de son Auteur , tantôt sa précision , son ouvrage auroit plû davantage ; peut-être eût-il été moins utile , pour faire entendre aux jeunes gens le texte de Perse

Comme M. de la Valterie croyoit que l'on avoit trop exagéré l'obscurité de ce Poëte, il s'applique dans sa préface à le décharger, autant qu'il peut, de cette accusation : & ne pouvant l'en justifier entièrement, il lui en fait honneur, en prétendant qu'un juste tempérament de clarté & d'obscurité fait la principale beauté du style des Satyres. Rien ne plaît tant à l'esprit, selon lui, que de trouver quelque chose de lui-même dans les objets qu'on lui présente; & au contraire, rien ne choque davantage que de paroître se défier de sa pénétration, en lui montrant tout; de sorte que c'est une habileté dans le discours comme dans la peinture, de n'exposer pas les choses à un trop grand jour, & d'y ménager des ombres. Ce sont les propres paroles de M. de la Valterie.

Le cours de sa traduction fut arrêté par celle que M. de Martignac donna du même Poëte en 1683. quoique celle-ci ne soit ni mieux écrite ni plus exacte. Mais le nouveau Traducteur ne tarda pas à se voir enlever à son tour par le Pere Tarteron le prix d'une victoire qui lui avoit été trop promptement adjudgé.

Prevenu en faveur de la traduction

TRADUC-
TIONS DE
PERSE.

des Satyres d'Horace que ce Jesuite avoit donnée, on ne doutoit point qu'il ne réussît également à bien exprimer le génie & le caractère des deux autres satyriques latins, Perse & Juvenal; & l'attente de sa traduction, qui étoit promise, ne laissoit presque point de liberté pour en goûter une autre. Cette traduction publiée en 1689. réunit en effet presque tous les suffrages. Elle fut goûtée dans les Colléges & applaudie dans le grand monde: & pour ne vous parler maintenant que de la traduction de Perse, on y retrouva ce Poëte avec toute sa subtilité, mais beaucoup plus clair & plus intelligible qu'il n'est en lui-même.

Ce n'est point une version classique & littérale: le Pere Tarteron a mieux aimé s'accommoder au goût du siècle, que de représenter le Poëte absolument tel qu'il est. Mais sans lui ôter que peu de chose de ses pensées, il a heureusement exprimé son génie, son goût, son caractère: & c'est par là qu'il l'a fait lire & aimer. Le style du Traducteur est aisé, vif, élégant, & fort naturel: il ne se ressent nullement ni du pays latin, ni de la langue latine. Mais on l'a trouvé trop familier dans cette longue Epître préliminaire où le Pere Tarteron fait en

Jour. des
Sav. du 16.
Janv. 1690.

particulier des trois satyriques latins des portraits fort agréables. Juvenal y a paru d'ailleurs un peu trop maltraité, & Perse peut-être trop flaté : quoique du reste cette Epître soit pleine de réflexions solides & ingénieuses, & qu'elle fasse beaucoup de plaisir à lire.

TRADUCTIONS DE PERSE.

Le Pere Tarteron n'en donna néanmoins qu'un court extrait lorsqu'on réimprima sa traduction en 1706. Dix-sept ans de plus lui avoient inspiré insensiblement un air plus sérieux ; & pas conséquent quelque dégoût pour le style badin & cavalier qu'il avoit employé dans cette Epître. On a beau dire, écrit-il à un de ses amis, qu'après un certain tems, plus on avance dans la carrière, plus on devient grand parleur ; il me semble au contraire, qu'on est plus retenu dans ses paroles, & moins prodigue de ses expressions. Il se réduisit donc dans cette nouvelle Epître à ne parler que de Juvenal & de Perse : encore est-ce, comme il le dit, d'un style fort laconique.

Cependant la premiere Epître avoit plu : le Pere Tarteron ne l'ignoroit pas ; & quoi qu'il en dise, en la supprimant, il avoit fait un sacrifice qui lui avoit un peu coûté. On fut fâché de ne la point

voir à la tête de la seconde édition de sa traduction, on la redemanda; & l'Auteur ne se fit pas beaucoup prier pour la laisser imprimer de nouveau lorsqu'il publia sa troisième édition en 1714. Il fit seulement à cette Epître quelques légers changemens, quelques corrections, quelques retranchemens; mais il y laissa subsister *ses traits de jeunesse*, dont il dit néanmoins *qu'ils ne lui convenoient plus.*

Pour sa traduction; il la retoucha avec soin, & la rendit encore plus littéraire & plus exacte que dans les deux éditions précédentes. C'est la seule version des six Satyres de Perse dont on puisse conseiller la lecture à ceux qui voudroient connoître le génie & le goût de ce Poète, ou qui auroient besoin d'une traduction françoise pour se faciliter l'intelligence de l'original.

On ne trouvera point certainement ce second avantage dans la traduction du même Poète en vers françois, publiée en 1693. par M. de Silvecane, Président en la Cour des Monnoyes, & ancien Prévôt des Marchands de la Ville de Lyon. C'est une version si libre, & une paraphrase même si étendue, que l'on a souvent de la peine à distinguer les pensées du Poète de celles de son Traducteur.

Je fouscrirai avec plaisir à l'éloge que le Journal des Sçavans fait de M. de Silvecane : je dirai volontiers avec ce Journal , qu'il a été assidu & exact aux fonctions des deux Magistratures auxquelles il a été successivement élevé dans deux Compagnies supérieures : j'ajouterais aussi , que quoique chargé de l'exécution de plusieurs ordres du feu Roi Louis XIV. & religieux observateur de tout ce que la société civile & l'amitié ont jamais demandé de lui , après avoir rempli tous ses devoirs , au lieu de donner à son divertissement ou à des occupations inutiles le tems qu'il a eu de reste , il l'a employé à lire les meilleurs livres. Mais j'aurois plus de peine à ajouter avec le même Journal, que tous les ouvrages qu'il a composés , méritent d'être lus.

Ses traductions de Juvenal & de Perse , les seuls écrits de cet Auteur dont on veuille parler , puisque celles d'Horace & de Lucrece qu'il avoit promises, n'ont jamais paru ; ces traductions , dis-je , outre le défaut qu'elles ont d'être extrêmement paraphrasées , ce qui les rend diffuses & languissantes , reçoivent peu d'agrément du côté même de la versification qui est souvent fort lâche , ni

TRADUC- du côté du tour, quelquefois obscur, ni
TIONS DE de l'expression qui n'est pas toujours
PERSE. juste. Ses notes peuvent avoir leur utilité pour entendre différens endroits des Auteurs qu'il a traduits, & l'on y voit en effet qu'il avoit beaucoup lû, & qu'il ne manquoit point d'érudition : mais il auroit pu en retrancher la moitié, s'il n'eût voulu en donner qu'autant que la nécessité l'exigeoit.

Il y a un tour plus aisé, plus d'élégance, plus de noblesse même dans la traduction de Perse par M. le Noble, quoique la versification soit quelquefois aussi trop négligée. Mais c'est encore moins une traduction de Perse, que celle de M. de Silvecane. Aussi M. le Noble ne la donne-t-il que comme une imitation *accommodée au goût présent*. Mais ce soin qu'il a pris d'habiller à la Française le Poëte Romain, fait quelquefois un effet assez singulier. On se trouve un peu surpris, & Perse le seroit, peut-être plus qu'un autre, de voir, par exemple, anticiper de si loin l'éloge de feu M. Bossuet, Evêque de Meaux. Je crois d'ailleurs que peu de personnes auront approuvé la liberté que M. le Noble a prise dans cette traduction, où sous prétexte de faire parler le saty-

rique latin en vers françois, il verse facile sur les Poètes nos contemporains. Je ne veux voir que le satyrique du règne de Néron, & je ne dois point lui faire violence jusqu'à mettre sur son compte mes caprices & mes haines.

TRADUCTIONS DE
JUVENAL.

Cette version de M. le Noble, imprimée d'abord séparément, a été réunie aux autres ouvrages de l'Auteur dans le tome quatorzième du recueil qui en a été donné en 1718. A l'égard de la préférence que M. le Noble donne à Perse sur Horace & Juvenal, je ne sais si vous serez d'humeur à goûter les raisons sur lesquelles il se fonde. Il en apporte quatre, qui m'ont fait peu d'impression. C'est premièrement, que Perse lui paroît avoir plus d'esprit dans ses Satyres, y être un Philosophe plus sage, & plus accompli qu'Horace & Juvenal. Secondement parce qu'il a été plus difficile de dire ce qu'il vouloit, en le couvrant de voiles perpétuels, que non pas de badiner finement dans une Cour paisible, ou de déclamer en Orateur contre des prostitutions effrénées. Troisièmement, c'est que l'on voit dans Perse une multitude de choses infinies dites en peu de mots; ce qui montre, selon M. le Noble, ou un grand travail.

de composition, ou un génie très-sublime.

TRADUC-
TIONS DE
PERSE.

M. le Noble ajoute une quatrième raison, qui est peut-être la seule véritable de la supériorité qu'il donne à Perse; c'est qu'il l'a trouvé de son goût, & que l'ayant préféré aux deux autres pour le traduire, il doit l'aimer davantage. Il n'y a pas jusqu'à l'obscurité de Perse qu'il ne métamorphose en une grande perfection. C'est, selon lui, *une politique & une brièveté* de difficile exécution.

Cependant il avoue que ce caractère paroîtroit insupportable dans une traduction françoise, & que c'est pour cela qu'il s'en est éloigné dans la sienne, le plus qu'il lui a été possible. Est-ce donc que le goût seroit mauvais aujourd'hui, ou bien que celui de Perse ne seroit pas au fond si exquis qu'on voudroit le faire croire? Ou plutôt ne doit-on pas dire que l'affection de M. le Noble pour l'Auteur qu'il avoit choisi par prédilection, l'a jetté dans des réflexions peu justes?

S'il eût autant étudié Horace que Perse, il y a lieu de croire qu'il eût donné la supériorité au premier. Pour Juvenal, M. le Noble n'est pas le seul qui lui ait assigné le dernier rang, quoi-

qu'à plusieurs égards tantôt il égale Perse, & tantôt il le surpasse :

TRADUCTIONS DE PERSE.

Despr. arts. poët. Chant 2.

Juvenal élevé dans les cris de l'Ecole
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole;
Ses ouvrages tous pleins d'affreuses vérités,
Etincellent pourtant de sublimes beautés :
Soit que sur un écrit arrivé de Caprée,
Il brise de Séjan la Statuë adorée :
Soit qu'il fasse au Conseil courir les Sénateurs,
D'un Tyran soupçonneux pâles adulateurs :
Ou que poussant à bout la luxure latine,
Aux Portefaix de Rome il vende Messaline :
Ses écrits pleins de feu partout brillent aux yeux.

Il seroit à souhaiter, dit M. Rollin, qu'en représentant les mœurs des autres avec tant de sévérité, il ne nous eût pas fait voir qu'il étoit lui-même sans pudeur, & qu'il n'eût pas combattu les crimes d'une manière qui enseigne plus à les commettre, qu'elle n'en inspire de l'horreur.

Roll. hist. anc. t. 12.

Ce Poète étoit d'Aquin, au Royaume de Naples. Il vivoit à Rome sur la fin du regne de Domitien, & même sous Nerva & sous Trajan. Il avoit passé une grande partie de sa vie dans les exercices scholastiques, où il avoit acquis la réputation de Déclamateur véhément : c'est à quoi M. Despreaux fait allusion dans les deux premiers des vers que je

TRADUC-
TIONS DE
JUVENAL.

viens de rapporter. Nous avons de Juvenal seize Satyres, qui n'ont pas moins occupé nos Traducteurs que celles de Perse.

Michel d'Amboise, Ecuyer, Seigneur de Chevillon, dont je vous ai déjà parlé, a traduit en vers quatre de ces Satyres, la huitième, la dixième, la onzième & la treizième; & sa traduction fut imprimée à Paris en 1544. Il paroît par une Epître de l'Auteur à *Maître Etienne Ferrou, Seigneur de Eretiseau, & Procureur en Parlement*, qu'il étoit encore dans un âge peu avancé lorsqu'il publia cette traduction, puisqu'il marque dans cette Epître qu'il étoit jeune enfant, quand George d'Amboise, Seigneur de Chaumont, fut tué devant Pavie; ce qui arriva en 1524. Michel né à Naples, mais amené en France dès ses premières années, avoit pris goût pour notre langue, & c'étoit dans la vue de s'y perfectionner qu'il avoit entrepris la traduction dont il s'agit.

Il s'en fit un mérite auprès de ses amis & de ses protecteurs dont il paroît qu'il avoit beaucoup de besoin; il adressa la première Satyre à *François de Serans, Evêque du Puy, & Comte de Vellay*;

ce Prélat, qui étoit Picard, est nommé par d'autres Sarcus : la seconde, à Catherine d'Amboise, Dame de Lignieres, Chaumont, & Meillant, Comtesse de la Sertizane, auprès de laquelle Michel ne prend que le titre d'*humble Poète* de cette Dame : la troisième à Maître Etienne Ferrou : & la dernière ; à Jean de Villemar, *Licentier es Droits, Seigneur de la Motte & de Liste-Barbe, Conseiller du Roi & Bailly de Touraine.*

TRADUCTIONS DE
JUVENAL.

La traduction de ces quatre Satyres est en vers de dix syllabes, où l'alternative des rimes masculines & féminines n'est point observée. La seconde, qui est la dixième de Juvenal, a été aussi imprimée séparément à Poitiers, in - 12. mais je ne fais en quelle année. La devise de Michel étoit, *Dieu & non plus* : & il paroît en effet par ses quatre Epîtres dédicatoires, ce qu'on ne voit gueres dans ses autres poësies, qu'il avoit du respect pour la Religion, & de l'estime pour la vertu.

Il n'étoit pas cependant insensible aux louanges & à la réputation, & il comptoit faire vivre son nom dans la posterité par le moyen de ses écrits, comme il le dit au Seigneur de Fretoiseau, en le remerciant du soin qu'il

avoit pris de ses études :

TRADUC-
TIONS DE
JUVENAL.

Or donc chez toi cette langue françoise
Et de part toi j'apprins en sorte telle ,
Que seurement j'espère au moyen d'elle ,
Et au pourchatz d'elle , avant que mourir ,
Gloire & honneur immortel acquérir ;
Qui est le bien des Anges , & leur vie :

Aussi fut-il très-flaté de ce *Dizain* que
Maître Jean Bouchet , dit le *Traver-*
seur , lui adressa sur sa traduction :

Je te supplie , ô Poëte sacré ,
Poëte ditz de la langue Françoise ,
Ce tant bon œuvre aux Muses consacré ,
Estre imprimé , Seigneur Michel d'Amboise ;
Car en douceur , & rithme tant courtoise ,
Tu l'as traduit , voire si très au vif ,
Que Juvenal qui en fut inventif ,
Si le véoit , ne t'en pourroit reprendre :
Propos n'y a qui ne soit attratif
Pour tout le lire , & louenge t'en rendre.

L'Abbé de Marolles , dans la pré-
face de la premiere édition de sa tra-
duction de Juvenal , parlant de la ver-
sion du même Poëte en prose qu'André
du Chesne donna en 1607. dit que c'é-
toit le coup d'essai d'un jeune homme , qui
depuis est devenu personnage considérable
dans la République des Lettres, & qu'aussi
n'y a-t-il pas lieu d'en faire comparaison
avec ses autres ouvrages. Il est vrai qu'en

1607. du Chesne n'avoit encore que

vingt-trois ans, mais on avoit déjà de TRADUC-
 lui trois ouvrages imprimés, & sa tra- TIONS DE
 duction de Juvenal étoit le quatrième. JUVENAL.
 Il ne faut pas s'attendre à y trouver un
 style agréable : on ne parloit pas notre
 langue dans les premières années du dix-
 septième siècle, comme on la parloit
 dans les beaux jours du règne de Louis
 XIV. Mais le vieux style de du Chesne
 vaut quelquefois mieux que le style en-
 tortillé de l'Abbé de Marolles.

L'un & l'autre sont fort diffus ; les
 deux Traducteurs ignoroient la préci-
 sion & la vivacité du discours ; mais
 dans celui de du Chesne il y a quelque-
 fois plus de clarté, & des tours fort
 heureux. On sent qu'il avoit travaillé sa
 traduction, qu'il s'étoit donné beaucoup
 de peine pour entendre le texte de son
 Auteur, & pour le rendre en François
 le mieux qu'il lui étoit possible. Ses som-
 maires ne sont pas mal faits ; on y voit
 de l'ordre, & une analyse assez exacte
 de chaque Satyre.

Ses notes, tant celles qui sont aux
 marges, que celles qui suivent chaque
 Satyre, montrent que le jeune Auteur
 avoit déjà beaucoup lu : mais il y en a
 que la délicatesse de nos mœurs ne pour-

roit souffrir aujourd'hui, & que du Chesne auroit dû épargner à ses lecteurs. C'étoit déjà trop, d'avoir traduit tous les endroits libres de Juvenal sans en voiler aucun sous des expressions plus décentes.

C'est envain qu'en parlant de ces endroits licentieux, il dit à ses lecteurs :
 « Lis les comme ne les lisant point, &
 » y arrêtes aussi peu ton œil, que le
 » chien dans le Nil, craignant les Cro-
 » codiles..... Passe au milieu de ce par-
 » ler peu chaste ; sans ressentir l'aigreur,
 » ni les pointes ameres de ses mots, re-
 » levant doucement le sein de ton es-
 » prit dans le sein honorable des ver-
 » tus. Ne sois non plus ému des attraites,
 » ni touché des blandises de la volu-
 » pté, que l'est Ulysse chez Home-
 » re, des lascives chansons des Syren-
 » nes. » L'âge & l'expérience ont dû apprendre à du Chesne que le moyen le plus sûr de n'être point séduit par la volupté, c'est de la fuir, & de refuser même d'en écouter la voix : c'est ce qui avoit fait dire à Jule Scaliger, qui n'étoit point scrupuleux, qu'il ordonnoit, ou qu'il desiroit au moins qu'aucun homme de bien ne lût rien de ce qu'a fait Juvenal..

Cet avis n'a point été suivi par l'Abbé de Marolles. Il convient lui-même qu'il n'a rien retranché *de la peinture naïve* que Juvenal fait des vices les plus infâmes ; qu'il a même essayé de rendre en notre langue toutes les graces qu'il a trouvées dans celle du Poëte ; parce que quoique l'expression de Juvenal ne soit pas pure, son intention l'est. Toute la déférence qu'il a pu avoir pour les avis de ses amis, c'est que dans ces endroits licentieux il a un peu biaisé le sens & la force des paroles, pour n'offenser pas les oreilles chastes. Mais le voile est encore si transparent que les yeux les plus foibles peuvent y voir sans peine ce que l'on prétend qu'il cache.

TRADUC-
TIONS DE
JUVENAL.

Je vous ai parlé plus haut des autres défauts de cette traduction de l'Abbé de Marolles. Elle a eu le même sort que celle de Perse : après avoir été réimprimée en 1659. & en 1671. elle est tombée dans un oubli presque entier. Je n'ai vû que la première & la troisième édition : la préface qui est dans celle de 1653. est entièrement supprimée dans celle de 1671. L'on y trouve à la place un court avertissement où l'Abbé de Marolles nomme les critiques dans lesquels il a puisé les notes latines dont il

a augmenté le texte de Juvenal dans cette édition. Il y a aussi dans les remarques françoises quelques changemens, corrections & retranchemens, de même que dans les vies de Perse & de Juvenal.

Mais il me semble que l'Abbé de Marolles auroit pu conserver *l'imitation de la premiere Satyre de Juvenal*, faite en vers françois par M. Quillet. Cette pièce, quoique fort diffuse, ne deshonoreroit point sa traduction. L'Abbé de Marolles souhaitoit lui-même que Quillet se vît en état de publier l'imitation des autres Satyres de Juvenal, qu'il avoit, dit-il, fort avancée. Il paroît même qu'il en a eu la lecture, puisqu'il la loue beaucoup, & qu'il y avoit trouvé avec *la politesse la force d'une noble expression*. M. de Marolles ne devoit donc pas supprimer cette imitation de la premiere Satyre qu'il avoit d'abord adoptée. Car peu des gens s'aviseront de l'aller chercher dans sa traduction de l'édition de 1653. Dans l'édition de 1671. il a remplacé cette suppression par la Satyre de Sulpitia, femme de Calenus, qui vivoit sous Domitien, & qui avoit du talent pour la poésie.

On assure que Sulpitia avoit com-

posé un poëme sur l'amour conjugal , & sur la fidelité & la chasteté que l'on doit garder dans le mariage. Mais le seul écrit qui nous reste de cette Dame , est la Satyre que l'Abbé de Marolles a traduite. Sulpitia y blâme avec beaucoup de feu un Edit que l'Empereur Domitien avoit donné contre les Philosophes pour les chasser de Rome. Je n'ai point vû d'autre version de cette Satyre.

TRADUC-
TIONS DE
JUVENAL.

En 1643. Hercule Grisel , Prêtre , connu par ses Fastes de Roüen , sa patrie ; écrits en vers latins , ayant conçu le dessein de traduire quelques Poëtes latins , qu'il préféreroit aux Grecs , commença par Juvenal , & publia cette même année la premiere Satyre paraphrasée en prose françoise. Il adressa cet essai à Claude Mandat , Maître des Comptes à Paris , par une Epître latine où il fait l'éloge de ce Magistrat. Sa traduction froide & languissante est partagée en six sections , dont chacune a son argument particulier.

Grisel donna cet essai sous le titre de *Premiere instruction morale du Poëte Juvenal* ; & pour s'excuser d'en avoir fait une paraphrase si diffuse , il prétendit qu'il ne pouvoit autrement la

rendre intelligible, & qu'une traduction *succincte* auroit laissé au Poète toutes ses *ténèbres*. Il est vrai que sa paraphrase ne manque point de clarté; mais ce n'est plus que le squelette de Juvenal. Chaque section est suivie de notes fort communes, & qui grossissent cet écrit assez inutilement. Grisel se laissa après cette première Satyre, & il fit fort bien. Il avoit besoin d'ailleurs de ne pas épuiser son courage: il lui étoit nécessaire, pour devenir lui-même *le rival de Lucilius*, en écrivant, comme ce Poète, contre les vices de son tems. C'est la résolution qu'il prend à la fin de ses notes: je ne me suis pas mis en peine de sçavoir s'il l'a exécutée.

Denys Challine, Avocat au Parlement de Paris, fut plus constant; il entreprit, & acheva en vers françois, la traduction des seize Satyres de Juvenal, qu'il publia en 1653. « J'ai tâché, dit-il, de faire une version pure, nette & claire, sans beaucoup travailler à la rendre délicate & pompeuse; & quand je l'ai ornée, ç'a été sans affecterie. » Ces ornemens sont bien légers; je dirois presque qu'ils sont imperceptibles. Challine caractérise davantage sa traduction, lorsqu'il dit, qu'il

y autant de différence entre elle & l'original , *qu'entre l'endroit & l'envers d'une tapisserie*. Sa versification est fort mauvaise , & souvent au dessous d'une prose très-médiocre. L'Auteur a dédié son ouvrage au Marquis de Viantais , Conseiller d'Etat & Maréchal des Camps & Armées du Roi. C'étoit un effet de sa reconnoissance pour les bienfaits qu'il en avoit reçus : mais il ne lui faisoit pas un grand présent.

TRADUC-
TIONS DE
JUVENAL.

M. le Marquis de Seignelay , Secrétaire d'Etat , n'a pas dû être plus flatté de l'offre que lui fit en 1677. le sieur D. T. M. de la sixième Satyre de Juvenal en vers françois. Je ne fais qui est cet auteur : il se dit Gascon ; il en a tout le génie , & il prend dans sa préface le ton d'un homme *qui* , comme il l'avoue , *n'a presque jamais perdu de vue les Pyrénées*. Sa traduction est en vers héroïques : elle est extrêmement paraphrasée , & la versification en est plate , & souvent remplie d'expressions peu françoises.

Quelquefois l'Auteur traduit si littéralement qu'il se sert de termes grossiers & indécents ; mais qui dans la langue latine ne présentent pas toujours la même idée qu'ils ont dans notre langue.

TRADUC-
TIONS DE
JUVENAL.

Il dit qu'il avoit traduit les quinze autres Satyres de Juvenal. Si cette version est du même goût que celle de la sixième Satyre, il a eu raison de respecter le Public en la supprimant. Son essai a été imprimé à Toulouse avec plusieurs autres poësies latines & françoises du même Auteur.

La même Satyre de Juvenal, & la quatrième ont été traduites, ou plutôt imitées pareillement en vers par le Président Nicole, comme vous pouvez le voir dans le Recueil de ses œuvres imprimé plusieurs fois. Vous y joindrez, si vous voulez, deux endroits de la septième Satyre imités encore en vers françois par M. de Prépetit de Grammont, & accompagnés de notes peu nécessaires. L'un de ces endroits parle de la récompense que méritent ceux qui cultivent utilement le bel art de la poésie. Ces imitations sont dans le Recueil de M. de Prépetit dont je vous ai déjà parlé plusieurs fois. Vous y trouverez aussi l'imitation d'un endroit de la première Satyre de Perse : cet endroit regarde pareillement la récompense due aux Poètes.

La seule traduction de Juvenal en vers françois qui mérite quelque atten-

tion, malgré ses défauts, est celle que M. de Silvecane publia en 1690. & l'année suivante en deux volumes, & qu'il dédia au feu Roi Louis XIV. Ce que j'en estimerois davantage, c'est que le Traducteur fait reprendre à Juvenal les vices, non avec cette ancienne liberté à laquelle on avoit donné le nom de *Simplicité Romaine*; mais avec toute l'honnêteté & toute la pudeur qui sont inséparables de notre langue. Du reste, cette traduction a les mêmes défauts que celle de Perse par le même Auteur. Je vous en ai suffisamment parlé. Les remarques qui sont à la fin de chaque Satyre ne sont pas inutiles pour éclaircir les expressions les plus obscures de l'original, qui, pour la plupart, regardent la fable, la géographie, ou l'histoire. Il paroît que M. de Silvecane avoit plus de lecture, que de vrai talent pour la poésie.

Voulez-vous mieux connoître Juvenal, son génie, son goût, son caractère? Contentez-vous de la traduction en prose du P. Tarteron. On y retrouve Juvenal avec une partie de sa force, & de cette aigreur d'esprit qui fait le principal caractère de ce Poète. Je ne vous parle ni du style, ni des autres bon-

TRADUC-
TIONS DE
JUVENAL.

nes qualités de cette traduction. J'en ai fait l'éloge en faisant celui de la version de Perse par le même Traducteur. Celle de Juvenal a été réimprimée autant de fois que celle de Perse, & toujours également goûtée. Mais on préfère l'édition de 1714. parce que le P. Tarteron s'est appliqué à la revoir, à la corriger, & sur-tout à la rendre un peu plus littérale que dans les deux éditions précédentes. L'habile Traducteur n'adopte pas sans restriction la décision de Scaliger, qui auroit voulu qu'un honnête homme ne lût rien de Juvenal.

« Ce seroit dommage, dit-il, qu'on n'en dût rien lire : Quoiqu'on ait un sujet légitime de prendre des précautions en lisant cet Auteur, & que les couleurs qu'il employe pour peindre le libertinage, soient trop fortes & trop vives, pour ne pas allarmer la pudeur, & lui donner de dangereuses atteintes, il y a néanmoins dans ses Satyres mille beaux traits qui intéressent, qui frappent, qui saisissent, & qu'il ne faut pas perdre. »

Le P. Tarteron ayant pris les précautions qu'il demande ; on peut lire sa traduction, non - seulement sans danger, mais avec utilité. Il en a ôté tous les vers

& tous les mots obscènes & grossiers , suivant le modèle que le P. Jouvenci en avoit donné. Mais comme il a pris celui-ci pour guide dans toute sa traduction , il a tourné en françois les trente-cinq ou quarante vers de la sixième Satyre , que le sçavant Interprète avoit d'abord retranchés , & qu'il avoit remis ensuite à leur place dans sa dernière édition , quoique ces endroits , comme il en convenoit , fussent un peu délicats. Lisez les réflexions que le P. Tarteron fait à cette occasion : je crois que vous en serez satisfait. S'il y paroît ami & partisan de la belle Littérature , il s'y montre encore plus attaché à la pureté de la morale.

Je vous ai fait remarquer que dans ses deux premières éditions , il avoit outré le caractère de Juvenal. Dans la troisième il en a adouci le portrait , il a rendu le Poëte un peu moins misanthrope ; & en cela il se fait gloire de suivre l'avis que M. Despreaux lui avoit donné. « Vous savez, dit-il , que ce fa-
» meux Satyrique de nos jours connois-
» soit parfaitement Juvenal , & qu'il
» étoit juge équitable en telles affaires ,
» & surtout excellent critique. » Voi-
là ce qui s'appelle rendre sans partia-

lité justice au vrai mérite.

TRADUC-
TIONS DE
JUVENAL.

Rendons-la à notre tour à François Colletet en appréciant son *Juvenal travesti*, traduit en vers burlesques. vous vous attendez peut-être que je vais vous en donner une idée avantageuse, détrompez-vous. Hé, pourrois-je vous la donner telle sans blesser la vérité ! Quoi de plus ridicule qu'un écrit dans lequel, au lieu de Juvenal, on ne trouve qu'une Satyre insipide, & souvent indécente, sur les mœurs du tems, où l'Auteur imite seulement, plus mal que bien, quelques endroits de la premiere Satyre du Poëte latin ?

Il étoit permis à Colletet d'appeller cette production *une folatrerie de sa Muse enjouée* ; de dépouiller Juvenal de sa majesté Romaine, pour le revêtir d'un habit ridicule & lui prêter un langage burlesque. Mais de prétendre s'en faire honneur auprès des lecteurs sensés, c'étoit une présomption qui tenoit un peu trop de l'aveuglement.

Colletet auroit voulu que Scarron se fût chargé de ce travail, ou quelque autre Poëte burlesque, par exemple, dit-il, l'Auteur de la Gazette, apparemment le sieur Loret, Boisrobert, Furetiere, l'Auteur de l'Ovide bouf-

son , c'est à-dire , Richer , ou d'Asfoucy auteur de l'Ovide en belle humeur ; qu'il appelle *de ravissantes galanteries* ; ou enfin le P. Carneau , Célestin , Auteur du combat des Médecins. Mais quand quelqu'un de ces Ecrivains eût perdu son tems à une semblable bagatelle , je ne fais si son écrit eût été plus goûté.

TRADUCTIONS DE
JUVENAL.

Quoi qu'il en soit , au défaut de ces Auteurs , Colletet essaya l'entreprise , promettant que si cet essai plaisoit , il continueroit. On lui a fait , sans doute , peu d'accueil , & il a bien fait de discontinuer. Son écrit est en vers de huit syllabes , adressé à M. le Comte de saint Aignan , premier Gentilhomme de la Chambre du Roi. Colletet l'avoit choisi pour son Mécène *dès les premiers jours de son entrée au Parnasse*. Je n'ai pas plutôt appris , dit-il à ce Seigneur , les principes du bel art de la poésie , que j'ai commencé de célébrer votre gloire. C'étoit par un Sonnet que l'Auteur donne ici de nouveau , & qui me paroît fort plat. Dans son avis au lecteur , il prodigue en faveur des traductions de Juvenal par Challines & l'Abbé de Marolles des louanges qui font peu d'honneur à son goût. J'ai vu citer

quelque part les Satyres de Juvenal , mises en vers burlesques par l'Abbé de Laffemas , fils du Lieutenant Civil de ce nom : mais je n'ai point vu cet ouvrage. Il est parlé de cet Abbé dans le Ménagiana tome premier , page 294. & M. de la Monnoye y insinue , qu'il avoit traduit en effet Juvenal en vers burlesques en tout ou en partie. Mais il ne dit pas si cet ouvrage a été imprimé.

CHAPITRE XVI.

Des Traductions de Lucain & de Seneque le Tragique.

LUCAIN étoit né à Cordoüe en Espagne : mais ayant été conduit à Rome dès l'âge de huit mois , il y fut élevé avec soin sous les yeux de Seneque son oncle. Il fut d'abord favori de Néron : mais ayant eu la noble imprudence de disputer avec lui le prix de la poësie , il eut aussi le funeste honneur de le remporter. La jalousie que ce Prince en eut , & qu'il ne put pas dissimuler , aigrit Lucain , & il entra des premiers dans la conspiration de Pison contre Néron. Ce Prince le condamna à la mort ,

& ne lui laissa que le choix du supplice. Le Poète se fit ouvrir les veines dans un bain chaud. Il mourut ainsi , à l'âge de vingt-six ans , l'année soixante-cinquième de l'ère chrétienne , & la douzième de Neron.

TRADUCTIONS DE
LUCAIN.

Son ouvrage le plus célèbre est la *Pharsale*, poème divisé en six livres , où l'Auteur décrit, plus en Historien qu'en Poète , la guerre de César & de Pompée. Cet ouvrage a de grandes beautés & de grands défauts. Loin de pouvoir entrer en quelque sorte de parallèle avec l'*Enéide* de Virgile , à laquelle certains critiques ont eu assez peu de goût pour préférer même la *Pharsale* , on ne peut regarder celle-ci comme un poème épique. Il faut blâmer dans Lucain l'effluve de son style , ses expressions empoulées & souvent vuides de sens , son affectation à débiter des sentences , plus dignes d'un Philosophe qui dogmatise , que d'un Poète chargé d'une narration ; son intempérance dans les descriptions , prodiguées le plus souvent sans aucune nécessité , & poussées jusqu'aux détails les plus frivoles ; son inégalité qui le fait passer rapidement des objets les plus étonnans , les plus monstrueux , les plus incroyables , à des *inepties* , des puérilités , des bagatelles. H v

TRADUC-
TIONS DE
LUCAIN.

On a eu raison de le comparer à un cheval échappé, qui court à bride abbatue sans trop sçavoir où il doit aller. C'est un Poëte beaucoup plus livré à la fougue de son imagination, qu'affervi aux loix d'un juste discernement, & bien plus propre à étourdir ses Lecteurs par de grands mots, par une élocution emphatique & pompeuse, qu'occupé du soin de leur offrir ces images naturelles, si capables de plaire à l'esprit & de toucher le cœur en même-tems.

D'un autre côté, c'est de beaucoup outrer la censure, que de rabaisser Lucain au point de le croire à peine digne d'être lu. On doit le considérer comme un historien fidèle, comme un grand & courageux partisan de la liberté publique, quoiqu'il vécût sous Néron, c'est-à-dire, au milieu de la plus cruelle tyrannie; comme un Ecrivain d'une latinité assez pure, plein d'esprit, de feu, de doctrine, de gravité; Philosophe politique d'un rang au-dessus du médiocre; éloquent & sententieux.

Ajoutez à cela, que les descriptions qu'il nous donne, soit de Villes, soit d'autres lieux, ses similitudes & ses comparaisons, les caractères des hommes illustres qu'il nous peint, tout cela est

exprimé avec de si vives couleurs, qu'en ce genre il peut le disputer aux plus grands Maîtres.

TRADUC-
TIONS DE
LUCAIN.

Tel est le portrait que le sçavant Hollandois, François Oudendorp, nous fait des défauts & des bonnes qualités de Lucain dans l'excellente édition qu'il nous a procurée de la *Pharsale* en 1728. Si vous voulez connoître ce que les autres critiques ont pensé sur le même sujet, donnez-vous la peine de lire l'article de M. Baillet sur Lucain dans ses jugemens des Sçavans. Ce critique y rapporte avec assez d'étendue ce que l'on avoit dit avant lui du génie de Lucain pour la poésie, de la constitution de son poëme & de l'ordonnance de sa fable, des connoissances qui sont nécessaires ou étrangères à son ouvrage, & enfin de son style.

Nous avons plusieurs traductions de la *Pharsale* dont M. Gueret donne en peu de mots le caractère dans son *Par-nasse reformé* où il fait dire au Poëte :
 « J'ai été tourné de toutes les façons.
 » On me lit en prose ; on me voit en
 » burlesque ; & l'on me trouve en vers
 » héroïques. La prose me tue , le bur-
 » lesque me fait rire , & les vers héroï-
 » ques me charment. »

TRADUC-
TIONS DE
LUCAIN.

Le Traducteur en prose est l'Abbé de Marolles ; & sa version de la *Pharsale* est le premier ouvrage de ce trop second Ecrivain. Elle parut en 1623. & l'Auteur étoit né en 1600. Il la dédia au Roi Louis XIII. « J'eus, dit-il, » l'honneur de la présenter à Sa Majesté, à la suite de M. le Cardinal de la Rochefoucauld, qui lui dit du bien de moi, & de l'affection que j'avois pour les Lettres. Je donnai à toute la Cour des Exemplaires de ce livre : & quoi- que ce fût peu de chose, Madame la Princesse de Conti qui avoit l'humeur du monde la plus civile & la plus obligeante, en fit plus d'état qu'il n'en méritoit, & fut cause qu'il s'en débita un assez grand nombre, » c'est-à-dire qu'on les lui demanda gratuitement, & qu'il se trouva fort honoré de les donner. L'Abbé de Marolles ajoute que depuis il reconnut néanmoins beaucoup de fautes dans sa version, & qu'il a essayé de les corriger.

Il en avoit eu tout le tems, puisque la seconde édition ne parut qu'en 1647. Mais quoiqu'il donne cette seconde édition pour une *Traduction nouvelle* ; quoiqu'elle s'éloigne en effet de la première en beaucoup d'endroits ; elle est encore

si mauvaise [qu'elle étoit peu propre à acquérir bien des partisans à Lucain. Il dit dans ses Mémoires, qu'il dédia cette seconde édition à la Reine de Pologne, Louise-Marie de Gonzague, & qu'il l'accompagna d'une Epître sur le même sujet à M. le Duc d'Anguyen, où il prit occasion de louer la valeur extraordinaire de ce Prince, & de parler de ses grandes victoires. Je n'ai trouvé que cette Epître dans l'exemplaire que j'ai vu, & il n'y paroît nul vestige de la dédicace à la Reine de Pologne.

La Préface du Traducteur est adressée à son cher *Lysis*, c'est-à-dire, à l'Abbé Cotin : M. de Marolles y vante beaucoup les talens poétiques de cet Abbé, aussi-bien que ceux de l'Auteur du saint Paulin, M. Perrault, & de quelques autres qu'on ne s'aviseroit point de louer aujourd'hui. Les remarques qui sont à la fin de la traduction, & qui n'ont rien de singulier, sont adressées à M. l'Abbé d'Estrées. L'Abbé de Marolles supprima entièrement ces remarques dans la troisième édition de sa version qu'il donna, avec le texte latin, en 1654. & qu'il dédia à Monsieur Molé, Garde des Sceaux de France. Il retrancha aussi la préface, & en substitua une autre

TRADUC-
TIONS DE
LUCAIN.

où il fait un panégyrique outré de la Pharsale. La traduction paroît corrigée avec quelque soin, mais sans cesser d'être souvent rampante & presque toujours froide & languissante. Le sens de l'Auteur n'y est pas non plus rendu toujours avec fidélité ; & en plus d'un endroit il y a tantôt un vers entier, tantôt un demi-vers qui n'est nullement exprimé.

Dans sa vie de Lucain qui est plus exacte & plus détaillée dans la troisième édition que dans la seconde, il dit que la Pharsale est le seul des ouvrages du Poète qui nous soit resté. Cependant dans cette troisième édition il donne sous le nom de Lucain un panégyrique de Calpurnius Pison, adressé à Pison même. Ce panégyrique est en vers latins, & l'Abbé de Marolles y a joint une traduction en prose. Il est vrai qu'il ne décide point que ce petit poème soit l'ouvrage de Lucain, mais il dit qu'il *n'est pas indigne de la réputation de ce Poète*, & il paroît favorable aux témoignages de Scaliger & de Passerat, qui ne doutent nullement, dit-il, que ce poème soit de l'Auteur de la Pharsale.

Ce panégyrique est extrêmement fla-

teur pour Pison : l'Auteur, qui n'avoit pas encore vingt ans accomplis, lorsqu'il le composa, comme il le dit à la fin, vante beaucoup l'éloquence de ce Romain, & son amour pour la poésie, son adresse dans les jeux, sa valeur dans les combats. C'est ce même Calpurnius Pison qui a été loué par Tacite, & qui fut le Chef de la conjuration des principaux de la République excitée contre Néron l'an de Jesus-Christ 65. Outre la traduction en prose de ce panégyrique attribué à Lucain, l'Abbé de Marolles en a fait une autre en vers françois, qui est imprimée avec sa version des *Catalectes* des anciens Poètes. Il a traduit de même en vers quelques endroits choisis de la *Pharsale*, sçavoir les soixante-dix premiers vers de ce poëme; ce que le Poète dit du luxe des Romains dans le premier livre; le jugement que Lucain porte d'Alexandre dans le dixième livre. Cette traduction est à la suite de ses *Considérations sur une critique de Virgile*, dont je vous ai parlé ailleurs.

Comme il avoit déjà donné dans ses *Jugemens sur les vieux Traducteurs*, des observations critiques sur la version de M. de Brébeuf, il avoit voulu essayer

s'il ne rendroit pas mieux que ce Traducteur, le génie & le caractère du Poëte latin. Et il comptoit si bien y avoir réussi, qu'au commencement de chacun des morceaux qu'il a traduits, il a grand soin d'avertir que cette traduction n'est pas de M. de Brébeuf, & il fait entendre que la sienne est plus littérale & aussi expressive. Mais sa vanité l'a mal servi. Peu de gens sçavent qu'il ait traduit ces divers endroits de Lucain, & moins encore sont tentés de les lire; au lieu que la traduction de M. de Brébeuf a acquis à celui-ci une grande réputation, quoique peut-être aussi souvent censurée qu'applaudie. C'est cette traduction qui a fait déclarer Poëte M. de Brébeuf. Des Différens critiques qui en ont parlé, les uns, si l'on en doit croire M. du Hamel, l'ont fait égal à son original, les autres l'ont mis au-dessous. Mais sans recueillir ici tous leurs témoignages, permettez-moi de vous renvoyer à la dissertation que le même M. du Hamel donna en 1654. sur les ouvrages de M. de Brébeuf.

« Dès que les deux premiers livres de
 » la Pharsale parurent, dit-il, on s'é-
 » tonna de voir tant d'éclat, tant de
 » pompe & tant de magnificence tout

» ensemble. On admira ces descriptions, **TRADUC-**
 » qui peignent si bien les choses que l'on **TIONS DE**
 » croit les voir, & y avoir quelque part, **LUCAIN.**
 » & non pas les entendre. L'on admira
 » la force dans ses harangues, & la net-
 » teté dans sa narration. Qui ne fut point
 » surpris de ce transport & de cet en-
 » thousiasme, qui n'est propre qu'à ceux
 » qui sont nés pour le Parnasse ? Par tout
 » il s'abandonne à son imagination, mais
 » néanmoins son imagination paroît par-
 » tout judicieuse, & n'abandonne jamais
 » le bons sens. »

Après beaucoup d'autres éloges où
 l'on sent que l'amitié a eu trop de part,
 M. du Hamel examine si l'action de
 César, étant blâmable, peut être le su-
 jet d'un poëme épique, & il décide
 pour l'affirmative. Il compare Lucain
 avec Virgile, & il préfère l'action de Cé-
 sar à celle d'Enée à qui Virgile fait assas-
 siner Turnus suppliant & désarmé. « L'a-
 » ction de César, dit-il, quoique funes-
 » te à l'Etat des Romains, est grande,
 » puisqu'elle fait changer la domination
 » de toute la terre, & nous remplit l'es-
 » prit d'une magnifique idée : mais l'ac-
 » tion du héros de Virgile est basse & in-
 » digne d'un homme qui a les moindres
 » sentimens de générosité. » M. du

—
 TRADUC-
 TIONS DE
 LUCAIN.

Hamel examine de même la fable & les Episodes du poëme de Lucain , & il en fait l'apologie ; s'il convient qu'il y a des inégalités dans la Pharsale latine , il prétend qu'elles ne se trouvent point dans la françoise , & que M. de Brébeuf a trouvé le secret de faire un ouvrage qui se soutient mieux qu'aucun poëme que nous ayons dans toutes les langues. Il tâche également de justifier les expressions hardies du Poëte latin & de son Traducteur. En un mot cette dissertation n'est qu'un pur éloge , dans lequel ; dit M. de Sallo , l'hyperbole peut être reçue. Aussi plusieurs critiques n'ont-ils pas cru devoir y déférer.

Vous sçavez ce que M. Despreaux dit dans le premier Chant de son art poétique :

Mais n'allez point aussi sur les pas de Brébeuf ,
 Même en une Pharsale , entasser sur les rives ,
De morts & de mourants cent montagnes plaintives.
 Prenez mieux votre ton. Soyez simple avec art ,
 Sublime sans orgueil , agréable sans fard.

• C'est ce qui a fait dire au P. Rapin dans la première partie de ses Réflexions sur la poétique , que la Pharsale de Brébeuf « a gâté bien de la jeunesse, qui s'est » laissé éblouir à la pompe de ses vers

» qui ont effectivement de l'éclat. » M.
 de Saint Evremont n'auroit donc pas eu
 tort de décider « que ce Traducteur a
 » poussé la fougue de Lucain en notre
 » langue plus loin qu'elle ne va dans la
 » sienne , & que par l'effort qu'il a fait
 » pour égaler l'ardeur de ce Poète , il
 » s'est allumé lui-même , si on peut par-
 » ler ainsi , beaucoup plus. Voilà , ajoû-
 » te-t-il , ce qui arrive à Brébeuf assez
 » souvent ; mais il se relâche quelque-
 » fois : & quand Lucain rencontre heu-
 » reusement la véritable beauté d'une
 » pensée , le Traducteur demeure beau-
 » coup au-dessous ; comme s'il vouloit
 » paroître facile & naturel , où il lui se-
 » roit permis d'employer toute sa for-
 » ce. » M. de Saint Evremont en rap-
 porte pour exemple ce vers si connu :

Victrix causa Diis placuit , sed victa Catoni.

que Brébeuf a ainsi exprimé ,

Les Dieux servent César , & Caton suit Pompée.

« Voilà , dit Saint Evremont une ex-
 » pression basse , qui ne répond pas à la
 » noblesse de la latine ; outre que c'est
 » mal entrer dans le sens de l'Auteur :
 » car Lucain qui a l'esprit tout rempli
 » de la vertu de Caton , le veut élever

TRADUC-
TIONS DE
LUCAIN.

Réflex. sur
nos traduct.
au t. 3. des
œuv. de S.
Evr. in-12.
1725.

» au-dessus des Dieux dans l'opposition
» des sentimens sur le mérite de la cau-
» se ; & Brébeuf tourne une image no-
» ble de Caton élevé au - dessus des
» Dieux , en celle de Caton assujetti à
» Pompée. »

Les quatre premiers livres de la traduction de M. de Brébeuf parurent en 1654. & les six autres en 1655. Le tout est dédié à M. de Harlay , alors Archevêque de Rouen qui avoit de l'estime & de l'amitié pour le Traducteur , ainsi que M. le Gendre le rapporte dans la vie de M. de Harlay écrite en latin. Comme Brébeuf donna toujours deux livres à la fois , il fit cinq avertissemens dans lesquels il rend compte de son travail , & des louanges ou du blâme qu'il en recevoit. Il marque qu'il a fait beaucoup de changemens dans le sixième livre , parce que le détail dans lequel le Poëte y entre , n'auroit pu plaire aujourd'hui , & qu'il a ajouté à la fin du dixième environ quarante vers pour donner en quelque sorte un sens complet à la Pharsale que Lucain n'avoit pû achever.

Il avoit eu même quelque dessein de continuer ce poëme en donnant la suite de l'histoire de la guerre civile entre

Pompée & César jusqu'à l'assassinat de celui-ci : mais *son peu de santé & beaucoup de soins* l'obligerent de remettre ce *supplément à un autre tems* ; & ce tems lui a sans doute , manqué , ou il changea depuis de sentimens , puisque ce supplément n'a point été fait. Thomas May , Anglois , en a donné un en sept livres. La première édition de la traduction de Brébeuf est *in-4°*. On en a fait depuis plusieurs éditions en différentes formes ; entre autres une *in-12.* en 1660. & une *in-18.* un 1658. à Leyde chez Elzevir : celle-ci est d'une impression fort belle ; mais on y a supprimé les *avertissemens* du Traducteur , excepté le premier. Ils sont tous au contraire dans l'édition faite à Roüen en 1663.

TRADUC-
TIONS DE
LUCAIN.

L'Abbé de Marolles dit dans la préface de la troisième édition de sa traduction de la Pharsale en prose , *qu'un Seigneur dont le sçavoir & toutes les grandes qualités égalem la naissance illustre , a fait une traduction en vers du premier livre de Lucain , mais qu'elle n'est point encore imprimée.* Il ajoûte dans la suite , que ce *grand Seigneur* étoit pere de M. l'Archevêque de Roüen : ce qui nous fait connoître que c'étoit Achilles de Harlay , Marquis de Bréval , Seigneur

de Champvalon , de qui l'on a une traduction des Annales de Tacite.

TRADUC-
TIONS DE
LUCAIN.]

Brébeuf ayant fini sa traduction de la Pharsale en vers héroïques , s'avisa de mettre le premier livre du même poëme *en vers enjoués* ; & le donna en 1656. Il y a pris beaucoup de libertés , comme on l'a fait dans tous les ouvrages de cette espece. « Ce genre d'écrire , dit-il , a si peu de règles où il s'attache exactement , qu'en beaucoup de lieux je me suis permis de m'en faire moi-même : j'ai changé jusques à la mesure , dont il étoit depuis long-tems en possession ; » (c'est que jusques-là on ne s'étoit point servi , sans doute , de vers de sept syllabes que Brébeuf a employés) « je l'ai purgé , ajoute-t-il , autant que je l'ai pû , des termes qui corrompent notre langue , & que l'usage ne souffre plus. J'ai tâché à mettre l'enjouement dans la pensée beaucoup plus que dans les paroles , & à trouver une raillerie de bon sens , & non pas une raillerie bouffonne. » Il y a des endroits en effet qui sont assez bien tournés , & qu'on peut encore lire avec quelque satisfaction.

Pag. 5. de
la troisième
édition de
1669.

M. Guéret dans son *Parnasse réformé* fait dire à Lucain , que s'il arrivoit que

L'on condamnât tous les Auteurs qui se
 sont mêlés du burlesque , il supplioit
 Apollon & les Muses *ses divines sœurs*,
 d'avoir quelque considération pour Bré-
 beuf. « Je suis , dit - il , plus intéressé
 » dans son burlesque que personne :
 » mais quand je considère l'honneur
 » qu'il m'a fait d'ailleurs , je n'ose me
 » plaindre d'un petit divertissement qu'il
 » a voulu prendre à mes dépens : si
 » c'est une faute qu'il a faite , elle est
 » trop légère pour la punir ; il y auroit
 » de l'injustice de lui vouloir mal pour
 » un livre de la Pharsale , & sans doute
 » qu'il a cru par cet essai rendre plus
 » merveilleux ses vers héroïques , &
 » laisser la postérité en doute , si celui
 » qui avoit écrit : *Je chante deux Bour-*
 » *geois de Rome* , pouvoit être le même
 » qui avoit dit : *Je chante cette guerre en*
 » *cruautés féconde.* »

TRADUC-
 TIONS DE
 LUCAIN.

Ce jugement est un peu différent de
 celui de M. du Hamel qui voudroit fai-
 re regarder cet écrit de Brébeuf com-
 me *une ingénieuse Satyre qui peut égaler*
ce que l'antiquité nous a laissé de plus
parfait en ce genre , & qui employe qua-
 tre pages à en faire le panégyrique.
 Mais je vous l'ai déjà fait observer , M.
 du Hamel est toujours monté sur le ton

d'Apologiste. Il n'a pas tort cependant de dire, que l'on voit que le dessein de Brébeuf dans cet écrit, est de railler ces grands Seigneurs qui « ne se sépa-
» rent jamais de leur fortune; & qui ne
» se regardent jamais qu'avec ces orne-
» mens & cet attirail qui les suit; &
» d'attaquer ces ames basses & ces es-
» prits foibles qui s'attachent à leur
» grandeur, qui les croient capables
» d'amitié, & qui pour une careffe, qui
» est le meilleur & le plus solide salaire
» qu'ils reçoivent de leur liberté, se rédui-
» sent dans un esclavage volontaire. »
Mais il pouvoit ajoûter qu'une Satyre, de la nature de celle-ci, étoit trop foible pour arracher, ou même pour diminuer les vices qu'il reprend.

Le vers cent quatre-vingt-trois du troisiéme livre de la Pharsale a toujours mis en peine les plus habiles Commentateurs. Le Poëte faisant le dénombrement de tous les secours qui venoient à Pompée, parle aussi de celui que les Athéniens lui envoyèrent; la maniere dont le Poëte s'exprime, forme la difficulté. Lucain veut railler les Grecs, & il s'agit de sçavoir si la raillerie tombe sur les fanfaronades des Athéniens, ou sur les fables de leur histoire. Feu M.
du

du Tot de Ferrare, Conseiller au Parlement de Normandie, dans ses pensées sur cet endroit de Lucain, explique ainsi les vers en question & les deux précédens. « Athenes qui se vante d'avoir
 » soumis la Grece & fait trembler la
 » Perse, ne peut fournir qu'un petit
 » nombre de soldats; & ce foible secours l'épuise d'hommes. On n'arme
 » pas dans son port plus de trois petits
 » vaisseaux. Comment après cela les
 » Athéniens veulent-ils que nous
 » croyons ce qu'ils nous content de leur
 » victoire remportée près de Salamine
 » sur Xercès & ses mille vaisseaux? »

TRADUCTIONS DE
 LUCAIN.

Voilà, dit-on, la meilleure explication que l'on puisse donner de ces trois vers du Poëte latin. Le même M. du Tot croyoit aussi que les louanges outrées que Lucain donne à Néron au commencement de sa Pharsale, n'étoient en soi qu'un compliment en apparence, & dans la réalité une Satyre délicate. Vous pouvez lire ses réflexions sur ce sujet rapportées dans les Mémoires de Trevoux du mois de Juillet 1702. article troisième.

Dans les mêmes Mémoires du mois de Mai 1731. on a donné un nouvel examen du vers de Lucain, *Victrix causæ*

TRADUC-
TIONS DE
LUCAIN.

sa Diis placuit, sed victa Catoni : les Dieux sont pour César, mais Caton suit Pompée. Cet écrit est du feu Pere Buffier, Jesuite habile. L'Auteur y prend la défense du vers en question, & fait voir qu'on ne peut l'attaquer, ni en le regardant comme un trait trop fort & trop hardi, ni en accusant Lucain d'impiété. Tout ce que le Poëte veut faire entendre, selon le P. Buffier, c'est que malgré le succès dont les Dieux avoient favorisé César, Caton ne laissa pas de demeurer attaché d'estime & d'affection à Pompée, dont le parti étoit au fond le plus conforme aux intérêts de la République, & par conséquent au droit de l'équité. Qu'ainsi les paroles de Lucain ne signifient autre chose, sinon : il a plu aux Dieux de seconder & de protéger le parti de César, en lui donnant la victoire : mais il a plu à Caton de soutenir le parti de Pompée, tout vaincu qu'il étoit, en lui donnant toujours son approbation, quelque malheureux qu'il fût d'ailleurs.

Ne séparons point l'oncle du neveu, Sénèque de Lucain. On croit qu'ils sont morts l'un & l'autre la même année. Sénèque fut Précepteur de Néron. Poëte & Philosophe, il se fit une réputation

très-brillante. Mais est-il l'Auteur des dix Tragédies qui portent son nom ? Il n'y a pas lieu de le croire, & de bons critiques ne lui en donnent que trois, *Medée, Hippolyte & la Troade*. On dispute même sur l'Auteur de la dernière, & quelques-uns ne lui attribuent que la Tragédie de Médée. Selon M. de la Monnoye, des dix Tragédies, qui paroissent sous le nom de Sénèque, Joseph Scaliger en attribue neuf, fondé apparemment sur le style, à Sénèque le Philosophe. A l'égard de celle d'Octavie, il la donnoit en 1602. à un Domestique même de cette Princesse, ami de Sénèque ; & en 1607. écrivant à Saumaïse, il attribuoit cette Tragédie au Poète Sæva-Mémor.

TRADUC-
TIONS DE
SÈNEQUE.

Not. sur les
jug. des Sav.
de M. Baill.
T. IV.

Les Auteurs de ces pièces, quels qu'ils soient, montrent en beaucoup d'endroits des sentimens fort beaux ; mais ils sont presque toujours hors du naturel. Leur génie outré ne quitte point une pensée, qu'ils ne l'aient poussée au-delà de ses bornes, & ils deviennent fatigans à force de vouloir être merveilleux. Comme c'étoit-là le caractère de Sénèque, il n'est pas étonnant qu'on lui ait fait présent du plus grand nombre de ces pièces, en exceptant

toujours la Tragédie d'Octavie, parce que le tems de la mort de cette Princesse est postérieur au tems de la mort du Poëte. Voyez ce que M. Baillet & M. Rollin disent sur cela, le premier dans ses jugemens des Sçavans sur les Poëtes latins ; le second dans le tome douzième de son histoire ancienne. S'ils ne décident point quelles sont celles des dix Tragédies que l'on doit attribuer ou ôter à Sénèque, c'est que l'on ne peut rien dire de certain sur cette matiere.

Mais pour connoître le goût, le génie, le caractère de la plupart de ces Tragédies, il faut lire les réflexions judicieuses que le P. Brumoy a eu occasion de faire sur ces pièces dans son Théâtre des Grecs. Vous y trouverez les paralleles de l'Oedipe de Sophocle avec l'Oedipe de Sénèque, des *Trachiniennes* ou de la mort d'Hercule du Poëte Grec, avec Hercule au mont Oeta du Poëte latin ; les comparaisons de l'Hippolyte, des Phéniciennes, de la Médée, des Troyennes, & de l'Hercule furieux d'Euripide, avec l'Hippolyte, la Thébaïde, la Médée, la Troade, & l'Hercule furieux de Sénèque. Je vous ai parlé ailleurs de ces compa-

raisons du P. Brumoy , & le peu que je vous en ai dit, doit suffire pour vous engager à lire des paralleles aussi-bien faits. Pourquoi faut-il qu'en même tems je regrette la mort d'un Ecrivain aussi aimable & aussi judicieux !

TRADUC-
TIONS DE
SENEQUE.

Vous connoîtrez mieux dans ses paralleles le génie de Sénèque , ou le goût & le caractère des Tragédies qui portent le nom de ce Poète , que dans les traductions mêmes que l'on a faites de ses Tragédies. Pierre Grosnet , dont je vous ai déjà parlé parmi les Traducteurs des Distiques de Caton , a paraphrasé autrefois en prose quelques endroits de ces pièces. Rien de plus mauvais. Je ne vous conseille pas de vous ennuyer avec ce misérable Traducteur. Sa paraphrase ne contient au reste qu'environ cinquante pages. Elle fut imprimée en 1534. à la suite des *Sentences de Sénèque le Philosophe* , extraites & traduites par le même.

Dans le même siècle , la Tragédie d'*Agamemnon* , l'une des dix que l'on attribue à Sénèque , a été traduite ou imitée en vers françois par deux Poètes qui avoient mérité alors quelque réputation , Charles Toutain , Lieutenant Général du Vicomté de Falaise, & Fran-

gois le Duchat, né à Troyes en Champagne. La traduction du premier, parut en 1557. & celle du second en 1561. Du Verdier parle de l'une & de l'autre dans sa Bibliothèque françoise; & Vauquelin dans le second Chant de son Art poétique fait aussi mention de la première, dont il dit :

Puis Toutain nous fist voir de la couche Royale

Du Prince Agamemnon la traison desloyalle.

Si Vauquelin n'en dit rien de plus en cet endroit, c'est qu'il avoit fait une pièce expresse à la louange de cet ouvrage & de l'Auteur, & qu'elle se trouve imprimée à la suite de *l'Agamemnon*. Toutain dédia cette Tragédie à Gabriel le Veneur, Evêque d'Evreux, dont il vante beaucoup le sçavoir & l'éloquence. Il avoit aussi montré cette pièce au célèbre Jean Dorat qui en fit l'éloge en vers latins : Toutain lui en marque sa reconnoissance dans le cinquième de ses *Chants philosophes*, & non de ses *Chants de Philis*, comme on le lit dans le tome premier des recherches sur les Théâtres de France par M. de Beauchamps : ce qui ne paroît être au reste qu'une faute d'impression.

Les vers de cette traduction sont de

six pieds , excepté ceux des chœurs qui sont de toutes sortes de mesures , & un endroit de la fin du troisieme Acte où l'on trouve neuf vers de seize pieds chacun. Il n'étoit pas nécessaire que Toutain ajoutât cette irrégularité aux autres défauts de sa versification & de son langage.

TRANSC-
PTIONS DE
SENEQUE.

Sur la fin du même siècle , Nicolas le Digne , sieur de Condes , donna aussi la traduction de la Tragédie d'Hercule sur le mont Oeta. M. de Beauchamps qui la cite dans ses Recherches sur les Théâtres de France , ne dit point en quelle année elle a été imprimée , ni si elle est en vers ou en prose : & je n'en ai point d'autre connoissance. Du Verdier ne parle point de ce Poëte , & la Croix du Maine qui le met *entre les excellens Poëtes modernes* , dit que sa traduction n'étoit point encore imprimée en 1584. Il y a tout lieu de croire que l'Auteur est le même Nicolas le Digne , sieur de Condes , Prieur de l'Enfourchure , qui donna en 1610. un recueil de poësies chrétiennes à l'honneur de la Sainte Vierge , sous le titre de *La Couronne de la Vierge - Marie , dédiée à la Reine Marie , mere du Roi , Regente en France* : avec une paraphrase des sept

TRADUC-
TIONS DE
SENEQUE.

Pseaumes de la Pénitence. On voit en effet par ces quatre vers qui lui sont adressés qu'il s'étoit long-tems occupé de la poésie profane :

Le Digne chante ici : celui qui d'autrefois
Chantoit en son printems les vaines amourettes :
Mais en changeant de charge il a changé de voix,
Et chante , plus heureux , les secrets des Prophètes.

M. l'Abbé de Marolles dans ses Remarques sur les Tragédies du même Sénèque , parle de plusieurs autres traductions ou imitations en vers françois des Tragédies de ce Poëte. Il en cite trois de Robert Garnier , l'Hippolyte , la Troade , & l'Antigone , *qui a* , dit-il , *du rapport à la Thébaïde*. Quatre par Roland Briffet *Gentil-homme Tourangeau* , *Trésorier des Guerres* , imprimées à Tours en 1590. in-4°. sçavoir l'Hercule furieux , le Thyeste , l'Agamemnon , & l'Octavie. Une du sieur Pierre Mathieu , Docteur en Droit , imprimée à Lyon est 1589. Cette pièce est l'Agamemnon ou Clytemnestre. Deux du sieur Jean Prevost , Avocat Droit en la Basse Marche , sçavoir Oedipe & Hercule sur le mont Oeta. La Médée par Jean de la Peruse , revûe & corrigée par Scévole de sainte Marthe. L'Hercule furieux , Tragédie du sieur

de Nouvelon ; à Paris, 1639. in-4°. Les dix Tragédies, *traduites en vers françois par Benoît Baudouyn d'Amiens, Principal du Collège de Troyes, Bachelier en Théologie, dédiées à Louis Largentier, Baron de Chapelaines, & imprimées à Troyes, chez Noël Moreau, dit le Coq, en 1629. Enfin, la Troade de Sallebray, imprimée en 1640. in-4°. à Paris.*

TRADUCTIONS DE
SENEQUE.

De ces diverses imitations des Tragédies de Sénèque, citées par l'Abbé de Marolles, & de plusieurs desquelles on trouve quelques endroits rapportés dans ses Remarques sur le même Poète, je n'ai vû que celle de Robert Garnier, de Pierre Mathieu, de Jean Prevost, & de la Peruse. Par la comparaison que j'en ai faite avec le texte de Sénèque, je puis vous assurer que l'on y reconnoît peu ce Poète. Chaque Auteur n'en a pris que quelques idées, ou n'en a traduit que certaines pensées, sans s'astreindre à l'ordre que le Poète latin a observé dans ces pièces ; souvent même sans conserver les caracteres des personnaiges qu'il a introduits sur la scene. Je ne vous en dis pas davantage pour le présent, me reservant de vous parler plus au long dans la suite, de ces Poètes modernes.

TRADUC-
TIONS DE
SENEQUE.

Dans le siècle dernier les dix Tragédies de Sénèque ont été traduites en prose par Pierre Linage, & l'Abbé de Marolles. Linage fit sa traduction à la sollicitation de M. de l'Etoile, de l'Académie Française; c'est le Traducteur qui le dit lui-même dans l'Epître dédicatoire à M. Groüin, qu'il a mise au-devant de sa version de *l'Hercule furieux*. Il ajoute qu'il s'est livré avec plaisir à cette entreprise qui l'effrayoit d'abord: & il se félicite du courage qu'il a eu de l'exécuter. Sa version des dix Tragédies parut dans les années 1650. & 1651. en dix parties. Cependant le privilège du Roi pour l'impression avoit été accordé dès le 25. de Juin 1647. & il paroît que l'ouvrage fut achevé la même année.

Pour toute préface, Linage a mis au-devant de sa traduction de la Thébàide une longue Lettre que M. de saint Rival lui avoit adressée, & qui contient de la version des dix Tragédies un éloge pompeux auquel le Public n'a point paru souscrire. M. de S. Rival, Auteur qui m'est entièrement inconnu, décide, sans en donner aucunes preuves, que toutes ces pièces sont l'ouvrage de Sénèque; & que si l'on y remar-

que de l'inégalité, elle ne vient que des différens âges où le Poëte a composé. Il n'hésite pas même à prononcer, qu'*Otaviè* part non-seulement de la même main, mais encore qu'elle fut le développement de la jeunesse de l'Auteur. Un peu plus de connoissance de l'histoire l'eût rendu plus réservé dans sa décision.

TRADUC-
TIONS DE
SENEQUE.

Linage a cherché un Mécène pour chaque pièce, & malgré l'encens qu'il prodigue à chacun, sa version a été fort peu recherchée. Chaque Tragédie est suivie aussi de *Remarques alphabétiques*, où il explique en peu de mots quelques endroits qui lui ont paru difficiles, & qui pouvoient, à ce qu'il croit, arrêter le lecteur.

L'Abbé de Marolles se persuada; sans doute, qu'il avoit mieux réussi, puisqu'environ dix ans après il publia une nouvelle traduction des dix Tragédies, qui parut en deux volumes in-8°, en 1659. avec le texte original, & accompagnée d'amples & fatigantes observations. Selon ce qu'il dit dans l'Épître dédicatoire qui est au-devant de sa traduction de *Properce* imprimée en 1655. il avoit commencé sa traduction de *Séneque* long-tems avant que Linage pensât à la sienne; car il rap-

TRADUC-
TIONS DE
SENEQUE.

porte qu'étant au Château de la Cassi-
ne en Champagne avec M. le Duc de
Rethelois , (ce qui arriva en 1625. se-
lon ses Mémoires) il s'y étoit amusé à
*traduire quelques-unes des Tragédies de
Sénèque pour contenter la curiosité du
Seigneur avec qui il étoit , & qu'ayant
achevé la traduction de l'Hercule fu-
rieux , cette Tragédie fut représentée
dans ce Château , & , sans doute ,
applaudie , puisque le Duc voulut bien
y jouer le rôle de Thésée , ce qu'il fit ad-
mirablement.*

Ce premier succès engagea dans la
suite l'Abbé de Marolles à revoir son
travail , & à le continuer ; & il se flatoit
qu'on lui en auroit beaucoup d'obliga-
tion. Cette traduction n'a pas eu néan-
moins un meilleur sort que tant d'autres
que sa plume a enfantées ; & elle n'est
pas moins oubliée depuis long-tems. Je
ne fais , si je me trompe , mais je vous
avoue que j'ai cru même voir un style
plus pur & plus coulant dans la traduc-
tion de Linage. Pour l'exactitude à ren-
dre le sens de l'original , & la fidélité à
en exprimer le génie , ces deux tra-
ductions sont à peu près égales. On n'y
reconnoît qu'à demi le Poète tragique ;
& c'est peut-être encore trop les louer.

Je crois que vous lirez avec plus de satisfaction la traduction *de la Troade*, faite en vers françois par M. L. B. dédiée à Madame la Princesse de Soubise, & imprimée à Paris en 1674. J'y ai trouvé cependant des vers fort durs, & quelques expressions peu exactes : par exemple, dans ces deux vers que prononce Andromaque dans la seconde scène du troisième acte :

Si l'on le fait chercher, si les Grecs alarmés,
Tentent tous leurs efforts pour en être informés.

On pourroit en rapporter d'autres exemples. Mais il y a des morceaux qui paroissent bien touchés. L'Auteur promettoit de traduire quelques autres pièces du même Poëte : je ne fais s'il a tenu parole. Dans sa préface il dit qu'il avoit vû une traduction du chœur du second acte de la même Tragédie, en vers irréguliers, & il en fait un grand éloge ; mais il n'en nomme point l'Auteur. Cette pièce est belle en effet ; on la doit au célèbre M. d'Hesnault, & elle fait partie du petit recueil de ses œuvres mêlées, imprimées en 1670. Elle est suivie de *l'imitation du second chœur de Thieste* du même Sénèque, & de celle du chœur du quatrième acte de la Troade. Ces

TRADUC-
TIONS DE
SENEQUE.

deux imitations (car on ne peut , non plus que la premiere , les nommer proprement des traductions) sont aussi en vers irréguliers.

La seconde paraphrase du chœur du second acte de la Troade , est encore en vers irréguliers. Elle est du Président Nicole , & se trouve dans le recueil de ses poësies. Enfin nous avons une troisième traduction du même chœur , qui est estimée avec raison ; c'est un des fruits du génie poétique d'un membre de l'Académie royale d'Angers, M. de Court, Abbé de saint Georges & de saint Serge. Cette paraphrase est dans le recueil de diverses pièces fugitives , en prose & en vers , de cet Academicien , imprimé en 1722. in-12.

Dans le *porte-feuille de M. L. D. F.* on lit le portrait que fait Sénèque des avantages de la vie privée dans le premier acte de la Tragédie de Thyeste. Ce portrait est traduit en vers françois avec assez de naturel & d'élégance.

On donne au même Sénèque l'Apothéose de l'Empereur Claude , satire Ménippée contre ce Prince , que l'on s'accorde assez à regarder comme un chef-d'œuvre de plaisanterie. Cette pièce est en prose & en vers , selon le gé-

nie de ces sortes de satyres. C'est une enigme presque inexplicable en bien des endroits ; & pour la bien entendre, vous trouverez peu de secours dans la vieille traduction-en-prose de Mathieu Chalvet, ni dans celle que l'Abbé de Marolles a donnée des vers qui font partie de cette pièce, dans le tome second de sa traduction des Tragédies de Sénèque.

TRADUC-
TIONS DE
SENEQUE.

Celui qui a mieux déchiffré ce petit ouvrage, est feu M. l'Abbé Esquieu, qui en a donné une traduction en prose & en vers, dans la seconde partie du tome premier des Mémoires de littérature & d'histoire, recueillis par le Pere des Molez, de l'Oratoire. L'habile Traducteur, qui étoit en même tems un critique judicieux, a pris la liberté de suppléer quelques mots dans l'entretien des Demi-Dieux avec Hercule. Il a supprimé aussi deux comparaisons qui lui ont paru inutiles, une seule étant plus que suffisante pour exprimer ce que Sénèque avoit en vûe. Il a rendu les vers de Sénèque en vers françois, avec presque autant de force & d'élégance qu'il y en a dans l'original. Mais c'est assez vous parler de Sénèque : je passe à un Ecrivain d'un goût & d'un caractère différent.

CHAPITRE XVII.

Des Traductions de Petrone..

TRADUC-
TIONS DE
PETRONE.
CET Ecrivain, c'est Petrone. Je le mets au nombre des Poètes pour suivre l'usage ordinaire : car il a plus écrit en prose qu'en vers. C'est de lui, selon l'opinion la plus commune, dont Tacite parle en ces termes. « C'étoit, » dit-il, un voluptueux, qui donnoit le » jour au sommeil, & la nuit aux plaisirs & aux affaires ; & au lieu que les » autres se rendent célèbres par leur » application au travail, celui-ci s'étoit » mis en réputation par son oisiveté. Il » ne passoit pas cependant pour un débauché & un dissipateur, comme ceux » qui se ruinent par des débauches folles » & sans goût, mais pour un homme » d'un luxe délicat & réfléchi. Toutes » ses paroles & ses actions plaisoient » d'autant mieux, qu'elles portoient un » certain air de négligence, qui paroissoit la simple nature, & qui avoit toutes les graces de la naïveté. Néanmoins lorsqu'il fut Proconsul de Bi-

» thinie , & depuis Consul , il se mon-
 » tra capable des plus grands emplois. **TRADUC-**
 » Puis redevenu voluptueux , ou par in- **TIONS DE**
 » clination , ou par politique , à cause **PETRONE.**
 » que le Prince aimoit la débauche , il
 » fut l'un de ses principaux confidens.
 » C'étoit lui qui régloit tout dans les
 » parties de plaisir de Néron , & Néron
 » ne trouvoit rien d'agréable ni de bon
 » goût que ce que Petrone avoit ap-
 » prouvé. De-là naquit l'envie de Tige-
 » lin contre lui comme contre un dan-
 » gereux rival , & qui le surpassoit dans
 » la science des voluptés. Petrone se
 » donna la mort à lui-même , pour pré-
 » venir celle à laquelle l'Empereur fut
 » une fausse accusation , l'auroit con-
 » damné. »

Sa mort ne fut pas cependant précipitée : il se fit ouvrir les veines , & ensuite se les fit bander , afin de laisser couler le sang à sa volonté. Il s'entretenoit alors avec ses amis , non de l'immortalité de l'ame , ni de ce qui pouvoit lui acquérir une constance qui parût tenir de l'heroïsme , ni des axiomes des Philosophes ; en un mot , de rien de sérieux , mais de certains vers légers , & de poésies galantes. Enfin , pour mieux cacher son genre de mort , il continua

TRADUC-
TIONS DE
PETRONE.

ses fonctions ordinaires , donna la liberté à quelques esclaves , en fit châtier d'autres , prit même du sommeil , ou feignit d'en prendre : de sorte que sa mort, quoique violente, parut aux yeux de ses amis une mort naturelle. Je n'entre point dans un plus grand détail de la vie de Petrone : si vous desirez en sçavoir davantage , je vous renvoye à celle qui a été composée par M. Nodot , ou à l'abrégé qui en a été fait par les Auteurs de l'Histoire littéraire de la France , qui ayant embrassé l'opinion que Petrone étoit né aux environs de Marseille dans la Gaule Narbonoise , lui ont donné un article fort curieux dans leur ouvrage.

Hist. lit.
de la Fr. t. 1. p.
246. & suiv.

Ces sçavans Auteurs remarquent avec raison , que quelque occupé que fût Petrone , soit à satisfaire ses passions , soit à remplir les fonctions de ses charges , il paroît néanmoins qu'il donnoit un tems considérable à l'étude & à écrire. Les Anciens font mention de plusieurs ouvrages qu'il avoit composés , mais dont nous sommes privés depuis long-tems. Si l'on en excepte quelques petites poësies , il ne nous reste qu'un seul , de ses écrits , encore paroît-il certain qu'il n'est pas venu tout entier jusqu'à nous. C'est une espece de Roman , que

Petrone fit en forme de Satyre, du genre de celles que Varron avoit inventées, en mêlant agréablement la prose avec les vers, le sérieux avec l'enjoué, & que Varron avoit nommé *Ménippées*, parce que Ménippe le Cynique avoit traité avant lui des matieres graves d'un style plaisant & moqueur.

TRADUCTIONS DE PETRONE.

Le Roman satyrique de Petrone, supposé que tout ce qui le compose aujourd'hui soit de cet Ecrivain, n'est venu jusqu'à nous que par morceaux. Jusqu'au dernier siècle on n'en avoit reçu de la premiere antiquité que de simples fragmens, qui passaient pour des collections qu'un studieux avoit faites de quelques lieux choisis de cette Satyre. En 1663. Pierre Petit déterra à Traw en Dalmatie un autre fragment considérable, qui contient la suite du festin de Trimalcion, & il fut imprimé l'année suivante à Padoüe & à Paris. Aussi-tôt il s'éleva une espece de guerre civile dans la République des Lettres, pour les droits & les prétentions de ce fragment.

Nod. préf. sur Petr. & sa contre-crit. de Petrone, p. 125.

« Les critiques, dit M. Bâsnage, se partagerent : les uns lui contestèrent son adoption, les autres tâcherent de la lui assûrer. On vit les Scheffers en

**TRADUC-
TIONS DE
PETRONE.**

Hist. des
Ouvr. des
Sav. Nov.
1692.

» Suede, les Reinesius & les Wagen-
» feils en Allemagne, les Valois & les
» Petits en France, publier des dis-
» sertations, des notes & des commen-
» taires coup sur coup, les uns pour
» revendiquer ce fragment à Petrone,
» les autres pour les lui enlever. » Pierre
Burman a réuni toutes les pièces de ce
différend dans la seconde partie de l'é-
dition de Petrone qu'il donna en 1709.
à Utrecht in-4°.

Hist. litt.
de la Fr. t. 1.
p. 200. &c.

Her Italic.
pag. 200. &
201. in-4.

M. Petit envoya le Manuscrit con-
testé à M. Grimani, Ambassadeur de la
République de Venise à la Cour de Ro-
me, à dessein de le soumettre à l'exa-
men & au jugement des connoisseurs. Il
y eut à ce sujet une assemblée le 28.
Août 1668. dans laquelle le manuscrit
fut reconnu pour être du quinzième sié-
cle au caractère de l'écriture & à la na-
ture du papier. Le Père Mabillon dans
son voyage d'Italie, dit qu'au mois de
Mai 1686. ce manuscrit étoit à Modene.
Il a passé depuis dans la Bibliothèque du
Roi de France. On le regarde commu-
nément aujourd'hui comme authentique,
& on l'a imprimé depuis long-tems avec
ce que l'on avoit déjà de Petrone, com-
me faisant naturellement partie de son
ouvrage:

« N'en déplaît aux Wagenfeils &
 » aux Valois, est-il dit dans le nouveau
 » Ménagiana, cette pièce n'est assurément point
 » supposée; les expressions
 » barbares qui s'y trouvent y ont été
 » mises exprès, pour nous faire connoître
 » la différence qu'il y a entre le langage
 » des personnes de qualité, & celui
 » des gens du néant. Petrone, fin &
 » judicieux écrivain, introduisant des
 » gens de la lie du peuple, les a fait
 » parler naturellement comme ils parlaient.
 » Cet échantillon, par cette raison
 » entre autres, est de conséquence,
 » rien de tel ne se trouvant dans pas un
 » des Anciens qui ont précédé ou suivi
 » Petrone. »

TRADUCTIONS DE
 PETRONE.

Ménag. t.
 I. pag. 263.
 264.

Pendant que le fragment de Traw
 jouissoit des avantages de la victoire,
 M. Nodot apprit par un Seigneur Allemand,
 que M. Dupin, Gentilhomme François,
 qui s'étoit engagé au service de l'Empereur,
 possédoit d'autres fragmens du même ouvrage,
 & qu'il les tenoit d'un Renégat Grec,
 chez qui M. Dupin s'étoit logé à la prise de
 Bellegrade. Cette nouvelle remplit M. Nodot
 de joye; il obtint une copie de ce manuscrit,
 & en donna avis à M. Charpentier de
 l'Académie Française. Sa

Lettre de
 M. Nodot. à
 M. Charp. de
 l'Acad. fran.

TRADUC-
TIONS DE
PETRONE.

» sa débauche , pour affecter de taire
» leurs noms dans le livre qu'il leur en-
» voyoit ? N'est-il pas au contraire plus
» vraisemblable , que les Tablettes dont
» parle Tacite contenoient les noms
» des débauchés , les particularités de
» leurs débauches , les tems , les lieux ;
» & toutes les autres circonstances ?
» Sans cela c'étoit une belle vengeance
» pour Petrone , d'envoyer au Tyran
» un Roman plus propre à le divertir
» qu'à le faire rougir de ses désordres. »

M. Nodot fut irrité de ces *observa-
tions* , & il y répondit en homme irrité.
Sa *Contre-critique* , qui étoit prête dès
1694. mais qu'il n'eut , à ce qu'il pré-
tend , la liberté de faire paroître qu'en
1700. est remplie de vivacités , d'in-
jures , de termes méprisans , qui ne pou-
voient lui faire honneur. Il est vrai que
l'Observateur avoit toujours pris le ton
décisif ; mais il avoit évité les person-
nalités , & M. Nodot en remplit sa ré-
ponse. Il fait entendre qu'il connoissoit
l'Auteur & la profession qu'il exerçoit ;
& sans le nommer , il le rabaisse autant
qu'il le peut , & ne lui rend jamais la
justice qu'il méritoit.

Cet Adversaire des nouveaux frag-
mens , qui écrit bien , qui paroît un cri-
tique

vique judicieux, & dont M. Burman loue avec raison la critique, dans la préface de son édition de Petrone, est M. Breugiere de Barante, jeune alors, & qui depuis long-tems fait honneur à Riom sa patrie, où il exerce avec distinction la profession d'Avocat. Il avoit communiqué ses *Observations* à M. de Harlay Conseiller d'Etat, à M. de Valincour, & à M. Dubois de l'Hôtel de Guise, qui les approuverent, & engagerent l'Auteur à les faire imprimer. M. de Barante suivit leurs avis, & on doit lui sçavoir gré de sa docilité.

Il paroît par la Contre-critique que M. Nodot n'ignoroit pas que les *Observations* avoient beaucoup de partisans illustres. Il le fait assez entendre en plus d'un endroit. Mais comme il avoit juré qu'il défendrait l'authenticité des nouveaux fragmens envers & contre tous, il voulut soutenir la gageure, en répondant à tous les chefs d'accusation formés contre les fragmens de Bellegrade, & en employant tout son zele à détruire les accusations de l'Observateur.

Une des objections de son adversaire, qui paroît au moins très-plausible, c'est que si les fragmens en question étoient véritables, on y trouveroit

TRADUCTIONS DE
PETRONE.

ce que les Anciens ont cité de Petrone, & qu'on n'y trouve pourtant point. M. Nodot répond, que Petrone a composé plusieurs ouvrages outre la Satyre contre Néron : un écrit intitulé *Eustion*, où il qualifioit un certain Avocat *Le Cerbere du Barreau* : un poëme qui avoit pour titre *Albutia*, & qui paroît avoir été une espece d'apologie pour justifier les femmes qui aiment beaucoup à parler, ou, selon d'autres, une Satyre contre les amans d'*Albutia*, qui étoit une Dame que Petrone aimoit. Or, dit M. Nodot, les passages cités dans les Anciens peuvent avoir été dans ces ouvrages que nous n'avons plus. Outre cela on ne peut assûrer que la Satyre contre Néron, telle que nous l'avons, soit entièrement finie. Malgré ces raisons, & beaucoup d'autres que M. Nodot apporte, & auxquelles il donne les couleurs les plus avantageuses, l'arrêt de partage sur la vérité de ces fragmens subsiste encore, & subsistera peut-être jusqu'à la fin des siècles.

A la fin de la *Contre-critique* M. Nodot a fait imprimer les Lettres qu'il avoit écrites aux Académies d'Arles & de Nîmes, & les réponses de ces Académies. Je vous en ai parlé plus haut.

Il y a joint une autre Lettre, où il répond à celle de son adversaire sur l'ouvrage & la personne de Petrone, & fait quelques réflexions contre une autre critique des nouveaux fragmens. Je n'ai point vu cette seconde critique ; & si l'on peut en juger par l'idée qu'en donne M. Nodot, on n'est pas tenté d'en rechercher la lecture. Il l'attribue à un *Seminariste de mauvaise humeur*, né en Bretagne, mais qui étoit allé en Savoye & en Dauphiné pour se perfectionner dans la langue françoise. Le peu que M. Nodot rapporte de cette critique fait voir que les progrès que l'Auteur avoit faits dans notre langue étoient moins que médiocres.

On n'avoit pas attendu la découverte des nouveaux fragmens pour traduire au moins une partie de ce qui nous reste de Petrone, ou sous son nom. Je vous ai parlé ailleurs du morceau sur la corruption de l'éloquence traduit d'abord par M. de la Valterie, & ensuite par M. Nodot. Dès 1484. *Frere Julien des Augustins de Lyon, Docteur en Théologie*, inséra dans le recueil des Fables d'Esope, d'Avienus, du Pogge, & autres, qu'il avoit traduites en françois, celle de *la Matrone d'Ephefe*, sous le

TRADUC-
TIONS DE
PETRONE.

Biblioth. fr.
2. édit. t. 1.
P. 357.

—
 TRADUC-
 TIONS DE
 PETRONE.

titre de *Fable du Chevalier & de la femme veuve*. Il ne dit point de quel Auteur il a tiré cette fable : si elle appartient réellement à Petrone , comme il ne paroît pas que l'on puisse en douter , il faut que Frere Julien l'ait prise dans quelque manuscrit des ouvrages de cet Auteur , car on n'en connoît point d'édition qui soit si ancienne.

En 1654. l'Abbé de Marolles fit imprimer à la suite de la troisième édition de sa version de Lucain une traduction en prose du *Poème sur le changement de la République Romaine* , traduction plate & peu fidèle , où j'ai même apperçu des omissions en plusieurs endroits. Il donna depuis en 1667. le même poème en vers françois , avec le poème de l'embrasement de Troie , & beaucoup d'autres poésies qui se trouvent mêlées avec la prose de Petrone. L'Abbé de Marolles ne s'avoüa pas alors pour l'Auteur de ce recueil : il se déguisa même sous ces lettres M. L. D. B. Mais lorsqu'il donna son Virgile en vers françois , sa tendresse pour le poème de Petrone sur *l'embrasement de Troie* , le porta à le faire réimprimer parmi ce fatras de quantité d'autres pieces qu'il joignit à cette version , & dont je vous ai suffisamment

parlé ; & c'est par la confrontation de ces deux éditions que j'ai reconnu qu'il étoit l'Auteur de cette insipide version. Dans le recueil in-12. de 1667. le Traducteur a joint le texte latin de Petrone à toutes les pièces qu'il a traduites de ce satyrique ; & pour grossir son recueil il a jugé à propos d'y ajouter les vers de quelques autres Ecrivains qui ont porté aussi le nom de Petrone , & qui se trouvent dans l'édition du premier , donnée en 1629. à Francfort , par Jean-Pierre Lotichius , Allemand , Professeur en Médecine. Ces vers sont aussi accompagnés de la traduction de l'Abbé de Marolles , qui n'a sûrement été louée que de lui seul. Enfin en 1677. le même Traducteur se crut en état de faire entendre en notre langue *le Festin de Trimalcion* , qui est la partie la plus considérable du Roman satyrique de Petrone , & qui demandoit pour en donner l'intelligence, un Ecrivain d'un meilleur goût & plus versé dans l'histoire du siècle de Néron , que n'étoit l'Abbé de Marolles.

M. Nodot n'a donc pas eu raison de dire dans la préface de sa version de tout ce qu'il attribue à Petrone , que jusqu'à lui aucun Traducteur n'avoit touché, ni

TRADUCTIONS DE PETRONE. *au Festin de Trimalcion, ni aux vers intercalés dans la Satyre de Petrone ; & il se contredit lui-même, lorsqu'il ajoûte, que l'Abbé de Marolles est celui qui en avoit plus fait que tous ceux qui l'avoient précédé. On trouve d'ailleurs une assez grande partie du Festin de Trimalcion dans la traduction en prose de Petrone, qu'un Anonyme donna en 1687. un an avant la découverte du manuscrit de Bellegrade. L'Anonyme veut que l'on regarde cette traduction comme un fruit de ses amusemens, qu'il n'avoit point dessein de faire paroître, que le seul plaisir lui avoit fait entreprendre, & qu'il a sacrifié de bon cœur à la censure publique, sans prétendre tirer vanité de son ouvrage. Et sur quoi cette vanité auroit-elle pu être fondée ? Y a-t-il beaucoup de gloire à traduire en langue vulgaire un ouvrage, dont le Traducteur est forcé de dire qu'il n'en conseille point la lecture à ceux qui ne se sentiront pas assez de vertu pour regarder sans émotion la peinture que Petrone fait des débauches de son tems ? Il est vrai que le Traducteur prétend qu'il a tâché d'exprimer honnêtement les pensées libres de son Auteur. Mais il convient en même tems (& sa traduction prouve sa*

sincérité) qu'il s'est émancipé en quelques rencontres, pour ne point parler des folies trop avec de gravité, & ne point affaiblir les pensées de Petrone. Sa traduction des nêces de Giton & de Pannichis, & plusieurs autres endroits en sont une preuve.

TRADUCTIONS DE PETRONE.

Il est étonnant que malgré ces aveux du Traducteur, qui n'ont sûrement rien d'outré, l'Auteur des *Fragmens d'histoire & de littérature*, imprimés à la Haye en 1706. ait osé dire, que d'un Auteur très-impur, le Traducteur a trouvé le secret d'en faire un Poète, qui peut même être lû par les Dévotes dans leurs momens de délassement. . . . & qu'il en a fait une traduction trop chaste. Il faut que l'Auteur des fragmens ne l'ait pas lue, ou qu'il eût de la dévotion une idée aussi fausse que bizarre. Il a plus de raison lorsqu'il dit que cette version est quelquefois infidèle, & le peu qu'il y reprend méritoit en effet d'être censuré.

Le Traducteur anonyme n'a point traduit la suite du banquet de Trimalcion, qui se trouve dans l'édition latine de l'Abbé Bourdelot, & il a cru bien faire, parce que l'*histoire de Trimalcion* ne lui sembloit déjà, dit-il, que trop longue, pour ne pas dire ennuyeuse. Il n'a pas tenté non plus de traduire le poème

sur la prise de Troye, ni celui qui est sur les troubles de la guerre civile. Et sa raison est, *que ces deux pièces sont des ouvrages entiers, qui demandent plus de loisir, & un commerce plus étroit avec les Muses, qu'il n'en avoit.* Il y a à la fin de cette traduction quelques observations qui ne m'ont pas paru fort utiles.

Je n'ai point vû une autre traduction plus complete de Petrone, dont Jean-Albert Fabricius ne dit qu'un mot dans le premier tome de sa Bibliothèque latine. Elle est de Nicolas Venette, Médecin de la Rochelle, connu par quelques ouvrages concernant sa profession, & elle fut imprimée en 1697. à Amsterdam. Les sçavans Auteurs de l'Histoire littéraire de la France, disent qu'elle avoit été entreprise dès 1691. à la sollicitation de l'illustre M. Begon, apparemment celui qui a été Intendant de le Marine à Rochefort, & dont la maison a toujours été en effet le rendez-vous des gens de Lettres. Ils ajoutent que cette traduction paroît fort rare, & que quelques mouvemens qu'ils se soient donnés, il ne leur a pas été possible de la voir. J'en ai fait autant, & je n'ai pû la trouver. M. Venette avoit aussi composé un Dictionnaire raisonné

pour mieux entendre Petrone, mais cet ouvrage est demeuré manuscrit.

TRADUC-
TIONS DE
PETRONE,

Ceux qui croient pouvoir se permettre la lecture en françois de tout ce qui nous reste du Roman satyrique de Petrone, n'ont eu jusqu'à présent recours qu'à la traduction de M. Nodot, qui a été plusieurs fois imprimée. Ce zélé partisan du satyrique latin n'eut pas plutôt recouvré les fragmens dont je vous ai parlé, qu'il entreprit de traduire les pièces de Petrone qui lui plaisoient davantage. *Il en donnoit librement des copies*, sans penser d'abord à en faire part au Public. Mais dans la suite craignant, dit-il, de le voir imprimé malgré lui, il travailla sérieusement à l'ouvrage entier. Il s'y portoit avec d'autant plus d'ardeur, que la découverte des nouveaux fragmens donnoit, selon lui, un suite d'histoire à ce Roman satyrique, & le faisoit à, ce qu'il prétend, désirer de tout le monde. Le travail achevé, un Libraire de Dauphiné fit si bien qu'il engagea l'Auteur à traiter avec lui; & s'étant vu maître du manuscrit, il le fit imprimer *in-8°* & *in-12*. à l'insçu de M. Nodot. Mais comme ce Libraire n'avoit point la fin de l'ouvrage, il le fit achever par quelque main peu

Avis de M.
Nod. dans le
1. vol. de sa
trad. édit. de
1694.

TRADUCTIONS DE PETRONE. habile, qui le défigura. C'est au moins ce que dit M. Nodot. Je n'ai point vu ces éditions dont il se plaint.

La premiere que je connoisse fut faite à Paris, selon le titre, ou comme d'autres le prétendent, à Grenoble, en 1694. in-8°. & dédiée par M. Nodot lui-même à M. le Duc de Vendôme, qui avoit félicité l'Auteur de la découverte du manuscrit de Bellegrade. Cette édition ne contient que des morceaux choisis de Petrone : celui sur la corruption de l'éloquence, & le petit poëme de l'éducation de la jeunesse Romaine, le Festin de Trimalcion, les causes de la perte des arts, le poëme au sujet de la guerre de Troye, la Matrone d'Ephese, le poëme de la vanité des songes, le naufrage de Lycas, & les réflexions sur l'inconstance de la vie humaine, enfin le poëme de la guerre civile entre César & Pompée. M. Nodot a traduit en prose ce qui est en prose dans l'Auteur latin, & en vers françois ce qui est en vers latins. Sa prose est claire & facile, mais ses vers sont froids & languissans; & en général cette traduction est trop paraphrasée. On estime assez ses notes : les unes servent à expliquer les termes les plus difficiles de grammaire; & celles-là sont latines, & accompagnent le texte : les autres qui

font françoises, font historiques & critiques. On y explique quantité d'endroits de Petrone qu'on ne peut entendre sans la connoissance de l'antiquité; & quelquefois aussi on y censure les autres traductions de Petrone, sur-tout celle qui parut en 1687. M. Nodot a donné de plus dans cette édition la vie de Petrone, tirée, selon lui, des monumens les plus certains, & des propres écrits du satyrique: il y a joint la Lettre sur la découverte du manuferit de Bellegrade, qu'il avoit écrite à M. Charpentier, & la Réponse de cet Académicien.

Il seroit à souhaiter que M. Nodot n'eût traduit que ces morceaux choisis de Petrone. Si l'on en excepte la courte histoire de la Matrone d'Ephese, & deux ou trois endroits du Festin de Trimalcion, il n'y a rien dans ce recueil qu'un Lecteur sage & d'un âge mûr ne puisse lire; il y a au contraire beaucoup à profiter.

« Petrone, dit M. de Saint Evremont, » est admirable par tout, dans la pureté » de son style, dans la délicatesse de ses » sentimens, dans sa facilité à nous donner ingénieusement toute sorte de » caracteres. . . D'un esprit universel, » il trouve le génie de toutes les professions, & se forme comme il lui plaît

Oeuvr. de
St. Evrem.
tom. 2. édit.
in-12.

TRADUC-
TIONS DE
PETRONE.

» à mille naturels différens. S'il intro-
» duit un déclamateur , il en prend si
» bien l'air & le style , qu'on diroit
» qu'il a déclamé toute sa vie... tout
» ce qui peut faire un sot ridiculement
» magnifique dans un repas , un faux
» délicat , un impertinent , vous l'avez
» au Festin de Trimalcion. Eumolpe
» nous fait voir la folie que Néron avoit
» pour le théâtre , & sa vanité à réciter
» ses ouvrages.... Cette maladie qu'il
» a de composer hors de propos , &
» même dans le péril éminent de sa vie ;
» sa volubilité à dire ses compositions
» en tous lieux & en touttems , répon-
» dent à son début ridicule. » Tous les
autres caracteres sont également natu-
rels & bien soutenus , comme M. de
saint Evremont le fait voir par le dé-
tail dans lequel il entre sur ce sujet.
» Pour ses vers , ajoute-t-il , j'y trouve
» une force agréable , une beauté natu-
» relle. Quoique le style de déclamateur
» semble ridicule à Petrone , il ne laisse
» pas de montrer beaucoup d'éloquen-
» ce en ses déclamations ; & pour faire
» voir que les plus débauchés ne sont
» pas incapables de méditation & de
» retour , la morale n'a rien de plus sé-
» rieux , ni de mieux touché que les

» réflexions d'Encolpe sur l'inconstance
» des choses humaines, & sur l'incertitu-
» de de la mort. Quelque sujet qui se
» présente, on ne peut ni penser plus dé-
» licatement, ni s'exprimer avec plus de
» netteté. Souvent en ses narrations il se
» laisse aller au simple naturel, & se con-
» tente des graces de la naïveté : quel-
» quefois il met la dernière main à son
» ouvrage, & il n'y a rien de si poli. »

On doit pourtant convenir avec M. Huet, que bien que Petrone paroisse avoir été grand critique, & d'un goût fort exquis, son style ne répond pas toujours à la délicatesse de son jugement; qu'on y remarque quelque affectation, qu'il est trop fleuri & trop étudié; qu'en plusieurs endroits il dégenere un peu de cette simplicité naturelle & majestueuse de l'heureux siècle d'Auguste; que ses pensées même, quoique souvent délicates & nobles, sont quelquefois froides; & que qui l'examineroit sans préoccupation, ne les trouveroit pas toujours justes.

Mais pour retirer de la lecture de Petrone tous les avantages que je viens de détailler; pour bien connoître en particulier Néron & les gens de sa Cour, nous n'avions pas besoin du reste de la Satyre de Petrone, où cet Auteur a

Pref. de M.
Lavaur.

TRADUC-
TIONS DE
PETRONE.

décrit les prostitutions du Prince & de ses Courtisans. Ce sont des endroits qui ne doivent jamais être lûs ni exposés au public ; les honnêtes gens ont toujours souhaité qu'on travaillât à les retrancher, en conservant & séparant ce qu'on peut lire sans danger. C'étoit le parti que M. Nodot auroit dû prendre. Au lieu de s'être fait un mérite d'avoir tout traduit, dans la seconde édition de sa version, qui parut comme la première en 1694, il auroit dû sentir qu'il étoit honteux à un Auteur chrétien de n'offrir que des peintures lascives, capables de réveiller le goût des jeunes gens pour des obscénités révoltantes, comme le lui a reproché l'Auteur des *Observations sur le manuscrit de Belgrade*.

C'est en vain que M. Nodot a prétendu qu'il étoit facile de justifier Petrone des reproches que l'on fait à la partie des écrits dont il s'agit, pour en empêcher la lecture. Tout ce qu'il dit sur cela dans sa préface, n'a pû faire impression que sur l'esprit de ceux qui s'en sont rapportés à son apologie. Séduit, comme plusieurs autres, par les raisons qu'il apporte & le tour qu'il leur donne, je m'imaginois que Petrone ne décrivoit les vices que pour les rendre odieux, comme le pré-

tend son Apologiste. Mais j'ai changé de sentiment après avoir lû tout ce qui s'est fait, dans la traduction de M. Nodot, les réflexions sur les causes de la corruption de l'éloquence, jusqu'au commencement du Festin de Trimalcion; & je ne craindrai point de dire après le sçavant M. Hüet qui avoit autant de goût que d'érudition, que Petrone doit une partie de sa réputation à ses obscénités, & qu'il auroit été moins lû & moins estimé, s'il avoit été plus modeste. Je n'entrerais sur cela dans aucun détail si je le pourrois-je sans violer moi-même la modestie à laquelle l'Ecrivain que je reprends a donné de si mortelles atteintes? Les pieux & sçavans Auteurs de l'Histoire littéraire de la France, qui n'ont certainement rien dit d'outré sur les écrits de Petrone, conviennent eux-mêmes que la lecture de plusieurs de ses écrits, *sera toujours dangereuse à quiconque ne sera pas armé d'une solide vertu.*

Je joins à ce témoignage celui de M. de saint Evremont, qui n'a jamais été taxé de scrupule. « Je ne suis pas, dit-il, de l'opinion de ceux qui croient que Petrone a voulu reprendre les vices de son tems (pour les corriger) & qu'il a composé une satire avec le

TRADUCTIONS DE
PETRONE,

Huetiana
num. 86.

Ouvres. de
St. Evremont.
2. P. 109

» même esprit qu'Horace écrivoit les
 » siennes. Je me trompe, ou les bon-
 » nes mœurs ne lui ont pas tant d'obli-
 » gation. C'est plutôt un courtisan dé-
 » licat, qui trouve le ridicule, qu'un
 » censeur public qui s'attache à blâmer
 » la corruption. Et pour dire vrai, si
 » Petrone avoit voulu nous laisser une
 » morale ingénieuse dans la description
 » des voluptés, il auroit tâché de nous
 » en donner quelque dégoût : mais c'est
 » là que paroît le vice avec toutes les
 » graces de l'Auteur ; c'est là qu'il fait
 » voir avec plus de soin l'agrément &
 » la politesse de son esprit. Davantage,
 » s'il avoit eu dessein de nous instruire
 » par une voie plus fine & plus cachée
 » que celle des préceptes, pour le moins
 » verrions-nous quelque exemple de la
 » Justice divine & humaine sur ses dé-
 » bauchés. Tant s'en faut, le seul hom-
 » me de bien qu'il introduit, le pau-
 » vre Lycas, Marchand de bonne foi,
 » craignant bien les Dieux, périt mi-
 » sérablement dans la tempête au milieu
 » de ces corrompus, qui sont conser-
 » vés. Encolpe & Giton s'attachent l'un
 » avec l'autre, pour mourir plus étroit-
 » tement unis ensemble, & la mort
 » n'ose toucher à leurs plaisirs. La vo-

» luptueuse Triphene se sauve dans un
» esquil avec toutes ses hardes. Eu-
» molpe fut si peu ému du danger, qu'il
» avoit le loisir de faire quelque Epi-
» gramme. Lycas appelle inutilement
» les Dieux à son secours , & paye ici
» pour tous les coupables. »

TRADUC-
TIONS DE
PETRONE.

Vous pouvez lire dans M. de saint Evremont la suite de ces réflexions. Plus elles me paroissent solides , plus je suis étonné de lire dans les *fragmens d'Histoire & de littérature* , que je vous ai déjà cités , qu'on peut raisonnablement croire , qu'il pourra venir dans la suite des tems quelque zélé partisan de Petrone , qui entreprenne de réhabiliter sa doctrine , & qui y réussisse ; & que l'on doit s'attendre à voir quelques-uns de ces jours ce Satyrique déguisé en Auteur grave , & en Philosophe austere. Non , tant qu'il restera dans le monde de la religion & de la pudeur , on ne doit pas craindre une pareille métamorphose ; & l'Anonyme, sans doute, ne l'espéroit pas lui-même. Au moins n'a-t-il pas travaillé à cette réconciliation de la doctrine de Petrone avec celle des bonnes mœurs , puisque dans la suite de ses réflexions , auxquelles je vous renvoie , il ne nous fait envisager la doctrine du

===== Satyrique que sous l'image de celle des plus déterminés débauchés.

TRADUC-
TIONS DE
PETRONE.

Je venois de relire ces réflexions , lorsque j'ai reçu une nouvelle traduction de la satire de Petrone , imprimée en 1742. à la Haye , si l'on doit en croire le titre. Malgré le dégoût qui semble inséparable de la lecture d'un ouvrage qui fait si souvent rougir la pudeur , la nécessité de vous rendre compte de cette traduction , m'a engagé à la lire presque toute entière. J'en ai même comparé une grande partie avec le texte original suivant l'édition de Burman , & il m'a paru que le Traducteur n'a été que trop fidèle à exprimer ce qu'il y a de licentieux dans son Auteur.

M. de Boispreaux , c'est le nom que prend ce nouvel Interprète de Petrone, dit que sa traduction est le fruit de *l'inutilité de son loisir*. Il est fâcheux qu'avec de l'esprit & du goût il n'ait pas rendu son loisir plus utile. Il craint qu'on ne le soupçonne de n'avoir rompu le silence *qui lui convénoit* , que pour mettre le vice dans un jour favorable , & couvrir de fleurs les débordemens les plus odieux. A Dieu ne plaise que nous lui prêtions une intention si perverse ! Un homme d'honneur , conduit par les

lumieres de la raison , ne cherche point à se rendre le panégyriste, encore moins l'apologiste des vices que la raison elle-même condamne. M. de Boispreaux peut *s'être occupé gracieusement avec Petrone*, comme il le dit, sans que nous soyons obligés de croire, ni qu'il en adopte les maximes, ni qu'il parle sérieusement lorsqu'il dit que l'on pourroit regarder la lecture de cet Auteur comme *une lecture amusante qui ne peut altérer la morale*.

TRADUCTIONS DE
PETRONE.

M. Burman, & tant d'autres avant ce critique, ont rejeté les fragmens de Belgrade donnés par M. Nodot, & le nouveau Traducteur les regarde lui-même *comme des enfans supposés*. Il n'a pas laissé de les employer; *parce qu'ils donnent*, dit-il, *une liaison apparente au corps de l'ouvrage*; c'est-à-dire qu'il s'est encore chargé, *pour charmer son ennui*, d'ajouter aux obscénités révoltantes de Petrone, celles dont les nouveaux fragmens sont remplis. Il veut nous faire croire « qu'il est également inconnu » dans le monde, & dans la république des lettres, & qu'il s'enveloppe dans l'heureuse obscurité que l'indolence lui a fait choisir. » Nous respectons le voile dont il a prétendu se

couvrir, & nous laisserons à d'autres le soin de faire connoître, s'ils le croient utile, que cet Ecrivain n'a pastoujours été dans l'indolence qu'il affecte. Tout ce qu'il nous convient de dire, est que sa traduction, quoiqu'un peu libre, & quelquefois peu fidèle, est écrite d'un style communément léger, vif & animé, & que jusqu'à présent Petrone n'a point eu en notre langue d'interprète plus délicat. M. de Boispreaux a traduit en prose ce qui est en prose dans Petrone, & en vers ce qui est en vers.

On trouve à la fin une idée fort succincte du gouvernement, des mœurs, usages, religion, spectacles de l'ancienne Rome & de la guerre civile. L'Auteur a cru que cette espece de traité, quoique fort superficiel, pourroit jetter du jour sur plusieurs endroits de Petrone, qui sans cette connoissance paroîtroient, dit-il, obscurs, ou perdroient de leur beauté. Ce qu'il dit de la guerre civile, est pour éclaircir le poëme qui en commence l'histoire.

Les réflexions que je viens de faire, jointes à tout ce que je vous ai dit jusqu'à présent, me voilà donc, ce semble, autorisé à ne vous conseiller de lire de la satyre de Petrone, supposé qu'elle fasse

un tout avec ces diverses pièces que l'on a rapprochées les unes des autres, que les seuls morceaux que j'ai distingués de ceux qui offensent la pudeur. Le plus considérable est le Festin de Trimalcion. M. Nodot en a présenté la clef pour donner l'intelligence des principaux personnages que Petrone a fait entrer dans cette satyre. Mais de savoir si ces personnages sont véritables ou feints, si l'Auteur nous donne des caractères à sa fantaisie, ou le propre naturel de certaines gens, c'est ce dont on ne peut être assuré. M. de saint Evremont pense qu'il n'y a aucun de ces personnages qui ne puisse convenir à Néron. « Sous Trimalcion, dit-il, Petrone se » mocque apparemment de la magnificence ridicule de ce Prince, & de l'extravagance de ses plaisirs. Eumolpe nous représente la folle passion qu'il avoit pour le théâtre ; & par une agréable disposition de diverses personnes, il touche diverses impertinences de l'Empereur, & le désordre ordinaire de sa vie. » M. Burman au contraire croit que dans cette satyre il s'agit principalement de l'Empereur Claude, & de la Cour de ce Prince. Tout cela peut être : mais ne seroit-il

TRADUCTIONS DE
PETRONE.

TRADUC-
TIONS DE
PETRONE.

pas encore plus probable qu'il y a plusieurs personnages sous lesquels le Satyrique n'a pas eu intention de représenter Néron ou Claude, comme ceux d'Agamemnon, où l'on reconnoît Sénèque; d'Habinnas, qui semble désigner Tigellin; de Fortunata, qui paroît être l'Affranchie Acté, achetée esclave en Asie, amenée à Rome, & qui sçut si bien s'insinuer auprès de Néron, qu'elle devint maîtresse de son esprit & de son cœur. Il en est ainsi de plusieurs autres personnages, sur quoi vous trouverez bon que je vous renvoye à la judicieuse préface que M. Lavour a mise au-devant de sa traduction du Festin de Trimalcion, imprimée en 1726.

Ce n'est même que dans cette traduction que je vous conseillerois de lire l'ouvrage de Petrone. Quelque soin que M. Nodot se soit donné pour le faire entendre, il y restoit encore des obscurités qu'il a fallu développer, pour le faire bien connoître, & pour le mettre dans tout son jour. M. Lavour, qui en avoit entrepris l'explication *pour la satisfaction d'une personne très-considérable & de très-bon goût*, s'est appliqué à entrer dans le sens de l'Auteur, & à faire sentir la finesse de ses tours & de ses

pensées. Il a observé les divers caracteres, & a expliqué avec une érudition choisie l'histoire, les mœurs, & les usages du tems où les aventures s'étoient passées, par les Auteurs contemporains, & même par plusieurs Ecrivains des tems plus reculés, de Rome & de la Grece. C'est le but de son discours préliminaire, & sur-tout de ses notes. S'il n'a pû, comme il le dit, se dispenser de faire celles-ci plus étendues, que le texte, pour en expliquer les énigmes & les mystères, il n'a pas moins raison de dire que ces remarques ne sont composées ni de discussions sèches de grammaire, ni de recueils de ce qui se trouve dans les commentaires. Il a évité d'y rien mettre qui ne donnât quelque jour, ou quelque agrément au texte. D'un autre côté, il n'a pas craint d'y donner trop d'esprit & de finesse à Petrone. On a compté, dit-il, qu'il en échaperoit beaucoup, & qu'on demeureroit toujours bien au-dessous. M. Lavour a mis le texte latin de son Auteur à côté de sa traduction; mais dans le texte il n'a pas jugé à propos de faire entrer les courtes additions du manuscrit de Belgrade, qui n'ajoutent rien d'essentiel à cet ouvrage.

TRADUCTIONS DE
PETRONE.

TRADUC-
TIONS DE
PETRONE.

On prétend que François Galaup de Chasteuil, Provençal, homme de beaucoup d'esprit, mort en 1678. avoit traduit tout ce qui nous reste de Petrone. Etoit-ce en vers ou en prose? Je ne le fais pas. Sa traduction est demeurée manuscrite.

A l'égard du poëme sur la guerre civile entre Cesar & Pompée, je crois que vous ferez bien de ne point faire attention à la double traduction publiée par l'Abbé de Marolles, l'une en prose, & l'autre en vers, & que vous ne devez vous attacher qu'à celle qui nous vient de M. le Président Bouhier, & qui est généralement estimée. Elle est en vers françois, & l'on y reconnoît toute la délicatesse de la plume de cet illustre Magistrat, aussi-bien que l'élévation du génie de Petrone. Je dis l'élévation de son génie, car d'ailleurs, selon la remarque du célèbre Traducteur, il ne faut point chercher dans cette pièce de Petrone la régularité des poëmes épiques.

» C'en est moins un en effet qu'une
» espece d'inspiration prophétique sur
» les malheurs qui menaçoient la Ré-
» publique Romaine dans les derniers
» tems, & le fruit d'une fougue impé-
» tueuse, semblable à celle de la Prê-
tresse

Préf. de la
Trad. de M.
Bouhier.

» tresse de Delphes , quand elle pro-
 » nonçoit des oracles, suivant que le dit
 » Petrone en annonçant ce petit ou-
 » vrage. Il faut donc le regarder com-
 » me un pur caprice ; & à le considérer
 » dans ce point de vûe , on ne sauroit
 » disconvenir qu'il n'y ait beaucoup d'a-
 » grémens dans cette pièce. Les por-
 » traits qu'on y trouve des vices des
 » Romains, & des défauts de leur Gou-
 » vernement qui présageoient manifef-
 » tement une révolution prochaine ,
 » sont touchés avec force & frappés de
 » bonne main : » & on les reconnoît
 tous dans la traduction.

La partie même de ce poëme , qui
 est le plus historique « est entremêlée
 » d'épisodes fabuleux, qui lui conser-
 » vent son caractère poétique , & qui
 » sont maniés avec beaucoup de feu &
 » d'enthousiasme. C'est principalement
 » en cela que Petrone a voulu se distin-
 » guer, comme on fait , de l'Auteur de
 » la Pharsale , qu'il a indirectement ce-
 » suré , pour avoir conduit trop uni-
 » ment sa narration depuis le passage du
 » Rubicon , jusqu'à la fin de la guerre
 » civile , sans se servir de l'intervention
 » des Dieux, ni de ces fables ingénieu-
 » ses qui jettent du merveilleux dans

TRADUC-
TIONS DE
PETRONE.

» les grands poëmes. Il semble donc
» qu'en faveur de ces avantages , & de
» ce style mâle & nerveux , qu'ont ad-
» miré de bons connoisseurs , il faut
» pardonner à notre Poëte quelques
» fautes qui lui sont échappées , soit en
» ce qui regarde l'élocution ; soit à
» l'égard de certains endroits qui tien-
» nent un peu trop du Rhéteur.

Il est même en cela d'autant plus excusable , que c'étoit assez la maniere de son tems , & que d'ailleurs il n'avoit pas mis la dernière main à son ouvrage , suivant qu'il l'assure lui-même. Au reste, M. le Président Bouhier a fait disparaître tous ces défauts dans son élégante traduction. Vous la lirez certainement avec beaucoup de plaisir ; & si vous aimez les remarques de gout & d'érudition , vous avez de quoi vous satisfaire dans celles que l'illustre Magistrat a faites , soit sur le texte latin du poëme de Petrone , soit sur ce qu'il y a d'historique dans cette pièce. Vous connoissez déjà le recueil où cet excellent morceau se trouve. Il a été imprimé avec plusieurs autres traductions en vers de diverses pièces des anciens , en 1737. *in-4°.* en Hollande , & à Paris en 1738. *in-12.*

Je n'entrerais pas dans le même détail

sur les traductions du petit Roman de la Matrone d'Ephese, où Petrone n'a point eu pour but de flater les femmes. Les meilleures de ces traductions en prose, depuis celle qu'on lit dans les femmes galantes de Brantôme, sont celles de M. de Saint Evremont, de M. Nodot, du Chevalier de Méré, & du dernier Traducteur de Petrone, que je préférerois aux trois autres. La première est parmi les œuvres de M. de Saint Evremont. Tout le monde sçait avec quelle délicatesse M. de la Fontaine a imité le même conte en vers françois. M. de Prépetit de Grammont a inséré aussi dans son *Recueil de diverses traductions*, imprimé en 1711. un endroit de Petrone touchant la poésie, traduit en vers françois, & orné de quelques notes dont ce morceau pouvoit se passer. Je ne vous parle point d'une correction fort heureuse faite par M. l'Abbé Sevin, d'un autre endroit du texte de la Satyre du même Petrone. Ces sortes de corrections ne sont guères utiles qu'aux Sçavans. Vous trouverez celle de M. l'Abbé Sevin dans le tome V. des Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, qui regrettera longtemps la perte qu'elle a faite de ce sçavant Abbé.

CHAPITRE XVIII.

*Des Traductions de Silius Italicus,
de Valerius Flaccus, & de Stace.*

TRADUC-
TIONS DE
SILIUS
ITALICUS.

JE vous arrêterai peu sur les traductions de Silius Italicus, & de Valerius Flaccus : nous n'avons que quelques morceaux de ces deux Poètes qui aient été mis en notre langue. Pline le jeune parle du premier dans une de ses Lettres. Il nous le représente comme un homme dont aucune disgrâce n'avoit troublé le bonheur & la tranquillité ; & qui après avoir acquis beaucoup de gloire dans le Gouvernement de l'Asie, s'étoit retiré dans une de ses terres auprès de Naples , pour ne plus s'occuper que de ses livres , de ses tableaux & de ses statues.

Loin de nous le donner comme un grand Poète, il convient qu'il faisoit des vers avec plus de facilité que de génie. Quoique Silius eût pour Virgile un amour qui alloit jusqu'à la vénération, en sorte qu'il n'approchoit du tombeau de ce Poète qu'avec un respect é-

gal à celui qu'il auroit eu pour un Temple, l'esprit de l'Auteur de l'Eneïde n'étoit nullement passé en lui. Ceux qui ont jugé plus favorablement de Silius n'avoient point lû ses ouvrages, ou manquoient du goût nécessaire pour en décider avec justesse. On croit que ce Poète mourut l'an 100. sous l'Empire de Trajan.

Nous n'avons de lui que son poëme de la seconde guerre Punique. Ce qu'il y dit de Domitien, fait croire qu'il le composoit sous ce Prince. Les copies de cet ouvrage furent apparemment peu répandues, puisque dans l'espace de treize siècles Sidoine Apollinaire, après Pline & Martial, est le seul qui en ait parlé. Vers la fin quatorzième siècle on étoit si fortement persuadé qu'il étoit perdu, que Pétrarque composa en partie son poëme intitulé *Africa*, dans lequel étoit renfermée l'histoire de la seconde guerre Punique, pour dédommager les lettres de la perte qu'il étoit persuadé que l'on avoit faite de celui de Silius.

Lorsque les ténèbres de l'ignorance commencerent à se dissiper, plusieurs sçavans'étant donnés la peine de fouiller dans les Bibliothèques des Monas-

TRADUC
TIONS DE
SILIUS
ITALICUS.

Plin. Ep.
7. v. 30.

Nouv. litt.
d'Amst. t. 4.
p. 475.

TRADUCTIONS DE
SILIUS
ITALICUS.

terres, ils y trouverent quantité de rares morceaux de l'antiquité, parmi lesquels se trouva Silius. Ce fut le Pogge qui fit cette découverte dans le Monastere de Saint Gal, auprès de Constance, durant la tenue du Concile qui commença dans cette Ville en 1415.

Depuis ce tems-là le poëme de Silius fut imprimé un grand nombre de fois, & il a essuyé bien des jugemens différens, que vous pouvez lire dans le quatrième tome de M. Baillet. Le seul de ces jugemens auquel il semble que vous deviez vous arrêter, est que Silius n'est pas fort estimé en qualité de Poëte; mais que l'on trouve qu'il surpasse tous ceux de son tems pour la pureté de la langue. C'est la pensée de M. Rollin, qui ajoute que Silius suit avec assez d'exactitude la vérité de l'histoire, & que l'on peut tirer de son poëme des lumières pour les tems mêmes qui ne sont pas de son principal dessein, y ayant des faits qui ne se trouvent point ailleurs.

Roll. hist.
anc. tom. 12.

Mais quoique l'Abbé de Marolles ait dit que la traduction de ce poëme, qui contient dix-sept livres, *seroit un sujet digne de l'honnête loisir de quelque bel esprit*, il paroît que personne n'a osé encore l'entreprendre. L'Abbé de Marol-

les lui-même, qui a fait tant d'autres traductions, a laissé celle-ci à l'écart. Il n'a traduit que le commencement du poëme de Silius, afin de faire voir qu'il étoit capable, à ce qu'il prétendoit, d'en entreprendre une version complète, s'il eût voulu s'en donner la peine. Son essai se trouve à la suite de deux autres de ses ouvrages, ses *Considérations sur une critique de l'Enéide*, adressées à M. le Comte de Jussac, volume in 4°. imprimé sans date, & ses traductions en vers de *l'Achilleïde de Stace*, en 1678. in-4°.

Sans le même Traducteur nous n'au-
rions rien non plus en notre langue du
poëme de Valerius Flaccus sur l'expé-
dition des Argonautes; mais il en a en-
core moins traduit que de Silius, puis-
qu'il ne nous a donné que les vingt-un
premiers vers, qu'il a tellement para-
phrasés, qu'il lui a fallu soixante vers
françois pour les rendre assez mal. Ce
second fragment de traduction, com-
posé comme le premier dans le mois de
Mai de l'an 1678. est imprimé à la suite
des deux ouvrages où se trouve le frag-
ment de Silius Italicus.

L'Abbé de Marolles se fâche de ce
que personne n'a eu le courage de tra-

TRADUC-
TIONS DE
VALERIUS
FLACCUS.

TRADUC-
TIONS DE
STACE.

Roll. hist.
anc. t. 12.

duire les huit livres entiers de Valerius ; & pour engager quelqu'un à l'entreprendre, il fait un grand éloge de ce poëme, dont les plus habiles critiques ont néanmoins une opinion assez médiocre, parce qu'ils y trouvent ce que l'Abbé de Marolles n'y appercevoit pas, diverses fautes contre les regles de l'art ; & un Ecrivain qui pour avoir affecté dans son style une grandeur mal soutenue, devient froid & languissant. Quintilien dit cependant que la poësie latine avoit beaucoup perdu par sa mort, qui arriva dans les dernieres années de Domitien.

Martial avoit écrit à Valerius comme à son ami, & l'avoit exhorté à quitter la poësie pour plaider, ou pour faire quelqu'autre profession plus lucrative que celle de courtir les Muses, de qui il n'avoit rien à attendre que de vaines couronnes & des loüanges stériles, qui le laisseroient à jeun & dans la misere. On ignore si Valerius suivit ces conseils de son ami : ce que l'on fait, c'est qu'il mourut jeune, & que sa mort prématurée l'empêcha d'achever son poëme. Voyez dans M. Baillet les autres jugemens des Sçavans sur cet ouvrage.

TRADUC-
TIONS DE
STACE.

Stace étoit contemporain de Valerius Flaccus ; il vivoit, comme lui, sous

Domitien. Il étoit même fort considéré de ce Prince , à cause de son extrême facilité à faire des vers sur le champ ; & l'on croit que cette amitié du Prince pour le Poète excita la jalousie de Martial , & que c'est par cette raison que celui-ci ne parle point de Stace, quoiqu'ils vécussent à Rome dans le même tems.

Nous avons de Stace deux poèmes heroïques, la Thebaïde en douze livres, & l'Achilleïde, qui n'est point achevée, parce que la mort avoit surpris l'Auteur lorsqu'il la composoit. Stace les a adressés l'un & l'autre à Domitien après la guerre des Daces. Nous avons encore du même Poète cinq livres de *Silves* , ou de plusieurs petits Poèmes sur divers sujets, dont beaucoup ont pour objet de flatter Domitien.

Les poësies de Stace furent de son tems en grande estime à Rome. Juvenal dans sa septième satyre marque l'empressement extraordinaire avec lequel on alloit les entendre , & les applaudissemens qu'on leur donnoit. On n'en a pas fait la même estime dans la suite , & principalement depuis le renouvellement des lettres. Jule Scaliger , suivi en cela par l'Abbé de Marolles, est presque le seul qui ait voulu que l'on en

visageât Stace non - seulement comme un véritable Poëte , mais comme *un Poëte de grand génie & de beaucoup de politesse* , & comme le seul , parmi les anciens & les modernes , qui ait approché de Virgile.

Selon de meilleurs critiques , tels que les Peres Briet, Rapin , & le Bossu, la diction de Stace est fort éloignée de la belle latinité du siècle d'Auguste , & sa versification n'est point naturelle : en cherchant trop à s'élever & à paroître grand , ce Poëte donne trop dans l'enflure , & devient très- ampoulé. D'ailleurs il ne se soutient point , & il rampe quelquefois autant qu'il s'élève. C'est ce qui avoit porté le Jésuite Strada à se le représenter sur la pointe la plus exhaussée du Parnasse ; mais dans la posture d'un homme qui n'y peut tenir , & qui se précipite. Le Pere Rapin le blâme d'avoir mis l'essentiel de la Poësie dans la grandeur & la magnificence des paroles plutôt que dans les choses. Il dit que ses vers remplissent l'oreille , sans aller au cœur , qu'il est aussi bizarre dans ses idées que dans ses expressions ; que ses deux poëmes n'ont rien de régulier , que tout y est trop vaste & trop disproportionné. Enfin Stace aussi - bien que

Lucain, & Silius Italicus, a traité son sujet plutôt en Historien qu'en Poète, sans s'attacher à ce qui fait l'essence & la constitution d'un véritable poème épique. Dans ses Silves, il est plus agréable & plus naturel; & l'on trouve dans plusieurs de ces petits poèmes des choses utiles & des maximes solides.

TRADUCTIONS DE
STACE.

Cependant peu de personnes ont la patience de lire ce Poète, & le Pere Briet, Jesuite, croyoit qu'on ne devoit pas le mettre entre les mains des jeunes gens, de peur qu'une telle lecture ne leur gatât le gout. C'est peut-être par la même raison qu'on ne s'est point empressé de traduire ce Poète, & que l'on a abandonné ce travail trop ingrat à l'Abbé de Marolles, qui n'étoit pas difficile à contenter. Charles Fontaine, Parisien, dit dans un recueil de ses Poësies, imprimé en 1555. sous le titre de *Ruisseaux de Fontaine*, qu'un Poète de son tems, qu'il ne désigne que par ces deux lettres D. S. avoit traduit Stace, en tout ou en partie, puisqu'il dit dans l'Epigramme qu'il a adressée à ce Poète :

Tu t'en vas avecques ton Stace;
Je demeure avec mon Ovide :
L'un à par toy en François grace,

L. vj

**TRADUC-
TIONS DE
STACE.**

L'autre n'est pas de tous loz vuide :
Quand donc la mort qui l'esprit guide ,
Nous menera vivre auprès d'eux ,
Aux champs de joye , alors je cuide
Qu'ils nous feront la court tous deux.

Le sieur D. S. répond sur le même ton , & avoue sa traduction françoise de Stace , sans oser la mettre en parallèle avec ce que Fontaine avoit traduit d'Ovide. Mais je n'ai point d'autre connoissance de cette traduction de Stace , qui étoit apparemment en vers françois.

Si elle n'a point été imprimée , comme il y a lieu de le croire , la perte en doit être moins grande que celle de la traduction en vers françois de quelques livres de la Thébaïde , qui avoit amusé M. Galaup de Chasteüil dans ses momens de loisir. Cet habile Provençal , dont je vous ai dit un mot dans l'article de Petrone , avoit un génie propre à réussir dans ce genre d'ouvrages.

Il ne m'a pas été plus possible de trouver la version que Pierre Corneille avoit faite en vers des deux premiers livres de la Thébaïde. Quoiqu'imprimée en 1671. il faut que les exemplaires en soient devenus en peu de tems extré-

nement rares, puisque M. de Fontenelle, dans l'éloge de Corneille, dit que cet ouvrage a échappé à toutes les recherches qu'on en a faites. Cette rareté a fait croire à bien des personnes que cette traduction n'a jamais été imprimée. Mais le témoignage si précis de M. de Fontenelle, & celui de l'Abbé de Marolles, qui parle de cette traduction de Corneille dans celle qu'il a donnée lui-même de l'Achilleïde, ne laissent aucun doute sur ce point. D'ailleurs, outre que la permission d'imprimer cette traduction est énoncée dans le privilège accordé en 1671. pour la Comédie héroïque de *Tite & Bérénice*, on sçait que Ménage au tome premier de ses *Observations sur la langue françoise*, page 133. en cite le vers suivant, comme étant à la page 68.

Où qu'il jette la vûë, il voit briller des armes.

Me voilà donc réduit à ne vous parler que de la seule traduction en prose de l'Abbé de Marolles, imprimée en 1658. en trois volumes in-8°. & des divers morceaux du même Poëte que ce Traducteur nous a donnés en vers françois. Sa traduction en prose contient toutes les œuvres de Stace. Je crois

trop tard ; c'est-à-dire , après avoir achevé sa version. Mais dans ses remarques françoises il loue celles de M. de Peyraredé.

A l'égard des notes de M. Guyet , il en a rejetté toutes celles que ce critique avoit faites pour montrer quels étoient les endroits des écrits de Stace , qui avoient été , selon lui , corrompus ou altérés , ou auxquels il pensoit que l'on avoit ajouté des vers qu'il regardoit comme indignes du Poète.

L'Abbé de Marolles , qui pensoit fort différemment , trouvoit tous ces endroits merveilleux ; & dans ses observations françoises il se recrie sur chacun avec autant d'enthousiasme , qu'il montre de vivacité contre ce qu'il appelle *la témérité, la critique audacieuse, & les attentats* de M. Guyet. Il est vrai que celui ci portoit souvent sa critique trop loin , & qu'il se livroit trop à la hardiesse de ses conjectures. Mais l'Abbé de Marolles donnoit dans un excès opposé , en rejetant toutes les conjectures de M. Guyet , & en admirant tout dans Stace.

Otez de ses remarques sur les écrits du Poète tout ce qu'il dit en faveur de celui-ci & contre le critique d'Angers,

& vous en supprimerez une grande partie. Le reste n'est presque plus qu'un détail de Géographie , qui se trouve dans une infinité de livres communs , & qui n'est pas d'une grande utilité pour donner l'intelligence de Stace : car les réflexions que l'Abbé de Marolles y ajoute , ne peuvent servir qu'à faire connoître la bizarrerie de son esprit. Je ne vous citerai qu'une de ces réflexions : c'est celle qu'il fait sur la sixième Sylve du second livre.

TRADUCTIONS DE
STACE.

Cette pièce est intitulée , *Consolation sur la mort de Pilete , affranchi d'Ursus*. Croyez-vous que l'Abbé de Marolles s'amuse à nous faire connoître qui étoient ces deux hommes ? Non : cette discussion eût été trop commune. Mais il conjecture que la maison des Ursins vient de cet *Ursus* , & il loue M. de la Mesnardiere parce qu'il se nommoit Jules Pilet. Peut-être n'a-t-il pas osé dire que cet Académicien descendoit en droite ligne de l'affranchi d'Ursus.

Outre ces remarques , l'Abbé de Marolles a donné la vie de Stace , où il dit à peu près tout ce que l'on sçait de ce Poète. Et dans l'un des deux avertissemens dont je vous ai parlé , quoiqu'il soit le panégyriste de sa tra-

TRADUC-
TIONS DE
STACE.

duction, il ne laisse pas que d'exciter ceux qui ont du talent pour la poésie à traduire le même Poëte en vers. Mais dans la suite ayant vu que ses exhortations n'avoient point été écoutées, il essaya lui-même par rapport à quelques morceaux de Stace, ce qu'il conseilloit aux autres.

En 1674. ou l'année suivante, car l'écrit dont je veux parler est sans date, il donna en vers françois à la fin de ses considérations sur la critique de l'Enéide, faite par le Comte de Jussac, les quarante-sept premiers vers de la Thébaïde, les soixante-quatorze premiers du septième livre, l'éloge de l'Enéide de Virgile que Stace fait à la fin de son douzième livre, le commencement de l'Achilleïde, la quatrième Sylve du second livre, sur la mort du Perroquet de Mélior; la septième Sylve du même livre, pour le jour de la naissance de Lucain; & trois endroits choisis de la quatrième Sylve du livre quatrième.

Quelques années après, en 1678. l'Abbé de Marolles réunit dans un même volume ces divers morceaux de Stace, avec plusieurs autres qu'il avoit encore traduits du même Poëte, & il y

joignit une traduction en vers du poëme de l'Achilleïde , qu'il a partagé en cinq livres, comme il l'avoit fait dans sa traduction en prose ; au lieu que dans les meilleures éditions du texte latin , ce poëme n'est divisé qu'en deux livres.

TRADUC-
TIONS DE
STACE

Cette traduction en vers de l'Achilleïde est fort peu connue , & je ne sçai si elle mérite beaucoup de l'être. Elle ennuye par sa prolixité , & dégoûte par le tour froid & languissant , & par les expressions prosaïques & souvent peu françoises que le Traducteur employe. Je n'accorderois même pas à l'Abbé de Marolles ce qu'il prétend y louer, l'exacte observance des *régles qu'il faut garder dans les versions justes & fidèles*. Notre Auteur étend trop les pensées de l'original ; il y ajoute quelquefois les siennes , & ne prend pas toujours le vrai sens du Poëte. Il avoit une trop bonne opinion de lui-même , & une trop mauvaise de ses contemporains , lorsqu'il disoit , *qu'il ne sçavoit pas s'il en connoissoit un ou deux qui pussent aller bien aisément au-delà , & que sa version étoit assez raisonnable pour ne pas trahir la pensée de son original , & pour ne faire point de tort à l'esprit & à la réputation de son Auteur*.

TRADUC-
TIONS DE
STACE.

Il nous apprend au même endroit qu'il avoit eu dessein de traduire pareillement en vers tout le poëme de la Thébaïde, non sur le texte latin, mais sur sa version en prose; & qu'il n'avoit été détourné de cette entreprise, que parce qu'on l'avoit assuré que Pierre Corneille s'en étoit chargé *pour occuper son loisir*, & qu'il ne doutoit point que si *ce grand Ouvrier* continuoit ce travail, il ne fit un ouvrage digne de lui. L'Abbé de Marolles se contenta donc de publier de nouveau ce qu'il avoit déjà donné du commencement de la Thébaïde, & les autres endroits, soit de ce poëme, soit des Sylves, dont je vous ai déjà parlé.

A ces différens morceaux il en joignit quelques autres qu'il n'avoit pas encore mis au jour; sçavoir, une traduction en prose de la préface sur le premier livre des Sylves, écrite aussi en prose par Stace, & adressée à Stella: ce n'est presque qu'une répétition de la version de cette piece que l'Abbé de Marolles avoit déjà donnée avec sa traduction entière des Sylves: la première des Sylves, intitulée, le Cheval de Domitien, avec une autre préface historique de la façon du Traducteur. La première Sylve avoit déjà été traduite par

Nicolas Bergier : enfin la seconde des Sylves , contenant l'Epithalame des noces de Stella & de Violentille ; c'est la plus longue des Sylves du Poëte latin , & il s'en faut de beaucoup que le Traducteur ait cherché à l'abrégé. Stella étoit un jeune homme Romain , qui avoit beaucoup d'esprit , qui cultivoit la poësie avec succès , & qui étoit ami particulier de Stace. Voici le portrait que le Poëte en fait dans l'Epithalame dont je viens de parler. Je vous le rapporte selon la traduction de l'Abbé de Marolles , afin de vous donner au moins un échantillon de cette version tant vantée par son Auteur.

TRADUCTIONS DE
STACE.

Il est tout plein d'esprit , bien fait de sa personne ,
Et de tous ses beaux vers tout le monde s'étonne.
On les apprend par cœur , tout le peuple les sçait ,
Et sa facilité fait voir comme il les fait.
Vous le verrez un jour dans la grandeur Romaine ,
Joindre à douze faisceaux la pourpre souveraine ,
L'Empereur fait état d'exercer ses bontés ,
Manifestant pour lui ses justes volontés.
Dès cette heure il connoît le lieu des exercices ,
En l'honneur de Cybele , où l'on bannit les vices ;
Et là , de la Sibylle Eubée il lit les vers ,
Pour marquer son génie en des genres divers.

L'Abbé de Marolles comme Poëte ;
ne ressemble point à Stella dans ce qui

faisoit l'honneur de celui-ci ; on n'apprend point ses vers par cœur , le peuple ne se soucie point de les sçavoir , ils n'étonnent personne :

Mais sa facilité fait voir comme il les fait.

CHAPITRE XIX.

Des Traductions de Martial.

TRADUC-
TIONS DE
MARTIAL.

L'Accueil fait à Martial est fort différent de celui que l'on a fait à Stace , à Silius Italicus , & à Valerius Flaccus. On a toujours lu les Epigrammes du premier , on en met une grande partie entre les mains de la jeunesse , & les personnes les plus graves s'amusent quelquefois à les lire , soit à cause de l'esprit qui brille dans un certain nombre , soit pour se rappeler les traits historiques qu'elles nous ont conservés , ou auxquelles elles font allusion. La plupart de ces Epigrammes sont d'ailleurs fort courtes , & n'exigent point une lecture suivie.

Catulle & Martial se sont distingués dans ce genre d'écrire dans lequel il est si difficile de réussir. Catulle s'étudie à

renfermer une pensée naturelle , dans un beau tour de paroles , & dans la simplicité d'une expression fort tendre. Martial s'est plus communément borné à terminer une pensée ordinaire par quelque mot auquel le Lecteur n'est point préparé. Ces deux Epigrammatistes ont chacun leurs avantages particuliers. Catulle réussit mieux dans les vers iambiques , & Martial dans les élégiaques. Le premier , dit le Pere Rapin , excelle dans tout le corps de l'Epigramme , & Martial dans la fin & la conclusion , où il laisse toujours quelque pointe.

TRADUCTIONS DE
MARTIAL.

Catulle a une beauté naturelle & sans fard , ce qui est plus conforme au génie des Grecs ; Martial a plus de sel & plus de pointe , ce qui se ressent plus du caractère des Latins , sur-tout depuis que le goût des subtilités , & l'affectation des pointes dans le discours , eurent pris la place du bon goût qui regnoit sous Auguste. L'un & l'autre ont beaucoup d'endroits dangereux pour les mœurs : mais Martial sur-tout est rempli d'obscénités qui révoltent la pudeur. Ce Poète étoit Espagnol , natif de Bilbilis , qui est près de Catalayud au Royaume d'Arragon ; il vivoit sous l'Empire de Domitien , & mourut dans

TRADUCTIONS DE MARTIAL. son pays sous Trajan, vers l'an 100. Outre ses obscénités, on lui reproche son humeur trop mordante, sa flatterie honteuse à l'égard de Domitien, & la maniere indigne dont il traita ce Prince après sa mort.

Il nous reste de Martial quatorze livres d'Epigrammes, & un livre des Spectacles. Vossius croit que ce dernier est un recueil des vers de ce Poëte, & de quelques autres qui vivoient de son tems, sur les Spectacles que Tite fit représenter l'an 80.

Dès le Regne de François I. nos Poëtes ont souvent imité diverses Epigrammes de Martial; & cet exemple a été suivi par ceux qui ont écrit sous les regnes postérieurs, & il l'est encore tous les jours. Clement Marot a imité trente-quatre des Epigrammes du Poëte Latin, & plusieurs de ces imitations sont fort heureuses. Nicolas Rapin en a imité cinq. On en trouve dans Ronsard, dans Joachim du Bellay, dans Peletier, & dans beaucoup d'autres. J'en ai lu quelques-unes en prose dans les entretiens de Costar avec Voiture. Mais sans entrer dans le détail de ces diverses traductions ou imitations éparées dans un grand nombre de volumes, je passe tout d'un

d'un coup à la plus ancienne traduction que je connoisse d'une partie des Epigrammes de Martial.

TRADUC-
TIONS DE
MARTIAL.

Cette traduction, imprimée avant le milieu du siècle dernier, est en fort mauvaise prose; elle est intitulée, *le César Auguste du Poëte Martial*, & divisée par sections. C'est un recueil de toutes les Epigrammes où le Poëte parle de Tite ou de Domitien, & rangées à peu près par ordre chronologique. Chaque section a son titre particulier, & contient toutes les Epigrammes qui ont rapport au sujet indiqué dans le titre. On attribue ce recueil à Hercule Grisel, Prêtre de Rouen. Je ne puis vous en dire davantage, l'exemplaire que j'ai vu de cet ouvrage étant sans frontispice, & sans aucune date à la fin. J'ajouterai seulement que c'est une traduction très-libre: on y trouve le fond des pensées de Martial, mais paraphrasées & commentées. Le Traducteur termine son livre par une description de l'Amphithéâtre commencé sous l'un des Consuls de Vespasien, & achevé par Tite la troisième année de son Empire.

Quand l'Abbé de Marolles auroit connu cette mauvaise traduction, il auroit pû dire, comme il l'a dit en effet,

TRADUC-
TIONS DE
MARTIAL.

Par. réf.
p. 13. & suiv.
2. édit. de
1669.

que jusqu'à lui personne n'avoit traduit Martial. Mais lui-même a-t-il rendu un grand service au Poëte & au Public par sa traduction ? C'est une question qu'il n'est pas difficile de décider quand on connoît le mauvais goût de ce Traducteur, & l'extrême rapidité avec laquelle il composoit. Martial en juge fort sainement dans le discours que M. Guéret lui prête dans son *Parnasse réformé*.

« C'est bien à vous à vous plaindre
» des traductions, fait-on dire au Poëte
» qui s'adresse à Horace : hé que di-
» riez-vous si vous étiez en ma place ?
» Ne m'a-t-on pas mis en prose comme
» vous, & en cela n'a-t-on pas fait plus
» d'affront à mes Epigrammes qu'on
» n'en a fait à vos Odes ? Y eut-il ja-
» mais Poëte plus maltraité que je le
» suis ? Si l'on vous a rendu barbare, si
» l'on vous a dépouillé de vos beautés,
» au moins vous a-t-on laissé tout entier,
» Mais voyez, je vous prie, la cruauté
» de mon Traducteur ; il ne s'est pas
» contenté d'ôter tout le sel de mes
» Epigrammes, d'étouffer leur déli-
» cateſſe, de profaner leurs graces, il a
» même émouſſé toutes leurs pointes,
» il a condamné toutes leurs liber-

« tés , &c. » C'est ce qui avoit porté Ménage à faire mettre sur l'exemplaire qu'il avoit de cette traduction , *Epigrammes contre Martial*.

TRADUC-
TIONS DE
MARTIAL.

L'Abbé de Marolles n'ignoroit pas ces jugemens defavantageux que l'on portoit de sa traduction , mais il trouvoit sa consolation dans la satisfaction qu'il avoit lui-même de son ouvrage. Quoique , de son propre aveu , cette traduction ne lui eût coûté que quatre mois , il étoit persuadé qu'elle serviroit à enrichir notre langue , & qu'il n'avoit rien négligé de ce qui pouvoit rendre son travail utile & agréable. Je ne le vois en doute que sur un point , c'est de sçavoir si on ne le blâmera point d'avoir traduit un Poëte tel que Martial , où tant d'endroits blessent la pudeur.

Carpenteriana , P. 43.

« Qui fera , dit-il , mon apologie pour » y avoir employé quatre mois de tems » en l'âge que j'ai , & de la condition » dont je suis ? » Cet Auteur est un Poëte : il n'a fait que des Epigrammes , parmi lesquelles il y en a de si licentieuses , qu'il est mal aisé d'y toucher sans en prendre quelque tache. Tout cela est le plus vrai du monde , ajoûte l'Abbé de Marolles. Mais il demande qu'il lui soit permis de se justifier , & il le fait d'une

Pref. de la
trad. de Mart.

maniere si plaisante , que je veux vous
rapporter ses propres paroles.

TRADUC-
 TIONS DE
 MARTIAL.

« Je réponds , dit-il , que quoique je
 » ne sois pas jeune , puisque la cinquan-
 » te-cinquième année roule déjà sur ma
 » tête , aussi ne faut-il pas une grande
 » jeunesse pour travailler comme il faut
 » ces sortes de livres ; & je crois que
 » l'âge n'en doit pas faire perdre l'esti-
 » me ni le goût quand on en veut bien
 » user , avec un esprit dégagé des in-
 » quiétudes qu'apporte la nécessité , ou
 » le chagrin des maladies & de la vieil-
 » lesse. Joint qu'il me semble que la fai-
 » néantise , ou les divertissemens per-
 » pétuels de plusieurs qui sont pourtant
 » assez honorés dans le monde , ne sont
 » point préférables à des occupations
 » innocentes comme celles-ci. » Voilà ,
 justement sous d'autres termes l'apolo-
 gie du *dicton* ordinaire , *il vaut mieux*
jouer que de médire ; une vie de diver-
 tissement est criminelle , donc il vaut
 mieux traduire un Poëte plein d'impu-
 retés. Vous voyez que l'Abbé de Ma-
 rolles raisonnoit toujours conséquem-
 ment.

Raisonne-t-il mieux lorsqu'il traite
de fausse gravité le reproche qu'on lui
 faisoit au sujet d'une telle occupation ,

lorsqu'il accuse à son tour ceux qui le
 blâmoient, de ne pas parler sérieuse-
 ment, & d'avoir eux-mêmes plus de
 penchant que lui pour les Epigrammes
 licentieuses de Martial? Cedant néan-
 moins aux clameurs de ces *faux graves*,
 il veut bien leur dire *pour les contenter*,
 que dans les Epigrammes qui les cho-
 quent, « il a flatté l'expression, en leur
 » donnant bien souvent d'autres vûes
 » que celles que présente le texte ori-
 » ginal, & qu'au fond il n'a trouvé que
 » trente-six Epigrammes qui mérita-
 » sent d'être entièrement supprimées
 » dans sa traduction; » qu'à l'égard des
 autres qu'on avoit cru devoir également
 retrancher dans les éditions du texte la-
 tin faites pour la jeunesse, il leur a fait
 grace, se contentant de les désigner
 par des lettres de l'alphabet grec, *pour*
donner avis de les passer plus legerement
que les autres; que cependant il en avoit
 ôté ce qu'il y croyoit de plus dangereux,
 ou qui pourroit scandaliser les foibles.

Après une condescendance portée si
 loin en faveur des Epigrammes licen-
 tieuses du Poëte latin, & portée même
 plus loin que le Traducteur ne le fait
 entendre, Martial se montre, ce sem-
 ble, de trop mauvaise humeur, lorsque

TRADUC-
TIONS DE
MARTIAL.

dans le *Parnasse réformé* il lui fait un procès si sérieux sur un si petit nombre de retranchemens. L'Auteur & le Traducteur paroissent si peu éloignés de sentimens sur l'idée qu'on doit avoir de ces sortes d'Epigrammes , qu'il étoit facile de les réconcilier. C'est du moins sans raison que Martial traite son Traducteur d'homme mélancholique & capricieux , qui a tenté de proscrire dans son cabinet ce que des Empereurs avoient estimé digne d'occuper une place dans leur mémoire; & je suis sûr que l'Abbé de Marolles n'a pû se reconnoître dans ce portrait.

La traduction de cet Abbé est de 1658. en deux volumes in-8°. On y trouve aussi le texte latin, la vie du Poëte tirée de ses propres écrits, & un recueil de quelques témoignages de divers Sçavans anciens & modernes, en faveur de Martial. L'Abbé de Marolles s'est principalement servi de l'édition de Raderus, à cause du commentaire que ce sçavant Jésuite Allemand a fait sur ce Poëte. C'est en particulier de ce commentaire qu'il a tiré le petit nombre de notes qu'il a insérées au bas des pages de sa traduction.

Dans sa préface, il semble regretter

d'avoir plutôt choisi la prose que les vers pour faire entendre Martial en notre langue, & il ne doute point que l'on ne puisse en faire une version agréable en vers françois. Peut-être en conçut-il lui-même le dessein dès ce tems-là : mais je ne puis bien vous dire en quelle année il l'exécuta entierement. La seule édition complete que j'aye vûe de cette traduction de Martial en vers, est de 1675. & porte le titre de quatrième édition. L'Abbé de Marolles comptoit, sans doute, pour deux autres éditions, quelques essais de cette traduction qu'il avoit donnés en 1667. & en 1671. en deux petits volumes in-8°. dont le premier contient *les Etrennes ou les Apophoretes, ou les présens de Martial*, qui composent les deux derniers livres des *Epigrammes de ce Poëte* ; & le second volume, *le livre des Spectacles, & le premier livre des Epigrammes*.

L'Abbé de Marolles a grand soin de nous apprendre que la traduction du livre des *Etrennes* lui servit de divertissement les trois derniers jours du mois de Janvier de l'année 1667. tandis qu'il faisoit imprimer quelques autres ouvrages un peu plus considerables à l'âge de 67. ans : que le livre des présens fut achevé

TRADUC-
TIONS DE
MARTIAL.

en quatre jours le 6. de Février de la même année , & que les deux autres livres lui couterent les quinze derniers jours du même mois de Février , *parce qu'il avoit eu d'autres choses à faire , & que les pièces de ces deux derniers livres lui avoient paru un peu plus difficiles à tourner que les autres.* Il a presque honte d'y avoir mis tant de jours , & il est prêt à en demander pardon comme d'une es- pece de paresse : car il n'aimoit point qu'on pût le soupçonner de ne pas tra- vailler avec une extrême facilité, sur tout en vers. Il disoit un jour à M. de Li- niere que ses vers lui coutoient peu , & il ne s'offensa point de la réponse que lui fit le Poète , *qu'ils lui coûtoient ce qu'ils valaient.*

Carpent. p.
42.

Il convient cependant au commen- cement de sa préface sur les livres *des Etrennes & des présens* , « que c'est un » fort mauvais moyen pour donner bon- » ne opinion de ce recueil d'Epigram- » mes , de dire qu'elles ont été tradui- » tes en si peu de tems , & qu'il en a- » voit fait jusqu'à 69. en un jour. » Mais il n'étoit point charlatan , & ne préten- doit point se faire valoir *comme tant d'autres , qui nous disent en beaux vers qu'ils se rongent souvent les ongles pour les*

faire en quelque genre que ce soit. « Les

» choses qui se font avec tant de peine,
 » ajoute-t-il, n'en sont pas plus naturel-
 » les, & la contrainte s'y découvre
 » manifestement. Une conception qui
 » s'arrache de violence, est en danger
 » d'en être estropiée. »

Si Horace conseilloit de retoucher souvent un ouvrage avant que de le mettre au jour, l'Abbé de Marolles croit que ce précepte ne regardoit que
 » ces esprits présomptueux & imperti-
 » nens, qui par une ridicule facilité é-
 » crivent sans cesse, & ne savent ce qu'ils
 » écrivent, ni ce qu'ils veulent dire,
 » & broüillent ainsi mille sottises sur le
 » papier, avec un style languissant &
 » une longueur fastidieuse, qui font
 » bâiller leurs lecteurs, & n'en trouvent
 » point à l'épreuve. » Et le bon homme ne s'appercevoit pas que ce portrait, tracé de sa propre main, étoit le sien au naturel.

Au reste, comme il le dit ailleurs, il se croyoit le maître de ses occupations, il ne demandoit aucune grace au lecteur qu'il ennuyoit, il n'imposoit à personne l'obligation de lire ses ouvrages, il n'incommodoit point la fortune de ses Libraires, presque tout ce qu'il

composoit étant imprimé à ses propres dépens. Ce fut ainsi en particulier que furent imprimés les deux recueils, dont je vous parle. L'Abbé de Marolles dit qu'il n'en fit tirer que fort peu d'exemplaires à ses frais, pour les donner à quelques-uns de ses amis, *qui se plaisoient à ces sortes de jeux d'esprit, & à qui il vouloit témoigner son respect en leur montrant des fruits tardifs d'une Muse naissante dans un âge fort avancé.* Il marque dans un endroit, en écrivant à M. l'Abbé de Castellan, que ce petit nombre même d'exemplaires l'embarassoit, parce que ceux à qui il en faisoit présent paroissoient peu s'en soucier, & qu'ils ne les lisoient point; & il met en question, s'il n'envoyera point ce qui lui restoit aux grandes Bibliothèques, afin du moins qu'il s'y conservât. Mais faisant ensuite réflexion que ce don ne sauveroit pas ses deux recueils de l'oubli, & qu'on ignoreroit même s'ils étoient déposés dans ces vastes Bibliothèques, il prit le parti de supprimer, autant qu'il put, *toutes ces premières éditions*; pour ne conserver que celle qu'il préparoit, & qu'il donna en 1675. in-4°. sous le titre de quatrième édition. Celle-ci contient les quinze livres de

Martial traduits en vers, avec des remarques & des tables nécessaires. Ecoutez le Traducteur, il vous dira qu'il a donné tous ses soins à cette édition, qu'il y a apporté toute l'application qu'il a cru nécessaire. Comparez cette édition avec celle des essais donnée en 1667. & 1671. vous y trouverez, j'en conviens, beaucoup de vers tournés autrement, bien des expressions changées; mais à peine y appercevrez-vous quelques endroits qui se ressentent du goût, du génie, de l'esprit de Martial. L'Abbé de Marolles croyoit qu'il n'y restoit plus que quelques endroits défectueux, & il en abandonnoit la correction à des esprits plus éclairés que le sien: mais personne ne l'a tenté, & l'on a eu raison. Je crois que l'on auroit plutôt fait d'entreprendre une nouvelle traduction, que d'en corriger une si mauvaise.

TRADUCTIONS DE MARTIAL.

Il n'y a aucun des quinze livres dont je n'aye lû plusieurs endroits: mais avec quel dégoût! versification plus que prosaïque, expressions basses & rampantes, tours louches & embarrassés, & constructions vicieuses; voilà ce que j'ai rencontré dans cent endroits, & ce que l'on trouveroit peut-être dans chaque Epigramme, s'il étoit possible d'être

TRADUC-
TIONS DE
MARTIAL.

assez patient pour tout lire. En un mot , & c'est beaucoup dire , je préférerois la traduction en prose , quelque mal que l'on ait eu raison d'en dire , à la traduction en vers. On supporte encore plus aisément une mauvaise prose que des vers aussi détestables. La variété que le Traducteur a cru y mettre en employant différentes espèces de vers , ne diminue aucun des autres défauts de cet ouvrage , & n'en exclut pas même une monotonie très-fatigante.

Une autre différence entre ces deux traductions , qui ne tourne pas à l'avantage de celle qui est en vers , est que dans celle-ci l'Abbé de Marolles n'a point supprimé les Epigrammes obscènes. Dans la version en prose , il en a ôté quelques-unes , & la plupart de celles de ce genre qu'il a cru pouvoir conserver. ne sont traduites qu'en partie. Je conviens que cela forme une bigarrure assez désagréable, qu'on ne fait ce que signifient ces deux ou trois lignes où l'on ne voit point de sens , & qui sont finies par quelques signes qui marquent qu'on n'ose pas en dire davantage. Peut-être même que ces marques mystérieuses , en piquant la curiosité de quelques lecteurs , peuvent leur faire naître des

idées qui aillent plus loin que celles du Poëte. Mais l'Abbé de Marolles vous répond qu'il n'en est point garant, & qu'il lui a suffi de ne pas montrer à découvert le libertinage de son Auteur. Moins scrupuleux au contraire dans sa traduction en vers, il n'omet aucune Epigramme par cette raison singulière qu'il n'y donne point le texte latin, comme dans sa version en prose. Le seul voile qu'il a jetté sur ces obscénités, c'est qu'il a cherché des expressions chastes pour exprimer des idées qui ne le sont point, en quoi il n'a pas toujours réussi; qu'il a substitué quelquefois à des images grossières d'autres images qui s'éloignent moins de la modestie; & que lorsqu'il n'a pu tempérer ses couleurs il en a mis d'autres; afin d'être en quelque sorte créateur lorsqu'il n'a pu être interprète.

La vie du Poëte est beaucoup plus abrégée dans la traduction en vers, que celle qui est au-devant du second volume de la version en prose. Mais en récompense l'Auteur a enflé la première traduction d'un discours de l'Epigramme, & d'un grand nombre de remarques françoises sur chaque livre de Martial. Le discours sur l'Epigramme est un ex-

TRADUC-
TIONS DE
MARTIAL.

trait superficiel & assez mal fait de ce que Mathieu Raderus, Jesuite habile, a écrit sur ce sujet dans ses commentaires latins sur Martial, imprimés en 1627. Si vous lisez cet extrait, dont j'aurois dû vous dire un mot lorsque je vous ai entretenu des écrits françois sur l'Epigramme, vous remarquerez que l'Abbé de Marolles y accuse Guillaume Colletet & Nicolas Mercier d'avoir emprunté de l'ouvrage de Raderus ce qu'ils ont écrit sur l'Epigramme, le premier dans un traité françois dont je vous ai parlé, le second dans un ouvrage latin sur le même sujet, imprimé en 1653. *in-8°*. Mais je ne vous garantis pas que cette accusation soit fondée : ce qu'il y a de vrai, c'est que les traités de Colletet & de Mercier devroient se ressembler davantage, quoique dans une langue différente, si ces deux Auteurs avoient puisé dans la même source. On ne peut nier d'ailleurs que ces deux Ecrivains ne fussent capables par eux-mêmes de traiter une pareille matière, & que pour leur faire un reproche aussi grave que celui que leur fait l'Abbé de Marolles, de n'être que les plagiaires de Raderus, & de n'avoir point fait honneur de leurs

recherches à ce sçavant Jesuite , il faudroit une autorité plus respectable que celle de notre Traducteur.

TRADUC-
TIONS DE
MARTIAL.

Pour ce qui est des longues & ennuyeuses remarques de celui ci sur les Epigrammes de Martial, je n'y ai trouvé d'autre avantage que le choix qu'il a fait d'un certain nombre d'Epigrammes, la plûpart tirées de l'anthologie , mais qu'il auroit mieux fait d'exprimer littéralement en prose , que de nous les donner en mauvais vers françois. Si cependant vous êtes curieux de connoître le nom & la qualité de toutes les sortes de fromages , & de toutes les especes de vins ; que l'on fait en France , avec les noms des lieux où l'on fait les uns & les autres, vous pouvez consulter les pages 78. & 79. & 93. & 94. & suivantes. Voilà de ces détails qui étoient du goût de l'Abbé de Marolles , mais que l'on ne s'aviserait pas de chercher dans des notes sur Martial.

Vous lui saurez peut-être plus de gré des deux tables dont il a orné sa traduction : l'une vous présente un ordre des Epigrammes du Poëte latin rédigé par lieux communs , ce qui n'est pas inutile pour sçavoir dans combien d'Epigrammes un même sujet est ou traité ou indi-

qué : l'autre table contient une liste alphabétique assez exacte des mots de chaque Epigramme ; ce qui est encore une espece de table de lieux communs. L'Abbé de Marolles regardoit tous ces petits ornemens comme quelque chose de fort important. Il ne s'en cache point ; il vouloit captiver la bienveillance de ses lecteurs ; & il a été aisé de le satisfaire , puisqu'il témoigne dans un avis qui est après la dernière table, qu'il étoit content *s'il pouvoit trouver au moins un lecteur ou deux favorables , & que ce n'étoit que pour cela seul qu'il avoit achevé cette édition.*

Parlons plus affirmativement : ses desirs ont été pleinement satisfaits , puisqu'il n'a pas eu seulement un Lecteur favorable , mais de plus un Lecteur pagnégyrifte, qui après avoir fait ses délices de la traduction dont il s'agit , a bien voulu faire part au Public des charmes qu'il y avoit trouvés. Et quel Lecteur encore ? M. l'Abbé de Castellan , Conseiller du Roi , possesseur de plusieurs Abbayes , &c. Oui , mon cher Marolles , écrit tendrement l'Abbé de Castellan à son ami , « J'ai lu jusqu'à trois » fois tout du long votre version en- » tiere de Martial depuis les corrections

» que vous y avez apportées. Je
 » vous assure que j'y ai pris très-grand
 » plaisir. Cet ouvrage est à la vérité un
 » peu long, mais l'on peut dire aussi
 » qu'il est extrêmement diversifié, & je
 » ne sçais pas même s'il peut s'en trouver
 » quelque autre ailleurs qui le soit davan-
 » tage, ni dans lequel il se rencontre
 » aussi plus de choses très-belles & très-
 » divertissantes, & sur-tout de la façon
 » que vous les avez exprimées. » Lisez,
 si vous voulez, le reste de cette Let-
 tre, qui est d'un bout à l'autre montée
 sur le même ton. Pour moi, si je vous
 en citois davantage, je craindrois d'ou-
 blier que je n'ai pas été aussi heureuse-
 ment affecté que l'Abbé de Castellan en
 lisant la traduction de son ami; j'ai eu bien
 de la peine à la parcourir une seule fois.
 J'aime mieux d'ailleurs m'en rapporter
 à l'autorité même de l'Abbé de Marol-
 les, qui après avoir vanté tous les soins
 qu'il s'étoit donnés pour rendre sa tra-
 duction parfaite, avoue bonnement que
si cette traduction étoit à recommencer,
il proteste bien, non-seulement pour celle-
ci, mais encore pour toutes les autres où
il s'est insensiblement engagé, qu'il s'ab-
stiendrait de toute son ame, de s'y appli-
quer avec autant de soin qu'il a fait :

rien, selon lui, n'étant plus inutile.

TRADUC-
TIONS DE
MARTIAL.

Il est vrai qu'il tient un langage fort différent dans sa proluxe réponse à la Lettre de M. l'Abbé de Castellán, & qu'il s'y vante aussi excessivement qu'il se rabaisse ailleurs : mais il faut le lui pardonner, les louanges de son ami l'avoient étourdi. Cette réponse est néanmoins curieuse, par les réflexions singulieres qu'y fait l'Abbé de Marolles sur le mépris ou l'estime que l'on a de certains Auteurs, sur ce qu'il appelle les préventions du Public à leur égard, sur l'oubli où il croit que les livres tombent quand ils sont déposés dans les Bibliothèques nombreuses, & sur l'ignorance de certains Bibliothécaires. Il nous apprend dans cette Lettre qu'il n'avoit fait tirer que cinquante exemplaires de sa traduction de Martial en vers : mais je crois qu'il veut parler plutôt des essais *in-8°*. de cette traduction, que de la version complete donnée *in 4°*. quoiqu'il soit aussi certain qu'il ne fit tirer qu'un très-petit nombre d'exemplaires de cette traduction, qui en effet est fort peu commune, & qui apparemment ne sera jamais multipliée davantage.

Ni dans cette réponse à l'Abbé de Castellán, ni dans ses différentes pré-

faces sur Martial, l'Abbé de Marolles ne dit rien du Président Nicole, qui a traduit ou imité en vers une vingtaine d'Epigrammes de Martial, imprimées avec les autres poësies de ce Magistrat Chartrain, ni du sieur du Four, Docteur en Médecine, qui dès 1669. avoit donné un assez grand nombre d'Epigrammes du même Poëte traduites en vers françois avec le texte latin. Je ne m'arrêterai pas non plus à vous en parler fort au long. Je dois seulement vous faire remarquer que le Medecin traducteur convient *que sa profession n'étoit pas d'être Poëte.* Il pouvoit ajoûter, sans blesser la vérité, que ce n'étoit pas non plus son talent. Il proteste qu'il n'avoit voulu que s'amuser en traduisant ce qui lui plaisoit davantage dans les Epigrammes de Martial : à la bonne heure ; mais pourquoi fatiguer le Public de ses amusemens ? Il montre trop de foiblesse lorsqu'il dit qu'il n'avoit pu résister à la tentation de produire au grand jour des ébauches si imparfaites. A mon tour, je serois tenté de vous dire qu'il mouroit d'envie qu'on le connût pour un Médecin galant ; puisqu'il n'a fait choix que des Epigrammes tendres & passionnées. Mais il déclare qu'il ne

TRADUCTIONS DE MARTIAL.

TRADUC-
TIONS DE
MARTIAL.

veut pas que l'on juge par-là de ses sentimens, & moins encore de sa conduite : n'en parlons donc plus, & passons à un autre recueil publié en 1689. en deux volumes in-12.

Le titre de ce recueil pourroit vous tromper, si vous ne consultiez pas le livre même. Ce titre annonce *les plus beaux endroits de Martial*, & l'on est d'abord tenté de croire que c'est une traduction des plus belles Epigrammes de ce Poëte. Ce n'est néanmoins qu'un recueil de diverses pieces qui avoient frappé davantage le collecteur en lisant l'ancien Epigrammatiste. S'il les exprime en françois, c'est avec beaucoup de liberté, & sans s'astreindre à une traduction littérale. A l'occasion de ces pensées, il en cite beaucoup d'autres à peu près semblables pour le tour ou pour le sujet, qu'il avoit lûes dans d'autres anciens Ecrivains, & à tout cela il joint ses propres réflexions.

On peut dire de tout cet ouvrage, que c'est une esquisse & une ébauche ; & l'éditeur l'avoue. Mais il prétend que ces esquisses & ces ébauches viennent d'un grand Peintre, & qu'ainsi elles méritoient d'être conservées. « On y verra, » dit-il, Martial ; dans tous les endroits

» qui piquent le plus : on y découvrira
 » des beautés que personne n'y avoit
 » vues avant l'Auteur de ce recueil, &
 » qu'on auroit difficilement découvrer-
 » res sans un tel guide : tout y est tour-
 » né en notre langue d'une maniere fine,
 » délicate, agréable & nouvelle. »

TRADUC-
 TIONS DE
 MARTIAL.

J'ai de la peine à croire que vous adoptiez cet éloge, sans beaucoup de restrictions, si vous lisez cet ouvrage : pour moi, ces louanges me paroissent outrées. Je n'ai remarqué dans ce recueil aucune pensée tirée de l'onzième livre de Martial, peut-être parce qu'il y a trop d'obscénités dans ce livre, & en cela l'Auteur est fort louable. Mais quel est-il, cet Auteur ? Celui qui a pris le soin de publier sa collection, prétend que c'est feu Monsieur Costar, assez connu d'ailleurs dans la République des Lettres : sur quels fondemens le prétend-il ? Sur le témoignage de plusieurs amis même de M. Costar, mais qu'il ne nomme point, de même que sur l'attestation de *quelques Curieux*, qui lui ont assuré la même chose. Voilà, comme vous voyez, des témoignages bien vagues ; & comme l'éditeur est inconnu, il ne leur donne pas une plus grande notoriété.

TRADUC
TIONS DE
MARTIAL.

Quoi qu'il en soit, on est aujourd'hui dans l'habitude d'attribuer ce recueil à M. Costar. L'éditeur l'a dédié à M. de la Faille, Avocat au Parlement, ancien Capitoul & Syndic de la Ville de Toulouse. L'Épître est signée D. C. D. D. V. Je vous ai parlé ailleurs de la traduction libre du Traité de M. Nicole *de la beauté des ouvrages d'esprit, & particulièrement de l'Epigramme*, laquelle fait partie du même recueil, mais dont le Traducteur n'est désigné que par ces lettres initiales M. G. L. A. C.

Je ne tiens presque aucun compte de vous citer la traduction en vers de deux Epigrammes particulieres de Martial, la dixième du cinquième livre, & la soixante-neuvième du huitième, donnée avec des notes en 1711. dans un recueil de pieces diverses publiées par M. de Prépetit de Grammont : il faudroit vous citer tous les autres recueils où se trouvent de pareilles traductions ou imitations, telles que celles de M. Coquard, Avocat au Parlement de Bourgogne, celles que M. le Président Bouhier a données à la suite de sa traduction du quatrième livre de l'Enéide, &c. Mais ce détail vous ennuyeroit sans beaucoup vous servir. Vous aimerez mieux que

je vous parle de quelques éclairciffemens
que divers Scavans ont donnés sur plu-
sieurs Epigrammes de Martial dont le
sens a paru obscur.

TRADUC-
TIONS DE
MARTIAL.

Tel est , par exemple , la 95. Epi-
gramme du onzième livre. Elle est con-
nue ; vous sçavez qu'elle s'adresse à un
Juif anonyme , que Martial regardoit
comme son rival en plus d'une maniere.
« Il étoit Poëte comme lui , mais avec
» cette différence que l'un travailloit de
» génie & d'un heureux génie , au lieu
» que l'autre étoit un mauvais copiste.
» Il affectoit particulièrement de s'ap-
» propriier les ouvrages de notre Au-
» teur , & avec de legers changemens
» il s'en faisoit un faux honneur dans le
» monde ; quoique pour mieux couvrir
» son jeu , il eût la lâcheté de le dé-
» crier par tout. » Martial ne s'en fâcha
point ; mais il se trouva blessé des liber-
tés que le Juif prenoit avec un Esclave
qui étoit au service du Poëte. « Ce que
» je ne puis te pardonner , dit-il , c'est
» qu'étant né dans Jerusalein, cette Ville
» si bien policée , sous une loi si pure &
» si severe , tu viennes ici nous débau-
» cher nos jeunes gens : tu nies le fait , &
» tu le nies avec serment ; ces sortes de
» sermens ne m'imposent point : si tu

» veux en être cru , il faut jurer par
 TRADUC- » Anchialus. »
 TIONS DE L'Abbé de Marolles traduit ainsi ces
 MARTIAL. derniers vers de Martial.

Mais pour me détromper tu me fais un serment ,
 Par les temples du Dieu qui porte le tonnerre ,
 Qui le fait respecter au ciel & sur la terre :
 Mais je ne te crois pas , ou jure Anchialus ,
 Puisqu'un vrai Circoncis ne sauroit jurer plus.

Et dans ses notes , il dit que cet endroit est fort difficile, & qu'on lui donne différentes interprétations , *sans qu'il y en ait une seule où l'on se puisse arrêter.* M. Morin , de l'Académie des Belles-Lettres , a rapporté ces diverses interprétations dans ses conjectures sur l'Anchialus de Martial ; & après les avoir toutes pesées & réfutées , il en propose deux autres qui lui paroissent plus naturelles. L'une est de dire qu'Anchialus étoit le nom même du jeune homme que le Juif débauchoit. « On fait , dit » M. Morin, qu'en fait de galanterie les » sermens les plus en usage , & les plus » respectés , ont toujours été ceux qui » se font par les personnes aimées ; » de cette manière , l'intention de Martial avoit été d'exiger simplement de » son rival un serment dans la forme requise

requise en pareil cas , par l'objet
 » commun de leur indigne passion , sans
 » y profaner inutilement les noms des
 » Dieux , qui doivent être censés peu
 » respectés par les libertins de cette pro-
 » fession. » M. Morin croit que cette
 explication est fort naturelle , que la
 pensée est poétique & galante , qu'elle
 convient au sujet , & finit heureuse-
 ment l'Epigramme.

TRADUC-
 TIONS DE
 MARTIAL.

Un changement de terme , qui se
 trouve dans un ancien manuscrit de
 Martial , fournit la seconde conjecture.
 Dans ce manuscrit on lit , non *Anchia-*
lum , mais *Anchalium* ou *Ancharium* ,
 terme qui chez les Grecs & les Latins
 désigne un *asne* , cet animal stupide qui
 dans la prévention commune chez les
 Payens , quoique très - injuste , passoit
 pour l'objet principal de l'adoration des
 Juifs. « Cela posé , dit le docte Acadé-
 » micien , la pensée de Martial seroit
 » claire & digne de lui. On y trouvera
 » le sel piquant & caustique de ce Poë-
 » te , qui , pour mortifier son rival , &
 » lui donner un ridicule à la portée de
 » tout le monde , lui reprochoit la su-
 » perstition indigne & ignominieuse qui
 » deshonoroit sa nation dans tous les es-

prits de son tems. » C'est donc comme si le Poëte eût dit :

» Malheureux Juif , si tu veux que
» l'on ajoute foi à tes protestations , ne
» vas point chercher ni chez toi , ni chez
» nous , des sermens étrangers ou frivo-
» les : jure par ton Dieu , par le Dieu de
» tes peres , par cet animal aux grandes
» oreilles que ta nation adore. » M.
Morin ajoute que ceux qui connoissent
le génie & le style de Martial , convien-
dront sans peine que si ce n'a pas été là
sa pensée , il est difficile de lui en prê-
ter une qui lui convienne davantage ,
& qui approche plus de son caractère :
aussi paroît-il préférer cette dernière
explication à la première.

La seconde Epigramme que deux
Sçavans ont tâché d'éclaircir , est la
vingt-quatrième du dixième livre. « Ca-
» lendes de Mars , dit le Poëte , jour
» marqué par ma naissance , & le plus
» beau pour moi de tous les jours , où
» les filles elles-mêmes daignent m'en-
» voyer des présens , vous me voyez
» pour la cinquante - septième fois of-
» frir des libations & de l'encens à vos
» foyers. Mais à ce nombre d'années
» écoulées , si mes vœux ne sont point

indiscrets , ajoutez-en , je vous supplie , dix-huit autres (ou vingt - sept autres) afin que je puisse arriver aux bocages où regne la Déesse Elysiene , avant que d'être trop appesanti par la vieillesse , ayant seulement rempli un nombre d'années égal à celui des pièces d'argent que l'on change contre trois pièces d'or. Après ce terme , je ne demanderai pas un jour de plus.

TRADUCTIONS DE MARTIAL.

Ce qui forme la difficulté , c'est que dans le septième vers on lit , selon quelques éditions , ajoutez à mes années écoulées dix-huit autres années , & qu'on lit dans d'autres éditions , vingt - sept autres années. Selon le premier sens , Martial ne souhaitoit de vivre que soixante-quinze ans ; & selon le second il desiroit d'arriver jusqu'à quatre - vingt quatre ans accomplis. C'est dans ce dernier sens que l'Abbé de Marolles l'a entendu :

Ajoute pour mon bien au cours de mes années ,
Jusques à vingt & sept qui me soient destinées ,
Si j'en dois bien user.

Mais dans ses notes , sans vouloir décider la question , il croit que l'on peut indifféremment donner l'un ou l'autre sens.

TRADUC-
TIONS DE
MARTIAL.

Le premier paroît néanmoins le plus probable. Martial en demandant de vivre soixante-quinze ans, ne fait pas un souhait outré, tel est le terme ordinaire de la vie d'un homme : dès qu'on l'a passé, on n'est pas long-tems sans ressentir les incommodités d'une vieillesse qui approche de la caducité. Cependant c'est ce que le Poëte veut éviter & prévenir : afin, dit-il, que j'arrive aux champs Elysées avant qu'une trop longue vieillesse m'ait appesanti. Or le souhait de vivre quatre-vingt-quatre ans, semble entraîner avec soi toutes les incommodités de la vieillesse.

Mais cette reflexion pourroit être vraie, sans que l'on pût l'appliquer à l'Epigramme dont il s'agit, ainsi que le remarque M. L. (peut-être M. de Lannay) de l'Académie des sciences & belles Lettres de Lyon, dans une dissertation sur ce sujet, imprimée dans les Mémoires de Trevoux du mois de Mai 1732. Le nœud de la difficulté, & le point décisif de la question, consiste à expliquer le compte numéraire de trois pièces d'or, dont il est parlé à la fin de l'Epigramme ; sçavoir, si chacune ne valoit que vingt-cinq deniers Romains, ou si elle en valoit vingt-huit. Si la pièce

Mem. de
Trevoux Mai
1732.

D'or du tems de Martial ne valoit que vingt-cinq deniers, le souhait du Poëte se borne à soixante-quinze années de vie: au contraire, si la pièce d'or valoit vingt-huit deniers, le Poëte demande à vivre quatre-vingt-quatre ans. M. L. embrasse ce dernier parti, & pour le faire valoir il entre dans un examen sérieux des différentes pièces d'or & d'argent qui ont été en usage du tems de Martial, & de la valeur de ces pièces. C'est un détail qu'il faut voir dans la dissertation même.

Feu M. de la Barre, de l'Académie des belles lettres de Paris, est entré dans une pareille discussion pour montrer que le souhait de Martial se bornoit à 75. années de vie, & ses preuves m'ont plus frappé que celles qu'il contredit. Mais je crois devoir aussi vous renvoyer à l'extrait de sa dissertation sur ce sujet. Vous le trouverez dans la première partie du tome neuvième des Mémoires de l'illustre Académie dont il étoit membre. Au reste, de quelque manière que l'on explique le souhait du Poëte, ce souhait ne fut point exaucé: Martial mourut environ six ans après l'avoir formé, dans sa soixante-troisième année, ce qui n'approche pas du terme que

294 BIBLIOTHEQUE
donnent à ses vœux les interprètes qui
les renferment dans les bornes les plus
étroites.

CHAPITRE XX.

*Des Traductions de Némésien &
Calpurnius , d'Aufone , de Clau-
dien , de Festus Avienus , &
des Catalectes des anciens Poë-
tes.*

TRADUC-
TIONS DE
NEME-
SIEN,

NÉMÉSIEEN & CALPURNIUS, Poètes Bucoliques , n'ont eu qu'un Traducteur ; mais qui a mis ces deux Poètes en notre langue avec toutes les graces , toute l'élégance & la fidélité qui font estimer & rechercher les bonnes traductions. Celle-ci est de M. Mairault , qui étoit déjà connu avantageusement par quelques autres ouvrages , & que la mort a enlevé trop promptement à la République des lettres le 15. Août 1746. dans la trente-huitième année de son âge.

Nous avons quatre Eglôgues sous le nom de Némésien , & sept qui por-

tent celui de Calpurnius. L'Historien Vopiscus, qui écrivoit vers l'an 304. parlant du premier dans la vie de l'Empereur Numérien, ne cite point les Eglogues parmi ses écrits, mais seulement les trois poèmes intitulés, l'un *Alieutica*, le second *Cunegetica*, & le troisième *Nautica*. Ce silence de Vopiscus a fait croire que Némésien n'étoit point l'Auteur des quatre Eglogues dont on lui fait honneur; & ce soupçon a été fortifié par l'examen même de ces quatre premières Eglogues & des sept que l'on donne à Calpurnius. On voit dans les onze regner le même goût; & dans la seconde attribuée à Némésien, on lit un vers qui semble décider qu'elle est de Calpurnius. De-là vient que dans les éditions de ces onze Eglogues, faites à Rome & à Parme, l'une en 1471, l'autre vers l'an 1500. ces pièces ne portent que le nom seul de Calpurnius. Quelles preuves a-t-on donc que Némésien soit l'Auteur des quatres premières? je n'en vois point d'autre que l'autorité du sçavant Pithou, qui le premier a fait le partage de ces onze Eglogues, sans doute d'après les manuscrits les plus authentiques: en quoi il a été suivi par presque tous les criti-

TRADUC-
TIONS DE
NEME-
SIEN.

ques qui ont eu occasion de parler de
 ces Poësies , & par ceux qui s'en sont
 rendus les Editeurs & les Commenta-
 teurs.

TRADUC-
 TIONS DE
 NEME-
 SIEN.

On fait peu de choses de ces deux Poëtes. Némésien étoit de Carthage ; il a vécu sous l'Empire de Carus & de ses fils Carin & Numérien , c'est-à-dire, vers la fin du troisiéme siècle. Numérien eut beaucoup d'estime pour lui ; il ne dédaigna pas même d'entrer en concurrence avec ce Poëte pour le prix de la poésie. « On ignore , dit M. Mairault , » si dans ce combat d'esprit celui de » Némésien fut politique. Ce qu'il y a » de certain , c'est qu'il se conserva tou- » jours les bonnes grâces de ce Prince , » & qu'il en reçut les marques d'une fa- » veur singulière. Son crédit & sa puis- » sance ne se bornerent pas à la seule » ville de Rome : toutes les Colonies » lui défererent à l'envi les plus grands » honneurs. »

TRADUC-
 TIONS DE
 CALPUR-
 NIUS.

Calpurnius étoit Sicilien , & con-
 temporain de Némésien qui se déclara
 son protecteur , & qui fut en effet son
 bienfaiteur. C'est Calpurnius lui-même
 qui a rendu ce témoignage à son éma-
 le en poésie. Sa quatrième Eglogue sur-
 tout est une preuve de sa vive recon-

naissance envers Némésien. Il eut un frere , compagnon de ses études & de sa pauvreté , & qui , sans doute , se ressentit aussi de la bienveillance de leur protecteur commun. « Il ne faut pas » confondre l'Auteur de ces Eglogues, » ni avec le Calpurnius qui a fait une » comédie intitulée *Phronesis* , ni comme M. de Tillemont, avec Julius Calpurnius , Secrétaire de l'Empereur » Carus , dont on a une lettre écrite » au Préfet de Rome sur la mort de Carus , après que ce Prince victorieux » des Perses , maître de Ctésiphon & » de Séleucie, eût été tué d'un coup de » tonnerre. »

TRADUCTIONS DE
CALPURNIUS.

M. Mairault ne donne point aux deux Poètes qu'il a traduits, plus de louanges qu'ils n'en méritent. Il convient que plusieurs de leurs vers laissent appercevoir qu'ils écrivoient à la fin du troisieme siècle. Mais il trouve, & avec raison, qu'il y a de la poésie dans leurs Eglogues, qu'elles sont bien écrites pour le siècle qui les a vû naître, & qu'elles méritoient d'être plus connues qu'elles ne l'avoient été dans les siècles précédens. Il tire parti de ce que M. de Fontenelle dit dans son discours sur la nature de l'Eglogue, que *Calpurnius*

N v.

TRADUCTIONS DE CALPURNIUS, *a quelques beautés, & que Némésien n'est pas à mépriser ; & au ton desavantageux que prend le Pere Rapin, en parlant de ces Poètes dans ses Réflexions sur la Poësie, il oppose le jugement favorable que beaucoup d'autres critiques d'une grande réputation, en ont porté. Il observe d'après Hincmar de Reims, qu'on a expliqué leurs poësies dans les collèges du tems de Charlemagne ; & d'après Gyraldi, qu'on s'en servoit encore comme d'Auteurs classiques dans le seizième siècle : apparemment que l'on en supprimoit certains endroits beaucoup trop libres pour être mis sous les yeux de la jeunesse.*

Jugem. t.
7. p. 28.

On a accusé Némésien & Calpurnius d'avoir imité servilement le Poète Virgile : M. Mairault ne dissimule point cette accusation. Mais il en diminue le poids par d'autres exemples, & par des réflexions fort sensées, que l'on peut lire dans sa préface, & dans une lettre imprimée au tome septième des *Jugemens* de feu M. l'Abbé Desfontaines *sur quelques ouvrages nouveaux*. Cette lettre répond aux objections de M. de la Brûiere, qu'on lit dans le *Mercur* du mois de Février 1745.

M. Mairault a orné sa traduction de

notes , où , sans affecter un vain étalage d'érudition , il dit tout-ce qui est nécessaire , & instruit utilement son lecteur. Peut-être trouvera-t-on qu'il y rabbaïsse trop les travaux des Commentateurs , qui malgré leurs défauts , ont été cependant d'un grand secours à la République des lettres , & qui ne lui sont pas encore inutiles. J'avoue néanmoins que tous les Commentateurs ne sont pas l'objet des traits malins , & souvent très-plaisans , qu'il lance contre eux dans ses notes : son discernement ne lui a pas permis de les envelopper tous sans distinction dans la même condamnation.

Le discours sur l'Eglogue , qui est à la fin de cette traduction , n'est en général qu'une réfutation du système de M. de Fontenelle sur ce genre de poésie : mais une réfutation solide & bien écrite. Tout m'y a paru sensé & dans le vrai. Avant de finir ce Traité , M. Mairault oppose les sentimens des modernes qui ont écrit sur le même sujet , à celui de M. de Fontenelle qui les contredit ; & en passant , il jette divers traits de critique sur la manière dont ces Auteurs ont traité leur matière. Il conclut par un abrégé des regles sur la poésie pas-

TRADUCTIONS DE
CALPURNIUS.

torale données par Dryden , célèbre Poëte Anglois , dans son discours sur les Bucoliques de Virgile en Anglois , ce qui lui donne lieu d'examiner pourquoi notre poësie pastorale nous fait moins de plaisir , pourquoi elle nous intéresse moins que les autres genres de poësie. Il en rend plusieurs raisons , que l'on peut voir dans son écrit.

Jugem. t. 7.
P. 326.

Peu de tems après que l'ouvrage de M. Mairault eût paru , M. l'Abbé Desfontaines inséra dans ses *Jugemens la lettre d'un Professeur* (de l'Oratoire) du Collège de Juilly , dans laquelle l'Auteur expose avec politesse ses conjectures & ses doutes sur divers endroits de la traduction de Eglogues de Némésien & de Calpurnius. M. Mairault y a répondu en peu des mots dans l'édition particuliere qu'il a donnée de sa réponse à M. de la Brûiere , déjà imprimée , comme je l'ai dit , dans l'écrit périodique de l'Abbé Desfontaines.

TRADUCTIONS DE
AUSONE.

Ausone vivoit dans le siècle qui a suivi celui où l'on avoit vu Némésien & Calpurnius , je veux dire , dans le quatrième siècle. Il étoit né à Bordeaux , ses partisans l'ont égalé à Martial pour le genre épigrammatique. Quelques-uns même ont prétendu qu'il l'a

Turpassé. La décision des uns & des autres n'est point reçue. Il y a du moins peu d'Epigrammes d'Ausone que l'on puisse mettre en parallèle avec celles de Martial. Il a mieux réussi dans ces pièces qu'il nomme Idylles, terme qu'il a le premier emprunté des Grecs : mais Symmaque & plusieurs autres ont encore outré son éloge, lorsqu'ils n'ont pas craint de comparer ses écrits à ceux de Virgile, qu'ils ont cru y découvrir la douceur & les agrémens des ouvrages de Cicéron & prétendu que tout ce qui est sorti de sa plume, est un fruit de la bonne latinité ; que tout y est ingénieux, bien choisi, bien travaillé. Qu'un homme de goût, en état d'entendre Ausone, le lise avec discernement ; loin d'y trouver le tour & l'harmonie des Poètes du siècle d'Auguste, il sentira qu'en général il y a beaucoup de dureté dans son style, & que sa latinité se ressent du siècle où il a vécu.

Je conviens cependant que dans plusieurs de ses pièces Ausone laisse apercevoir de l'élégance, de la politesse, de l'élévation : telles sont, par exemple, sa *Moselle*, son *Exhortation à l'étude* adressée à son petit fils, la *Rose*.,

TRADUC
TIONS DE
AUSONE.

l'Amour crucifié, ou Cupidon puni , & plusieurs autres. Mais dans ces piéces-là même Ausone ne se soutient pas toujours, il montre beaucoup d'inégalité & de négligence. Ce n'étoit point, dit un de ses Apologistes , *un Poète d'état & de métier* : il travailloit presque toujours par occasion. Dans sa jeunesse , la reconnaissance pour ses bienfaiteurs excita son imagination poétique , & le charme des Muses ne lui servit dans la suite qu'à égayer les momens tristes de sa vieillesse. Il ne faut donc pas s'étonner, ajoute-t-on , si parmi un si grand nombre d'ouvrages presque tous dûs au hazard des circonstances , il s'en trouve quelques-uns d'inégaux , & au-dessous de la réputation d'Ausone. C'est ainsi que M. Belet a tâché d'excuser les défauts du Poète dans sa Dissertation sur la vie & les écrits d'Ausone , lûe dans une assemblée de l'Académie de Bourdeaux , tenue le 25. Août 1725.

De quelles preuves appuyoit-il cette apologie ? Je ne puis vous le dire : je ne connois qu'un extrait de sa Dissertation, rapporté dans le Journal intitulé, *Bibliothèque françoise* , que je vous ai déjà cité plusieurs fois. Mais au défaut de la

Bibl. Fr.
May & Juin
1726.

Differtation du sçavant Académicien , qui est peut-être encore manuscrite , & sans vous renvoyer au Dictionnaire de Bayle , où il y a un article d'Aufone assez étendu , ni aux jugemens sur ce Poëte , recueillis par M. Baillet , il vous suffira de lire le chapitre qui regarde Aufone dans le tome premier de l'*Histoire littéraire de la France* , & la Lettre sur le même sujet que M. Meusnier de Querlon a adressée à M. Bernard , Docteur en Droit , & que l'on a imprimée dans le tome onzième des *Amusemens du cœur & de l'esprit*.

TRADUCTIONS DE
AUSONE.

Hist. Litt.
t. 1. 2. part.

Vous trouverez dans l'un & dans l'autre écrit ; tout ce que l'on peut dire sur la vie d'Aufone , sur ses ouvrages , son génie , son style , ses vertus & ses vices. Mais l'Auteur de la Lettre & ceux de l'*Histoire littéraire* ne s'expriment pas toujours de même au sujet des obscénités qui ne se rencontrent que trop souvent dans les écrits du Poëte. Ceux-ci n'en parlent que pour en donner de l'horreur , & détourner les lecteurs du péril où ils s'exposeroient en lisant ces endroits licentieux d'Aufone ; l'Auteur de la Lettre semble vouloir excuser le Poëte sur les mœurs du siècle où celui-ci vivoit , & sur les circonstances qui

TRADUC-
TIONS DE
AUSONE.

ont fait naître les ouvrages trop libres qu'on a eu raison de lui reprocher.

Chacun convient qu'Aufone étoit Chrétien , & que l'on en trouve des preuves sensibles dans ses poësies & dans celles de saint Paulin , qui avoit été son disciple : mais les Auteurs de l'Histoire littéraire se sont plus attachés que M. Meusnier à faire sentir combien la morale du Poëte étoit en bien des endroits opposée à la religion qu'il professoit. Du reste il y a beaucoup de goût , de critique , & de légèreté de style dans la Lettre de M. Meusnier ; & il est aisé de sentir que l'Auteur a lu Aufone avec autant de réflexion que de discernement. La critique qu'il fait du remerciement du Poëte à l'Empereur Gratien qui l'avoit élevé au Consulat , m'a paru très-judicieuse ; s'il y a trouvé des beautés , il y a vû aussi de grands défauts , & il les fait remarquer avec beaucoup de justesse.

Je ne suis point surpris qu'il ne se soit point arrêté à nous parler des traductions françoises d'Aufone : ce n'étoit point son but ; & d'ailleurs ces traductions sont en si petit nombre , qu'elles ont pû échapper facilement à ses recherches. Si l'on en excepte en effet quel-

ques Epigrammes du Poëte, son *Cen-
ton nuptial*, son *Cupidon puni*, la piece
intitulée *la Rose*, que l'on a souvent
imprimée parmi les opuscules attribués
à Virgile, & trois ou quatre autres pe-
tites pièces fort courtes, je ne crois pas
que l'on ait publié d'autres traductions
de ce Poëte.

TRADUC-
TIONS DE
AUSONE.

Une partie de ses Epigrammes tra-
duites ou imitées en notre langue, se
trouve répandue dans un si grand nom-
bre de nos Poëtes, qu'il ne m'est pas
possible de vous en faire l'énumération,
d'autant plus que souvent l'on n'en
trouve qu'une dans chaque Auteur. Le
sieur du Four, Docteur en Medécine,
est le seul de ceux que j'ai consultés,
qui en ait réuni jusqu'à sept dans son
*Recueil d'Epigrammes des plus fameux
Poëtes latins, mis en vers françois*, im-
primé en 1669. Je vous ai déjà parlé
de ce Recueil.

Entre ces Epigrammes d'Aufone il
y en a onze sur une vache de bronze,
faite par Myron, fameux Statuaire,
qui vivoit en la quatre-vingt-quatrième
Olympiade, l'an trois cens dix de la
fondation de Rome, quatre cens qua-
rante-quatre ans avant la naissance de
Jesus-Christ. Cet ouvrage de Myron a

été si célèbre parmi les Anciens , qu'il fait la matiere des trente six Epigrammes que l'on trouve dans le quatrième livre de l'Anthologie.

Celles d'Aufone disent à peu près la même chose. Ronfard a imité celles-ci en vers françois , & l'Abbé de Marolles les a traduites en prose. Mais vous ne vous aviseriez pas , si je ne vous en avertissois , d'aller chercher cette traduction dans ses remarques sur le quatrième livre des Epîtres qu'Ovide écrivit du lieu de son exil. M. de la Mesnardiere en a imité aussi quelques-unes en vers françois. Le *Centon nuptial*, le *Cupidon ou l'Amour puni*, & quelques autres pièces d'Aufone, ont été traduites en vers françois par l'Abbé de Marolles , & imprimées en 1673. à la suite de sa traduction de Virgile en vers françois.

Le *Centon nuptial* ne méritoit pas l'honneur d'une traduction. Aufone lui-même dans sa préface en prose adressée à son ami Paulus , tournée aussi en notre langue par l'Abbé de Marolles , convient que c'est une pièce frivole , de nul mérite, où il n'est entré ni esprit , ni feu , & qui ne lui a coûté ni peine , ni travail. C'est un *Centon* , c'est-à-dire ,

une rapsodie bizarre , composée de diverses parties tirées mot à mot des vers de Virgile , & cousues ensemble. Après une espece d'introduction où le sujet est annoncé , le Poëte décrit le repas des nôces , la marche de l'épouse & de l'époux & de leur suite , & l'offrande des présens ; il entonne ensuite l'Epithalame ou le chant nuptial , après quoi il conduit les deux époux dans leur appartement , où il falloit les laisser , sans vouloir décrire les suites de leur union. La dernière partie de ce Centon ou de cette Idylle est si lascive , qu'elle a attiré à l'Auteur les justes indignations de tous les Ecrivains sages qui en ont parlé.

TRADUCTIONS DE
AUSONE,

Le commandement que l'Empereur Valentinien I. avoit fait à Ausone de composer cette pièce , n'excusoit nullement l'Auteur d'être entré dans un détail qui ne peut être trop voilé ; & il est étonnant qu'un Poëte qui faisoit profession de la Religion chrétienne , ait pû se livrer à un excès si condamnable. En vain Ausone demande-t-il que l'on ne juge point de ses mœurs par ses vers ; envain s'efforce-t-il de persuader que si sa Muse est un peu licentieuse , sa conduite n'en est pas moins régulière :

de pareilles excuses ne servent qu'à le rendre plus coupable, puisqu'elles font voir qu'il n'ignoroit pas que de telles productions étoient mauvaises, & que malgré le cri de sa conscience il ne laissoit pas de les publier.

Que dire donc de l'Abbé de Marolles, qui n'a pas craint de souiller sa plume dans de telles infamies? Car quoiqu'il en ait retranché une partie, & qu'il se soit efforcé de voiler l'autre sous des couleurs moins révoltantes, il n'en a encore que trop conservé & que trop naturellement exprimé: il a traduit en prose ce qui est en prose dans le Poëte, & en vers ce qui y est en vers. •

Je ne lui ferai pas le même reproche sur sa traduction de *l'Amour crucifié*: cette Idylle d'Ausone est une pièce ingénieuse, où il m'a paru que la pudeur ne trouvoit rien qui pût la blesser. Le Poëte y décrit en assez beaux vers une peinture qu'il avoit vûe à Trèves. La scene du Tableau est aux Champs Elysées. Les Héroïnes y étoient représentées faisant une espece de Fête. Le Peintre intelligent, pour les distinguer, leur avoit donné à chacune des symboles propres à les faire connoître.

Tandis qu'elles se divertissent à se

rappeller leurs anciennes aventures, le fils de Venus vient se jeter dans le cercle. Elles le saisissent, & se mettent en devoir de lui faire porter la peine de leurs fautes. La fiction est agréable, & la description qu'en fait Aufone est une seconde peinture qui n'est pas moins pleine d'agréments. Le Poëte a adressé cette Fable, par une petite Lettre en prose, à un jeune homme nommé Gregoire, qu'il appelle son fils, peut-être parce qu'il avoit été de ses disciples. Les Auteurs de l'Histoire littéraire de la France croient que ce Gregoire est le même que celui qui a été Préfet des Gaules en 383.

TRADUC-
TIONS DE
AUSONE.

Outre la traduction de cette pièce par l'Abbé de Marolles, nous en avons une imitation élégante en vers françois par M. Roy : elle fait partie de ses *pièces mêlées* au tome premier de ses *Oeuvres diverses*, imprimées en 1727. in-8°.

Les autres pièces d'Aufone que l'Abbé de Marolles a jugé à propos de traduire en vers françois, sont les *Cesars*, les *douze travaux d'Hercule*, les *sept Sages de la Grece*, & les *éloges des Muses*. De ces trois pièces, celle des *Cesars* est la plus longue. Aufone qui l'a

TRADUC-
 TIONS DE
 AUSONE.

dressé à son fils Hesperius, y représente d'abord en douze vers la suite des douze Césars dont Suetone nous a laissé l'histoire. En douze autres vers il trace le tems du regne de chacun d'eux : & dans les douze derniers il rapporte le genre de leur mort. C'est tout ce que l'Abbé de Marolles a traduit de cette piece qui, dans ce qui-nous en reste, contient de plus le caractère de tous les Empereurs jusqu'à Heliogabale. Dans la piece des sept Sages, le Poëte caractérise en particulier chacun d'eux par la maxime que ces Sages affectionnoient le plus, & sur laquelle étoit appuyé le fondement de leur morale. Mais l'Abbé de Marolles n'en a traduit que le commencement. Long-tems avant lui, Charles Fontaine, Parisien, avoit traduit le même ouvrage en vers au milieu du seizième siècle. Cette traduction a paru en 1558. sous ce titre, *Les sentences du Poëte Ausone sur les dits des sept Sages, &c.* Ce petit recueil, qui ne contient que 79. pages, est dédié à très-noble & florissant Prince, M. le Duc d'Angoulême, tiers fils du Roi. L'Epître dédicatoire est datée de Lyon le 1. Mai 1558. Fontaine y fait mention de plusieurs de ses ouvrages qu'il

avoit déjà présentés au Roi ou aux Princes ses enfans, comme la traduction du *promptuaire des Médailles*, & celle des *Mimes* de Publius Syrus.

TRADUC-
TIONS DE
AUSONE.

A l'égard des sentences d'Ausone, Fontaine ne s'est pas contenté de les traduire *en vers françois de diverse taille, c'est à sçavoir brieves ou longs, selon que la qualité du vers latin, & propriété du langage françois, lui sembloit le requérir*; souvent à l'occasion d'une sentence d'Ausone, il en rappore de semblables, tirées de Caton, d'Horace, d'Ovide & autres Poëtes; & quelquefois il y joint ses propres réflexions. Je ne vous dis rien des traductions de l'Idylle intitulée, la Rose ou les Roses: je vous en ai suffisamment parlé en vous entretenant des opusculs attribués à Virgile.

Je suis fâché de ne vous offrir presque que des traductions de l'Abbé de Marolles, pour vous donner l'intelligence de la plûpart des pieces d'Ausone dont je viens de vous parler; c'est vous offrir un flambeau fort peu lumineux. Le bon homme n'a souvent pas entendu lui-même ce qu'il a voulu rendre intelligible aux autres. Jugez-en par cet endroit de l'Amour crucifié, dont le sens partage encore aujourd'hui

des critiques beaucoup plus habiles. Dans presque toutes les éditions de cette piece on lit ainsi cet endroit où le Poëte avoit représenté d'après le Peintre , Sémélé décrivant d'une maniere touchante le malheur de son enfantement précipité , & avancé par la présence de Jupiter armé de son tonnerre :

*Fulmineos Semele decepta puerpera partus
Deflet , O' ambustas latera hac per inania cunas
Ventilat ignavum simulati fulminis ignem.*

Dans d'autres éditions , & en particulier dans celle qui a été donnée en 1730. par les soins de M. l'Abbé Souchay après ceux de Julien Fleuri , Chanoine de Chartres , on lit ainsi le second vers :

Deflet , O' ambustas lacerans per inania cunas.

L'Abbé de Marolles traduit ainsi :

Sémélé que Junon avoit si bien déçue :
Quand preste d'accoucher , elle fut dépourvue
Du sens & de l'esprit qui la pouvoient sauver ,
Y déplore les feux qui la firent crever :
Et son embrasement encore elle soupire ,
Par le feu mensonger qui cause son martyre.

Voilà, ce me semble , répandre à pleines mains les ténèbres sur un endroit qui n'étoit

n'étoit déjà que trop obscur. Ce n'est pas Sémélé mourante que le Peintre, ni Aufone après lui, a voulu représenter : il ne l'a pas saisie au moment de la naissance de Bacchus : c'est l'ombre de Sémélé dans les Champs Elisées, vengeant sa mort sur celui qu'elle en croit l'auteur. Comme, selon l'opinion commune des Mythologistes, elle fut d'abord étouffée par l'impression soudaine des éclairs & des feux qui l'envelopèrent, le Peintre lui avoit donné pour symbole une flamme de tonnerre voltigeant autour de ses cheveux ; la figure est animée : suivant la même idée, Sémélé étoit représentée portant les mains à ses cheveux ; vous eussiez dit qu'elle se les arrachoit, pour en détacher la flamme. Les mouvemens qu'elle se donne produisent un effet tout contraire, & la flamme en devient plus vive ; mais le feu ne gâte, ni ne consume rien : c'est un feu & un éclair en peinture. Voilà l'idée du Peintre, & telle qu'elle a été rendue par Aufone. C'est au moins celle qui y a été apperçue par le Pere Oudin, sçavant Jesuite. Il est vrai que pour l'appuyer, au lieu de lire dans le second vers *latera per inania*, ou *ambustas lacerans per inania cunas*, il lit :

TRADUC-
TIONS DE
AUSONE.

TRADUC.
TIONS DE
AUSONE.

Ambustos lacerans per inania crines.

Les preuves qu'il donne de la nécessité de cette correction paroissent solides ; & les meilleurs critiques en furent frappés lorsque le Pere Oudin les exposa dans les Mémoires de Trevoux du mois de Mars 1714. Ses idées n'étoient pas cependant alors aussi développées qu'elles le méritoient. Dans l'écrit où il les insinuoit, il ne touchoit le passage d'Ausone que par occasion. Mais un homme d'esprit, qui s'est caché sous le nom de Ravion des Varennes, lui ayant proposé ses difficultés sur les mêmes vers du Poëte, & sur l'explication que le Pere Oudin en donnoit, l'habile Jesuite s'appliqua à mettre la pensée du Poëte & ses propres conjectures dans un plus grand jour. Vous trouverez ces nouveaux éclaircissemens dans les Mémoires de Trevoux du mois de Juillet 1717. à la suite des difficultés du prétendu M. des Varennes, c'est-à-dire, du Pere Michel Chaillou, Chanoine Régulier, Prieur de l'Abbaye de Chatrice proche sainte Ménéhould, mort à Paris en 1743.

Il paroît que ce Pere avoit commu-

niqué plutôt ses difficultés aux Journalistes, & que lui ou quelqu'un de ses amis s'impacienta de ne les point voir imprimées, puisqu'on les trouve dans le tome second des pieces fugitives recueillies par l'Abbé Archimbaud, & que cet Abbé dit qu'il ne publie ces difficultés que parce qu'ayant été envoyées aux Journalistes de Trevoux, *ceux-ci n'en avoient fait aucune mention par oubli ou autrement.* Quoi qu'il en soit, il faut lire l'écrit du Chanoine Régulier dans le Journal que je vous ai cité, & non dans le recueil de M. Archimbaud, où cet écrit n'est gueres donné que par extrait. Mais vous pouvez lire dans l'ouvrage de M. l'Abbé Archimbaud l'abrégé de la vie d'Aufone, qui est à la suite des difficultés, données sous le nom de M. des Varennes, & qui est apparemment de M. Archimbaud lui-même.

Claudien est supérieur à Aufone pour le génie poétique. Presque tous les critiques dont M. Baillet rapporte les jugemens, & beaucoup d'autres qu'il ne nomme point, conviennent qu'il mérite le premier rang entre tous les Poëtes héroïques qui ont paru depuis le siècle d'Auguste ; & que de tous ceux

TRADUCTIONS DE
CLAUDIEN

Baill. Jug.
des Sav. t.
IV.

Roll. hist.
anc. tom. 12.

qui ont tâché de suivre & d'imiter Virgile, il est celui qui approche le plus de la majesté de ce Poète, & qui tient le moins de la corruption du goût de son siècle. Il étoit plein de ce feu qui produit l'enthousiasme. Son style est châtié, doux, élégant, & en même tems noble & élevé; & quoique Payen, il est exempt de ces obscénités qui sont si fréquentes dans Aufone. Il étoit de Canope en Egypte, & il a vécu sous Arcade & Honorius, qui lui firent dresser une statue; il mourut peu après Arcade.

Les critiques sont cependant fort éloignées d'en faire un Poète sans défauts. Ils trouvent qu'il est trop enflé, & qu'il a trop de saillies de jeunesse. Il a de l'esprit & de l'imagination, mais il manque de cette délicatesse de nombre, & de ce tour naturel de vers, que les connoisseurs admirent dans Virgile. Comme il retombe sans cesse dans la même cadence, on a peine à le lire sans se lasser. Ses *invektives contre Rufin & contre Eutrope*, son *poème sur le quatrième Consulat d'Honorius*, & celui du *ravissement de Proserpine*, sont des piéces qui ont toujours été estimées, quoiqu'elles ne soient point égales en mérite.

Quelque estime que l'on ait faite de ses poësies, on n'en a traduit qu'un petit nombre. Vers la fin du seizième siècle, François Pepin, sieur de la Rüelle, Bréton, traduisit le Ravissement de Proserpine, & quelques autres poëmes du même Auteur : mais ces versions, selon la Croix du Maine, n'étoient point encore imprimées en 1584. & je n'ai pû découvrir si elles l'ont été depuis. Excepté donc quelques Epigrammes traduites ou imitées par plusieurs de nos Poëtes, entr'autres par le Medecin du Four, qui en a inséré trois dans son *Recueil d'Epigrammes*, je ne connois que le *Phenix* & le poëme du ravissement de *Proserpine*, qui ayent été publiés en notre langue : mais ces deux poëmes ont eu chacun plusieurs Traducteurs en vers.

Le *Phenix* qui contient l'éloge de cet oiseau fabuleux, a été traduit par Motin & Jérôme de Benevent, Conseiller du Roi, & Trésorier de France, en la Généralité de Berri, comme je l'apprends d'une Elégie de cet Auteur sur la mort de son pere. Je ne puis vous dire en quel tems a paru sa traduction du *Phenix*. L'exemplaire qui m'en a été communiqué est sans date : c'est une

TRADUC-
TIONS DE
CLAU-
DIEN.

brochure de huit pages *in-4°*. imprimée en caractères italiques ; cette version, qui paroît être du commencement du dix-septième siècle, est en vers héroïques, elle commence ainsi :

Outre l'Inde & le vent qu'Eole nous envoie
Du côté d'Orient, une Forest verdoye
Que la mer environne, & qui première sent
Les nouvelles ardeurs du soleil renaissant....
C'est là qu'est du Phénix la demeure escartée,
Pour son fâcheux abord de lui seul fréquentée, &c.

La version de Pierre Motin, ami du satyrique Regnier, se lit dans les délices de la poésie françoise, imprimée plusieurs fois à Paris, & en dernier lieu chez Toussaint du Bray en 1620 *in-8°*. Sans ôter à ce Traducteur le caractère de *Poète froid*, que M. Despreaux lui a donné, on peut dire que sa traduction du *Phenix* de Claudien est plus poétique, plus pure pour le style, & mieux soutenue dans la versification, que celle de Benevent. Motin a adressé la sienne au Roi, & il la finit par un parallèle de Poiseau chanté par Claudien, avec Jesus-Christ, & par un éloge de Louis XIII.

Le poëme du *Ravissement de Proserpine* est plus intéressant que la louange

du Phénix. Le sujet que le Poète y traite étoit déjà connu par les Métamorphoses d'Ovide : c'est dans cet ouvrage que Claudien a pris le fond du sien ; mais il l'a embelli par tout ce que son imagination vive & féconde a pû lui fournir de plus propre à intéresser ses lecteurs. Ce poème, que nous n'avons pas entier, est divisé en trois chants. Jules Scaliger en trouvoit la composition fort belle, les vers naturels & bien travaillés, la cadence noble & harmonieuse ; l'expression pure & claire ; & il est vrai en général que l'on apperçoit toutes ces qualités dans ce poème : mais on y a repris aussi de grands défauts, des pensées peu justes, un style quelquefois trop enflé, & quelquefois un peu trop rampant, une chaleur d'imagination qui n'est pas toujours réglée : cependant il amuse davantage que les autres poèmes de l'Auteur ; aussi l'a-t-on préféré pour le mettre en notre langue, à ceux de ses écrits qui auroient été plus utiles.

Les Dames des Roches, mere & fille, l'honneur du Poitou dans le seizième siècle, s'amuserent à traduire ce poème en vers héroïques, & leur travail fut applaudi alors. Il seroit difficile aujourd'hui d'en supporter la lecture.

TRADUC-
TIONS DE
CLAU-
DIEN.

La versification n'en est cependant pas absolument mauvaise pour le tems où cet ouvrage a été fait : on n'étoit pas choqué des défauts dont il est rempli , parce que ces défauts étoient communs , & qu'ils ne passoient pas pour tels. L'alternative des rimes masculines & féminines y est exactement observée : mais il y a des mots qui ne peuvent rimer ensemble , comme *inhumaine* avec *regne* , & beaucoup d'autres. Cette version d'ailleurs est fort paraphrasée. Comme elle n'a paru qu'en 1586. in-4°. à Paris , avec les *Missives* & les *Mélanges poétiques* des deux Dames , il n'est pas étonnant que du Verdier & la Croix du Maine n'en ayent point parlé dans leurs Bibliothèques , où ils citent quelques autres ouvrages des Dames des Roches.

Plus de 70. ans après cette première traduction du poëme de Claudien , le Président Nicole en donna une seconde , qui est aussi en vers héroïques , & qui n'est pas moins paraphrasée que celle des Dames des Roches. M. Nicole donna la sienne en 1658. & la dédia à M. le Comte de Servien , Ministre d'Etat , & Surintendant des Finances. Elle a paru depuis , sans cette dédicace ,

dans le recueil des poësies de l'Auteur. TRANSLATIONS DE

Claudien a mis deux préfaces dans son poëme , l'une au-devant du premier livre , l'autre à la tête du second. Les Dames des Roches & le Président Nicole ont traduit la premiere ; mais je ne fais pourquoi celui-ci ne l'a mise qu'au-devant du second livre. CLAUDIEN.

Les deux Traductrices se sont contentées de mettre en notre langue le poëme latin tel que nous l'avons ; c'est-à-dire , imparfait : M. Nicole a suppléé à ce qui y manque. Claudien a laissé la Déesse Cerès cherchant sa fille & la demandant à tous les lieux par où elle passoit. Le Traducteur , à l'imitation d'Ovide , & presque copiste de ce Poëte ; conduit Cerès jusqu'au Tribunal de Jupiter , qui adoucit sa peine & tempere sa douleur en décidant que Proserpine passera six mois dans le Royaume de Pluton , & les six autres mois dans l'Olympe. Cette addition a coûté plus de cinquante vers au Traducteur ; & afin que chaque livre eût à peu près le même nombre de vers , au lieu de trois chants il en a fait quatre. Chacun est orné d'une gravure de Chauveau. L'édition de 1658. est mieux imprimée , & plus correctement que celles qui ont paru de-

TRADUC-
TIONS DE
CLAU-
DIEN.

Bibl. Fr.
t. 3. ch. 4.

puis ; & l'on y apprend que M. Nicole avoit achevé sa traduction dès 1656. On y voit aussi un avis au lecteur que l'on a supprimé dans les éditions postérieures. M. Nicole y entretenoit ses lecteurs du dessein qu'il avoit eu de donner un Traité du poëme épique. Mais il ajoute que *les belles préfaces des derniers poëmes héroïques qui avoient paru à la gloire de la France , l'en avoient dispensé*. Je vous ai parlé ailleurs *de ces belles préfaces* , & vous avez vû qu'elles n'ont point empêché d'autres Ecrivains de donner des traités du poëme épique plus complets , mieux digérés & plus solides.

M. l'Abbé de Marolles a voulu aussi nous faire part de sa traduction du commencement du poëme de Claudien , & de deux autres endroits du premier livre. On l'en auroit dispensé fort volontiers , & il ne l'ignoroit pas : mais *il ne vouloit rien perdre , dit-il , de ce qu'il avoit traduit en vers*. Il fait un grand éloge de la version de M. Nicole , & il ne veut pas que la sienne entre en comparaison avec un ouvrage qui est , selon lui , en possession de la gloire qu'il mérite. Cependant il demande que l'on ne rejette pas ses essais , *parce qu'ils lui ont coûté*

de la peine , & que l'air & le tour qu'il leur a donnés , sont assez différens de la maniere de la traduction du Magistrat Chartrain. Pouvoit-il demander de meilleure grace une faveur qu'il étoit si facile de lui accorder ? Et ne serois-je pas trop cruel si , sans vous conseiller la lecture de ces informes essais , je ne vous avertissois pas au moins qu'ils ont été imprimés deux fois : la premiere , à la suite des *Considérations* de l'Auteur sur la critique de l'*Enéide* faite par le Comte de Jussac ; & la seconde , à la fin de la version de l'Abbé de Marolles de l'*Achilleïde* de Stace en vers françois.

Je ne vous exciterai pas avec plus de zele à lire le Ravissement de Proserpine mis en vers burlesques par le sieur Coypeau d'Assoucy. Il faut être bien passionné pour les quolibets , les froides & insipides turlupinades , & le mauvais plaisant , pour lire jusqu'au bout un pareil écrit. Je ne parle point des obscénités dont ces sortes d'ouvrages ne sont ordinairement que trop remplis. Il y en a moins cependant dans celui-ci que dans la plupart des autres écrits de cette espece. Mais il y a quelques endroits qui sentent un peu l'impiété , comme

la fade raillerie sur le *Benedicité*, ou la priere avant le repas. Pourquoi amener des sujets respectables dans des ouvrages où l'on n'a pour but que de plaisanter? Celui-ci a été imprimé en 1664. in-12. il est, comme l'original, divisé en trois chants, & les vers sont de huit syllabes.

TRADUCTIONS DE
AVIENUS.

L'âge de Rufus Festus Avienus n'est pas certain. Génébrard & Thevet le mettent dans le second siècle. Crinitus le fixe à l'Empire de Dioclétien. Par une erreur encore plus étrange, le Catalogue de la Bibliothèque du Vatican le recule jusqu'au dixième siècle. L'opinion la plus commune & la plus plausible, est qu'il a vécu sous l'Empire de Théodose & de ses enfans. Vossius, au livre cinquième de ses Poètes latins, en a recueilli toutes les preuves avec beaucoup d'exactitude. Avienus a dédié un de ses ouvrages, intitulé *Ormaritima*, à un certain Probus que l'on soupçonne être le même à qui Claudien, qui vivoit, comme vous venez de le voir, sous Théodose le Grand, en a dédié un des siens. Avienus adresse ses Fables d'Esopé à un nommé Théodose, & l'on croit encore que c'est le même Théodose Macrobe, l'Auteur des

Saturnales , qui vivoit dans ce tems-là. On observe que ce même Macrobe introduit dans ses Saturnales , un interlocuteur à qui il donne le nom d'Avienus , & l'on conjecture que c'est notre Rufus Festus Avienus. Enfin ce qui fournit la preuve la plus concluante ; Saint Jérôme , qui mourut en 421 , parle de Festus Avienus dans son commentaire sur l'Epître à Tite , à l'occasion du passage d'Aratus cité par Saint Paul , & il en parle comme d'un Auteur moderne.

TRADUCTIONS DE
AVIENUS.

On prétend qu'Avienus étoit Espagnol , & c'est en particulier l'opinion de tous ceux de cette nation qui en ont parlé. Mais indépendamment de leur autorité , la connoissance de la langue Punique qu'avoit Avienus , semble donner lieu de croire qu'il étoit non-seulement originaire d'Espagne , mais qu'il étoit même originaire des Provinces d'Espagne où le commerce & les Colonies des Carthaginois avoient rendu commune la langue Punique.

Nous devons à cet Ecrivain deux ouvrages de Géographie en vers latins ; l'un est la traduction en vers hexamètres de la description du monde ou de la *Périégèse* que Denys avoit écrite.

TRADUC-
TIONS DE
AVIENUS.

en vers grecs ; l'autre la *Description de la mer Méditerranée* en vers iambes , sous le titre d'*Ora maritima*. Servius rapporte qu'Avienus avoit mis de plus tout Tite Live en vers iambes ; il est certain qu'il avoit traduit en vers les Phénomènes d'Aratus : enfin on lui donne encore la traduction de plusieurs fables d'Esopé en vers élégiaques , & l'on prétend que l'*Avianus* ou Anianus, à qui la plupart des manuscrits les attribuent , ne doit point être distingué de Festus Avienus.

De ces différens ouvrages , nous n'avons d'entiers que la *Description du Monde* de Denys , les Phénomènes d'Aratus , & les *Fables d'Esopé*. Pour l'*Ora maritima*, il n'en reste que des fragmens , & à l'égard du Tite-Live mis en vers , nous ne le connoissons que par ce que Servius en a dit.

M. Astruc , célèbre Medecin de la Faculté de Paris , ci-devant de celle de Montpellier , nous a donné , dans ses *Mémoires pour l'histoire naturelle du Languedoc* , une Traduction françoise de la description qu'Avienus a faite de la côte de la Gaule Narbonnoise , dans son *Ora maritima*. Cette description commence au vers 565. & finit au

Pag. 70.
& suiv.

vers 622. M. Astruc rapporte le texte à côté de la traduction, & il fait suivre l'un & l'autre de remarques sçavantes & curieuses.

TRADUCTIONS DE
AVIENUS.

Les Fables, prises de celles d'Esoppe, mises en vers par Avienus, n'ont ni la pureté, ni la beauté, ni la grace de celles de Phédre : aussi n'est-on point dans l'usage de les mettre entre les mains des enfans, à qui, selon Quintilien, il ne faut montrer d'abord que ce qu'il y a de plus pur & de plus excellent : c'est peut-être aussi par la même raison que les Fables d'Avienus ont eu si peu de Traducteurs françois, que je n'en connois qu'un seul qui se soit donné cette peine : encore sa traduction est-elle oubliée depuis long-tems, & mérite-t-elle de l'être à cause de son style, qui est extrêmement vieilli. Cette traduction d'ailleurs n'est pas complète.

De quarante-deux Fables que nous avons de Festus Avienus, le Traducteur n'en a mis que vingt-sept en françois. Il a choisi celles qui lui plaisoient davantage, ou qu'il croyoit peut-être les plus utiles aux enfans : car il paroît que c'est principalement pour eux qu'il avoit travaillé. Il abrége d'ailleurs les

Fables de son Auteur plus qu'il ne les traduit : mais il ajoute souvent à la moralité ; & ce qu'il ajoute est de bon sens ; ce sont toujours des maximes de pratique. Cet ouvrage fait partie d'un recueil plus ample de Fables traduites d'Esopé, d'Alphonse, de Poggé, & de quelques autres, imprimé à Lyon en 1484. *in-folio*, avec des gravures en bois qui représentent fort grossièrement le sujet de chaque fable. Le Traducteur est Frere Julien, Religieux Augustin à Lyon, & Docteur en Théologie.

L'Abbé de Marolles, dans sa traduction des Catalectes, & parmi les pièces qu'il a insérées à la suite de sa version de Virgile en vers françois, nous a donné trois fragmens qu'il attribue à Festus Avienus, & qu'il a traduits en vers françois : il intitule l'un *le chant des Syrennes*, l'autre *Allégorie d'Orphée*, & le troisiéme, *les effets de Venus & du vin*. Mais d'où a-t-il pris ces fragmens ? Sur quel fondement les donne-t-il à Avienus ? C'est ce qu'il n'a pas jugé à propos de nous apprendre. Je n'ai rien trouvé qui en approche dans les ouvrages qui nous restent de cet ancien Ecrivain. Mais

il pourroit se faire que ces fragmens m'eussent échappé en parcourant ses poësies.

TRADUC-
TIONS DE
AVIENUS.

Je n'ai pas cru devoir interrompre le compte que je viens de vous rendre de tant de traductions différentes pour vous parler d'un grand nombre de petites pièces des anciens Poëtes Latins, depuis Ennius & Varron jusqu'au siècle de Constantin, que Joseph Scaliger a réunies autrefois en un corps, sous le titre de *Catalectes des anciens Poëtes*, & qu'il partagea en plusieurs livres. On ne connoît pas tous les Auteurs de ces pièces; quelques-unes sont attribuées à différens Ecrivains, & il n'est pas toujours sûr que ceux à qui on en fait honneur en soient les véritables peres. Mais il y en a aussi qu'on ne peut ôter à ceux à qui on les donne. C'est ce que Scaliger n'a pas toujours bien distingué.

La plus grande partie de ces pièces diverses a été traduite en vers françois par l'Abbé de Marolles, & imprimée à ses frais pour en faire, comme il le dit, *de petits présens à ses amis, qu'il honoroit parfaitement*. Il ne s'amusa d'abord qu'à traduire les pièces dont Scaliger avoit formé le premier

livre de son recueil & une partie du
 TRADUC- second ; & il les donna en 1667. in-
 TIONS DES 8°. avec le texte latin. Il avoue que
 CATALEC- cette traduction lui avoit coûté fort
 TES. peu de tems & de peine, & il n'avoit
 pas besoin d'en avertir, on ne s'en ap-
 perçoit que trop. Il en fit même, dit-
 il, une partie pendant que l'on ache-
 voit l'impression de sa traduction des
 Oeuvres de Saint Gregoire de Tours,
 & de celle des Ecrivains de l'Histoire
 Auguste. C'étoit pour se délasser
 des fatigues qu'il prenoit à revoir les
épreuves de ces deux versions, & afin
 de tenir toujours son esprit en halei-
 ne, & ne point laisser refroidir son ar-
 deur pour la poésie. Il avoit d'abord
 traduit ces diverses poésies en prose :
 mais content d'en faire part à ses amis,
 il avoit eu la prudence de supprimer
 une version dont il n'étoit pas lui-même
 satisfait. Il étoit beaucoup plus
 content de celle qu'il fit en vers ; &
 quel éloge n'en fait-il pas dans le dis-
 cours qui termine ce premier recueil ?
 On y voit une ame pleinement satis-
 faite d'elle même, il y parle avec cet
 enthousiasme que la poésie admet, &
 qui lui manquoit toujours quand il vou-
 loit écrire en vers.

Ce fut par une suite de cette pré-
 vention, qu'il promit dès lors de tra-
 duire aussi en vers les autres pièces
 contenues dans les Catalectes dont il
 avoit déjà donné en 1661. une tradu-
 ction en prose dans la seconde partie
 de son *Recueil de diverses pièces d'Ovi-
 de & d'autres Poëtes anciens*, & il ne
 tarda pas à montrer qu'il n'étoit point
 homme à manquer à sa parole. Il enfla
 de cette nouvelle traduction celle qu'il
 fit des œuvres de Virgile en vers, ses
 Considérations sur la critique de l'E-
 neïde par le Comte de Jussac, & quel-
 ques autres de ses écrits dont j'ai eu
 occasion de vous parler. Et en 1675.
 réunissant toutes ces pièces qui font la
 continuation des Catalectes, & qu'il
 augmenta de quelques autres dont il
 n'avoit pas encore publié la traduc-
 tion, il en forma un recueil particulier
 qu'il divisa en deux parties, & qu'il pu-
 blia in - 4°. C'est ainsi qu'il trouvoit le
 secret de se multiplier en quelque for-
 te lui-même, en donnant plusieurs
 fois les mêmes ouvrages sous différen-
 tes formes, malgré le peu de débit
 qu'ils avoient & le mépris même qu'il
 faisoit que le public en faisoit. Vous
 me dispenserez d'entrer dans le détail

TRADUC-
 TIONS DES
 CATALEC-
 TES.

TRADUC-
TIONS DES
CATALEC-
TES.

des pièces que ces divers recueils contiennent : je vous ennuyerois si je ne vous en rapportois que les titres , & je ne finirois point si j'entreprendois de vous marquer les sujets de chacune , & de vous en nommer les Auteurs : je vous ai parlé ailleurs des plus considérables de ces pièces en vous entretenant des autres écrits des Poètes à qui elles appartiennent , ou à qui on les attribue. Je dois seulement vous faire remarquer que la traduction en prose de ces différentes pièces est accompagnée de notes , plus propres ordinairement à ennuyer le lecteur qu'à l'instruire ; & que l'Auteur a supprimé ces notes dans sa traduction des mêmes pièces en vers.



CHAPITRE XXL

*Des Traductions des anciens Poètes
Ecclesiastiques.*

L Orsque je vous ai parlé de la poë-
 sie Morale , j'ai eu soin de vous
 faire observer que le premier usage que
 l'on a fait de la poësie , a été de la con-
 sacrer à la Religion ou à des sujets uti-
 les à la direction des mœurs. Mais cet
 usage ne s'accordant pas ni avec les
 Fables du Paganisme , lorsqu'elles fu-
 rent devenues , en quelque sorte , l'ame
 de la poësie , ni avec la corruption na-
 turelle au cœur de l'homme , combien
 de fois les Poètes ne s'en sont-ils pas
 écartés ? Vous l'avez vû par le détail
 où je suis entré sur les traductions qui
 ont été faites de leurs ouvrages. Les lu-
 mieres mêmes de la Religion chrétien-
 ne , & la pureté de sa morale , n'arrête-
 rent point la licence de la plume d'Au-
 sone. Les premiers Auteurs Ecclesiastiques ne se contenterent point de gé-
 mir de cet abus que l'on continuoit de
 faire de la poësie , plusieurs employe-

TRADUC-
 TIONS DES
 POETES
 ECCLE-
 SIASTIQ.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ECCLES.

rent toute la force de leur éloquence pour le déraciner. Ils y réussirent en partie ; & pendant plusieurs siècles l'on ne vit presque plus que des Poètes aussi sages & aussi vertueux dans leurs écrits , qu'ils l'étoient dans leurs mœurs , par l'observation exacte des préceptes de la sainte Religion qu'ils professoient.

Les uns par des Hymnes où l'onction de la vraie piété se fait sentir , ne s'occupèrent qu'à chanter les louanges du Dieu qui a inspiré les Prophetes. Les autres se sont fait un devoir de publier ses merveilles dans la formation de son Eglise, dans les vertus dont il a rempli ses Saints , dans le courage dont il a animé ses Martyrs. Ceux-ci , fidèles dépositaires de la morale évangélique , en ont établi ou défendu les maximes contre ceux qui l'altéroient : ceux-là ont pris la défense des dogmes de la Foi contre les Novateurs qui osoient la combattre. Lors même qu'ils louoient les Princes de la terre , ou qu'en s'exerçant sur d'autres sujets dont la Religion n'étoit pas l'objet principal , ils empruntoient quelques-unes des couleurs de la poésie profane ; on sentoit toujours que leur Muse étoit chrétienne, & qu'elle

parloit plus pour instruire que pour
plaire.

TRADUC-
TIONS DES
POETES
ECCLES.

Telles sont les idées que vous devez vous former des poësies de Saint Grégoire de Nazianze & de Synesius, Evêque de Ptolemaïde, qui ont écrit en Grec; & parmi les Latins, de celles de Juvencus, Prêtre Espagnol, de S. Ambroise, de Prudence, de Sedulius, de Saint Paulin, de Saint Prosper, d'Alcime Avite, de Sidoine Apollinaire, de Venantius Fortunatus, d'A-rator, de Claudien Mamert, de Boëce, & de plusieurs autres dont il est inutile que je vous fasse l'énumération. L'Histoire Ecclésiastique de M. l'Abbé Fleuri, celle de l'Eglise Gallicane en particulier qui a déjà eu quatre célèbres Jesuites pour Auteurs, & l'Histoire littéraire de la France entreprise par quelques sçavans Benedictins, vous instruiront suffisamment, & beaucoup mieux que je ne le pourrois faire, des actions de ces Poëtes Ecclésiastiques, du genre de leurs poësies, du goût & du génie qui y regnent. Je ne vous parlerai que de ceux dont on a fait des traductions françoises, & il y en a plusieurs dont on n'en a fait aucune. Je n'en connois qu'une des poësies de S. Grégoire de Nazianze: c'est

TRADUC-
TIONS DES
POETES.
ECCLES.

celle de 59. Quatrains de ce S. Docteur rendus en autant de Quatrains françois par l'Abbé de Billy, qui a fait beaucoup de vers tant françois que latins, sans avoir jamais été qu'un Poète très-médiocre en l'une & l'autre langue. Ses *Quatrains sententieux* de Saint Gregoire ont paru avec plusieurs autres écrits du même Traducteur, à Paris en 1576. in-8°. Il est fâcheux qu'un Poète aussi estimable que l'est le saint Prélat, & dont les vers sont si utiles à la Religion, n'ait point trouvé jusqu'ici de meilleur Ecrivain qui ait eu assez de zele pour le faire entendre aux simples Fidèles. Voyez le bel éloge que M. Rollin en fait dans son Histoire ancienne. Saint Gregoire de Nazianze, dit-il, entre autres « ne traitoit dans ses vers » que des sujets de piété qui pussent animer, purifier, instruire ou élever l'ame à Dieu. En y proposant aux Chrétiens une saine doctrine, il en bannit toutes les ordures & toutes les folies de la Fable; & il auroit cru profaner sa plume, que de l'employer à faire revivre dans ses poësies les Divinités payennes que Jesus-Christ étoit venu abolir. »

Synefius, Evêque de Ptolemaïde,
dans

dans la Pentapole , fit à peu près le même usage de la poésie. J'en juge au moins par les dix Hymnes qui nous restent de lui , où il a exprimé ce que la Théologie a de plus élevé , & ce que la piété a de plus tendre. On y trouve cependant quelques manieres de parler & de penser qui se ressentent trop de la Philosophie payenne. Je n'ai vu qu'une traduction de ces Hymnes , un peu trop paraphrasée , dédiée à Henri III. & imprimée en 1581. à Paris. Elle est en vers de trois pieds & demi , où l'alternative des rimes masculines & féminines est régulièrement observée. C'est l'ouvrage d'un jeune homme qui promettoit beaucoup , & qui s'est fait estimer en son tems par d'autres poësies dont je vous parlerai ailleurs. Il se nommoit Jacques de Courtin , sieur de Cissé. C'étoit un Gentilhomme né au Perche , & fils aîné de Jacques de Courtin , Bailli du Perche. Il mourut à Paris le 18. de Mars 1584. âgé d'environ 24. ans. La Croix du Maine & du Verdier parlent de sa traduction des Hymnes de Synesius , & le premier en fait un grand éloge , que Dom Liron , Benedictin , a copié dans sa Bibliotheque Chartraine.

TRADUCTIONS DE
SYNESIUS.

Sans le zèle de ceux qui ont voulu

Tome VI.

P

Bibliothèque.
Chartraine.
pag. 194.

faire entendre aux Fidèles les Hymnes que l'on a insérées dans le Breviaire Romain, & dans plusieurs autres Breviaires, nous n'aurions peut-être aucune traduction des poësies de Saint Ambroise, de Sedulius, de Venantius Fortunatus, de Claudien Mamert, de Théodulfe, Evêque d'Orleans, &c. & nous en aurions moins de Prudence.

Je n'examinerai point ici si toutes les Hymnes que nous avons de Saint Ambroise sont véritablement de ce saint Docteur. Ce point a été fort bien discuté dans la seconde partie du premier volume de l'Histoire littéraire de la France, & dans le tome septième de l'Histoire des Auteurs sacrés & Ecclésiastiques, par Dom Remi Ceillier sçavant Benedictin, Prieur titulaire de Flavigny, en Lorraine. Il est certain que Saint Ambroise a composé plusieurs Hymnes. Il en parle lui-même, & il témoigne qu'un des moyens qu'il employa pour consoler son peuple dans la persécution de l'Impératrice Justine, fut le chant des Hymnes qu'il avoit composées. Il est certain encore que celles que nous avons sous son nom ne sont nullement indignes de son esprit & de sa piété, & que plusieurs an-

ciens Ecrivains n'ont point fait difficulté de les lui attribuer.

Prudence en a fait plusieurs qui sont connues de quiconque assiste aux Offices de l'Eglise. Sedulius est Auteur de l'Hymne *A solis ortus cardine*, & de celle *Hostis Herodes impie*, qui dans le Poëte fait partie de la premiere. Venantius Fortunatus, Evêque de Poitiers, a composé l'Hymne *Vexilla Regis prodeunt*, & beaucoup d'autres qui n'ont point été faites pour être chantées. On lui attribue aussi celle qui commence par ces mots, *Pange, lingua, gloriosi praelium certaminis*. Mais les meilleurs critiques donnent celle-ci à Claudien Mamert. Enfin Théodulfe, Evêque d'Orleans, est Auteur de l'Hymne *Gloria laus & honor*, dont l'Eglise chante les douze premiers vers à la Procession des Rameaux. Les autres poësies de ce Prélat ne sont point traduites, à l'exception de la Description qu'il a faite de son Voyage dans la Gaule Narbonnoise, dans un poëme en vers Elégiaques, intitulé : *Paranesis ad judices*, c'est-à-dire, *Exhortation aux Juges*. M. Astruc qui a traduit & orné de notes cette Description, dans le chapitre 14. de ses *Mémoires pour l'Histoire naturelle de*

TRADUCTIONS DES
HYMNOGRAPHES.

Languedoc, dit que le poëme qui la contient, semble n'avoir d'autre but que d'instruire les Juges de leurs devoirs, mais qu'il y a lieu de soupçonner que Théodulfe ne le composa que pour avoir occasion de parler de la commission d'Envoyé dans la Gaule Narbonnoise, dont il avoit été honoré en 798. & de l'intégrité avec laquelle il s'étoit comporté dans cet emploi. Du moins est-il certain que le Poëte s'y étend beaucoup sur cet article, & qu'il y décrit fort au long, &, ce semble, avec complaisance, la hardiesse de ceux qui avoient tâché de le suborner par des présens, & son attention perseverante à les refuser.

Toutes les hymnes, dont je viens de vous parler, sont remplies de grands sentimens de piété, & souvent d'avis fort utiles pour se conduire chrétiennement & sanctifier toutes ses actions.

Mais si l'on en excepte quelques endroits des Hymnes de Prudence, il ne faut pas y chercher les ornemens de l'art. On apperçoit d'ailleurs dans la plupart beaucoup de fautes de quantité, & une latinité assez mauvaise.

Nicolas Mauroy le jeune, de Troyes, & le sçavant Guy le Fevre de la Bode-

rie , Secrétaire du Duc d'Anjou frere
d'Henri III. & son interprète aux Lan-
gues étrangères , traduisirent toutes , ou
presque toutes ces Hymnes en vers
françois , dans le seizième siècle. La
traduction de Mauroy parut dès 1527.
in-4°. avec figures ; & cette date suffit
pour vous faire comprendre que le lan-
gage de cette traduction est fort barba-
re , & que la versification en est très-
mauvaise. :

TRADUC-
TIONS DES
HYMNO-
GRAPHES.

: L'Auteur n'employe que des vers
de dix syllabes , où il n'observe point
l'alternative des rimes masculines & fé-
minines. Outre le pluspart des Hymnes
des Anciens qui sont dans le Breviaire
Romain , on en trouve plusieurs autres
de divers Auteurs dans sa collection , &
en particulier celles qui se chantoient
de son tems dans le Diocèse de Troyes.
Cette traduction est fort paraphrasée ;
elle est dédiée à *Madame Marguerite de*
Valois , Reine de Navarre , sœur unique
du Roi de France. La dédicace consiste
en un Sonnet qui commence ainsi :

Du Bon du cœur , à vous Dame puissante ,
Haute , illustre , je dédie & présente
L'œuvre présent ; vous plaise à grey le prendre ,
Car sur ma foi je ne euyde mesprendre ,
Enrien qui soit ; de cela je me vente , &c.

La devise de Mauroy étoit , *pair ou*

TRADUC-*rien.*

TIONS DES
HYMNO-
GRAPHES.

La version de M. de la Boderie est beaucoup plus littérale ; mais quoique moins ancienne que celle de Mauroy , elle n'est gueres plus supportable du côté du style & de la versification. Elle reçut en son tems les plus magnifiques éloges des Poètes qui avoient alors une grande réputation , & parmi lesquels M. de la Boderie tenoit lui-même un rang distingué. Elle fut même réimprimée deux fois *par le commandement du Roi Henry III.* à qui elle est adressée, dans l'espace d'environ cinq années, en 1578. & en 1582. Mais notre langue & notre poésie se sont tellement perfectionnées depuis , qu'on ne peut lire aujourd'hui cette version qu'avec dégoût. L'alternative des rimes masculines & féminines n'y est pas plus observée que dans la traduction de Mauroy : mais il y a moins d'uniformité que dans celle-ci , parce que la Boderie a employé des vers de toute sorte de mesures. Il ne s'est pas restraint non plus à ne traduire que les Hymnes du Breviaire Romain , il s'est exercé pareillement sur beaucoup d'autres , soit des Anciens , par exemple , de Fortunat , de

Paulin d'Aquilée, de Saint Gregoire Pape, du vénérable Bede, &c. soit des Poëtes plus modernes Latins & Italiens; & il en a ajouté plusieurs qui ne sont que de son invention. Ce qui pourroit faire rechercher aujourd'hui cette collection, c'est que M. de la Boderie, a adressé chaque Hymne à diverses personnes connues alors, dont il nous donne les noms, & nous fait connoître les Charges dont elles étoient revêtues ou les talens qui les distinguoient; ce qui n'est pas inutile pour l'histoire.

TRADUCTIONS DES
HYMNOGRAPHES.

Du reste, si l'on excepte la traduction en vers des deux Hymnes de la Passion, *Vexilla*, & *Pange, lingua... pralium*, &c. donnée par le Cardinal du Perron, les seules traductions estimées des Hymnes des Anciens, sont celles de M. le Maître de Sacy, & du célèbre Pierre Corneille.

M. de Sacy sortoit à peine de Rhétorique lorsqu'il entreprit sa traduction. Voici ce qui y donna lieu, comme je l'apprends d'une Lettre manuscrite, copiée sur l'original même de M. de Sacy. Madame le Maître, sa mere, lui avoit envoyé, & à ses trois autres freres, un présent convenable à leur âge, & qui étoit le fruit du travail de

cette Dame. M. de Sacy se chargea de l'en remercier en son nom & au nom de ses freres. La Lettre étoit en prose & en vers : l'esprit & la délicatesse y regnoient. Madame le Maître connut par-là le talent de son fils pour la poësie ; elle lui demanda de l'employer à traduire pour elle en vers françois quelques-unes des Hymnes de l'Eglise. M. de Sacy obéit , & s'acquitta avec succès de ce que Madame sa mere lui avoit demandé. Elle l'engagea de continuer ce travail à ses heures de loisir ; & il se trouva qu'à la fin M. de Sacy avoit traduit toutes ces Hymnes. Il les revit dans la suite , on les recueillit , & ce sont celles que l'on a dans les *Heures* dites de *Port - Royal* , ou du sieur Dumont , qui furent dédiées au feu Roi , imprimées en 1650. & qui ont été si souvent réimprimées depuis.

L'Auteur parlant de sa traduction des Hymnes dans son avis au Lecteur, dit « qu'il a tâché d'y garder toute la finesse délicate que demande une traduction de vers en vers , qui veut que lorsque le sens tout simple seroit trop bas , on l'exprime d'une maniere noble & figurée pour le relever & l'embellir. » Il ajoute , que « quoiqu'il y ait en plu-

» fleurs de ces Hymnes une simplicité
 » sainte qui les fait moins estimer de
 » ceux qui connoissent & qui aiment la
 » poésie latine, il y en a néanmoins qui
 » sont fort belles, & exactes même dans
 » la structure des vers, comme sont
 » celles qui ont été faites par saint Am-
 » broise, par Prudence, & par Sédule,
 » anciens Auteurs Ecclesiastiques. » Je
 ne vous rapporte point d'exemple de
 cette traduction de M. de Sacy; elle est
 entre les mains de tout le monde. M.
 l'Abbé de Lomenie de Brienne en a
 inséré une partie dans le premier volu-
 me du Recueil de poésies chrétiennes
 & diverses, dédié à M. le Prince de
 Conti.

Il n'y avoit gueres que quelques mois
 que la traduction de M. de Sacy étoit
 répandue, lorsque le Pere Adam, Je-
 suite, qui s'étoit fait quelque réputa-
 tion par ses prédications, publia une
 version nouvelle de la plupart des mê-
 mes Hymnes. Elle étoit aussi en vers
 françois, & le Traducteur espéroit, sans
 doute, que le public ne manqueroit
 point de décerner à son ouvrage tous
 les honneurs qu'il accordoit à celui de
 M. de Sacy; mais celui-ci étoit Poète;
 & le Pere Adam ne l'étoit point. Le

public éclairé continua d'accorder ses suffrages au premier Traducteur , & les refusa au second. Je ne fais point si le Pere Adam en conçut quelque jalousie, une grande ame n'est pas ordinairement susceptible de cette passion. Mais il faut avouer que l'on ne ménagea point le Traducteur en cette occasion. M. de la Tour, ou plutôt, comme on le croit, M. le Roi Abbé de Haute - Fontaine, publia une assez longue Lettre, où il dévoila trop clairement les défauts principaux de la nouvelle traduction, & il en adressa l'examen au Pere Adam lui-même. Vous pouvez lire cette Lettre, qui contient 66. pages in-4°. & qui a été imprimée en 1651. C'est une pièce très-mortifiante pour celui qui en est l'objet.

Le critique y justifie tous les reproches qu'il fait à celui qu'il censure, en rapportant un grand nombre d'endroits de la traduction du Pere Adam; & à la fin de sa Lettre il réunit ces endroits, qu'il met en opposition avec le texte latin des Hymnes, & la traduction de M. de Sacy : ce qui eut été plus que suffisant pour montrer combien celle-ci étoit supérieure à l'autre du côté de l'exactitude, de la pureté de l'expres-

Bon , de l'énergie de la versification ,
 en un mot de toutes les qualités qui
 constituent une bonne traduction.

TRADUC-
 TIONS DES
 HYMNOS-
 GRAPHS.

Il n'appartenoit qu'au célèbre Pierre
 Corneille , ou à un Poëte animé du mê-
 me génie , d'entrer en lice avec Mon-
 sieur de Sacy. Corneille l'osa en effet ,
 & le succès justifia une hardiesse qui ne
 pouvoit qu'être heureuse après tant de
 preuves qu'il avoit déjà données de ses
 talens poétiques. Sa traduction parut au
 commencement de l'année 1670. à la sui-
 te de celle de l'*Office de la Sainte Vier-
 ge* , traduit en françois , tant en vers
 qu'en prose.

La simplicité & la naïveté du livre de
 l'Imitation , se perdent dans la pompe
 des vers que Corneille avoit employés
 dans la traduction de ce livre. Mais les
 Hymnes demandent en quelque sorte
 cette grandeur & cette pompe ; & par
 cet endroit , la traduction de ces diffé-
 rentes pièces convenoit davantage à
 Corneille. Aussi est-il presque toujours
 beaucoup plus Poëte dans sa version ,
 que ne le sont les Poëtes mêmes qu'il
 a traduits. Sa versification est commu-
 nément soutenue , harmonieuse , noble :
 mais il y a aussi des négligences , des
 vers foibles , quelques tours forcés ,

TRADUC-
TION DES
HYMNO-
GRAPHES.

quelques expressions moins propres que celles qu'il auroit dû employer. M. de Sacy & lui ne se sont point astraits à une version littérale ; cependant ils ont moins ajouté au sens du texte qu'ils ne l'ont expliqué. On reconnoît deux grands maîtres dans ces deux versions, & je crois que l'on peut répondre qu'elles vivront l'une & l'autre autant que notre langue subsistera. M. de Sacy m'a paru supérieur à M. Corneille en plusieurs endroits ; mais dans d'autres en plus grand nombre, Corneille l'emporte sur M. de Sacy.

La traduction des mêmes hymnes, publiée en 1705. par Louïs Chaffain, Prêtre, Chanoine de Notre-Dame de Mont-luel, & dédiée à Madame la Duchesse de Bourgogne, est plus littérale, & la versification est fort simple. L'Auteur a conservé dans sa traduction la mesure des vers latins, afin qu'on pût chanter sur les mêmes airs les vers françois ; ce qu'il n'a pû faire, comme il en convient, sans s'éloigner un peu de la délicatesse de la poésie françoise. C'est encore afin de pouvoir appliquer à sa version le chant de l'Eglise, que dans la plupart des pièces il a été obligé de ne se servir que des vers.

masculins , contre les regles ordinaires de notre poésie. Mais l'Auteur n'a voulu qu'édifier , en facilitant aux simples l'intelligence des Hymnes de l'Eglise , & en y joignant ce qu'il appelle *la douceur du chant*.

TRADUCTIONS DES
HYMNOS-
GRAPHES.

Il n'est pas le premier qui ait suivi cette méthode , & qui ait cru y voir de grands avantages. J'ai vû une autre traduction des Hymnes de l'Eglise , imprimée à la fin du siècle dernier , & réimprimée à Orleans en 1703. dont les vers sont aussi composés sur la mesure des vers latins. Je ne fais point de qui nous vient cette traduction. L'éditeur dit que c'est l'ouvrage de plusieurs personnes de piété , & qu'il a seulement pris soin de ramasser ce que chacun d'eux en avoit fait.

Je ne connois point d'autres traductions en vers des mêmes Hymnes ; car pour les versions en prose qui se trouvent dans ce qu'on appelle *des livres d'Heures* , vous me dispenserez de vous en parler.

Prudence , l'un des Hymnographes dont je viens de faire mention , ne s'est point borné aux Hymnes qui font partie de celles que l'Eglise a adoptées ; il en a composé d'autres pour célébrer nos

PRUDENCE.

—
 TRADUC-
 TIONS DE
 PRUDEN-
 CE.

myfteres , ou fur d'autres fujets pieux , qui étant trop longues , ou d'une mefure peu convenable pour le chant , n'ont pû être admifes dans aucun Office Eccléfiastique : telle eft , par exemple , l'Hymne pour la cérémonie du cierge pafchal que l'on allume le Samedi faint , & qui a été traduite en vers Alexandrins par Guy le Fevre de la Boderie.

L'amour de Prudence pour la poëfie Pa porté de plus à chanter les triomphes de plufieurs Martyrs illuftres , & à traiter même en vers quelques matieres Théologiques. Si l'orthodoxie n'y eft pas toujours gardée , vous n'en ferez point furpris quand vous faurez que l'Auteur fut Avocat d'abord , puis Juge , enfuite homme de guerre , & qu'enfin il fut attaché à la Cour de l'Empereur Honorius par un emploi honorable , mais purement féculier.

Dans fon livre *des Couronnes* , ou fes Hymnes pour les Martyrs , il eft fouverainement plus Hiftorien que Poëte : auffi Dom Thierry Ruinart , fçavant Benedictin de la Congregation de Saint Maur , a-t-il inféré prefque toutes ces Hymnes dans fon précieux Recueil des Actes finceres des Martyrs , dont tout le monde connoît la traduction fran-

françoise donnée en 1708. par feu M. l'Abbé Droüet de Maupertuy, en deux volumes *in 8°*. & réimprimée en 1732. & en 1739. en deux volumes *in 12*.

TRADUCTIONS DE PRUDENCE.

Les vers de Prudence ne sont tournés qu'en prose dans cette traduction. Je ne connois que l'histoire du martyre de Sainte Eulalie, & celle du martyre de S. Laurent qui ayent été mises en vers françois : la premiere, par M. de la Borderie ; & l'autre, par M. Gobillon, Docteur de Sorbonne, & Curé de la Paroisse de Saint Laurent, située dans un Fauxbourg de la Ville de Paris, qui porte le nom de ce saint Diacre. Cette derniere traduction, qui est extrêmement paraphrasée, fut d'abord imprimée *in-folio* en caracteres Italiques, & M. de Lomenie de Brienne l'inséra depuis dans le premier volume du *Recueil de poësies chrétiennes, & diverses, dédié à M. le Prince de Conti, par M. de la Fontaine*. Cette paraphrase est en forme de Stances, chacune composée de dix vers, dont les quatre premiers sont de huit syllabes, & les six autres sont Alexandrins. Ce n'est pas une des moindres pièces du Recueil où elle a été réimprimée.

Saint Paulin, Evêque de Nole, si

TRADUC-
TIONS DE
S. PAULIN.

Hist. anc.
tom. 12.

connu par la sainteté de sa vie , par ses ouvrages en prose & en vers ; & par ceux d'Aufone qui avoit été son maître, cultiva avec succès les Muses profanes avant son renoncement au monde.

» Mais après une abdication si rare & si généreuse , dit M. Rollin , il s'étudia à éteindre la plus grande partie de son feu. Il porta même le détachement jusqu'au point de ne se pas soucier de garder l'exactitude de la prosodie.

» Mais dans tout cet air négligé , qui paroît autant dans sa versification que dans le fond même du style de sa poésie , on trouve toujours de certains agrémens naturels , qui font aimer l'Auteur & ses ouvrages. »

Dom Thierry Ruinart a fait imprimer dans ses Actes des Martyrs , deux poèmes de ce saint Evêque en l'honneur de Saint Felix , Prêtre de l'Eglise de Nole. Mais l'Abbé de Maupertuy n'a pas jugé à propos de les traduire. Etoient-ils plus difficiles à mettre en notre langue que les Hymnes des Martyrs par Prudence ? ou le Traducteur a-t-il voulu abrégier son travail ? Cette omission a privé ceux qui n'entendent point la langue latine de connoître le goût & le génie des poésies de Saint Paulin , autant qu'une

version auroit pû donner cette connoissance. Le peu de vers de ce saint & sçavant Evêque que vous trouverez traduits en vers François dans le tome dixième de l'Histoire des Auteurs Sacrés & Ecclésiastiques, par le Révérend Pere Dom Ceillier, doit faire regretter que le Traducteur n'en ait pas donné davantage. Ces fragmens de traductions sont du Révérend Pere Dom Colin, que Dom Ceillier a associé à son travail, & qui a du génie & du goût pour notre poésie. Le Traducteur des Lettres de Saint Paulin, que l'on croit être le Pere Frassen, Cordelier, a traduit en vers le Poëme de ce Saint, qui fait partie de la Lettre de celui-ci, adressée à Licentius, fils de Romanien, qui avoit été disciple de Saint Augustin. Il a traduit de même les vers de Saint Paulin qui sont dans la Lettre trente-deuxième, écrite à Sulpice Severe.

A la suite des poësies de S. Paulin, on a imprimé dans la collection des Poëtes Latins de l'édition de Londres, les *Centons* de Virgile sur divers endroits de l'ancien & du nouveau Testament. C'est un ouvrage singulier, tout composé de vers tirés des écrits de Virgile, que l'on applique à divers faits de

TRADUC-
TIONS DE
S. PAULIN.

FALCONIUS
PROBA.

l'ancien Testament & de la vie de Jesus-Christ, comme si Virgile eût eu lui-même ces faits en vûe. Ces *Centons* ont été imprimés un grand nombre de fois. Mais de qui sont-ils ? c'est ce qui est en dispute parmi les Sçavans.

On a cru long-tems que cet ouvrage étoit d'Anicia Faltonia Proba, qui fut mariée à Sextus Anicius Petronius Probus, Consul en 371. & qui étoit ayeule de la Vierge Démétriaë, à qui saint Jérôme a écrit. D'autres ont prétendu faire honneur de ces Centons à Valeria Proba, femme, dit-on, du Proconsul Adelphius. Mais il me semble que M. Fontanini dans les premiers chapitres du second livre de ses Antiquités de la Colonie Horta, imprimées en latin à Rome en 1708. in - 4°. & réimprimées en 1723. a démontré que les Centons dont il s'agit étoient de Falconia Proba, surnommée Hortana, parce qu'elle étoit de la Colonie Horta; aujourd'hui Ville épiscopale dans le patrimoine de Saint Pierre, & qu'elle n'a dû composer, ou du moins publier son écrit qu'après l'an 393.

De ces trois sentimens, le seul Traducteur de cet ouvrage qui me soit connu, a embrassé le second, comme on

Il voit dès le titre même de sa traduction ; intitulée, *Amas chrétien, ou extrait de la Poësie de Virgile, accommodés au vieil & nouveau Testament, & réduits en deux livres, par Proba Fauconia, femme d'Aldephus Romain, mis en vers françois par le Nomophile Marchois à Lyon 1557.*

TRADUCTIONS DES
CENTONS
DE FALCONIA PROBA.

Ce Traducteur, qui a mis en marge de son ouvrage les citations de Virgile & celles de l'ancien & du nouveau Testament, étoit apparemment Avocat ; & c'est peut-être ce qu'il a voulu faire entendre par le titre de *Nomophile*, ou ami des loix, qu'il a pris. C'est, sans doute, aussi par la même raison qu'il dit dans son Epître dédicatoire *aux Dames de bon vouloir*, qu'on sera peut-être surpris qu'il quitte l'étude de la Jurisprudence pour la poësie, mais qu'il y a une harmonie & un accord entre toutes les sciences.

Saint Prosper, né dans l'Aquitaine, ne s'est pas moins distingué que Saint Paulin par ses poësies. C'étoit un homme laïc & marié, mais qui avoit fait une étude particulière de la Théologie, & sur tout des ouvrages de Saint Augustin. Il fut Secrétaire des Brefs sous le Pape Saint Leon. Le plus considéra-

TRADUCTIONS DE
S. PROSP.

TRADUC-
TIONS DE
S. PROSP.

ble de ses ouvrages en vers est son Poë-
me *contre les ingrats*, dans lequel il ex-
plique en Théologien profond, la doc-
trine Catholique contre les Pélagiens
& les Sémipélagiens.

Rac. Poëm.
sur la Gr. 2.
chant.

Disciple d'Augustin, & marchant sur sa trace,
Prosper s'unit à lui pour défendre la Grace.
Il poursuit l'erreur dans ses derniers détours ;
Et contre elle des vers emprunta le secours.
Les vers servent aux Saints, la vive poésie
Fait triompher la Foi, fait trembler l'Hérésie.

Approb. de
M. God à la
tête de la tra-
duct. du Poë-
me de Saint
Prosper.

En effet, dit M. Godeau, cet ex-
cellent ouvrage est l'abrégé de tous les
» livres de S. Augustin, & contient les
» plus fortes raisons que cet admirable
» Docteur employe pour défendre la
» Foi de l'Eglise, soit contre les Péla-
» giens en général, soit contre Julien
» en particulier. Les expressions en sont
» merveilleuses, & il y a sujet en beau-
» coup d'endroits de s'étonner comment
» ce Saint a pu accorder la beauté de la
» versification avec les épines de sa ma-
» tière. Il y représente sans flatterie l'é-
» tat honteux de la corruption de l'hom-
» me par le péché, & la grandeur des
» ruines de ce chef-d'œuvre des mains
» de Dieu : ce qui sert d'un inviolable
» fondement pour établir la nécessité

» de la grace d'un Rédempteur qui dé-
 » livre les captifs, & non pas qui se
 » contente de faire l'Office d'un Lé-
 » gislateur, ne donnant que des exem-
 » ples & des préceptes. Il y trouve cet
 » accord si difficile entre la grace & le
 » libre-arbitre ; & si ce n'est selon les
 » maximes de la Philosophie, c'est selon
 » les préceptes de l'Evangile : si la rai-
 » son superbe n'y est point satisfaite,
 » la foi y est contentée & affermie ; &
 » si l'esprit humain y est réduit en servi-
 » tude, cette captivité y devient douce
 » & y paroît honorable.

TRADUC-
 TIONS DE
 S. PROSP.

Un autre avantage que l'on a toujours
 apperçu dans ce Poëme, c'est que la
 contrainte des vers & la liberté de l'es-
 prit poétique n'y diminuent rien de
 l'exactitude pour les dogmes de la Foi ;
 & que si le cœur est satisfait des vérités
 importantes qui sont si bien développées
 dans cet ouvrage, l'esprit n'est pas
 moins content d'y trouver les ornemens
 naturels de la poésie, ces charmes qu'on
 ne doit jamais en séparer, & cette har-
 dieffe également agréable & ingénieuse
 que l'on a droit d'exiger d'un Poëte.

Hist. litt.
 de la Fr. v.
 S. p. 381.

L'on remarque néanmoins qu'il s'est
 glissé quelques fautes de quantité ou de
 prosodie dans l'ouvrage de S. Prosper ;

TRADUC-
TIONS DE
S. PROSP

Avant-prop.
de la trad. de
M. de Sacy.

mais on avoue aussi que ce Saint a beaucoup moins fait de ces sortes de fautes, que tous les autres Poètes de son tems.

Tant d'avantages réunis dans le Poëme contre les ingrats, ont engagé M. le Maître de Sacy de faire paroître en françois un ouvrage si excellent, & de tenter s'il ne pourroit pas même le traduire en vers, « sachant, comme il le » dit, qu'il y a une certaine hardiesse » & un certain élèvement dans la poësie, qui ne se peut rendre en prose » avec tant d'adresse, qu'il ne se perde » toujours beaucoup de la grace, & » souvent même de la force des expressions & des pensées. » Mais combien n'a-t-il pas dû lui en coûter pour entrer, aussi-bien qu'il a fait, dans l'esprit de son Auteur, pour exprimer ses sentimens avec tant d'exactitude & de fidélité, pour rendre beauté pour beauté & figures pour figures, lorsqu'il est arrivé que les mêmes graces ne se rencontroient pas dans les deux langues ?

Aussi le Traducteur a-t-il apporté à son ouvrage tout le soin & toute l'application que l'on avoit lieu d'attendre d'un si beau génie. Et ce n'est pas sans raison qu'il dit lui-même, « qu'il s'est » efforcé d'éviter également les deux

» extrémités où tombent aisément ceux
 » qui traduisent, dont l'une est une li-
 » berté qui dégénere en licence, & qui
 » rend le Traducteur semblable à un
 » Peintre qui voulant représenter le vi-
 » sage d'un homme, en fait un tout dif-
 » férent selon son imagination & sa fan-
 » taisie ; & l'autre est un assujettissement
 » qui dégénere en servitude, & qui
 » rend une traduction semblable au mo-
 » dèle qu'elle a voulu exprimer, com-
 » me un homme mort est semblable à
 » un homme vivant.

Cette double traduction de M. de
 Sacy, l'une en prose & l'autre en vers,
 parut dans le même volume dès 1647.
in-4°. & elle a été réimprimée en 1717.
in-12. avec la Lettre du même Saint
 Prosper à Rufin pour la défense de Saint
 Augustin, & les véritables sentimens du
 premier touchant la grace & le libre ar-
 bitre, tirés de ses autres ouvrages.

A la suite du poëme contre les in-
 grats, M. de Sacy a traduit également
 en prose & en vers trois petites pièces
 de Saint Prosper : les deux premières,
 l'une de douze vers, & l'autre de qua-
 torze, sont des Epigrammes contre un
 adversaire de Saint Augustin. La troi-
 sième pièce, précédée d'un avertisse-

ment écrit en prose par Saint Prosper, & traduit de même par M. de Sacy, pour titre, *Epitaphe des Hérésies de S. PROSP. Nestorius & de Pélage*. Cette pièce est en vingt-quatre vers élégiaques. Toutes les trois ont beaucoup d'affinité avec la matière qui est traitée dans le Poëme contre les ingrats.

Nous avons encore sous le nom & parmi les œuvres de S. Prosper 97. Epigrammes, ou cent six, selon la division qui en a été faite dans la dernière édition des ouvrages du saint Docteur, donnée en 1711. par les soins de Luc-Urbain Mangeant, Prêtre. Ce sont autant de vérités & de sentences tirées de Saint Augustin, & c'est le titre que portent ces Epigrammes. Saint Prosper écrivoit d'abord ces Sentences en prose, & ensuite il les tournoit en vers, tant pour s'exercer à ce genre d'écrire, que pour se rendre ces maximes plus familières, & pour les mieux imprimer dans la mémoire de ceux qui aiment la poésie.

Plusieurs critiques ont douté si toutes ces Epigrammes étoient de Saint Prosper, mais leur doute ne paroît pas fondé. Tous les manuscrits, toutes les éditions les lui attribuent ; & le plus grand nombre

bre des critiques qui en ont parlé, les regardent comme son ouvrage. Les Auteurs de l'histoire littéraire de la France prétendent même qu'on l'y reconnoît à chaque vers & surtout à l'application qu'il y apporte, soit à expliquer, soit à défendre les vérités de la grace du Sauveur. Thomas Jardin, Prêtre, Vicaire de Beaujeu, a réduit ces Epigrammes en quatrains françois, & y a ajouté quelques sentences tirées de Saint Irenée & de Tertullien, qu'il a traduites aussi en forme de quatrains. Cette traduction a été imprimée en 1584. à Lyon par Benoît Rigaud *in-8°*. du Verdier la cite dans sa Bibliothèque françoise; il en est parlé aussi dans l'avertissement du tome quatrième de l'Histoire littéraire de la France.

Boëce, principal Ministre d'Etat sous Théodoric Roi des Goths, est mis aussi au nombre des Poètes, à cause des vers qu'il a inserés dans ses cinq livres *de la consolation de la Philosophie*, qu'il composa dans la prison où Théodoric l'avoit fait enfermer. On a plusieurs traductions de cet ouvrage imprimées, dont la premiere est, je crois, celle de Jean de Meun, dit Clopinel, *composée à la requête de Philippe IV. Roi de France*.

TRADUC-
TIONS DE
BOECE.

TRADUC-
TIONS DE
BOECE.

ce, & imprimée à Lyon en 1483. in-
folio ; & la dernière est celle de Nico-
las Regnier, Chanoine Regulier de la
Congregation de sainte Genevieve,
frere de M. l'Abbé Regnier des Ma-
rais, publiée en 1676. à Paris in-12.
M. Galland dans son discours sur quel-
ques Poëtes anciens, imprimé au tome
second des Memoires de l'Académie des
belles Lettres, parle aussi de deux tradu-
ctions fort anciennes, toutes en vers, du
même écrit. Mais comme cet ouvrage de
Boèce n'appartient proprement qu'à la
Philosophie, & qu'il est beaucoup plus
en prose qu'en vers, je me reserve à
vous parler de ces diverses traductions
lorsque je vous entretiendrai des ouvra-
ges concernant la Philosophie.

TRADUC-
TIONS DE
MARBO-
DUS.

Je renvoye pareillement aux écrits
sur l'Histoire naturelle le Poëme que
l'on a imprimé parmi les ouvrages de
Marbodius, Evêque de Rennes, avec
une ancienne version en vers du même
Poëme qui commence ainsi :

Evax fut multe riche Réis,

Lu Regne tint des Arabais.

Si vous êtes curieux d'en savoir main-
tenant davantage sur ce Poëme, & le

tems auquel on croit qu'il a été composé, vous pouvez lire ce qu'en ont écrit les Auteurs de l'histoire littéraire de la France, au tome second de leur ouvrage, depuis la page 335. jusqu'à la page 340. Pour moi je finis ici mes foibles recherches pour continuer celles qui me restent à faire de nos traductions des poètes Latins que l'on peut appeller modernes par rapport à ceux dont je vous ai parlé jusqu'à présent. Comme ce détail n'occupera pas beaucoup de terrain, j'espere de commencer à vous entretenir aussi la première fois des Traités historiques sur notre poésie, & des ouvrages de nos Poètes.

TRADUC-
TIONS DE
MARBO-
DUS.

Fin du Tome VI.



BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE.

On a rangé ce Catalogue suivant l'ordre des matieres qui sont traitées dans cet ouvrage : & afin que l'on trouve sans peine les jugemens que l'on porte des livres dont il y est fait mention , on indique ici les pages où il en est parlé. On a cru aussi devoir insérer dans ce Catalogue quelques écrits concernant les mêmes matieres , dont on ne dit rien dans l'ouvrage ; mais ces derniers sont en petit nombre.

SUITE DE LA CINQUIEME PARTIE. ,

Traductions Françaises des anciens Poëtes
Latins.

Traductions de Caton & de Lucrece.

L Es mots dorés de Caton, en François , & en Latin : avec bons & très-utiles enseignemens, proverbes, adages, autorisés, & dits moraux des Saiges, prouffitables

BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE. 365

à ung chascun : ensemble plusieurs questions énigmatiques , (par *Pierre GROSNET*) imprimées nouvellement à *Paris* , avec privilege (accordé à *Jean Longis*) le 9. Février 1530. in-12. Voyez tome 5. pag. 4. & suiv. & pag. 8.

La même traduction , avec les mêmes pièces , à *Paris* , pour la veuve de *Jean Bonfons* , sans date , in-16. *ibid.* p. 5. & 6.

Second volume des mots dorés du grand & saige *Caton* , par le même , à *Paris* , 1553. in-8°. *ibid.* pag. 6

Les quatre Livres de *Caton* pour la doctrine de la jeunesse , par *F. H.* (*François HABERT d'Issoudun en Berry*) , à *Paris* , par *Nicolas Bonfons* , sans date : mais en 1530. in-12. — *Item* , les quatre Livres de *Caton* pour la doctrine des mœurs , faits par *Quatrains* , avec les *Epigrammes* moralisées , par le même , à *Lyon* , chez *Claude Marchant* , 1552. in-12. — *Item* sous cettire : Les mots dorés de *Caton* en François , par le même , à *Caën* , 1579. in-12. t. 5. pag. 6. & suiv.

Version des Sentences Catoniennes , par *Gilles THOMAS* , Professeur en l'Université de *Paris* , à *Paris* , 1624. in-12. t. 5. pag. 8.

Traduction des mêmes Sentences , par *Mathurin CORDIER*. t. 5. pag. 8. 9.

Caton moralisé par exemples , en prose ,



L Es six Livres de Lucrece de la nature des choses, traduits par *Michel de MAROLLES*, Abbé de Villeloin, à Paris, 1650. in-8°. — *Item*, seconde édition, revue, corrigée, & augmentée de Tables & de Remarques nécessaires : à quoi sont ajoutées les petites notes Latines de Gifanius, & la vie d'Epicure, contenant la doctrine de ce Philosophe, tirée de Diogene de Laërce. à Paris 1659. in-8°. tom. 5. pag. 12. & suiv.

Les six livres de Lucrece de la nature des choses. Ouvrage difficile que l'Auteur (le même Abbé de Marolles) a essayé de représenter clairement & naïvement, par celui qui fut imprimé en prose dès l'année 1649. avec privilege du Roi. Troisième édition (parce qu'il y en avoit eû deux de la traduction en prose) à Paris, de l'imprimerie de Jacques Langlois, fils, 1677. in-4°. tom. v. pag. 18. & suiv.

Lucrece, de la nature des choses, en Latin & en François, avec des Remarques, par *Jacques PARRAIN*, Baron des COURRES, à Paris, 1685. 2. vol. in-12. — *Item*, Paris, 1708. 2. vol. in-12. — *Item* en Hollande, 1692. 2. vol. in-12. t. 5. pag. 19. & suiv.

Traduction du commencement de Lucrece en vers François, par le sieur d'Har-

NAULT, dans le tome second du Recueil des pièces curieuses & nouvelles, à la Haye, 1694. in-12. — Item dans le tome premier du Recueil de pièces choisies, tant en prose qu'en vers, publié par Bernard DE LA MONNOYE, à la Haye, (Paris, chez Emeri) 1714. in-12. — Item, dans le Journal littéraire de la Haye, tome quatrième, seconde partie, 1714. in-12. tom. 5. pag. 22. & 23.

Traduction de deux endroits de Lucrece sur le mont Etna, l'un du premier livre, l'autre du sixième, en vers François, par Michel DE MAROLLES, dans la premiere partie de sa Traduction en vers de toutes les Oeuvres de Virgile, à Paris, 1673. in - 4°. & dans la seconde partie de ses Considérations sur la critique de l'Enéide, faite par Claude Comte de Jussac, tome 5. pages. 23. 24.

Traduction des soixante - onze premiers vers du premier livre de Lucrece, en vers François, par le même, dans la seconde partie des Considérations dont on vient de parler. tom. 5. ibid.

Description de la peste, traduite du sixième Livre de Lucrece, par M. Freron. t. 5. pag. 25.



*Traductions de Catulle, & du Per-
vigilium Veneris.*

L Es Oeuvres de Catulle de la Traduc-
tion de *Michel DE MAROLLES*, Abbé
de Villeloin, avec des Remarques; & le
texte Latin, à Paris, 1653. in-8°. t. 5. p.
26. & suiv.

Les Amours de Catulle (ouvrage mêlé
de vers & de prose) par *Jean DE LA CHA-
PELLE*, de l'Académie Française, à Paris,
1680 in-12. — Item à Amsterdam, 1699.
in-12. & dans le tome premier des Oeuvres
de *M. de la Chapelle*, à Paris, 1700. in-12.
t. 5. pag. 28. & suiv.

Diverses pièces de Catulle, savoir, l'E-
pithalame de Julie & de Manlius, le Chant
nuptial, & celui des nœces de Pelée & de
Thétis, traduites en vers François par l'Ab-
bé de *MAROLLES*, dans le tome premier de sa
traduction de Virgile en vers François, à Pa-
ris, 1673. in-4°. t. 5. p. 30. & 31.

Diverses pièces de Catulle, traduites en
vers par un Anonyme, dans le *Recueil in-
titulé: Nouvelles poësies amoureuses, ga-
lantes & récréatives.* Paris, 1668 & 1673.
in-12. t. 5. p. 31.

L'Elégie cinquième de Catulle, traduite
en vers François par *Jean NICOLE*, Préfi-
dent à Chartres, dans le *Recueil de ses œu-*

Dres., en 1684. &c 1705. t. 5. p. 31.

Le Moineau de Cloris, traduction de Catulle, par M. RICHER, t. 5. p. 31.

Plusieurs Epigrammes, traduites ou imitées de Catulle, dans les Lettres de M. ROGER DE BUSSI-RABUTIN, t. 5. p. 31.

Remarques sur quelques Epigrammes de Catulle, dans le nouveau *Mercur* imprimé à Trevoux, Septembre, & Octobre, 1708. in-12. t. 7. p. 28.

Les noces de Thétis & de Pelée, Poème de Catulle, traduit en vers François, avec des Remarques, par M. L. G. (Monsieur LE GENDRE, fils) à Lyon, 1701. in-12. tome 2. p. 30. 31.



E Loges de Venus pour faire un recit en son honneur la veille de sa Fête (ou traduction en vers François du *Peruigilium Veneris*, attribué autrefois à Catulle) par Michel DE MAROLLES, Abbé de Villeloin, dans la première partie de sa traduction de toutes les Oeuvres de Virgile en vers François, à Paris; 1673. in-4°. t. 5. p. 37. 38.

Les veillées de la Fête de Venus, en deux Cantiques (traduction en vers François du même ouvrage) par Jean BOUHIER, l'un des Quarante de l'Académie Française, ancien Président à Mortier au Parlement de Dijon, dans son *Recueil de traductions en*

vers François, &c. à Paris, 1738. in-12. 5. p. 34. & suiv.

Conjectures du même sur les mêmes Poèmes, en deux Lettres adressées au P. Oudin, Jésuite, dans les nouvelles littéraires de du Sauzet, tome quzième, seconde partie, à Amsterdam, 1720. in-12. tom. 5. pag. 34. & suiv.

Les mêmes Conjectures augmentées, avec d'amples Remarques sur les deux Cantiques, dans le Recueil de traductions du même en vers François, &c. à Amsterdam, 1737. in-8°. & à Paris, 1738. in-12. avec les Remarques de M. de la Monnoye, & celles de M. l'Abbé de Longuerue sur les mêmes Cantiques, t. 5. p. 34. & suiv.

Traduction (en prose) d'une ancienne Hymne sur les Fêtes de Venus, avec des Remarques critiques sur la même pièce (& une préface historique & critique), (par le Pere Noël Etienne SANADON, Jésuite) à Paris, 1728. in-18. Cette traduction est imprimée à la suite du texte d'Horace de l'édition du même Pere Sanadon, tom. 5. pag. 38. & 39.

*Traductions des Mimes de Laberius,
& de Publius Syrus.*

P Rologue de Laberius, Chevalier Romain, traduit en vers François par Michel de MAROLLES, Abbé de Villeclom,

dans sa traduction des Catalectes des anciens Poètes, t. 5. p. 41.

Le même Prologue, traduit en prose, par Charles ROLLIN, dans le tome premier de sa Maniere d'étudier, &c. de la seconde édition, t. 5. p. 41.



L Es Mimes de Publian, traduites en François par Charles FONTAINE, Parisien, à Lyon, par Jean. Citois, 1557. in-8°. tom. 5. pag. 43, 44.

Les mêmes, traduites par Ch.... P.... à Paris, 1561. in-12. t. 5. *ibid.*

Les mêmes, par I. D. S. M. à Paris, chez Vincent Sertenas, 1561. in-12. tom. 5, *ibid.*

Les Sentences de Publius Syrus, traduites en prose : avec le texte latin, des remarques, & la vie de l'Auteur, par J. ACCARIAS DE SERICIONNE, Avocat aux Conseils, à Paris, 1736. in-12. tom. 5. pag. 44. & suiv.

*Traductions de Virgile en vers
Français.*

L Es Eneydes de Virgile, tranfletez de Latin en François, par Messire Octavian DE SAINT GELAIS, en son vivant Evêque d'Angoulême, revues & corrigées

Qvj

par Maître Jehan DIVRY, Bachelier en Medecine : imprimés à Paris le 6 jour d'Avril 1509. pour Antoine Verard, in-fol. sur velin, avec figures enluminées. tom. 5. pag. 49. & suiv.

Les Eneydes de Virgile, tranflatées de Latin en (vers) François, par Meffire Octavian DE SAINT-GELAIS, en son vivant Evêque d'Angoulesme, à Paris, chez Galiot Dupré 1529. in-folio. Cette édition est en caractères Gothiques, & avec figures; l'impression est de Nicolas Couteau pour Galiot Dupré. — Item, la même traduction, à Paris, chez Jean Longis, 1540. in-folio, en caractères Gothiques, tome 5. pag. 49. & suiv.

Les Bucoliques de Virgile Maron, par rime, tranflatées de Latin en François, par Guillaume MICHEL, dit de Tours, avec l'exposition & comment, en prose, nouvellement imprimées. à Paris pour Jehan de la Garde, 1516. in-8°. — Item, avec l'Eneïde traduite par Octavien de Saint Gelais, à Paris, 1529. & 1540. in-folio. tom. 5. p. 157. & suiv.

Les Géorgiques de Virgile Maron, tranflatées de Latin en (vers) François, & moralisées, par Guillaume MICHEL, dit de Tours, à Paris, chez Durand Gerlier, 1519. in-8°. en caractères Gothiques, tom. 5. *ibid.*

Les mêmes, réimprimées en 1529. & 1540. avec l'Eneïde traduite par Octavien de Saint Gelais, à Paris, chez Galliot

Dupré in-folio. tom. 5. ibid.

Le premier livre des Géorgiques de Virgile , traduit en vers François de dix syllabes , par Jacques PELETIER , du Mans , & dédié à M. le Cardinal du Bellay , dans les Oeuvres poétiques de l'Auteur , à Paris , chez Michel Vascosan , 1547. in-8°. tom. 5. pag. 63. & suiv.

La cinquième Eglogue des Bucoliques de Virgile , translatée de Latin en (vers) François (avec d'autres poësies) par Fermand DE BEZ (depuis Principal du Collège le Beauvais , & Recteur de l'Université de Paris) à Paris , chez Chrestien Wechel , 1548. in-4°. t. 5. p. 72.

Les quatre livres des Géorgiques de Virgile , traduits en carme François , par Richard LE BLANC , & dédiés à très-illustre Princesse , Madame Marguerite de France , Duchesse de Berry , sœur unique du magnanime Roi Henri second de ce nom , à Paris par Charles l'Angelier , 1554. in-8°. t. 5. p. 56. & 57.

Les Eglogues de Virgile , traduites en carmes François , la première par Clement MAROT , & les neuf autres par Richard LE BLANC , avec le texte Latin en marge , à Paris , par Charles l'Angelier , 1555. in-8°. t. 5. p. 52. & suiv.

Les deux premiers livres de l'Enéide de Virgile , translatés de Latin en (vers) François , par M. Loys DES MAZURES , pre-

mier Secrétaire de M. le Cardinal de Lorraine, à Paris chez Chrestien Wechel, 1547. in-4°. t. 5. p. 64. & suiv.

Les quatre premiers livres de l'Enéide de Virgile, translatés de Latin en (vers) François, par Loys DES MAZURES, Tournisien, cy-devant Conseiller & premier Secrétaire de très-illustre Prince Jean Cardinal de Lorraine; & depuis la mort d'ice-lui, en même état & degré, au service de très-excellente Dame Chrestienne de Danemarck, Duchesse Douairiere de Calabre, Lorraine, Bar, Gueldre, Milan, &c. & de M. son Fils, Charles, de Lorraine, Duc desdites Duchés, à Paris, par Charles l'Angelier, 1554, t. 5. *ibid.*

L'Enéide de Virgile, Prince des Poëtes Latins, translatée de Latin en François, par Louis DES MAZURES, Tournisien, à Lyon par Jean de Tournes, 1560. in-4°. — La même Traduction, avec les carmes Latins correspondans verset pour verset: le tout revû & corrigé de nouveau, à Paris chez Jean Borel, 1567. in-8°. — La même, dans les deux éditions des Bucoliques & des Georgiques traduites par Richard le Blanc, à Paris chez Claude Micart, 1574 & 1578. in-16. — La même, à Lyon, chez Paul Frélon, en 1586. in-16. tom. 5. *ibid.*

Les Oeuvres de Publie Virgile Maron, Prince des Poëtes Latins, traduits de Latin en (vers) François: Les Bucoliques & Georgiques par Clement MAROT & Richard

DE BLANC : & les douze livres des *Ænéides* par *Loys DES MAZURES*, Tournisien, nouvellement revus & corrigés; avec les carmes Latins correspondans verset pour verset, à Paris, chez *Claude Micart*, 1574. in-16. tom. 5. pag. 74.

Les Oeuvres de Publie Virgile Maron, Prince des Poëtes Latins, traduits de Latin en François : Les *Bucoliques* & *Georgiques* par *Clement MAROT* & *Richard LE BLANC* : & les XII. livres des *Enéides* par *Loys DES MAZURES*. Et de nouveau, outre les précédentes impressions, a été adjousté un XIII. livre par *Mapheus*. Ensemble les *Epigrammes* selectes de Virgile, qui ont été nouvellement traduits de Latin en François, correspondant l'un à l'autre, par *Pierre DE MOUCHAULT*, à Paris, chez *Claude Micart*, 1578. in-16. t. 5, *ibid.*

Le quatrième livre de l'*Enéide* de Virgile, traduit en vers François; La Complainte de Didon à Enée, prinse d'Ovide; & autres œuvres de l'invention du Traducteur, par J. D. B. A. (*Joachim DU BELLAY*, Angouvin) à Paris, par *Vincent Certon*, 1552. in-12. — Item avec d'autres ouvrages de l'Auteur en 1553. in-8°. 25. pag. 79. & *suiv.*

Deux livres de l'*Enéide* de Virgile, le quatrième & sixième, traduits en (vers) François, par *Joachim DU BELLAY*, Angouvin; avec la Complainte de Didon à Enée, prinse d'Ovide : la mort de Palimure, du cinquième livre de l'*Enéide*; & l'Adieu aux

Muses, pris du Latin de Bucanan, à Paris, de l'imprimerie de Frederic Morel 1561. in-4°. — Item dans les éditions des Ouvrages de du Bellay, Paris, chez Frederic Morel. 1569. in-8°. — Item imprimées à Paris par Pierre le Voitrier, imprimeur du Roi ès Mathématiques, en 1584. in-12. — Item, à Rouen, 1597. in-12. t. 5. pag. 72. & suiv.

Les quatre premiers livres de l'Enéide, traduits en vers héroïques, par Pierre TREDEHAN, Angevin, à Genève, chez Abel Rivery, 1574. in-8°. t. 5. p. 76.

Les Bucoliques & les Géorgiques de Virgile, traduits en vers héroïques, par le même, avec la vie du Poète, à Genève, chez Baptiste Pignereul, 1580. in-8°. tom. 5. pag. 76.

Les Oeuvres de Virgile Maron, traduites de Latin en (vers) François, par Robert & Antoine LE CHEVALIER D'AGNEAUX, freres, de Vire en Normandie, dédiées au Roi (Henri III.) à Paris, chez Thomas Perrier 1582. in-4°. — Les mêmes, avec le même titre, seconde édition, avec le texte Latin en marge, à Paris chez Guillaume Auvray, (beaufreire de Perrier) 1583. in-8°. — Les mêmes, troisième édition; avec le texte Latin en marge. à Paris, chez David le Clerc, 1607. in-8°. tom. 5. pag. 77. & suiv.

Partie du premier livre de l'Ænéide de Virgile) en vers François, sans nom d'Auteur, mais par Jean DAYV DU PERRON, Car.

Finaf, & Evêque d'Evreux, &c. (à Paris, de l'imprimerie de Robert Etienne, 1610. in-4°. — Partie du quatrième livre de l'Enéide, en vers François, par le même. — Les mêmes, dans les Délices de la poésie Française, à Paris, chez Toussaint du Bray, 1620. in-8°. — Les mêmes, dans la seconde partie du Recueil des œuvres du Cardinal du Perron, à Paris, chez Antoine Etienne. 1629. in-fol. t. 5. pag. 82. & suiv.

Le commencement de la Traduction (du premier livre) de l'Enéide, par Jean GALAUT, Avocat au Parlement de Toulouse; dans un Recueil de l'Auteur intitulé : Recueil de divers poèmes & chants Royaux, à Toulouse, 1611. in-12.

Traduction (en vers françois) du premier & du quatrième livre de l'Enéide de Virgile, à commencer où M. du Perron avoit laissé la sienne. Plus la traduction du second & du sixième livres, par Marie DE JARS DE GOURNAY, dans son Recueil intitulé, Versions de quelques pièces de Virgile, Tacite, & Salluste, &c. à Paris, 1619. in-8°. & dans les éditions suivantes des Oeuvres de Mademoiselle de Gournay, in-8°. & in-4°. t. 5. p. 81. & suiv.

. Traduction du second livre de l'Enéide, en vers François, par Jean BERTAUD, Evêque de Sées, dans les Oeuvres de Mademoiselle de Gournay, & dans le Recueil des Poésies de M. Bertaud, à Paris, chez Toussaint du Bray 1620. in-8°. où cette traduction est intitulée : Traduction un peu paraphrasée

du second livre de l'Enéide de Virgile, t.
1. p. 86. & suiv.

Les Bucoliques de Virgile, Prince des Poëtes, traduites en (vers) François, par Pierre DE MARCASSUS, & dédiées à M. de Bassompierre, à Paris, par Antoine Estienne, 1621. in-4°. t. 5. p. 87. 88. 89.

Didon, Tragédie, par Georges DE SCUDERY (où l'on trouve une bonne partie de la narration qu'Enée fait à Didon dans le second livre de l'Enéide) à Paris, 1637. in-4°. t. 5. pag. 92.

L'Enéide, traduite en vers François : première partie contenant les six premiers livres, dédiée à M. l'Eminentissime Cardinal Mazarin : avec les remarques du Traducteur aux marges, pour l'intelligence de la carte, & de l'histoire ancienne, véritable & fabuleuse, par Pierre PERRIN, Conseiller du Roi en ses Conseils, Introduteur des Ambassadeurs & Princes étrangers près la personne de son Altesse Royale M. le Duc d'Orleans, à Paris, des caracteres de Pierre Moreau ; seul Imprimeur & Graveur ordinaire du Roi de la nouvelle imprimerie, 1648. in-4°. — Seconde partie, par le même, contenant les six derniers livres, dédiée à M. le Cardinal Antoine Barberin ; fidèlement traduite en vers héroïques, avec le Latin à côté, & les remarques à chaque livre, pour l'intelligence de l'histoire & de la fable, enrichie de figures en taille douce, à Paris, chez Etienne Loyson, 1658. in-4°. — Item, seconde édition,

vue & corrigée par l'Auteur, à Paris, chez Etienne Loyson, 1664. 2. vol. in-12. 5. p. 24. & suiv.

Les amours d'Enée & de Didon, ou le quatrième livre de l'Enéide de Virgile traduit en vers, par Jean NICOLE, Président Chartres, à Paris, chez de Sercy, 1668. & dans les diverses éditions du Recueil des poésies de l'Auteur, Paris, 1684. 1693. & 705. in-12. t. 5. p. 93. 94.

Le quatrième livre de l'Enéide de Virgile, en vers François, par Gilles BOILEAU; de l'Académie Française, dans ses Oeuvres posthumes, à Paris, 1670. in-12. t. 5. pag. 113. 114.

Les Amours d'Enée & de Didon, poëme traduit de Virgile : avec diverses autres imitations d'anciens Poëtes Grecs & Latins. par M. le Président BOUHIER, de l'Académie Française, à Paris, 1742. in-12.

Didon, Tragédie, par M. LE FRANC, Avocat Général à Montauban, & membre de l'Académie de la même Ville, à Paris, 1734. & en 1746. avec d'autres poésies du même, in-8o. t. 5. p. 114. & suiv.

Divers endroits choisis de l'Enéide de Virgile, mis en vers François, par Jean DESMARETS DE SAINT SORLIN, de l'Académie Française, dans son livre intitulé : La comparaison de la Langue & de la Poësie Française, avec la Grecque & la Latine ; & des Poëtes Grecs, Latins & François.

Recueil des Traductions de quelques vers de l'Enéide de Virgile, dont il y en a qui se trouvent allegués dans les Auteurs de l'histoire Auguste, & ailleurs; & plusieurs autres ont été composés depuis, par M. D. M. A. D. V. (*Michel DE MAROLLES, Abbé de Villeloin*) à Paris, 1671. in-4^o. t. 5. p. 116. & suiv.

Toutes les Oeuvres de Virgile traduites en vers François, par le même, divisées en deux parties, dédiées au Roi. Première partie, contenant les Bucoliques & les Géorgiques, & plusieurs autres Poèmes (en particulier tous ceux qui ont été supposez à Virgile) avec des Remarques, des Jugemens sur ceux qui ont traduit Virgile en vers avant Marolles, & sur lui-même, & des Tables très-amples. Seconde partie, contenant les douze livres de l'Enéide, avec des Remarques & des Tables, à Paris, chez Jacques & Emanuel Langlois, 1673. in-4^o. t. 5. p. 120. & suiv.

Partie du premier livre des Géorgiques de Virgile, en vers François, par *Henri-Louis DE LOMENIE DE BRIENNE*, dans le Virgile traduit en vers par Marolles, première partie, 1673. in-4^o. t. 5. p. 126.

Traduction de l'Enéide (en vers François) par *Jean-Renaud DE SEGRAIS*, de l'Académie Française. Première partie, contenant les six premiers livres, à Paris, *Claude Barbin*, 1668. in-4^o. — Se-

grande partie , contenant les six derniers livres , *ibid.* 1681. in-4°. *L'une & l'autre avec les remarques, & une Préface critique à la tête du premier volume* — *Item*, seconde édition , à Amsterdam ; 1700. 2. vol. in-8°. — *Item*, à Lyon , 1719. 2. vol. in-8°. t. 1. p. 101. & suiv.

Les Géorgiques de Virgile , traduites en vers François , ouvrage posthume de M. DE SEGRAIS , (données au public par Hubert LE TORS , Avocat à Avallon) in-8°. à Paris , 1712. avec le portrait de l'Auteur . t. 1. p. 109. 110.

Les Géorgiques de Virgile , traduites en vers François , ouvrage posthume de M. MARTIN , (données au public par M. LE BAS DU COUDRAY , Conseiller honoraire de la Cour supérieure des Comptes & finances de Rouen .) à Rouen , chez Maurry , 1708. in-8°. t. 1. p. 110. & suiv.

Les Bucoliques de Virgile en vers François , par le sieur P... à Paris , chez Claude Barbin , 1689. in-12. t. 1. p. 227. 128.

Les Eglogues de Virgile , traduites en vers François , avec le Latin à côté ; & diverses autres poésies , par Henri RICHER , Avocat au Parlement de Normandie , à Rouen , 1717. in-12. — *Item*, seconde édition , augmentée de la vie de Virgile , à Paris , 1736. in-12. t. 1. p. 129. 130.

Les Eglogues de Virgile , traduites en vers François , par M. l'Abbé de LA ROCHE.

dans ses Oeuvres mêlées, à Paris, 1732. in-12. t. 5. p. 130. & suiv.

Les Eglogues de Virgile en vers François (par M. GRESSET, alors Jésuite) *dans le recueil intitulé : les Poësies de M. G. à Blois, 1734. in-12. à Amsterdam, 1741. in-12. avec d'autres Poësies du même Auteur; & encore en 1743. à Genève, (oïsen) in-12. avec les mêmes poësies. tom. 5. pag. 121. & suiv.*

Quatrième Eglogue de Virgile, intitulée, Pollion, traduite en vers François, *dans le Mercure de France, Novembre, 1700. t. 5. p. 134.*

Poëme héroïque en quatre chants, traduit du quatrième livre de l'Enéide, *dont il est parlé dans le Mercure de France, mois de Décembre, 1738. t. 5. p. 134.*

Didon, Tragédie, par M. LE FRANC, Avocat Général à Montauban : *dans le recueil de ses poësies, à Paris, 1746. in-8. t. 5. p. 135.*

Traductions de Virgile en vers burlesques.

LE Virgile travesty en vers burlesques de Paul SCARRON, dédié à la Reine, à Paris, chez Toussaint Quinet, 1648. & années suivantes in-4°. — Item le même plusieurs fois réimprimé à Paris in-12. &

Dans le recueil des Oeuvres de Scarron , à Amsterdam , 1737. in-12. par le soin de M. Bruzen de la Martiniere, t. 5. p. 136. & suiv.

La suite du Virgile travesti en vers burlesques, par Messire Jacques MOREAU, Chevalier, Seigneur de Brafei, Capitaine de Cavalerie dans le Regiment de Cuirassiers Espagnols du Comte de Louvignies, *dans l'édition du Virgile travesti par Scarron, à Paris 1730. & dans celle d'Amsterdam 1737.*
 — Autre suite de Virgile travesti, par le sieur LE TELLIER D'ORVILLE OU D'ORVILLIERS *dans les mêmes éditions, t. 5. p. 143. & suiv.*

L'Enéide travestie, livre quatrième, contenant les amours d'Enée & de Didon, (par Antoine FUKETIERE.) *à Paris, chez Augustin Courbé, 1649 in-4°. tom. 5. pag. 145. 146.*

L'Enfer burlesque, ou le fixième livre de l'Eneide travestie, dédiée à Mademoiselle de Chevreuse; le tout accommodé à l'histoire du tems, par M. C. P. D. *joints la copie imprimée à Anvers. à Paris, 1649. in-4°. & in-12. t. 5. p. 149. 150.*

La guerre d'Enée en Italie, appropriée à l'histoire du tems, en vers burlesques, par le sieur BARCIET, *à Paris, François le Coin- te, 1650. in-12. t. 5. p. 149. 150.*

Virgile Goguenard, ou le douzième livre de l'Enéide travesti, puisque travesti y a,

à Paris, chez Antoine Sommarville, 1652. in-4°. t. 5. p. 147. 148.

L'Enéide enjouée, ou le septième livre de l'Enéide en vers burlesques, par Guillaume DE BREBEUF, t. 5. p. 148. 149.

Virgile, virai en Bourguignon, livre premier, (par Paul PETIT, Dijonois, Licencié de Sorbonne) à Dijon, chez Antoine de Fay, 1718. in-12. — Livre second, par Pierre DU MAY, Conseiller au Parlement de Bourgogne à Dijon, jusqu'au septième vers de la 16. page; & le reste par M. PETIT, à Dijon 1719. in-12. tom. 5. pag. 150. 151.

Traductions de Virgile en prose.

LE livre des Esneydes compilé par Virgile, translaté de Latin en François, imprimé à Lyon par Maître Guillaume le Roy, le dernier jour de Septembre, l'an 1483. in-fol. avec figures, t. 5. p. 152. & suiv.

Les quatre premiers Livres de l'Enéide, traduits par Helisenne DE CRENNE, à Paris, 1541. in-fol. t. 5. p. 156. 157.

Ænéide de Virgile, où sont décrites la naissance de l'Empire de Rome, les diverses fortunes, gestes, amours, voyages, & combats du magnanime Ænée, Prince des reliques de Troye, mise en prose Française par C. M. S. (Claude MALINGRE, Senonoi

nonois) à Paris, chez Claude Collet, 1618.
in-8°. t. 5. p. 157. & suiv.

L'Enéide de Virgile en prose Françoise :
savoir, les six premiers livres par le sieur
(DE LA MOTHE) DU TERTRE; & les autres
par M. DU PELLIEL : avec enrichissemens de
figures, à Paris, chez Toussaint du Bray,
1626. in-8°. t. 5. p. 158. & suiv.

L'Enéide de Virgile, traduction nou-
velle, par le sieur TOURNAY, à Paris, chez
Antoine de Sommaville, 1648. in-4°. tom. 5.
pag. 161.

Les Oeuvres de Virgile traduites en pro-
se, enrichies de Figures, Tables, Remar-
ques, Commentaires, Eloges, & Vie de
l'Auteur : avec une explication géographi-
que du voyage d'Enée & de l'ancienne
Italie, & un abrégé de l'histoire, divisé
en trois livres, contenant ce qui s'est pas-
sé de plus mémorable depuis l'embrace-
ment de Troye, jusques à l'Empire d'Au-
guste, pour l'intelligence du Poëte; au
Roi, par Michel DE MAROLLES, Abbé de
Villemorin, à Paris, chez Guillaume de Luy-
ze, 1649. in-fol. — Item, la même tra-
duction, avec de nouvelles Remarques,
ibid. 1662. in-8°. 3. vol. tom. 5. pag. 162.
& suiv.

Observations du même Michel DE MA-
ROLLES, sur les sentimens du sieur de l'Es-
tang (Gaspard de Tende) au sujet des Re-
gles qu'il a prétendu donner pour bien tra-
duire (& dans lesquelles il censure la tra-

duction de Virgile de Marolles en prose)
*dans la premiere partie du Virgile traduit en
 vers par Marolles , à Paris , 673. in - 4^o.
 t. 5. p. 167. & suiv.*

Traduction des quatrième & fixième li-
 vres de l'Enéide de Virgile , avec le texte
 Latin à côté (attribuée à M. Robert AR-
 NAULD D'ANDILLY) à Paris , *Pierre le Petit* ,
 1666. in-4^o. t. 5. p. 168. 169.

L'Enéide de Virgile (les quatre premiers
 livres) traduction nouvelle , (par François
 LE MAISTRE) à Paris , chez *Pierre le Petit* ,
 1668. in-12. t. 5. p. 172.

Lettre de M. l'Abbé de Villeloin (Mi-
 chel DE MAROLLES ,) à M. l'Abbé de la Vic-
 toire ; touchant quelques traductions de
 l'Enéide de Virgile (c'est-à-dire sur la tra-
 duction du quatrième & du fixième livre
 de l'Enéide , imprimée en 1666.) datée
 de Paris le 1. Juin 1667. *brochure in-8^o. t.
 5. p. 125. 170. & suiv.*

Virgile de la traduction de M. Etienne
 (ALGAY) DE MARTIGNAC , avec des Re-
 marques (& une dissertation sur Virgile)
 à Paris , 1681. 3. vol. in - 12. tom. 5. pag.
 176. 177.

Traduction des Eglogues de Virgile ,
 avec des notes critiques & historiques
 (par le Pere François CATROU , Jesuite ,) à
 Paris , chez Etienne , 1708 in - 12. tom. 5.
 pag. 177. 178.

Les Oeuvres de Virgile , traduction nouvelle , par le même , avec des notes critiques & historiques , à Paris , 6. vol. in-12. 1716. & plusieurs fois réimprimée depuis , t. 5. p. 178. & suiv.

Lettre critique au Pere Carrou sur sa traduction Françoisse , de Virgile , par *Balthazar BLANCHARD* , Répétiteur en Droit. (*M. BELLANGER*) à Paris , 1721. in-12. tom. 5. p. 180. 181.

Traduction des Oeuvres de Virgile en prose poétique , avec des notes , présentée au Roi , par *M. Jean MALLEMANS* , Prêtre , Chanoine de l'Eglise Royale de Sainte Opportune , à Paris , 1717. 3. vol. in-12. avec le texte latin , t. 5. p. 181. & suiv.

Les Oeuvres de Virgile traduites en François , avec le texte à côté , & des notes critiques & historiques sur les endroits qui ont besoin d'éclaircissement (par *Jean-Claude FABRE* , Prêtre de l'Oratoire) à Lyon , 1721. 4. vol. in-12. — *Item ibid.* 1741. 4. vol. in-12. t. 5. p. 187. & suiv.

Les Oeuvres de Virgile , traduction nouvelle , le latin à côté , avec des notes historiques & géographiques , par (*Jean-Baptiste*) *DE LA LANDELLE DE SAINT REMY* , à Paris , 1736. 4. vol. in-12. tom. 5. pag. 189. & suiv.

Les mêmes , de la même traduction , revues & corrigées par plusieurs professeurs de l'Université de Paris 4. vol. in-12. à

Oeuvres de Virgile-traduites en françois le texte vis-à-vis la traduction, ornées de figures en taille douce, avec des Remarques, (des discours, & des dissertations) par (Pierre-François GUYOT) Desfontaines. à Paris, 1743. 4. vol. in-8°. & aussi en 4. vol. in-12. sans figures. tom. 5. pag. 193. & suiv.

Explication de huit vers du quatrième livre des Géorgiques de Virgile, avec diverses observations critiques sur la nouvelle traduction de M. l'Abbé Desfontaines: par M. BOURGEOIS, Prêtre & Principal du Collège de Crépy en Valois. Dans les Mémoires de Trevoux, Octobre 1743. p. 2678. tom. 5. pag. 201.

L'erreur & l'injustice confondues, ou Réponse à l'écrit de M. Bourgeois, Principal du Collège de Crépy en Valois, inséré dans le Journal de Trevoux, Octobre 1743. Au sujet de la nouvelle Traduction des œuvres de Virgile, par M. l'Abbé DE CRENAI (l'Abbé Desfontaines) à Douai, (Paris,) 1744. in-8°. t. 5. p. 201. 202.

Lettre de M. LE TORR, Maître de Quartier au Collège de la Marche, à M. l'Abbé Guyot Desfontaines, au sujet de la nouvelle traduction des œuvres de Virgile, in-4°. à Paris, 28. Juillet, 1743. tom. 5. pag. 201.

Lettre de M. Hardy, Maître de Quartier

au Collège des Grassins, à M. l'Abbé Guyot Desfontaines, au sujet de la nouvelle traduction des œuvres de Virgile, *in-4^o. à Paris 28. Août 1743. t. 5. p. 201.*

Lettre de M. Tubeuf, Maître de Quartier du Collège de Lisieux, au nouveau censeur de la nouvelle traduction des œuvres de Virgile, du sieur Abbé Guyot Desfontaines, à Jassy, chez Maurice Cordier, imprimeur ordinaire de la sublime Porte, Secrétaire d'Etat du Despotisme à Brevet, en date de l'Egire 7159. (à Paris, ce 28. Septembre 1743.) *in-4^o. tom. 5. pag. 201.*

Remarques sur la traduction de Virgile de M. l'Abbé Desfontaines (par M. GIBERT, depuis de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres) *in-8^o. sans date, tom. 5. pag. 203.*

Lettre (de M. Jean DESGROÜAIS) contenant quelques remarques critiques sur la traduction de Virgile de M. l'Abbé DESFONTAINES, dans le Mercure de France, Novembre 1743. *t. 5. p. 203.*

Lettre de M. Desgroüais (rétouchée & additionnée par M. l'Abbé DESTREES) à M. Burlon de la Busbaquerie (l'Abbé Desfontaines) Auteur des feuilles périodiques, intitulées *Jugemens sur les ouvrages nouveaux*, pour servir de Réponse au jugement que cet infidèle journaliste a porté d'une première critique de la traduction de Virgile par M. l'Abbé DESFONTAINES (laquelle a été imprimée dans le Mercure de

France du mois de Novembre 1743.) & en même tems de prélude à un nouvel examen de la même traduction, où l'on démontre que le traducteur a très souvent mal rendu son original, qu'il a omis beaucoup des choses essentielles, & que la plus grande partie de ses notes sont fausses ou inutiles, in-12. à Paris, 10. Février 1745. t. 5. p. 203. 204.

Lettre de M. Desgroüais à M. l'Abbé Desfontaines (in-4^o. deux pages) du 10. Mai 1745. (pour desavouer tout ce qu'il y a d'injurieux & de personnel dans la lettre précédente, comme ayant été ajouté à ladite lettre sans le consentement de l'Auteur.) t. 5. p. 204.

Extraits des Jugemens sur quelques ouvrages nouveaux, au sujet de deux lettres critiques contre le Virgile de M. l'Abbé Desfontaines (par l'Abbé DESFONTAINES lui même.) à Paris, 1745. in-12. t. 5. pag. 204. 205.

Réplique au nom de M. Desgroüais (par M. l'Abbé DESTRE'ES) à la lettre de M. l'Abbé Desfontaines, insérée dans le sixième vol. des Jugemens de M. Burlon de la Busbaquerie, & distribuée aussi en particulier. à Avignon, (Paris) chez Pierre Girou, imprimeur ordinaire de M. Burlon de la Busbaquerie. 1745. in-12. t. 5. p. 205.

Lettre de M. Desgroüais à M. l'Abbé Desfontaines (pour répondre à la Satyre de celui-ci, justifier la critique de la tra-

FRANÇOIS F. 391

Traduction de Virgile, faite par le même M. DESGROÜAIS, & continuer l'examen de la dite traduction) 1745. in-12. de 72. pages t. 5. p. 205. 206.

Observations pour servir de correctifs à une feuille des Jugemens (de l'Abbé Desfontaines) sur quelques ouvrages nouveaux, (par M. DESGROÜAIS.) in-12. de 33. pages, à Paris, 10. Octobre 1745. tom. 5. pag. 205.

Dernier article du Journal des Sçavans, mois de Fevrier 1747. Il y est question de la nouvelle édition de la Traduction de l'Abbé REMI DE LA LANDELLE, revue & corrigée ; & l'on y compare la Traduction de l'Abbé Desfontaines avec divers extraits de celle-ci. Cet extrait critique est de M. Desgrouais, t. 5. p. 206. 207.

Nouvelle traduction des Bucoliques de Virgile, avec des notes, par M. (Thomas) GUYOT, Maître ès Arts, à Paris, chez Thiboust, 1666. in-12. — La même, *ibid.* 1691. in-12. t. 5. p. 173. 174.

Nouvelle traduction des Géorgiques de Virgile, avec des notes, (attribuée au même) à Paris, chez la veuve Thiboust, 1678. in-12. — La même, *ibid.* 1691. in-12. tom. 5. *ibid.*

Eglogues de Virgile, traduction nouvelle, avec des notes historiques & critiques, où l'on a inferé les endroits que Virgile a imités de Théocrite, avec un discours cri-

rique sur la poésie pastorale , par M. VAILLANT , Professeur de seconde au College de Marcourt , à Paris , 1724. in - 12. tom. 5. pag. 190. 191.

La quatrième Eglogue de Virgile traduite en François , avec des notes critiques , par M. R. D. R. (Ribaud DE ROCHEFORT) à Clermont - Ferrand , 1739. in - 12. 8c en 1745. à Paris , in-12. t. 5. p. 191. 192.

Essai sur les Bucoliques de Virgile (ou traduction en prose des deux premières Eglogues , avec le sujet de chacune) par M. PHILIPPE , dans le tome dixième de l'Ouvrage périodique intitulé : les Amusemens du cœur & de l'esprit , à Paris , 1741. in-12. t. 5. p. 192. 193.

Les Abeilles , Métamorphose , traduite du quatrième livre des Georgiques de Virgile. (C'est la Fable d'Aristée) par Nicolas RENOÜARD , dans la seconde édition de sa traduction des Métamorphoses d'Ovide , à Paris , chez la Coste. 1633. in-8°. tom. 5. pag. 174. 175.

Orphée , Eglogue , imitée de la Fable d'Aristée du quatrième livre des Géorgiques de Virgile (& dans laquelle il y a d'ailleurs 140. vers traduits du même endroit de Virgile) par Jean SARRASIN , dans le Recueil de ses œuvres : & à la fin de l'Aristée de Virgile traduite en prose par un Anonyme , à Lyon 1668. in - 12. tom. 5. pag. 176.

Nouvelle traduction de l'Aristée de Virgile, avec des notes, à Lyon chez la veuve de Pierre Muguet, 1688. in-12. t. 5. p. 174. & suiv.

Les Abeilles, Métamorphose, tirée du quatrième livre des Géorgiques de Virgile, en prose, (par Jean-Baptiste MORVAN) de Bellegarde, à la suite de sa traduction des Métamorphoses d'Ovide, à Paris, 1701. in-8°. t. 5. p. 176.

Traductions du treizième livre ajouté à l'Enéide, des Opuscules attribués à Virgile, de l'Etna de Cornelius Severus, & du Fragment du même Poète sur la mort de Cicéron, & de l'Élégie de Pede Albinovanus sur la mort de Mécénas.

LE treizième livre de l'Enéide, traduit de Latin en François, & mis Latin François, par Pierre DE MOUCHAULT, Paris, 1578. in-16. dans l'édition de la traduction des Bucoliques & des Géorgiques traduites en vers par Clement Marot & Richard le Blanc; & des douze livres de l'Enéide, par Louis des Masures, tom. 5. pag. 209-210.

La même traduction, par le même, dans la troisième édition des œuvres de Virgile traduites en vers François par Robert & Antoine le Chevalier d'Agneau, à Paris, 1607.

Le treizième livre de l'Enéide traduit en prose des vers Latins de Mapheus Vegius, par Claude MALINGRE, Senonois, à la suite de sa traduction de l'Enéide de Virgile à Paris, 1618. in-8°. tom. 5. p. 210.

Opuscules attribuées (faussement) à Virgile, savoir le *Culex*, le *Ciris*, le *Moretum*, les *Dire*, ou imprécations ou furies, Epigrammes; le tout traduit en vers François, par Michel DE MAROLLES, & imprimées avec sa traduction de Virgile en vers François, première partie, à Paris, 1673. in-4°. tom. 5. pag. 212. & suiv.

Le *Moretum*, traduit par Joachim DU BELLAY, dans le recueil de ses œuvres : — Item, à la suite de la traduction du douzième livre de l'Enéide par Pierre de Mouchault. — Item; par les freres le Chevalier d'Agneau, à la suite de leur traduction de Virgile en vers François, tom. 5. pag. 211. 212.

Les Epigrammes, traduites par le même Pierre DE MOUCHAULT, *ibid.* & par les freres le Chevalier d'Agneau, à la suite de leur traduction de Virgile en vers François, tom 5. pag. 211. 222. 223.

Dissertation critique sur le *Culex* de Virgile, par le Pere OUDIN, Jesuite, dans les Mémoires de littérature & d'histoire, recueillis par Pierre Nicolas des Moletz; de l'Oratoire, t. 7. seconde partie, t. 55. p. 213. & s.

Le petit Vergier de Virgile Maron : Virgile de la lettre Pithagoras , y Grec : Virgile Maron de l'invention des Muses : Virgile Maron du chant des Sereines : Virgile Maron de la rose , traduites en vers François par Guillaume MICHEL , dit DE TOURS , à la suite de sa traduction des Bucoliques de Virgile en vers François , à Paris . par Jehan de la Garde , 1516. in-8^o. t. 5. pag. 223.

Les mêmes pièces , à l'exception de la troisième , traduites en vers François , de même que les autres pièces tirées des *Catalectes* des anciens Poètes , par Michel DE MAROLLES , dans la première partie de sa traduction de Virgile en vers François , à Paris , 1673. in-4^o. tom. 5. pag. 223. & suiv.

Livre unique tiré de la première édition de Virgile de l'année 1673. contenant diverses pièces des anciens Poètes Latins , (traduites en vers François) par Michel DE MAROLLES , Abbé de Villeloin , à Paris , 1675. in-4^o. (C'est le recueil des pièces faussement attribuées à Virgile , & de quelques autres déjà imprimées en 1671. & en 1673.) tom. 5. pag. 223. & suiv.

L'Etna de Publius Cornelius Severus (faussement attribué à Virgile) traduit en vers François , avec le fragment du même sur la mort de Cicéron , par Michel DE MAROLLES , dans la première partie de son Virgile en vers François , à Paris , 1673. in-4^o. tom. 5. pag. 229. & suiv.

R. wj

Les mêmes, traduits en prose, avec le texte latin à côté, par ACCARIAS DE SERIONNE, Avocat aux Conseils, avec des Remarques, & une Dissertation sur le Mont Etna, à Paris, 1736. in-12. tom. 5. pag. 230. & suiv.

Correction d'un endroit du Poëme de Cornelius Severus sur le Mont Etna, par M. l'Abbé SEVIN, de l'Académie des inscriptions & belles lettres, dans le tome cinquième des Mémoires de cette Académie, pages 225. & 226. t. 5. p. 232.

Elégie de Caius Pedo Albinovanus sur la mort de Mécénas, faussement attribuée à Virgile, traduite en vers François par Pierre DE MOUCHAULT, à la suite de son trezième livre de l'Enéide traduite du Latin de Mapheus Vegius. t. 5. p. 236.

La même traduite en vers François, par Michel DE MAROLLES, dans sa traduction de Virgile en vers François, première partie, à Paris, 1673. in-4°. tom. 5. pag. 236.

Ecrits pour & contre Virgile.

Défense de l'Enéide & de Virgile, ou préface de Jean REGNAUD DE SEGRAIS, de l'Académie Française, sur le Poëme de l'Enéide & son Auteur, à la tête de sa traduction de l'Enéide de Virgile en vers François, t. 5. p. 238. & suiv.

Réflexions de M. (Charles DE SAINT-DENYS, Seigneur) DE SAINT EVREMONT, sur nos Traducteurs (en particulier sur la préface de M. de Segrais, & sa traduction de l'Enéide) au tome troisiéme de ses œuvres, édition de 1725: à Londres (Paris). in-12. t. 5. p. 246. 247.

Divertissemens de M. D. B. (MORSANT DE BRIEUX) où il est parlé de la préface & de la traduction de l'Enéide par M. de Segrais) à Caën, 1673. in-12. tom. 5. pag. 247. 248.

Considérations sur l'Enéide de Virgile, par M. l'Abbé FRAGUIER, dans le tome premier des Mémoires de l'Académie des inscriptions & belles lettres, tom. 5. pag. 240. 241.

Discours apologétique au sujet de Virgile, & de l'opinion qu'il faut avoir de son Poëme héroïque de l'Enéide, à M. l'Abbé DE LA CHAMBRE (avec une Lettre préliminaire au même) par Michel DE MAROLLES, Abbé de Villeloin, dans la première partie de sa traduction en vers de toutes les œuvres de Virgile, à Paris, 1673. in-40. tom. 5. pag. 248.

Considérations du même, sur le Poëme épique de Clovis, composé par M. des Maretz, à M. l'Abbé de la Chambre, *ibid.* (C'est une espèce de suite du Discours apologétique au sujet de Virgile.) tom. 5. pag. 254. & suiv.

Quelques Observations sur la Lettre de M. des Maretz à M. l'Abbé de la Chambre, concernant un Discours apologétique pour Virgile, avec des Considérations sur le Poëme de Clovis, composées par M. de Marolles, Abbé de Villeloin en 1673. par le même Abbé DE MAROLLES, à Paris, 1673. in-4°. tom. 5. pag. 250. 251. & suiv.

Considérations sur une critique judicieuse qui s'est faite sur l'Enéide de Virgile, laquelle donne sujet de rechercher pourquoi les versions qui se sont faites de cet ouvrage, soit en prose, soit en vers, ont été si peu approuvées jusqu'ici par tous ceux qui aiment la lecture des beaux Livres; avec quelques exemples tirés des versions de quelques autres ouvrages de plusieurs Poëtes illustres de l'antiquité, pour montrer ce que peut notre langue Françoisse sur ce sujet, n'étant point jugée inférieure par sa richesse & par son élégance aussi bien que par sa netteté, aux langues mortes des Grecs & des Latins; à M. le Comte de Jusfac, auteur de la critique: par Michel DE MAROLLES, Abbé de Villeloin, in-4°. sans date. t. 5. p. 257. 258.

Discours Académique sur Virgile, lu dans l'Académie de Lyon le 8. Mars 1729. par M. (Pierre) AUBERT, de la même Académie, & Avocat à Lyon, dans les Mémoires de littérature & d'histoire, recueillis par le Pere (Pierre Nicolas) des Moletz, de l'Oratoire, tome dixième, seconde partie, t. 5. p. 257. 258.

Comparaison de l'Enéide de Virgile, & de l'Iliade & de l'Odyssée d'Homere, par le Pere François CATROU, Jesuite, dans la préface qu'il a mise au-devant de sa traduction de l'Enéide : à Paris, 1716. in-12. t. 5. p. 260. & suiv.

Discours & dissertations sur Virgile, par Pierre-François GUYOT DESFONTAINES : avec sa traduction des Oeuvres de Virgile, t. 5. pag. 238. 266. 290.

De la fiction dans l'Epopée, où il est traité de l'anachronisme imputé à Virgile au sujet de Didon, quatrième chapitre du traité du Poème épique, par Michel DE MAROLLES, Abbé de Villeloin, à Paris, 1662. in-12. — Le même chapitre réimprimé dans la première partie de la traduction de Virgile, du même, en vers François, 1673. in-4°. t. 5. p. 226. & suiv.

Petit Discours pour répondre à un autre imprimé d'un Pere Jesuite (le Pere Labbe) au sujet de l'anachronisme attribué à Virgile, en parlant de Didon ; & pour montrer que cette Princesse a vécu au même tems qu'Enée, par le même Michel DE MAROLLES : dans son recueil de traductions de quelques vers de l'Enéide de Virgile, 1671. in-4°. — Item, dans la première partie de sa traduction des œuvres de Virgile en vers François, 1673. in-4°. tom. 5. pag. 263. 264.

Lettre de (Samuel) BOCHARD à M. de Segrais, sur l'anachronisme reproché à

Virgile, dans la première Partie de l'Enéide de Virgile, traduite en vers François par M. de Segrain, tom. 5: p. 264. 265.

Lettre de (Samuël) BOCHART, écrite à M. de Segrain, ou Dissertation sur la question si Enée a jamais été en Italie, in-4°, datée de Caën le 10. Décembre 1663. t. 5. p. 266. & suiv.

Dissertation sur l'initiation aux mystères Eleusiniens: ou nouvelle explication du sixième livre de l'Enéide de Virgile, tirée & traduite de la quatrième section du deuxième livre de la Divinité de la Mission de Moïse, démontrée par M. WARBURTON. dans la Bibliothèque Britannique tome deuxième, à la Haye, 1738. — Item, dans le tome premier des Dissertations sur l'union de la Religion, de la Morale & de la Politique, tirées du même ouvrage de M. Warburton; par M. SILHOUËTE. — Item, avec la traduction des œuvres de Virgile de l'Abbé Desfontaines. t. 5. p. 198.

Dispute sur un endroit du quatrième livre des Géorgiques de Virgile entre MM. de SEGRAIN & HÜET, contenue en plusieurs Lettres de l'un & de l'autre, imprimées dans le tome second des Dissertations sur diverses matières de Religion & de Philologie, recueillies par M. l'Abbé de la MARQUE TILLADET; à Paris, 1712. in-12. t. 5. p. 267. & suiv.

Lettre de M. (Pierre-Daniel) HÜET, Evêque d'Avranches, au R. P. Jobert,

Jesuite, sur un endroit des notes du Pere Hardouin sur le vingtième chapitre du livre fixième de l'histoire naturelle de Plin, au sujet des vers 287. & suivans du quatrième livre des Géorgiques de Virgile; avec le système du Pere Hardouin sur le même endroit, en Latin, dans le *Journal intitulé, Bibliothèque Françoisse, ou histoire littéraire de la France*, tome dix-septième, première partie, à Amsterdam, 1732. — La même Lettre de M. Hüet, seule, dans les *Memoires de littérature du Pere des Moletz*, tome dixième, première partie, t. 5. p. 267. & suiv.

Essai d'explication des vers 287. & suivans du quatrième livre des Géorgiques de Virgile, par un Anonyme, dans les mêmes *Memoires*, tome dixième, seconde partie, t. 5. p. 276. & suiv.

Jugemens des Sçavans sur Virgile, par Adrien BAILLET, dans le tome quatrième de ses *Jugemens des Sçavans*, &c. avec les notes de M. Bernard de la Monnoye, à Paris, 1722. in-4°. t. 5. p. 278.

Réflexions sur l'Enéide de Virgile, dans l'Essai sur la poésie épique, par M. AROÛET DE VOLTAIRE, à Paris, 1738. in-12. t. 5. pag. 279.

Explication nouvelle d'un passage de Virgile, par M. SARRAU, dans le *Mercur* d'Avril 1696. (il s'agit principalement du vers 279. du premier livre de l'Enéide.) t. 5. p. 281.

402 BIBLIOTHEQUE

Remarques critiques sur un passage de la quatrième Eglogue de Virgile (vers 40 & suivans) communiquées par M. B. dans le tome premier de la Bibliothèque Angloise de M. de la Roche, à Amsterdam, 1717. tom. 5. pag. 283. & suiv.

Observations sur les caracteres de l'Enéide, dans le Pour & contre, ouvrage périodique de M. Prevost d'Exiles, t. 15. nombre 219. t. 5. p. 283. 284.

Explication d'un passage du second livre de l'Enéide de Virgile, où il est parlé de la mort de Riphée : critique de cette explication : & réponse à cette critique, dans le même ouvrage, tome seizième, nombres 224. & 226. t. 5. ibid.

Explication du 435. & du 436. vers du quatrième livre de l'Enéide de Virgile, par M. DE FRENEUSE, dans les Mémoires de Trevoux du mois de Juillet 1702. article 2. t. 5. p. 284. 285.

Dissertation sur le 430. vers du sixième livre de l'Enéide,

Hos juxta falso damnati crimine mortis.

dans le Mercure de Mars 1747. signée RICAUD, de Marseille.

Dissertation sur l'Enfant qui fait le sujet de la quatrième Eglogue de Virgile, par René-Joseph DE TOURNEMINE, Jésuite, dans les Mémoires de Trevoux du mois de Juil-

let., 1702. tom. 5. pag. 287. & suiv.

Lettre de M. JOANNIS, Médecin d'Avignon, aux Auteurs du Journal de Trévoux, sur la dissertation précédente, dans le mêmes Mémoires, Novembre 1704. tom. 5. pag. 288.

Réponse (du P. DE TOURNEMINE) à cette Lettre, *ibid.* tom. 5. pag. 289.

Explication de la quatrième Eglogue de Virgile. (par M. RIBAUD DE ROCHEFORT) 1°. dans les Mémoires de Trévoux pour l'année 1736. page 1907. 2°. à Clermont en Auvergne, avec quelques additions. in-12. en 1739. 3°. Dans la traduction de Virgile, par l'Abbé DESFONTAINES. 4°. Révûe & corrigée, à Paris, 1745. in-12. t. 5. p. 289. 290.

Conjectures sur la quatrième Eglogue de Virgile intitulée Pollion, par ALPHONSE DESVIGNOLES, dans le tome trente-cinquième de la Bibliothèque Germanique, Article XVII. t. 5. p. 290.

Explication de deux vers de Virgile. (Ce sont les vers 62. & 63. de la première Eglogue.) dans les Mémoires de Trévoux, Mars 1742. pag. 543. t. 5. p. 290. 291.

Apologie de Virgile contre ceux qui l'ont accusé de Magie, par Gabriel NAUDE. C'est le vingt-unième chapitre de son Apologie des grands Personnages faussement accusés de magie, à Paris, 1635. in-8°. t. 5. p. 292. & ss.

Autre Apologie du même Poëte sur le même sujet, dans le *Journal Helvétique* du mois de Mars, 1741. à Neuf-Chatel, 1741. in-12. t. 5. *ibid.*

Traductions d'Horace en vers.

LA seizième Ode du premier livre des carmes d'Horace, contre ceux qui regrettent tranquillité, après l'avoir de leur bon gré laissée : l'Ode trente-unième du même livre, & l'Ode seconde du livre des Epodes, contenant les louanges de la vie rustique par Jacques PELETIER, du Mans, dans ses Oeuvres poétiques, à Paris, de l'imprimerie de Pierre Vascosan, 1547. in-8°. tom. 5. pag. 303. 304.

Le premier livre des Sermons du sententieux Horace, traduit de Latin en rime François, avec diverses Epigrammes, par François HABERT, de Berri, à Paris, Michel Fezandat 1549. in-12.

Les Sermons satyriques du sententieux Poëte Horace, divisés en deux livres, interprétés en rime François, avec aucunes Epistres dudit Horace, non encore imprimées par cy-devant, par le même, à Paris, Michel Fezandat, & Robert Grandjon, 1651. in-8°. les Epîtres sont la 1. la 2. la 4. la 5. la 9. la 20. la 19. la 7. toutes du premier livre, t. 5. pag. 305. & suiv. 312.

Les cinq livres des Odes de Quint Hor

Flacce, traduits du Latin en vers François, par *Jacques MONDOT*, Velaunois, docteur en Droit canon, à très haut & magnanime Prince Henry d'Angoulesme, naturel frere du Roi, Chevalier de l'Ordre de Saint Jean de Hiérusalem, Grand Prleur de France, Capitaine de cent Lances des Ordonnances, Lieutenant Général des Armées du Levant & Ponant, & Capitaine des Galleres pour sa Majesté. à Paris, *Nicolas Poncelet*, 1579. in-8°. t. 5. p. 308. & suiv.

Les Oeuvres de Quint Horace Flacce, Prince des Lyriques Latins mises en vers François, avec le texte Latin à côté, partie traduites, partie vûes & corrigées de nouveau, par *Luc DE LA PORTE*, Parisien, Docteur ès Droits, & Avocat, à Paris, *Claude Micart*, 1584. in-12. 2. vol. le premier contient les quatre livres des Odes par la Porte, & le livre des Epodes par le même; le second, les Satyres traduites par *François HABERT*; les mêmes paraphrasées par le même, les Epîtres, l'un par un Anonyme, l'autre par M. G. P. P. & l'Art poétique par *Jacques PELETIER*, tom. 5. pag. 311. & suiv.

Les Oeuvres de Quint Horace Flacce, Latin & François, de la traduction de *Robert & Antoine LE CHEVALIER D'AGNEAUX*, freres, de Vire en Normandie, à Paris, *Guillaume Auvray*, 1588. in-8°. t. 5. pag. 313.

Version de l'Ode d'Horace, *Sic te diva*.

Éc. par le Cardinal DU PERRON, en vers de huit syllabes; & imitation de la première Ode, *Mecenas atavis, Éc.* en vers héroïques, par le même dans le recueil de ses Oeuvres, à Paris, chez Antoine Etienne, 1629. in-fol. t. 5. p. 313. 314.

Traduction en vers de l'Ode d'Horace, *Sic te diva potens Cypri, Éc.* par THEOPHILE VIAUD imprimée parmi les remarques de l'abbé de Marolles sur Horace, tom. 5. pag. 345.

Ode seizième du second livre d'Horace, traduite en vers François par Nicolas RARIN; & imitations aussi en vers de la 1. Ode du troisième livre, de la 6. la 9. & la 16. du même livre; & de la 1. Satyre du 1. livre, par le même, t. 5. p. 314.

Le commencement de l'Ode 20. du second livre, & l'Ode 30. du troisième livre, par Joachim DU BELLAY, t. 5. *ibid.*

L'Ode 9. du troisième livre, par Mari DE JARS DE GOURNAY; imitation de l'Ode 13. du quatrième livre, par Philippe DES PORTES; l'Ode 14. du second livre, par Gaspard BACHET DE MEZIRIAC; l'Ode 21. du premier livre, & la 2. du quatrième livre, par Guillaume COLLETET, tom. 5. *ibid.*

La 1. Satyre du premier livre, en vers héroïques, par FURETIERE, t. 5. p. 315.

Traduction en vers François de l'Ode 5. du troisième livre par M. DE LA FOSSE,

rec des remarques, à la suite de sa traduction d'Anacréon, seconde édition, à Paris, 706. in-12. t. 5. p. 314. 315.

Libre version des Odes & des Epodes Horace, commencée à l'âge de 80 ans, finie en deux mois, par Pierre MARCASS, particulier & principal historiographe du Roi, rayé de l'état, à Paris imprimée aux dépens de l'Auteur, 1664. in-8°, 5. p. 315. & suiv.

Les Odes, satyres & tendres Elégies Horace en vers François, par C. D. à Paris, 1677. in-12. t. 5. 318. 319.

Odes d'Horace mises en vers François par le sieur DE BRIE) à Paris, Barbin, 1693. in-12. avec le texte Latin. (Les Odes traduites, sont la 1. 3. 4. 9. 13. 33. & 23. du premier livre ; la 2. 3. 4. 12. 14 16. du second livre ; la 9. & 21. du troisième livre ; la 4. du quatrième livre ; la 1. du cinquième livre) tom. 5. pag. 319, & suiv.

Odes choisies d'Horace en Latin, avec traduction en vers François à côté, par le même, nouvelle édition augmentée de dix Odes, à Paris, Guillaume Deluynes, 1695. in-8°. t. 5. *ibid.*

Satyre 2. & 6. du second livre d'Horace & 30. Odes du même, traduites en vers François, par Jean NICOLE, Président l'Electon de Chartres, dans le recueil de ses œuvres, 1684. & 1705. à Paris, in-12,

Les plus belles Odes d'Horace , mise
en vers François par Louis DE PUGET,
tom. 5. pag. 325.

Les Oeuvres d'Horace (c'est - à - dire les
Odes seulement & les Epodes) traduites
en vers François , éclaircies par des notes,
avec un discours sur ce célèbre Poète , &
un abrégé de sa vie , par M. l'Abbé PEI-
LEGRIN , à Paris , 1715. 2. VOL. in-12. tom.
5. pag. 322. & suiv.

La 4. & la 10. Satyre du premier livre
d'Horace , & la 1. Epître du second livre ,
traduites en vers François , avec des ar-
gumens & des notes , par M. de PREPETIT
DE GRAMMONT , Prêtre , ancien Recteur de
l'Université de Paris , Professeur émérite
en éloquence ; avec l'Art poétique d'Ho-
race , & autres opuscules , à Paris , 1711.
in-12. 1. 5. pag. 326. 327.

Traduction (libre) de quelques Odes
d'Horace (la 5. la 20. 21. 31. du second
livre ; les 4. 8. & 14. du troisième livre ;
la 26. du quatrième livre ; la 1. des Epodes
ou du cinquième livre ; & la Satyre , *Quí
fuit, Mecenas , &c.*) en vers François , par
Michel BOYRON , dit. BARON , Comédien ,
à la suite de son Théâtre , tome second , à Pa-
ris , 1736. in-12. tom. 5. p. 327.

Essai d'une nouvelle traduction d'Horace
en vers François , par divers Auteurs , avec
un discours sur les Satyres & les Epîtres :
(pag.

(par M. BRUZEN DE LA MARTINIERE) à
Amsterdam, 1727. in-12. tom. 5. pag. 328.
& *suiv.*

Quelques Odes d'Horace traduites, en
vers François, par Eustache LE NOBLE ;
(sçavoir les Odes 5. 9. & 23. du premier
livre ; les Odes 3. & 21. du second livre ;
la 13. du quatrième livre, & la 2. des Epi-
des) dans le recueil des Oeuvres de M. le
Noble, tome XIV. à Paris, 1718. in-12. t.
5. p. 328. 329.

Traduction, ou imitation en vers Fran-
çois de l'Ode d'Horace, *Donec gratus*
eram : &c. par Urbain CHEVREAU, dans le
tome second de ses Oeuvres mêlées, in-12,
t. 5. p. 333.

L'Ode d'Horace, *Donec gratus eram* ;
traduite en vers François, imprimée sous le
titre de Dialogue amoureux, dans la troi-
sième partie des Délices de la poésie ga-
lante, à Paris, 1667. in-12. & réimprimée
sous le titre de Traduction d'une Ode d'Ho-
race, dans la première feuille du tome onziè-
me des Réflexions sur les ouvrages de lit-
térature, par feu M. l'Abbé GRANET, t. 5.
pag. 333.

Imitations en vers François de divers
endroits des Odes, & des Epîtres d'Ho-
race, dans le tome second du Recueil de
poésies diverses, donné par M. l'Abbé de
LOMENIE DE BRIENNE, & dédié par M.
de LA FONTAINE, à M. le Prince de Conti,
t. 5. p. 333. 334.

Tome VI.

410 BIBLIOTHEQUE

Imitation de l'Ode d'Horace, *Audivere Lyce*, par Thomas CORNEILLE, dans le recueil de ses pièces choisies d'Ovide traduites en vers François, à Rouen, 1670. in-12. t. 5. p. 333.

Imitations en vers de plusieurs Odes d'Horace, dans les Mémoires politiques, amusans & critiques, de Jacques MOREAU, Chevalier, Seigneur de BRAZÉY ou BREZÉY, à Véritopolie, 1735. 3. vol. in-12. t. 5. p. 335.

Autres imitations d'Horace, par divers Auteurs. t. 5. p. 328. 332.

Emblèmes d'Horace, représentés en figures, par Othon VENIUS, avec l'explication de chaque emblème en quatre vers François, à Anvers, 1607. in-4°. tom. 5. pag. 334.

Les Odes d'Horace (le premier livre seulement) en vers burlesques, à Paris, chez Toussaint Quinet, 1652. in-4°. tom. 5. pag. 335. 336.

Traductions d'Horace en prose.

DEs malcontens : ou premiere Satyre d'Horace, traduite en prose, par Brnaventure DES PERIERS, Valet de Chambre de très-chrétienne Princesse Marguerite de France Reine de Navarre, Dans le Recueil de ses œuvres, publié par Antoine

du Moulin, ami de l'Auteur, à Lyon, *Jean de Tournes*, 1544. in-8°. t. 5. pag. 314.

L'Horace François, par le sieur BIENVENU, Lieutenant Général au Siège Royal de Mehum sur Yevre, & en la Justice de Graçay, dédié à Monseigneur le Prince, à Paris, 1633. in-12. tom. 5. pag. 337. & suiv.

Les Oeuvres d'Horace Latin & François, avec des remarques sur la version de Michel DE MAROLLES, Abbé de Villeloin, à Paris, 1652. 2. vol. in 8°. — Item, seconde édition, augmentée, à Paris, 1660. 2. vol. in-8° — Item troisième édition, à Paris, 1678. 2. vol. in - 12. t. 5. p. 341. & suiv.

Discours du même sur une traduction en prose d'un ancien Poète, laquelle a trouvé des louanges exclusives à tout autre qui pourroit avoir travaillé sur le même sujet, t. 5. p. 347. & suiv.

Second discours du même, s'il est impossible de traduire Horace, à la suite du premier, in-4°. sans date, tom. 5. pag. 347. & suiv. 350.

Observations du même sur la version d'Horace imprimée à Paris chez Coignard & Pralard en 1670. à la suite des deux discours cy-dessus, in-4°. t. 5. p. 356. & suiv.

Les Oeuvres d'Horace de la traduction de (Etienne ALGAY sieur de) MARTIGNAC,
Sij

avec des remarques ; à Paris , chez Coignard , 1678. 2. vol. in-12. — *Item*, *ibid.* 1684. 2. vol. in-12. *Item*, à Lyon , 1687. 2. vol. t. 5. p. 353. & *suiv.*

Les Oeuvres d'Horace , traduction nouvelle , par le Pere Jérôme TARTERON , Je suite , 1685. in-12. à Paris , chez Pralard. (Il n'y a du Pere Tarteron que les Satyres , les Epîtres , & l'Art poétique : la traduction des Odes dans cette édition , & dans les deux suivantes , est de M. l'Abbé Jean - Baptiste Morvan de Bellegarde) — *Item*, en 1691. — *Item*, en 1700. — *Item*, en 1704. avec la Traduction des Odes par le Pere Tarteron. — *Item*, revue & corrigée en 1708. — *Item*, par les soins de M. Coste , qui y a ajouté des notes & des remarques critiques , à Amsterdam 1710. in-8°. 2. vol. — *Item*, revue de nouveau , & corrigée en un grand nombre d'endroits , à Paris , 1713. 2. vol. in-12. t. 5. p. 356. & *suiv.*

Deux Lettres du Pere Jérôme TARTERON à un de ses amis , sur la traduction d'Horace , dans l'édition de 1704. & dans les suivantes , t. 5. p. 359. & *suiv.*

Remarques critiques sur la traduction du Pere Tarteron , par Pierre COSTE , à Amsterdam , 1710. in-8°. tom. 5. pag. 359. & *suiv.*

Lettre du Pere Tarteron à M. Coste ; en réponse à ses remarques critiques sur la traduction d'Horace , dans les Mémoires de Trevoux du mois de Novembre 1710;

tom. 5. pag. 359. & suiv. 361. & suiv.

Traduction des Odes d'Horace , par l'Abbé *Jean-Baptiste MORVAN DE BELLE-GARDE* , à la tête de la traduction des autres poësies d'Horace par le Pere Tarteron, Jesuite, in-12. 1685. 1691. & 1700. tom. 5. pag. 356.

Oeuvres d'Horace en Latin & en François, avec des Remarques critiques & historiques, par *André DACIER*, à Paris, 1681. - 1689. 10. vol. in-12. Les mêmes, à Lyon, 1691.

Les mêmes revûes & corrigées, avec une Préface sur la poésie Lyrique & ceux qui l'ont cultivée, sur le génie d'Horace, & le caractère de ses poësies, un Discours d'un Anonyme sur Horace, & quelques autres augmentations, à Paris, 1709. 10. vol. in-12.

Les mêmes revûes & augmentées de nouveau par l'Auteur, à Amsterdam, chez les *Wessteins*, 1727. 10. vol. in-12.

Les mêmes, avec la traduction & les remarques du Pere *SANADON*; & les nouveaux éclaircissemens de M. *Dacier* contre Jean *Masson*, à Amsterdam, chez *J. Westein & G. Smith*. 1735. 8. vol. in-12.

Les mêmes, à Hambourg, t. 5. p. 365. & suiv.

Lettres de (*Charles*) *PERRAULT*, à M. l'Abbé *Ménage*, contre quelques endroits des Remarques de M. *Dacier* sur Horace, Dans le *Mercur*e du mois de Mars 1690. t. 5. p. 366. 367.

Nouveaux éclaircissemens sur les œuvres d'Horace, avec la réponse à la critique de M. Masson, Ministre réfugié en Angleterre, par M. (André) DACIER, à Paris, 1708. in-12. & dans l'édition des œuvres d'Horace par le même & le Pere Sanadon, à Amsterdam, 1735. tom. 5. pag. 368. 370. & suiv.

Lettre de M. Jean MASSON à M. de Valincour, membre de l'Académie Royale; (il a voulu dire de l'Académie Française) & Historiographe du Roi très-chrétien, touchant les nouveaux éclaircissemens de M. Dacier sur les œuvres d'Horace, dans l'Histoire critique de la République des lettres, par le même M. Masson, tome premier (Cet écrit a près de 100. pages) t. 5. p. 376. & suiv.

Additions à la Lettre précédente, par le même dans le même Journal, tome 3. art. 1. (28. pages) t. 5. *ibid.*

Remarques critiques sur divers endroits d'Horace, avec la réfutation des explications de M. Dacier, par le même : suite de l'article 1. du tome 3. de l'Histoire critique de la République des lettres, dans le tome 8. de ce Journal. (40. pages) t. 5. *ibid.*

Explication du commencement de la première Ode du premier livre d'Horace, avec une critique du sentiment de M. Dacier & d'une correction de M. Bentley, par le même, dans le même Journal tome 5. art. 7. (40 pages.) t. 5. p. 378. & suiv.

Examen apologétique de diverses remarques de M. le Clerc, touchant la signification du mot vertu, *αρετή* chez les Grecs, avec la critique d'un passage de M. Dacier qui a du rapport à ce sujet, par Jean MASSON, dans l'*Histoire critique de la République des lettres*, tome 7. article 5. (Cet écrit n'est que de cinq pages).

Lettre de M. de ROSSEL - BAUMON, de Berlin le 12. Juillet 1710. à l'Auteur des nouvelles de la République des lettres, (M. Bernard) contenant des remarques, sur le caractère qu'Horace donne à Lucilius, contre quelques notes de M. Coste, & sur plusieurs endroits d'Horace contre le même & le Pere Tarteron, dans les nouvelles de Juillet 1710. — Seconde Lettre du même, du 18. Novembre 1710. contre le Pere Tarteron, M. Dacier, & M. Coste, si *Daunus*, dont parle Horace dans la dernière Ode du troisième livre, est le nom d'un Fleuve, ou celui d'un Roi, & sur plusieurs autres endroits d'Horace, dans les nouvelles de la République des lettres, Octobre 1710. article 7. — Lettre de M. Coste à l'Auteur des nouvelles de la République des lettres, servant de réponse à celles de M. Rosel-Baumon: insérée dans ce Journal du mois de Juillet 1710. dans le même Journal, tome 51. Nov. 1710. t. 5. p. 379. & suiv.

Dissertation critique sur quelques endroits détachés d'Horace, où l'on réfute quelquefois M. Dacier, le Docteur Bentley, & le Pere Tarteron, par M. de

ROSE-BAUMON, dans l'*Histoire critique de la République des lettres*, tome 14. art. 4 (écrit de plus de 60. pages) — Nouvelles Observations critiques du même, où l'on réfute entr'autres MM. Johnson, Dacier & Bentley, dans le même *Journal*, tome 15. article 3. La pièce est datée de Berlin le 29. Octobre 1717. & contient près de 70. pages. Les Observations de M. Johnson sont dans la Bibliothèque ancienne & moderne de le Clerc, tome 7. 1. partie. M. de Rosel réfute aussi quelques Observations du même le Clerc, insérées dans la même Bibliothèque, tome 5. t. p. 380. & *suiv.*

Remarques de M. (Jacques) DE ROSE-BAUMON, (Conseiller d'Ambassade de Sa Majesté Prussienne) sur quelques endroits d'Horace, & particulièrement sur la première Ode du premier livre, & l'Ode seizième du troisième livre, adressées à l'Auteur de l'*Histoire critique de la République des lettres*, dans le tome 6. de ce *Journal*, article 10.) L'écrit est daté de Berlin le 24. Avril 1714.) t. 5. *ibid.*

Remarques critiques du même, sur quelques endroits d'Horace, où l'on réfute entr'autres M. Dacier & le Docteur Bentley, dans le même *Journal*, tome 7. article 3. (Cet écrit daté de Berlin le 10. Juillet 1714. est de 40. pages.) t. 5. *ibid.*

Remarques critiques du même, sur quelques endroits d'Horace, où l'on réfute entr'autres M. Dacier, le Docteur Bent-

ley, & le Pere Tarteron, à Berlin le 22. Août 1714. dans le même Journal, tome 8. article 3. (42. pages) t. 5. *ibid.*

Observations critiques de M. de ROSEL-BAUMON, sur divers endroits d'Horace où l'on réfute Lambin, M. Dacier, le Pere Tarteron & le Docteur Bentley, à Berlin le premier Avril 1715. Cet écrit de plus de 60. pages est dans l'histoire critique de la République des lettres, tome 10. article 2. t. 5. p. *ibid.*

Nouvelles Observations critiques du même, où l'on réfute entr'autres M. Dacier & le Docteur Bentley, dans le même Journal, tome 11. article 8. L'écrit a près de 50. pages, t. 5. *ibid.*

Lettre du même, écrite de Berlin le 8. Juillet 1716. où l'on trouve un examen critique de la prévention du Pere Bouhours en faveur de deux Auteurs modernes (Pellisson & de Buffy Rabutin) avec quelques éclaircissemens sur trois ou quatre passages d'Horace, dans le même Journal, tome 11. article 9. (11. pages) t. 5. *ibid.*

Remarques critiques de M. de ROSEL-BAUMON sur quelques endroits d'Horace, où l'on réfute entr'autres M. Dacier, le Docteur Bentley, & le Pere Tarteron, à Berlin le 12. Janvier 1715. dans l'Histoire critique de la République des lettres, tome 9. article 11. (60. pages & plus) t. 3. *ibid.*

Lettre du même à l'Auteur de l'Histoire critique de la République des lettres, contenant des remarques sur quelques vers de la première Satyre de M. Despreaux, où l'on donne en même tems une nouvelle explication d'un passage de Juvenal, & où l'on éclaircit quelques endroits d'Horace, à Berlin le 11. Mai 1719. (19. pages.) dans l'Histoire critique, tome 9. article 11. t. 5. *ibid.*

Nouvelle explication d'un endroit de la neuvième Satyre du premier livre d'Horace, où il est parlé du trentième sabbat des Juifs, par le Président de VALBONAIS, dans les Mémoires de Trevoux, du mois d'Avril 1716. où l'on éclaircit d'autres endroits d'Horace.

Extraits de quelques Lettres de M. DE ROSEL-BAUMON contre cette explication, où l'on réfute aussi M. Dacier. Ces extraits qui sont de 1717. sont dans l'Histoire critique de la République des lettres, tome 13. article 9. t. 5. *ibid.*

Remarques sur le même endroit du *tricesima sabbata* dans le même Journal, tome 14. article 7. On attribue ces remarques à Jean Masson, t. 5. *ibid.*

Lettre de M. COSTE à l'Auteur de l'Histoire critique de la République des lettres (Jean Masson) sur une faute glissée dans le dixième tome de ce Journal, avec la défense d'une de ses explications d'Horace, contre la critique de M. de Rosel-Baumont, dans le même Journal tome 11.

article 14. La Lettre est datée de Londres le 9. Avril, 1716. vieux style, & contient 4. pages, t. 5. *ibid.*

Lettre envoyée aux Auteurs du Journal littéraire imprimé à la Haye, contenant une explication nouvelle d'un endroit de l'Ode 16. du second livre d'Horace (*Quid brevi fortes jaculamur avo*) dans le même Journal, tome 1. article 19. contre M. Dacier.

Lettre envoyée aux mêmes pour servir de réponse à la Lettre précédente, dans le même Journal, tome 1. seconde partie, article 16. On attribue cette réponse à Albert-Henri de Sallengre.

Lettre de M. ROSEL - BAUMON aux mêmes, sur le même sujet, dans le même Journal, tome 1. seconde partie, t. 5. *ibid.*

Les Poësies d'Horace, disposées suivant l'ordre chronologique, & traduites en François, avec des Remarques & des Dissertations, par le R. P. (Noël-Etienne) SANADON, Jésuite; à Paris, 1728. 2. vol. in-4°. t. 5. p. 382. & suiv.

Oeuvres d'Horace en Latin, traduites en François par M. DACIER & le Père SANADON, avec les Remarques critiques, historiques & géographiques de l'un & de l'autre, à Amsterdam chez J. Westein, & G. Smith, 1735. 8. vol. in-12. t. 5. p. 323. & suiv.

Dissertation adressée au R. P. Sanadon, où l'on examine la traduction & les remarques de M. Dacier sur un endroit d'Ho-

omnis petet, par Jean BOIVIN, de l'Académie des belles lettres, où l'on explique ce que c'étoit que le cyathe, & où l'on montre que ce n'étoit pas une tasse, mais un très-petit gobelet, avec lequel on mesuroit le vin ou l'eau que l'on versoit dans les tasses : qu'ainsi boire neuf cyathes n'étoit pas boire neuf fois, mais neuf cyathes en un seul coup dans les *Mémoires de l'Académie des belles lettres*, tome 1. pages 136 & suiv. t. 1. *ibid.*

Réflexions sur la dixième Satyre du premier livre d'Horace, & sur trois passages, l'un d'Ovide, l'autre d'Aufone, le troisième de Corneille Severe, qu'on rétablit ou qu'on explique, adressées à M. Bouhier, Président au Parlement de Dijon, par le Pere OUDIN, Jesuite, dans les *Mémoires de Trevoux*, Mars 1714. article 36. tom. 1. p. 402. 403.

Remarques sur quelques passages d'Horace, où l'on en corrige le texte, principalement du quatrième vers & des suivans de la première Satyre du premier livre, dans les mêmes *Mémoires*, Juin, 1715. article 84. t. 1. p. 403.

Remarques sur quelques fautes échappées à Horace, dans le *Journal littéraire de Hollande*, tome 23. seconde Partie, & tome 24. première partie, t. 1. p. 405. 406.

Entretien sur Horace, par M. l'Abbe GEDOYN, & réponse à cet entretien par M. MAUREAU DE MAUTOUR, l'un & l'autre

de l'Académie des inscriptions & belles lettres, dans le tome douzième des Mémoires de cette Académie, tom. 5. pag. 298. & suiv.

Comparaison de Pindare & d'Horace, dédiée à M. le premier Président, par M. BLONDEL, Maître des Mathématiques de M. le Dauphin, à Paris, Claude Barbin, 1673. in-12. t. 5. *ibid.*

Les Amours d'Horace, à Cologne, chez Pierre Marteau (ou plutôt à Amsterdam, chez Changuion) 1729. in-12. tom. 1. pag. 406. & suiv.

Traduction d'Ovide en prose & en vers.

LEs vingt-une Epîtres d'Ovide, traduites de Latin en François, par Révérend Pere en Dieu OCTAVIEN DE SAINT GELAIS, Evêque d'Angoulême, petit in-4°. Gothique sans date, imprimé à Paris par la veuve de Jehan Trepperel & Jehan Jehannot, Libraire & Imprimeur, avec le portrait d'Ovide, & des figures différentes de l'édition qui suit.

Les mêmes, petit in-4°. Gothique avec figures, & le Latin en marge, à Paris, achevées d'imprimer le 23. Février 1525.

Les mêmes, nouvellement revues & corrigées, outre les précédentes impressions, 1538. in-12. avec une petite Estampe à la teste de chaque Epître, sans

nom de lieu ni d'Imprimeur.

Les mêmes , nouvellement revûes & corrigées , imprimées à Rouen par *Nicola de Roux* , pour *Pierre Regnault Libraire* à Paris , 1544. in-16. tom. 5. pag. 414 & suiv.

Quatre Epistres d'Ovide , nouvellement faites & composées oultre les premières , par *Maistre André DE LA VIGNE* , dans les deux dernières éditions des Epistres d'Ovide traduites par *saint Gelais* , t. 5. p. 417.

Les (dix premières) Epistres d'Ovide nouvellement mises en vers François : par *M. Charles FONTAINE* , Parisien , avec les préfaces & annotations : le tout non par cy-devant imprimé. Plus y a la réponse à icelles Epistres (par *Michel d'AMBOISE* , dit l'Esclave fortuné , Seigneur de Chevillon) à Lyon , par *Eustace Barricat* , pour *Philbert Rollet* , 1552. in-16. Cette édition est fort belle.

Les vingt-un Epistres d'Ovide : les dix premières sont traduites par *Charles FONTAINE* , Parisien ; le reste est par lui revû & augmenté de Préfaces : les Amours de Mars & de Venus , le Ravissement de Proserpine , imitation d'Homere & d'Ovide & le combat d'Hercule avec Acheloüs , à Lyon , 1556. in-16. Les onze Epistres non traduites , mais revûes par Fontaine , sont de la traduction d'Octavien de saint Gelais , excepté la traduction de l'Epistre de Leandre à Hero , & de Hero à Leandre , qui est de M. de saint Romat. On trouve de plus le Poème des Amours de Leandre &

le Hero, traduit du Grec de Musée en vers François, par Clement Marot, & une Epistre en vers de Fontaine, sur cette traduction.

Les mêmes Epistres, à Lyon, par Jean le Tournes, Imprimeur du Roi, 1573. in-16. édition conforme à celle de 1556. t. 5. p. 417. & suiv. 421. & suiv.

Les Contr'epistres d'Ovide, nouvellement inventées, & composées par Michel d'AMBOISE, dit l'Esclave fortuné, Seigneur de Chevillon, où sont contenues plusieurs choses récréatives & dignes de lire, en vers François, nouvellement imprimées à Paris, en 1541. in-8°. par Denys Janot.

— Item, les mêmes, à Paris, par Pierre Sergent, 1546. in-16. — Item, les dix premières, dans l'édition de la traduction desdites Epistres d'Ovide par FONTAINE, en 1552. t. 5. p. 424. 425.

Quelques Epistres Héroïdes d'Ovide, traduites en François par différens Auteurs: sçavoir, Lettres de Canacé, fille d'Oeole, Roi des vents, à son frere Macarée, prises des Latines d'Ovide, hormis quelques traits qu'on y peut remarquer adjoustés.

Lettres de Sapho à Phaon, lors en Sicile, augmentées de quelques périodes, outre la première invention d'Ovide, par M. F.

Epitre d'Helene à Paris, fidèlement traduite des vers Latins d'Ovide à la naïveté de notre langue, par L. S. D. P.

Lettres d'Hypermnestre à Lynceus, plus exactement rapportées aux Latines d'O-

vide. Ces quatre lettres sont en prose.

Epître de Pénélope à Ulysse, où elle se plaint de son trop long séjour après la ruine de Troie, traduite (en vers François) des vers Latins d'Ovide, par L. S. D. P. Ces cinq Lettres sont dans le recueil intitulé : Les fleurs de bien dire, recueillies des cabinets des plus rares esprits de ce tems, pour exprimer les passions amoureuses tant de l'un comme de l'autre sexe, à Paris, chez Mathurin Guillemot, 1603. in-12. quatrième édition fort augmentée, t. 5. p. 426. 427.

Epistres de Didon à Enée, & de Héro à Léandre, prises d'Ovide, en vers François par S. G. DE LA ROCQUE, de Clairmont en Beauvoisis, parmi ses Oeuvres poétiques, à Paris, chez la veuve de Claude de Monstrelail, 1600. in-12. tom. 5. p. 426.

Les vingt-un Epistres d'Ovide, traduites en prose, par le sieur de DESMIER, à la suite de ses Lettres amoureuses, non moins pleines de belles conceptions que de beaux desirs ; avec la traduction d'une Epistre d'Aulus Sabinus, à Paris, 1612. in-8°. t. 5. p. 426.

Plaintes de Pénélope à Ulysse pour sa trop longue absence : traduites (en vers François) du Latin d'Ovide, par (J. DAVY) DU PERRON, (depuis Evêque & Cardinal), dans le recueil de ses Oeuvres, seconde édition : in-folio, à Paris, 1623.
Lettre de Phyllis à Démophon, imitée

ion d'Ovide, en prose, par le même, dans le même recueil, t. 5. p. 427.

Les Epistres d'Ovide traduites en prose Française, par les sieurs DU PERRON, DES PORTES, DE LA BROUSSE, DE LINGENDES, HEDELIN, & COLLETET, à Paris, 1616. 1618. & 1621. in-8° tom. 5. pag. 428. & suivantes.

Epître de Sapho à Phaon, & de Canacée à Macaré, traduites en prose par le sieur DE BELLEFLEUR, dans sa traduction des *Elégies d'Ovide publiées sous ce titre* : Les Amours d'Ovide, avec les receptes aux Dames pour l'embellissement de leurs visages, à Paris, 1621. & 1633. in-8°. t. 5. p. 431.

Les Epîtres de l'Aurore à Céphale, de Léandre à Héro, d'Helene à Menelas, &c. (en tout dix Epistres) à Rouen, Jean Osmont, 1632. in-12. Des personnes fauqueuses se témoignent en ces Epistres leurs affections avec les termes de la pudeur & de la bienséance. Ce ne sont point des traductions, mais des imitations des *Heroides d'Ovide* : tout le fonds est tiré de cet ouvrage du Poète Latin.

Epître de Phylis à Démophoon, imitée (en vers François) du Latin d'Ovide, par Jean PREVÔT, dans la seconde partie du *Boccage de l'Auteur*, imprimé à Poitiers en 1613. in-12. tom. 5. pag. 432.

Les Epîtres d'Ovide, traduites en notre

langue, avec quelques autres sujets, par **Nicolas RENOÜARD**, Avocat aux Conseils, avec sa traduction des *Métamorphoses* d'Ovide, &c. à Paris, chez la veuve d'Abel l'Angelier, 1619. in-folio; & dans les autres éditions des *Métamorphoses*, citées ci-dessous. (Les Epîtres sont celles de Didon à Enée d'Ariane à Thésée, de Médée à Jason) avec une Lettre d'Octavie à Marc Antoine, tirée de la vérité de l'Histoire, & l'imitation des Epistres d'Ovide, tom. 5. p. 432. 433.

Epître de Filis à Démofoon, imitée d'Ovide, par **Claude-Gaspard BACHET DE MEZIRIAC**, à Dijon, 1616.

Les Epistres d'Ovide en vers François, avec des Commentaires fort curieux, par **Claude-Gaspard BACHET**, SIEUR DE MEZIRIAC, première partie (la seule qui ait paru) à Bourg en Bresse, 1626. in-8°.

Commentaires sur les Epistres d'Ovide, par le même, nouvelle édition; avec plusieurs autres ouvrages du même Auteur, dont quelques-uns paroissent pour la première fois, à la Haye, 1716. 2. vol. in-8°. t. 5. p. 433. & suiv.

Epistres d'Ovide (sçavoir, d'Ariane à Thésée, de Sapho à Phaon, de Léandre à Héro, d'Héro à Léandre, d'Oenone à Paris, d'Hypsipile à Jason, d'Hypermetre à Lyncée) traduites en vers François, par **Thomas CORNEILLE**, dans son recueil intitulé: *Pièces choisies d'Ovide*, traduites en vers François, à Rouen, 1670. in-12. t. 5. p. 432.

Epîtres choisies d'Ovide (au nombre de dix) traduites en prose, avec des argumens à chaque Epître , par *Jean-Baptiste MORVAN DE BELLEGARDE* , à la suite de sa traduction des Métamorphoses d'Ovide, à Paris, 1701. in-8°. t. 5. p. 438. 439.

Six des Epistres Héroides d'Ovide) celles de Pénélope à Ulysse , de Paris à Helene , d'Helene à Paris, d'Hypsipile à Jason, de Medée à Jason, d'Enée à Didon , avec l'Epitaphe de Didon ; & une Elégie intitulée : Pleurs d'Enée sur la mort de Didon.) en vers François , par *Jean BARRIN* , avec sa traduction des Elégies amoureuses d'Ovide, à Paris , 1676. in-12. & plusieurs fois réimprimées depuis , t. 5. p. 440. & suiv.

Epîtres choisies des Héroides d'Ovide ; traduites en vers François , avec les réponses d'Hippolyte à Phédre , de Protefilas à Laodamie ; des Eglogues, des Cantates , des Fables & autres poésies , par (*Henri*) *RICHER* , Avocat au Parlement de Normandie, à Paris , 1723. in-12. (Les Epistres traduites sont celles de Pénélope à Ulysse , de Phedre à Hippolyte, d'Oenone à Paris , de Didon à Enée , d'Ariane à Thésée , de Médée à Jason , de Laodamie à Protefilas , de Sapho à Phaon.) t. 5. p. 440. 441. 442.

Epître de Déjanire à Hercule , traduite en vers François par le même : dans le *Mercur* de France , mois de Février, 1741.

Traduction , ou imitation en vers François de l'Épître de Léandre à Héro , d'Ovide , par *Jean BOUHIER* , Président à Mortier au Parlement de Dijon , *dans son recueil de Traductions en vers François , &c. à Amsterdam , 1737. in-4°. & à Paris , 1738. in-12. t. 5. p. 443.*

L'Épître de Léandre à Héro , imitée d'Ovide (mais fort amplifiée) en vers François ; par *Simon TYSSOT* , sieur de Patot , Professeur ordinaire en Mathématiques dans l'Ecole de Deventer en Ower-ysfel , *dans le tome troisième de ses Oeuvres poétiques , à Amsterdam , 1727. in-12. t. 5. p. 444.*

Les Épîtres héroïques d'Ovide , traduites (seize en vers , & cinq en prose) par *Marie-Jeanne , L'HERITIER* ; *à Paris , 1732. in-12. t. 5. p. 444. & suiv.*

Les trois Epistres d'Aulus Sabinus , pour servir de réponse à quelques-unes d'Ovide ; (sçavoir , les Epistres d'Ulysse à Pénélope , de Démophon à Phyllis , & de Paris à Oenone) traduites en prose Française , avec des Remarques , par *Michel DE MAROLLES* , Abbé de Villeloin , *dans la première partie de son Recueil de diverses pièces d'Ovide , & d'autres Poètes anciens traduites en François , à Paris , 1661. in-8°. t. 5. p. 445. & suiv.*



Quatre Elégies d'Ovide en ses amours, traduites en rime François, par le sieur de Liefse, François HABERT, natif d'Yssouldun en Berry. (C'est la troisième la cinquième du premier livre, la quatrième & la quinzième du second livre, selon l'édition de Londres.) Cette traduction est à la suite des Epîtres Cupidiniques, & autres poésies de Habert : mais j'en ignore la date, l'exemplaire in-12. de la Bibliothèque du Roi, où j'ai vu ces pièces, ayant point de commencement. tom. 5. pag. 17. 448.

Imitations des Elégies d'Ovide, deuxième, troisième, quatrième, septième & seizième, en vers François, par Mathurin REGNIER, dans le Recueil des œuvres de ce poëte, t. 5. p. 448.

Les Amours d'Ovide, avec les recettes aux Dames pour l'embellissement de leurs visages ; & les Epîtres de Sapho à Phaon, & de Canacé à son frere Macarée. (C'est une traduction en prose des Elégies d'Ovide.) par le sieur BELLEFLEUR, à Paris, 1621. & 1633. in-8°. t. 5. p. 448.

Les Elégies choisies des amours d'Ovide, par M. le Marquis de VILLENES (Nicolas BOURDIN) Gouverneur de Vitry le François, à Paris, Barbin, 1668. in-12. t. 5. p. 449. 450.

Les Elégies amoureuses, d'Ovide (au nombre de dix-sept) en vers François,

par Jean NICOLE, Président à l'Election de Chartres, dans le recueil de ses Oeuvres, à Paris, 1660. 1684. 1693. & 1705. in-12. t. 5. p. 450. 451.

Quelques Elégies du même, traduites en vers François, par Thomas CORNEILLE, dans son recueil intitulé : Pièces choisies d'Ovide, traduites en vers François : à Rouen, 1670. in-12. (Les Elegies, sont la 4. du troisiéme livre, la 14. & la 11. du même livre ; la 7. du second livre, la 8. du même, & la 19.) t. 5. p. 453.

Toutes les Elégies amoureuses d'Ovide, traduites en vers François, par Jean BARBIN, à Paris, Barbin, 1676. in-12. t. 5. p. 450. & suiv.

Elégie d'Ovide sur la mort de Tibulle (C'est la 9. du troisiéme livre des amours) traduite en prose, par Michel DE MAROLLES, à la fin de sa traduction de Tibulle, à Paris, 1653. in-8°. t. 5. p. 453.

La douzième Elégie du second livre des amours d'Ovide, en vers François, par (Henri) RICHER, Avocat au Parlement de Normandie, à la suite de sa traduction des épîtres choisies des Héroïnes d'Ovide, à Paris. 1723. in-12. t. 5. p. 453.

Elégie fixième du second livre des amours d'Ovide, sur la mort du perroquet de Corinne, traduite en vers François, par Michel DE MAROLLES, à la suite de ses Considérations sur une critique judicieuse de l'Enéide

l'Enéide de Virgile, &c. in-4° sans date, tom. 5. pag. 454.

Traduction des vers qu'Ovide adresse à sa Dame, pour la détourner de rendre son amour mercenaire (*C'est la dixième Elégie du premier livre des amours d'Ovide*) en vers François, par Charles DE PIARD, sieur d'Infrainville & de Tourvant, dans les *Délices de la poésie Françoisse, à Paris, chez Toussaint du Bray, 1620. in-8°. tom. 5. pag. 454.*



Ovide, *de arte amandi*, traduit de Latin en François, avec le chief d'amours, & les sept arts libéraux, petit in-4°. Gothique, à Genève, sans date, tome 6. pag. 3. & suiv.

Ovide de l'art d'aimer, avec la clef d'amours, & les sept arts libéraux : le remède d'amours, (d'Æneas Sylvius), avec les additions de Baptiste Mantouan ; plus un discours fait à l'honneur de l'amour, chaste pudique au mépris de l'impudique, à Paris, par Nicolas Bonfons, in-16. sans date, t. 6. pag. 3. & suiv.

Les deux premiers livres de l'Art d'aimer d'Ovide, mis en Quatrains ; par Pierre LE ROYER, Conseiller au Présidial d'Angers, in-8°. à Paris, & dans le recueil des œuvres poétiques de l'Auteur, à Paris, 1579. t. 6. p. 5. & 6.

Tome VI.

T

L'art d'aimer d'Ovide , divisé en trois livres fidèlement traduit en François par le sieur NASSE , à Lyon , chez Jean Lauret , 1622. in-12. (Cette traduction est en prose , & dédiée à M. Just Henry , Conseiller du Roi , en ses Conseils d'Etat & Privé , &c. t. 6. p. 6.

Le premier livre de l'art d'aimer d'Ovide , traduit en vers François , par Jean NICOLE , Président à l'Election de Chartres , dans le recueil de ses Poësies , à Paris , 1660. 1684. 1693. & 1705. tom. 6. pag. 6.

L'art d'aimer d'Ovide , ou la meilleure maniere d'aimer d'Ovide (en vers François) à Cologne par Balthazar d'Egmond , 1696. in-12. t. 6. p. 6. & 7.

Traduction de quelques vers choisis de troisième livre de l'art d'aimer d'Ovide , (en vers François , par Alexandre DE PRERETIT DE GRAMMONT , dans son Recueil de plusieurs traductions d'Horace & autres , à Paris , 1711. in-12. tom. 6. pag. 9. & 10.

L'art d'aimer , Poëme imité d'Ovide , en vers François , dans le tome second des Oeuvres diverses du sieur D...) c'est-à-dire de M. DE BLAINVILLE , ci-devant Secrétaire de feu M. Van Citters , Ambassadeur de la République d'Hollande en Espagne. à Amsterdam , 1714. in-12. tom. 6. pag. 8.

Ovide du remede d'amour , tranllaté
nouvellement en François, avec l'exposi-
tion des Fables consonantes au texte. *On*
lit à la fin, imprimé à Paris le quatrième
jour de Février l'an 1509. pour Antoine
Verard , Marchand Libraire, *in-folio. t.*
6. p. 10. & 11.

Traduction en vers François du premier
livre du remede d'amours , jadis composé
en vers Latins par le Poëte Ovide. Plus
l'Epistre liminaire & la préface , & aussi
pareillement un petit sommaire du dict
traicté, par Charles FONTAINE, Parisien ,
dans un recueil de poësies de l'Auteur, intitulé:
Les Ruiffeaux de Fontaine à Lyon, 1555.
in-12. t. 6. p. 11. & 12.

Le premier livre des remedes contre
l'amour , traduit (en prose) des vers La-
tins d'Ovide (jusqu'au vers 396.) par Ni-
colas RENOÛARD : à Cléonice, à Paris,
chez la veuve de Mathieu Guillemot , & Sa-
muel Thiboust , 1612. *in-12. & dans les édi-*
tions de sa traduction des Métamorphoses .
in-folio & in-8°. t. 6. p. 13.

Le remede d'amour , traduction (en
vers) d'Ovide , *dans le tome second des*
Oeuvres diverses du sieur D.... (DE BLAIN-
VILLE) à Amsterdam. 1714. in-12. tom. 6.
p. 13. & 14.

Le même Poëme , traduit en vers Fran-
çois , par M. le Chevalier de S. J. (LOÛIS
RUSTAING DE SAINT JORRË , Chevalier ;
Commandeur de l'Ordre de saint Lazare)

dans le premier volume de ses Oeuvres mêlées, à Amsterdam, (Paris ou Rouen) 1735. in-12. t. 6. p. 14.



L'E grant Olympe des Histoires poétiques du Prince de poésie, Ovide Naso, en sa Métamorphose, œuvre authentique & de hault artifice, plaine de honneste recreation., traduit de Latin en François, imprimé à Paris, 1539. in-8°. On lit à la fin, imprimé nouvellement à Paris par Jehan Réal, Imprimeur, l'an de grace 1538. en caracteres Gothiques. Du Verdier dans sa Bibliothèque en cite une édition faite à Lyon en 1530. & quelques autres postérieures à celle de Paris, de 1538. dont il ne dit rien. Nous en avons une de 1601. sous ce titre :

Les quinze livres de la Métamorphose d'Ovide, Poète très-élegant, contenant l'Olympe des Histoires poétiques., traduit de Latin en François, révisés, corrigés & augmentés de plusieurs figures outre les précédentes impressions, à Rouen, 1601. in-16. t. 6. p. 23. & suiv.

'Les quinze livres de la Métamorphose d'Ovide, interprétés en rime Française, selon la phrase Latine, par François HART, d'Issoudun en Berry, & par lui présentés au Roi Henry II. nouvellement enrichis de figures non encore par cy-devant imprimés, à Paris, de l'imprimerie de Jérôme de Marnef, & Guillaume Cavellat 1523. in-18. (Je n'ai point vu les édi-

lions précédentes) t. 6. p. 30. & suiv.

Les Histoires des Poètes , comprises au grand Olympe , & en suivant la Métamorphose d'Ovide , & autres additions & histoires poétiques propres pour la poésie , par *Christophe DEFFRANS*, Ecuyer, Seigneur de la Jalbuziere & de la Chassloniere, près Nyort en Poitou, à Nyort, 1595. in-8°. (*Cet ouvrage est en vers*). t. 6. p. 32. & suiv.

Les Métamorphoses d'Ovide , mises en vers François, par *Raymond & Charles DE MASSAC*, pere & fils: avec quinze sommaires, chacun devant son livre, au Roi, à Paris, 1617. in-8°. t. 6. p. 34. & suiv.

Les Métamorphoses d'Ovide, traduites en prose Françoisé, avec le Jugement de Paris (*imprimé dès 1616. in-8°.*) Quinze Discours contenant l'explication morale des Fables, & quelques autres écrits, par *Nicolas RENOÜARD*, Avocat aux Conseils, à Paris, chez la veuve d'Abel l'Angelier, 1619. in-fol. avec figures. (*Les discours sont dédiés à M. Rénouard, cousin de l'Auteur, Secrétaire du Roi, Contrôleur Général des Liges des Suisses & Grisons, & Commis à l'Audience de France.*)

Les mêmes, soigneusement revûes & corrigées, avec divers autres traités, en 1625. à Paris, chez Guillemot, in-8°. &

Les mêmes à Paris, chez Nicolas & Jean de la Coste, 1633 in-8°.

Les mêmes, à Paris, chez Augustin Courcier, 1651. in-fol. t. 6. p. 40. & suiv.

438 BIBLIOTHEQUE

Les quatre premiers livres des Métamorphoses d'Ovide , traduits en vers François , par *Thomas CORNEILLE* , à Paris , 1669. in-12. t. 6. p. 42. 43.

Les Métamorphoses d'Ovide , mises en vers François , par le même , avec des figures , à Paris , 1697. 3. volumes in-12. t. 6. p. 44. 45. & suiv.

Les Métamorphoses d'Ovide , traduites en François , par *Pierre DU RYER* , avec des explications sur toutes les Fables , à Paris , 1655. in-4°. t. 6. p. 45. & suiv.

Les Métamorphoses d'Ovide , traduites en François , avec de nouvelles explications historiques , morales & politiques , par *Pierre DU RYER* , de l'Académie Française ; & le Jugement de Paris , par *Nicolas RENOÛARD* , à Paris , 1660. in-fol. avec figures.

Les Métamorphoses d'Ovide en Latin , avec la traduction Française à côté , & de nouvelles explications historiques , morales & politiques sur toutes les Fables , par le même , nouvelle édition enrichie de très-belles figures en taille douce à chaque Fable , avec le Jugement de Paris , par *Nicolas RENOÛARD* , & quelques Epîtres choisies d'Ovide , partie en prose , partie en vers , par les meilleurs Auteurs , à Bruxelles , 1677. in-folio.

Les mêmes , à Paris , 1680. 3. vol. in-12.

Les mêmes , avec des explications nouvelles , historiques & mythologiques (par

M. DE LA BARRE DE BEAUMARCHAIS) &
des figures , à la Haye , 1728. in-fol. & 4.
vol. in-12. t. 6. p. 45. & suiv.

Les Métamorphoses d'Ovide , avec des
explications à la fin de chaque Fable , tra-
duction nouvelle , par M. l'Abbé (Jean-
Baptiste MORVAN) DE BELLEGARDE (plus ,
le Jugement de Paris , la Fable des Abeil-
les , tirée du quatrième livre des Géorgi-
ques de Virgile , & les Epistres choisies
d'Ovide , par le même , avec un abrégé de
la vie d'Ovide.) à Paris , 1761. 2. vol in-8°.
avec figures , t. 6. p. 48.

Les Métamorphoses d'Ovide , traduites
en François , avec des remarques & des
explications historiques , par Antoine BAN-
NIER , de l'Académie des inscriptions &
belles lettres , enrichies de figures de Pi-
cart ; à Amsterdam , 1732. in-fol. & 3. vol.
in-12.

Les mêmes , nouvelle édition revue ,
corrigée & augmentée du Jugement de
Paris (par Jean Baptiste , MORVAN DE BEL-
LEGARDE) & de la vie d'Ovide (par Cl.
P. GOUJET) à Paris , 1738. 2. vol. in-4°. &
3. vol. in-12. avec figures , t. 6. p. 49. & f.

Lettre écrite de Paris à un des Auteurs
de la Bibliothèque Française , concernant
la précédente traduction (dans le tome 18.
de ce Journal.)

Lettre critique sur un endroit des Méta-
morphoses traduites par M. l'Abbé Bannier,
(dans le même Journal , tome 18. seconde
partie) tom. 6. pag. 53. & 54.

La Métamorphose d'Ovide figurée (en vers François, avec les figures du petit Bernard) à Lyon, chez Jean de Tournes, 1557. in-12. — Item, à Paris, chez Jérôme de Marnef, 1566. in-16. avec les mêmes figures, t. 6. p. 56.

Métamorphoses d'Ovide en Rondeaux, (par Isaac DE BENSERADE) imprimés & enrichis de figures (de Sébastien le Clerc, François Chauveau, & Jean le Pautre) par ordre de Sa Majesté, & dédiées à M. le Dauphin, à Paris, de l'Imprimerie Royale, 1676. in-4°. — Item, en Hollande, sur la copie de Paris, 1677. in-12. t. 6. p. 57. & suiv.

Rondeaux choisis, tirez des Métamorphoses d'Ovide, par Isaac DE BENSERADE, à la fin du premier volume du Recueil des œuvres de l'Auteur, à Paris, 1627. in-12. t. 6. p. 57.

Les Métamorphoses d'Ovide, comprises en quatre vers par chaque Fable des quinze livres de cet ouvrage, ou plutôt pour leur servir d'argument, afin de les mettre, si l'on veut, au-dessous des figures que l'on a faites en divers tems sur ce sujet, par Michel DE MAROLLES, Abbé de Villebion, à Paris, 1677. in-4°. t. 6. p. 56. 61.

Livres premier & second de la Métamorphose d'Ovide, traduits en vers François (de dix syllabes) par Clément MARROT, dans les différentes éditions de ses Œuvres, t. 6. p. 24. & suiv.

Trois premiers livres de la Métamorphose d'Ovide, traduits en vers François, le premier & second par *Clement MAROT*, le tiers par *Barthelemy ANEAU*, mythologisez par allégories historiques, naturelles & morales, recueillies des bons Auteurs Grecs & Latins, sur toutes les Fables & Sentences, illustrés de figures & images convenables; avec une préparation de voie à la lecture & intelligence des Poëtes fabuleux, à Lyon, par *Macé Bonhomme*, 1556. in-12. (*Outre les figures, chaque page est encadrée dans une bordure historiée.*) t. 6. p. 29. & suiv.

Le Procès d'Ajax & d'Ulysses pour les armes d'Achilles, contenu au treizième livre de la Métamorphose d'Ovide, traduit (de même que la fin du douzième livre) en langue Française (en vers) par *M. Jacques COLLIN*, Abbé de Saint Ambroise. (*C'est Saint Ambroise de Bourges.*) première la description desdites armes, traduite du Grec Homere en François, (*en prose*) & à la fin du Procès aulcunes élégantes Epistres par le dict *J. Colin*, à Lyon, par *Pierre de Tours*, 1547. in-8°. tom. 6. pag. 26. 27.

La Fable de Caunus & Bîblis, suivant Ovide en sa Métamorphose, en vers François, par *Luzare DE BAIF*, à la suite de sa traduction de la Tragédie d'Hecuba, d'Euripide, à Paris, *Robert Etienne*, 1550. in-12. t. 6. p. 28. 29.

Bîblis amoureuse de son frere Caunus,

T. V.

prins du neuvième livre des Métamorphoses d'Ovide , par *Louïs DES MAZURES* ; dans ses œuvres poétiques , à *Lyon* 1557. in-4°. t. 6. p. 29.

Le Ravissement d'Orithye , imité du sixième livre des Métamorphoses , en vers François , par *Barthélemi TAGAULT* , à *Paris* chez *Wéchel* , 1558. in-12. t. 6. p. 28.

Le dixième livre des Métamorphoses d'Ovide , traduit en prose , avec la complainte du Noyer , par *Michel d'AMBOISE* , Ecuyer , Seigneur de Chevillon , surnommé l'Esclave fortuné ; à *Paris* , chez les *Angeliers* , sans date , t. 6. p. 28.

Les Loyaux infortunés , pris d'Ovide , à *Renée de la Haye* , en vers François. (*C'est la Fable de Ceix & d'Alcione , qui est la dixième de l'onzième livre des Métamorphoses*) par *Scévole DE SAINTE MARTHE* , Gentilhomme Lodunois , dans le second livre de ses Imitations & traductions recueillies de divers Poètes Grecs & Latins , à *Paris* , chez *Frederic Morel* , 1671. in-12. Et dans l'édition in-4°. des Oeuvres de *Messieurs de sainte Marthe* , à *Paris* , *Villery* , 1633. La pièce d'Ovide y est intitulée : *Les Alcyons* , t. 6. p. 26.

Les Amours de Pirame & de Tisbée , en vers François , imités du quatrième livre des Métamorphoses d'Ovide , par *F. G. DE LA ROCQUE* , de Clairmont en Beauvoisis , dans ses Oeuvres poétiques , à *Paris* , 1602. in-12. t. 6. p. 45.

Philémon & Baucis : plus, les filles de Minée, sujets tirés des Métamorphoses d'Ovide, & imités en vers François, par *Jean DE LA FONTAINE*, dans le premier volume du recueil intitulé : *Ouvrages de prose & de poésie des sieurs de Maucroix & de la Fontaine, à Paris, 1685. in-12. tom. 6. pag. 45.*



LEs Fastes d'Ovide de la traduction de *Michel DE MAROLLES*, Abbé de Villeteloin, avec des remarques nécessaires sur les lieux les plus difficiles, (& le texte Latin à côté de la traduction) à Paris, 1660. in-8°. tom. 6. pag. 65. 66.

Le premier livre des Fastes d'Ovide, traduction nouvelle, avec des notes critiques & historiques (& la vie d'Ovide) par M. l'Abbé LEZEAU, (dédié à M. l'Abbé Bignon.) à Paris, 1714. in-12. tom. 6. pag. 66.

Recueil de Fables choisies extraites des Fastes d'Ovide, traduites en François, le Latin à côté, avec des notes sur chaque Fable, par le Pere J. M. DE KERVILLARS, de la Compagnie de Jesus, à Paris, 1742. in-12. t. 6. p. 66.

Défense d'un passage d'Ovide (du cinquième livre des Fastes) touchant les Parthes, contre la critique de M. Jacques Basnage (dans la seconde édition de son histoire des Juifs, tome premier) où l'on expli-

que quelques points d'antiquité, par *Jean* MASSON, dans *l'Histoire critique de la République des lettres*, tome 13. article 4. tom. 6. pag. 66. 67.



L Es regrets d'Ovide, traduits en prose François, par *Jean* BINARD, à Paris, de l'imprimerie de Robert Etienne, chez *Henri* Sara, 1625. in-8°. t. 6. p. 68.

Les Elégies d'Ovide pendant son exil, traduites en François, avec des remarques critiques & historiques, par le Pere *J. M. DE KERVILLARS*, Jésuite, le Latin à côté, 2. vol. in-12. l'un pour les Tristes, l'autre pour les Lettres écrites du Pont, à Paris, 1723. & 1726. t. 6. p. 68. & suiv.

Traduction de quelques vers choisis de l'Elégie dixième du quatrième livre des Tristes, en vers François, par *Alexandre DE PREPETIT DE GRAMMONT*, dans son Recueil de diverses traductions d'Horace, à Paris, 1711. in-12. t. 6. p. 75.

Imitation de la première Elégie du livre premier des Tristes, en vers François, par (*Jean*) *BOUHIER*, Président à Mortier au Parlement de Dijon, dans la seconde partie du tome troisième des *Mémoires de littérature & d'Histoire*, recueillis par le Pere des *Mollez*, & dans les deux éditions du Recueil de diverses traductions de *Petrone*, &c. par *M. Bouhier*, t. 6. p. 75. 76.

Elégie troisième du premier livre des Tristes d'Ovide : en vers François , par M. le Président BOUHIER : à la suite de sa traduction en vers du quatrième livre de l'Enéide, in-12. à Paris, 1742. t. 6. p. 76.

Traduction de la troisième Elégie du premier livre des Tristes, en vers François, par M. LE FRANC, Avocat Général à Montauban, dans les Observations sur les écrits modernes, tome 15. lettre 223. & dans le Recueil des poésies de M. le Franc, à Paris, 1746. in-8°. t. 6. p. 76. 77.

Lettre à M. T... au sujet (de cette traduction, &) des traductions en vers des anciens Poètes, par le même ; dans le Mercure de Juin, 1739, second volume, tom. 6. pag. 77. 78.

Réponse à l'Auteur de la traduction de la troisième Elégie du premier livre des Tristes, dans le Mercure d'Avout, 1739. t. 6. *ibid.*

Réponse à la Lettre contre les Remarques sur la traduction de la même Elégie, dans le Mercure de Mars, 1740. t. 6. *ibid.*



I Bis d'Ovide, traduit de Latin en François, & mis en deux parties, par Emmanuel TRIPAULT, fleur de Linieres, Lieutenant particulier, civil & criminel, au Siège Royal de Neufville, première partie (en vers François) à Orléans, 1641. in-12. t. 6. p. 81. 82.

Le livre d'Ovide contre Ibis ; de la traduction de *Michel DE MAROLLES*, Abbé de Villeloin, avec le texte Latin, la vie d'Ovide, & des Remarques fort amples où sont ajoutés plusieurs beaux vers Latins de M. l'Abbé de Condé (*PINON*) à Paris, 1661. in-8°. t. 6. p. 80. & suiv.

Divers endroits d'Ovide, traduits en vers, par *Michel DE MAROLLES*, Abbé de Villeloin ; savoir, les Eloges qu'Ovide a faits de Virgile ; les commencemens des Fastes & des Métamorphoses ; un endroit du quinzième livre de ce dernier ouvrage, sur le Mont Etna ; fragment d'un discours des poissons, intitulé par Ovide, *Halinticon* ; fragment d'un autre, intitulé, le songe ; autre contre l'envie ; la seconde Elégie des œuvres d'Ovide sur la mort du Perroquet de Corine ; autre pièce intitulée, *Philomele*, où le Rossignol, à Paris, in-4°. sans date, t. 6. p. 62.

Recueil de diverses pièces d'Ovide, & d'autres Poètes anciens, divisé en deux parties, en Latin & en François, de la traduction (en prose) de *Michel DE MAROLLES*, Abbé de Villeloin, à Paris, 1661. in-8°. avec une Epître dédicatoire à M. l'Abbé le Camus, où il est parlé de ceux qui écrivent bien en François.

La première partie de ce Recueil contient, la consolation à Livie sur la mort de son fils Drusus Néron. Un panégyrique à Pison, attribué à Lucain. Trois Epistres d'Aulus Sabinus, pour servir de réponse à autant

d'Epistres d'Ovide ; sçavoir , les Epistres d'Ulyssé à Pénélope , de Démophoon à Phyllis , & de Paris à Oeonone.

La seconde partie contient les pièces suivantes , Elégie contre l'envie. Le Perroquet. La plainte du Noyer. Fragment d'un Poëme des poissons. Le Songe , fragment d'un Poëme d'Ovide , trouvé dans un ancien manuscrit d'Epigrammes. Philomèle , ou le Rossignol. La Rose , par un Auteur incertain. (*On l'attribue à Ausone.*) Des choses astronomiques , par un Auteur inconnu. Description & peinture des douze mois de l'année. Fragment de Varron , tiré de sa Chorographie , ou de la Description qu'il avoit faites des choses rustiques. La situation des vents , par le même. Peinture des quatre saisons. Des douze signes célestes , par Quintus Cicéron. Des cinq zones. Fragment de Caius Julius Solinus , dans ses histoires maritimes. Des pommes des Marfés. Mélanges de Terentius Varron. Description d'une tempête. Des louanges d'un petit jardin , par un Auteur incertain. De l'éternité des lettres , imité de Properce à la fin de la première Elégie du troisième livre. Prose de Sulpicius Lupereus Servastus Junior. Le tombeau de Lucrèce. De Scœvola. *Chacune de ces pièces a ses remarques à la fin de chaque partie. tom. 6. pag. 62. 96.*

Ovide sur la complainte du Noyer , traduite en vers François , par Richard LE BLANC , à Paris , Charles l'Angelier , 1554. in-12. t. 6. p. 94.

La complainte du Noyer , traduite en

prose, par Michel d'AMBOISE, Seigneur de Chevillon, à la suite du dixième livre des Métamorphoses d'Ovide, traduit par le même, à Paris, chez les Angeliers, sans date, t. 6. *ibid.*

L'Elégie d'Ovide sur la complainte du Noyer, en vers François, par CAEUVY DE LA FONTAINE, Parisien, à Paris, chez Arnoul l'Angelier, in-16. sans date, t. 6. *ibid.*

Le Noyer, pris d'Ovide, en vers François, par Antoine DE COTEL, dans ses Mignardes & gayeres poësies, à Paris, 1578. in-4°. t. 6. *ibid.*

La même pièce, traduite en prose, par MM. DE MAROLLES, & DE MARTIGNAC, dans leurs traductions des œuvres d'Ovide, t. 6. *ibid.*

Le Noyer sur le grand chemin. Elégie d'Ovide expliquée en François à l'usage des Ecoliers. (par Henri BOILLOT, Jésuite.) à Lyon, 1712. in-12. t. 6. p. 95.

La consolation à l'Imperatrice Livie sur la mort de Drusus, attribuée à Ovide, traduite en prose par le Pere de KERVILLARS, Jésuite, à la suite de son Recueil des Fables choisies extraites des Fastes d'Ovide, à Paris, 1742. in-12. t. 6. p. 95. 96.



Les Oeuvres d'Ovide, traduites en François, avec des remarques (& le Latin à côté) par Michel DE MAROLLES,

Abbé de Villeloin; sçavoir, l'art d'aimer, & les remedes de l'amour, avec les Poëmes d'embellir le visage, du Noyer, des Poissons, &c. à Paris, 1660. in-8°. — Les Fastes, *ibid.* 1660. in-8°. — Les Héroïdes, *ibid.* 1661. in-8°. — Les Tristes, *ibid.* 1661. in-8°. — Les quatre livres du Pont, *ibid.* 1661. in-8°. — Le livre contre Ibis, *ibid.* 1661. in-8°. t. 6. p. 83. & *suiv.*

Recueil de diverses pièces d'Ovide, & d'autres Poëtes anciens, Latin & François avec des Remarques, par le même, *ibid.* 1661. in-8°. t. 6. p. 81. 94.

Discours pour servir de préface sur les œuvres d'Ovide, & sur toutes celles des autres Poëtes, traduites en vers par L. A. D. M. (l'Abbé de Marolles). in-4°. sans date, t. 6. p. 82. & *suiv.*

Les Oeuvres d'Ovide, traduction nouvelle, par M. (Etienne ALGAY) DE MARTIGNAC, avec des Remarques, & le Latin à côté, à Lyon, chez Horace Molin, première édition, 9. vol. in-12. 1697.

Le premier volume contient les Héroïdes: le second, les trois livres des amours, & la consolation à l'Imperatrice Livie: le troisième, l'art d'aimer, le remede d'amour, l'art d'embellir le visage, l'Elégie du Noyer: les quatrième, cinquième & sixième, les 15. livres des Métamorphoses, avec l'abregé de cet ouvrage, en Latin par Guillaume Canterus, & en François, par Martignac: le septième, les 6. livres des Fastes: le huitième, les 5. livres des Tristes: le neuvième, les Epistres écrites du Pont, & le Poëme contre Ibis. t. 6. p. 22.

450 BIBLIOTHEQUE

Differtation sur l'exil d'Ovide , avec quelques Anecdotes concernant les deux Julies. par M. R. D. R. (M. REBAUD DE ROCHEFORT) à Moulins , chez Jean Faurt, 1742. in-8°. t. 6. p. 70.



LOvide bouffon, ou les Métamorphoses burlesques , par L. RICHER , à Paris, 1649. in-4°. — Item, *ibid.* 1662. in-12. t. 6. p. 97. & suiv.

L'Ovide en belle humeur , de M. d'Asfouci (Charles COYPEAU) enrichi de toutes ses figures burlesques , première édition, vers 1650. seconde édition , à Paris , 1653. in-4°. t. 6. p. 28. & suiv.

L'Hérototechnie , ou l'art d'aimer d'Ovide , en vers burlesques , par le fleur D. L. B. M. à Paris, 1650. in-4°. t. 6. p. 100.

L'art d'aimer d'Ovide , avec les remèdes d'amour , nouvellement traduits en vers burlesques , à Paris , 1662. in-12. t. 6. *ibid.*

Les remèdes contre l'amour , travestis des vers Latins d'Ovide en vers burlesques , & divisés en chapitres , par le fleur DU FOUR ; C. Médecin , à Paris , 1666. in-12. t. 6. p. 101. 102.

Plaidoyez d'Ajax & d'Ulyffe pour les armes d'Achille , avec le changement du sang d'Ajax en Hyacinthe , du treizième livre des Métamorphoses d'Ovide , traduit

en vers burlesques , par le Chevalier de
LOUTAUD , dédié à Madame Helene de
Fleurat , Comtesse de Buffet , Paris , 1665.
in-12. t. 6. p. 102. 103.

*Traductions de Tibulle , de Propertius , de
Phedre & de Columelle.*

LEs Elégies de Tibulle , Chevalier Ro-
main , en quatre livres , de la traduc-
tion de Michel DE MAROLLES , Abbé de
Villeloin , à Paris , 1653. *in-8°. avec le
texte Latin , des Remarques , & l'Elégie
d'Ovide sur la mort de Tibulle , en Latin
& en François , t. 6. p. 109. 110.*

Les Amours de Tibulle ; par (Jean)
DE LA CHAPELLE , de l'Académie François-
se , (où se trouve la traduction des Elegies
de ce Poëte en vers François) à Paris ,
1712. 3. vol. *in-12. t. 6. p. 110. & suiv.*

Traduction de la premiere Elégie de
Tibulle , en vers François , par M. DE LA
FARE , dans le Recueil de ses poësies & de
celles de l'Abbé de Chaulieu , 1724. *in-8°.
t. 6. p. 118.*

- Elégie septième du second livre des
amours de Tibulle , par M. RICHER , Avo-
cat au Parlement de Normandie ; avec ses
Epîtres choisies d'Ovide , en vers Fran-
çois , à Paris , 1723. *in-12. t. 6. p. 118.*

Traduction de la premiere Elégie du

452. BIBLIOTHEQUE
premier livre de Tibulle en vers François, dans le premier volume du *Mercur* du
Décembre, 1740. t. 6. p. 118. 119.

La vie & les amours de Tibulle Chevalier Romain, & de Sulpicie Dame Romaine; leurs poësies, & quelques autres traduites en vers françois, avec des Remarques, une carte, & des figures en taille douce; & l'histoire abrégée des principaux événemens de leur tems, qui ont rapport à leurs ouvrages, Parallele, critiques, Apologies, rétablissement, &c. par M. (Jean-Baptiste) GILLET DE MOYVRE, (Avocat au Parlement de Paris). 2. vol. in-12. à Paris, 1743. t. 6. p. 115. & suiv.



L Es Oeuvres de Propertius, de la traduction de Michel DE MAROLLES, Abbé de Villeloin; avec le texte Latin & des Remarques, à Paris, 1655. in-8°. t. 6. p. 121. & suiv.

Elégies amoureuses de Propertius (nombre de douze) traduites en vers par le Président NICOLE, à la suite de ses Amours d'Enée & de Didon, ou le quatrième livre de Virgile en vers, à Paris, 1668. in-12. & depuis dans le recueil des œuvres du même, t. 6. p. 122. 123.

Ballade sur une Elégie de Propertius, commençant, *Quicumque ille fuit* (C'est là douzième du second livre.) par LAZARUS DE BAÏF, à la suite de sa traduction de la

FRANÇOISE. 453

Tragédie d'Euripide, intitulée: Hecube,
à Paris, 1550. in-12. t. 6. p. 124.

La vie de Properce, Chevalier Romain,
par M. GILLET DE MOYVRE, Avocat au
Parlement de Paris, à Paris, 1746. in-12.
t. 6. p. 124. 125.



L Es Fables de Phédre traduites en
Français, avec le Latin à côté, & des
notes à la fin, par M. DE SAINT AUBIN.
(Louis LE MAISTRE DE SACY.) à Paris,
1646. in-12. & plusieurs fois réimprimées de-
puis. t. 6. p. 127. & suiv.

Les mêmes de la même traduction, avec
des observations de Tanneguy LE FEVRE,
en 1664. in-12. à Saumur, t. 6. p. 129.

Les mêmes, en Latin, avec la traduction
du sieur de ST. AUBIN (M. le Maître de
Sacy) & les notes de Jean SCHEFER, &
d'autres Sçavans, à Hambourg, 1663. 1666.
1673. t. 6. p. 129. 130.

Les mêmes, traduction nouvelle, avec
le texte Latin, & des Remarques, par l'Ab-
bé PREVOST, à Paris, 1702. in-12. t. 6. p.
130. 131.

Les mêmes, en François & en Allemand,
à Hambourg, 1707. in-12. t. 6. p. 133.

Six Fables de Phédre, traduites en vers
Français, par le sieur DU FOUR, C. D.
Médecin dans son Recueil d'Epigrammes

des plus fameux Poëtes Latins , mis en vers François , à Paris , 1669. in-12. t. 6. p. 132. 133.

Diverses Fables de Phedre mises en vers François : dans le recueil intitulé ; *Oeuvres de M. ***. contenant plusieurs Fables d'Esop mises en vers.* à Paris , 1670. in-12. t. 6. p. 133.

Les Fables de Phedre , affranchi d'Auguste , en vers François , avec le texte Latin , des notes , & la vie de Phedre . (par Jean-Claude FABRE , Prêtre de l'Oratoire) à Paris , 1728. in-12. tom. 6. pag. 133. 134.

Les Fables de Phedre en vers François ; avec une édition Latine à côté , & des notes , par Louis-Tranquille DENYSE , Professeur de Grammaire , & Sous-principal des Artiens au Collège Royal de Navarre , à Paris , 1708. in-12. t. 6. p. 131. & suiv.



LE dixième livre de Lucius Junius Moderat Columelle , de la culture des jardins , traduit en vers François , par Michel DE MAROLLES , Abbé de Villeloin , avec sa traduction des Catalectes des anciens à Paris , 1671. in-8°. & dans la première partie de sa traduction de Virgile en vers François , *ibid.* 1673. in-4°. tom. 6. pag. 134.

Traductions de Perse & de Juvenal.

L Es Satyres de Perse , translatées de Latin en rithme François (avec la devise Moyen ou trop , & dédiées à très-honorable & sage Jehan Jacques de Mesme , Lieutenant civil pour le Roy nostre sire , en son Chastelet à Paris , attribuées Abel FOULON.) à Paris , chez Jacques Razeau , 1544. in-12. t. 6. p. 137. 138.

Les Satyres de Perse traduites en vers François , en forme de paraphrase , avec des argumens , le texte Latin & des notes Latines & Françaises , par Guillaume DU-AND , Conseiller du Roi à Senlis , à Paris , chez Denys Dupré , 1575. in-8°. — Les mêmes ; lesquels devant sa mort l'Auteur , pour la seconde fois , les a revûes , corrigées & augmentées , à Paris , chez Denys Dupré , 1586. in-8°. t. 6. p. 127. 129. 140. & suiv.

Les Satyres de Perse traduites en vers François , par Nicolas LE SUEUR , Senliens ; (avec le texte de Perse , un grand nombre des notes Latines , & des argumens en François.) à Paris , 1603. in-12. t. 6. p. 13. & suiv.

Les Satyres de Perse , traduites en François (en prose) par André DU CHESNE : in-8°. à Paris , 1607. t. 6. p. 145.

456 BIBLIOTHEQUE

Les Satyres de Juvenal & de Perse, en Latin & en François (avec des Remarques) de la traduction de Michel DE MAROLLES, Abbé de Villeloin, à Paris, 1653. in-8°. — La même traduction, en 1659. *ibid.* — La même traduction, avec celle d'une Satyre de Sulpitia, *ibid.* 1671. in-12. t. 6. p. 145. & suiv. 165. 166.

Les Satyres de Perse, fidèlement traduites en notre langue, avec le Latin à côté, enrichies de remarques historiques sur divers Sujets, & sur les vies des plus illustres Auteurs de ce tems; avec deux tables, l'une Latine & l'autre Française, pour faciliter ceux qui n'ont pas l'usage de la langue Latine, par le sieur GEFRIER, à Paris, Loyson, 1658. in-12. t. 6. p. 147. & suiv.

Les six Satyres de Perse, en vers François, par Jean NICOLE, Président à Chartres, dans le Recueil de ses œuvres en 1660. & depuis, à Paris, in-12. t. 6. p. 146.

Les Satyres de Perse, traduction nouvelle (dédiée à M. Despreaux) par M. DE LA VALTERIE, à Paris, Claude Barbin, 1680. 1681. 2. vol. in-12. (avec la traduction des Satyres de Juvenal.) t. 6. p. 149. & suiv.

Les Satyres de Perse de la traduction (de Estienne ALGAY) sieur DE MARTIGNAC, à Paris, 1683. in-12. t. 6. p. 151. & suiv.

Traduction nouvelle des Satyres de Perse

Te, (& de Juvenal) par Jérôme TARTERON, Jésuite, à Paris, Claude Barbin, 1689. in-12. (avec une longue Epître du Traducteur à M. L. B. D. B. L. D. R.) — La même traduction, nouvelle édition, (avec une Epître fort abrégée) à Paris, 1706. in-12. — La même traduction, nouvelle édition (avec l'Epître de la première édition, mais un peu changée) à Paris, 1714. in-12. t. 6. p. 151. & suiv.

Traduction nouvelle des Satyres de Perse en vers François, avec des remarques sur les passages les plus difficiles, par (Constant DE SILVECANE, à Lyon, 1693. in-12. t. 6. p. 154. & suiv.

Perse traduit en vers François, & accommodé au goût présent, par Eustache LE NOBLE, à Paris, Claude Cellier, 1704. in-12. t. 6. p. 156. & suiv.

Traductions (en vers) du commentement de la cinquième Satyre de Perse, & de quelques endroits de la septième Satyre de Juvenal, avec des notes, par (Alexandre) DE PREPETIT DE GRAMMONT : dans son Recueil des traductions en vers, &c. à Paris, 1711. in-12. t. 6. p. 170.

Remarques de M. le Président BOUHIER sur la dissertation critique (Latine) de Jacques Breitinger sur l'ancienne vie de Perse, dans le tome dixième du Recueil de Selhorn, intitulé : *Amicitiae litterariae*, &c. à Francfort & Leipzig, 1729. in-8°. Ces remarques concernent plus la vie même

Tome VI. V

de *Perse*, *avec la dissertation.*) tom. 6. pag.
135. 136.



Quatre Satyres de Juvenal, translatées de Latin en (vers) François, par Michel D'AMBOISE, Ecuyer, Seigneur de Chevillon. C'est assavoir la VIII. X. XI. & XIII. à Paris, en la boutique de Vincent Serrenas, 1544. in-12. t. 6. p. 160. & suiv.

Les Satyres de Juvenal d'Aquin, traduites en François, avec sommaires, apostilles & annotations plus nécessaires, par André DU CHESNE, Tourangeau, à Paris, 1607. in-8°. t. 6. p. 162. 163. 164.

Les Satyres de Juvenal en vers François, avec un discours de la Satyre, & quelqu'autre poésie. (Ode sur la félicité du Parnasse, & la difficulté d'y arriver.) par Maître DENYS CHALINE, Avocat au Parlement de Paris, à Paris, 1653. in-12. t. 6. p. 168. 169.

Les Satyres de Juvenal, & celle de Sulpitia, en Latin & en François, de la traduction de Michel DE MAROLLES, Abbé de Villeloin. Voyez cy-dessus au Catalogue des traductions de *Perse*. tom. 6. pag. 165. & suiv.

Les Satyres de Juvenal, traduction nouvelle. (dédiée à M. Boileau Despreaux) par Monsieur DE LA VALTIERIE (avec la traduction des Satyres de *Perse*) à Paris,

1680. & 1681. 2. vol. in-12. t. 6. p. 151.

Les Satyres de Juvenal, traduites (en prose) par (Etienne AEGAY) DE MARTIGNAC, à Paris, 1683. in-12. t. 6. p. 151.

Traduction nouvelle des Satyres de Juvenal, par le Pere (Jérôme) TARTERON, Jésuite. Voyez ci-dessus, traduction nouvelle de Perse par le même. t. 6. p. 171. & suiv.

Traduction nouvelle des Satyres de Juvenal en vers François, avec des remarques sur les passages les plus difficiles (& le texte Latin) par M. Constant DE SILVECAVE, Président de la Gour des Monnoyes, Commissaire général de Sa Majesté en ladite Cour au département de Lyon & autres Provinces, ancien Prevost des Marchands de ladite Ville, à Paris, 1690. & 1691. 2. vol. in-12. t. 6. p. 171.

La premiere des instructions morales du Poëte Juvenal en François, avec le texte Latin & les notes nécessaires, traduction de (Hercule) GRISEL, à Paris, 1643. in-4°. t. 6. p. 167. 168.

Imitation de la premiere Satyre de Juvenal (en vers François) par (Claude) QUILLET : dans sa premiere édition des Satyres de Juvenal & de Perse, traduites par l'Abbé de Marolles, à Paris, 1653. in-8°. t. 6. p. 166.

Satyre sixième de Juvenal en vers François, avec le Latin à côté, & quelques
Vij

notes, par Monsieur T. D. M. dans l'ouvrage du même, intitulé : Essay de la langue Latine & François, ou un combat entre l'une & l'autre par la traduction des Satyres du sieur Boileau en vers Latins, & au contraire de celles de Juvenal en vers François, à Toulouse, 1677. in-12. t. 6. p. 169.

La quatrième & la sixième Satyre de Juvenal, en vers François, par Jean NICOLE : Président à Chartres : dans le Recueil de ses œuvres imprimées plusieurs fois, t. 6. p. 170.

Juvenal Burlesque, par le sieur (François) COLLETET le fils, à Paris, 1657. in-12. t. 6. p. 174. & suiv.

Juvenal mis en vers Burlesques, par l'Abbé DE LAFENAS. (cité par quelques Auteurs) t. 6. p. 176.

Traductions de Lucain, de Sénèque le Tragique, & de quelques vers de Sénèque le Philosophe.

LEs Oeuvres de Lucain contenant l'histoire des guerres civiles entre Pompée & César, traduites en François, par Michel DE MAROLLES, Abbé de Villeloin, in-8°. à Paris, 1623. — Les mêmes première édition de la nouvelle traduction, dédiée à M. le Duc d'Anguien par le même

né, à Paris, 1647. in-8°. — Les mêmes, avec le Poëme de Petrone, du changement de la République, & le Panégyrique de Lucain à Pison, en Latin & en François, de la traduction du même, à Paris, 1654. in-8°. t. 6. p. 180. & suiv.

Divers endroits de la Pharsale de Lucain, traduits en vers François par le même, à la suite de ses Considérations sur une critique judicieuse de Virgile, in-4°. sans date; & le Panégyrique de Pison, traduit en vers par le même, avec sa version des Cātalec-tes, &c. t. 6. p. 183.

La Pharsale de Lucain, ou les guerres civiles de César & de Pompée, en vers François, par Guillaume DE BREBEUF à Rouen, pour Antoine de Sommerville Libraire à Paris, 1654. 1655. in-4°. — Item, à Leyde, Jean Elzevir, 1658. in-18. — Item, à Rouen, 1663. in-12. — Item, à Paris, 1702. in-12. t. 6. 184. & suiv. 188.

Observations critiques sur la traduction précédente, par l'Abbé de MAROLLES, dans ses Jugemens sur les vieux Traducteurs de Virgile, à la suite de son Virgile en vers François, à Paris, 1673. in-4°. t. 6. p. 183.

Dissertation sur la Pharsale en vers François, & les autres ouvrages de M. de Brébeuf, par Guillaume DU HAMEL, à Paris, Sauvieux 1664. in-12. t. 6. p. 184. & suiv.

Bensée de feu M. DU TOT DE FERRARE,
V. iij

Conseiller au Parlement de Normandie, touchant deux endroits considérables de la Pharsale de Lucain, dans les *Mémoires de Trévoux*, Juillet, 1701. article 111. t. 6. p. 193.

Nouvel examen du vers de Lucain : *Nihilis causa Diis placuit, sed victa Catoni*. Les Dieux sont pour César, mais Caton suit Pompée, par le Pere (Claude) BUFFIER, Jésuite, dans les *Mémoires de Trévoux*, Mai 1731. article 47. t. 6. p. 193-194.

Lucain travesti, ou les guerres civiles de César & de Pompée, en vers enjoués. (*Il n'y a que le premier livre.*) par Guillaume DE BRÉBEUF, imprimé à Rouen par L. Maury, pour Antoine de Sommerville, Libraire à Paris, 1656. in-12. t. 6. p. 190. & suiv.



L Es Tragédies de Sénèque, traduites en vers François, par Benoit BAUDOUIN, d'Amiens, principal du Collège de Troyes, Bachelier en Théologie, à Troyes, chez Noël Moreau, dit le Coq, 1626. t. 6. p. 101.

Le Théâtre de Sénèque, avec des remarques suivant l'ordre alphabétique sur les endroits les plus difficiles de cet ouvrage traduit (en prose) par Pierre LINAGE (en dix parties, formant 5. volumes in-12. à Paris, 1651. t. 6. p. 202. 203.

Les Tragédies de Sénèque, en Latin &

en François de la traduction de *Michel de MAROLLES*, avec des remarques, à Paris, 1660. 2. vol in-8°. (contenant chacun cinq *Tragédies*) t. 6. p. 203. & suiv.

Paraphrase de quelques endroits des *Tragédies* de *Sénèque* (en prose) par *Pierre GROGNET* ou *GROSNET*, à la suite de ses *Sentences* de *Sénèque le Philosophe*, à Paris, 1534. in-8°. t. 6. p. 197.

La *Tragédie* d'*Agamemnon* (traduite de *Senéque*, en vers François) avec deux livres de chants de Philosophie & d'amour, par *Charles TOUTAIN*, à très - Révérend Pere & illustre Prélat, Monseigneur *Gabriel le Veneur*, Evêque d'*Evreux*, à Paris, chez *Martin le jeune*, 1557. in-4°. t. 6. p. 197. 198.

Agamemnon, *Tragédie* tirée de *Sénèque*, par *François LE DUCHAT*, à Paris, 1561. in-4°. (selon du Verdier) t. 6. p. 198.

Hercules Oetus, *Tragédie*, traduite de *Sénèque*, par *Nicolas LE DIGNÉ*, sieur de *Condes*, vers 1584 (selon *M. de Beauchamps*.) t. 6. p. 199.

Traduction de la *Troade* de *Sénèque*, en vers François, dédiée à Madame la Princesse de *Soubise* par *M. L. B.* à Paris, chez *Claude Barbin*, 1674. in-12. t. 6. p. 205.

Hippolyte, la *Troade*, & *Antigone*, *Tragédies* de *Robert GARNIER*. — *Hercule*.
V. iiii.

furieux, Thyeste, Agamemnon, & Octavie, Tragédies de Rolland BRISSET, Gentilhomme Tourangeau, Trésorier des guerres, à Tours, 1590. in-4°. — Agamemnon, Tragédie de Pierre MATTHIEU, Docteur en Droit, à Lyon, 1589. — Oedipe & Hercule sur le mont Oeta, Tragédies par Jean PREVOT, Avocat au Dorat. — Médée, Tragédie de Jean DE LA PERUSE. — L'Hercule furieux, Tragédie du sieur de NOUVELON, à Paris 1639. in-4°. — La Troade, Tragédie par SALLEBRAY, 1640. in-4°. (On n'entra pas dans un plus grand détail sur ces pièces, qui ne sont que des imitations éloignées des Tragédies de Sénèque; parce que l'on en parlera en détail dans l'article des Tragiques modernes.) tom. 6. pag. 200. 201.

Imitation (en vers François) de quelques chœurs de Sénèque le Tragique, (du chœur de l'Acte second de la Troade, de l'Acte quatrième de la même Tragédie, & du second chœur de Thyeste) par Jean D'HESNAULT, dans ses œuvres diverses, à Paris, 1670. in-12. t. 6. p. 205. 206.

Chœur du second Acte de la Troade de Sénèque, paraphrasé & mitigé, par le Président (Jean) NICOLE, dans le recueil de ses poésies dont on a souvent parlé, t. 6. p. 206.

Paraphrase (en vers François) du chœur du second Acte de la Troade de Sénèque: *verum est! an timidus fabula decipit.* &c. (par M. DE COURT, Abbé de saint Geor

ges & de saint Serge, membre de l'Académie royale d'Angers) dans un livre imprimé en 1722. à Paris, in-12. sous ce titre : L'heureux infortuné, histoire Arabe; avec un recueil de diverses pièces fugitives en prose & en vers, par M. D*** Académicien, t. 6. p. 206.

Le portrait de la vie heureuse, traduit en vers François du premier Acte de la Tragédie de Thyeste de Sénèque, dans le Portefeuille de M. L. D. F. à Carpentras, 1694, in-12. t. 6. p. 206.



A Pocolocynthose, ou discours plein de mocquerie sur la mort de Claudius, traduit en prose par Mathieu DE CHALVET, Conseiller du Roi en son Conseil d'Etat, & Président des Enquestes du Parlement de Tholose, à la suite de sa traduction des Oeuvres de Sénèque, à Paris, 1638, in-folio, t. 6. p. 207.

Quelques vers de Sénèque le Philosophe, tirés de son Apocolocynthose, traduits en prose par l'Abbé DE MAROLLES, à la fin du tome second de sa traduction des Tragédies de Sénèque, à Paris, 1659, in-8°. t. 6. p. 207.

Traduction de l'Apothéose de l'Empereur Claude, écrite en Latin par Sénèque, en prose & en vers par M. l'Abbé ESQUIAU, dans les Mémoires de littérature & d'histoire recueillis par le Pere des Moletz, tome premier, seconde partie. t. 6. p. 207. 208.

Traductions de Petrone..

LE Petrone en vers , traduction nouvelle , par M. L. D. B. (*Michel DE MAROLLES* , qui s'est caché sous ces lettres) avec le texte Latin , & diverses pièces attribuées à plusieurs Auteurs qui ont porté le nom de Petrone , aussi en Latin avec la traduction en vers François , à Paris , Barbin , 1667. in-12. t. 6. p. 220. 221.

Un des Poèmes imprimé dans ce recueil ; savoir celui de l'Embrasement de Troye , a été imprimé à la suite du Virgile en vers par le même Abbé de Marolles.

Petrone , traduction nouvelle (en prose) avec des observations sur les endroits les plus difficiles , à Cologne (en France) Pierre Marteau , 1687. in-12. t. 6. p. 222. & suiv.

Traduction de plusieurs pièces tirées de Petrone , suivant le manuscrit trouvé à Belgrade en 1688. avec plusieurs remarques Latines & Françaises , qui expliquent les endroits les plus difficiles de cet Auteur , par M. (François) NODOR. , Paris , Thomas Moëtte , 1664. 2. vol. in-8°. avec figures , t. 6. p 225. & suiv.

' La Satyre de Petrone , traduite en François avec le texte Latin , suivant le nouveau manuscrit trouvé à Belgrade en 1682. contenant les galanteries & les débauches de l'Empereur Néron & de ses Favoris ;

avec des remarques curieuses (une Préface divisée en deux parties ; & la vie de Petrone) ouvrage enrichi de figures, par François NODOT, à Cologne (en France) 1694. 2. vol. in-12. t. 6. p. 225. & suiv.

Observations sur le Petrone trouvé à Belgrade en 1688. & imprimé à Paris en 1693. avec une Lettre sur l'ouvrage & la personne de Petrone, par Claude-Ignace BREUGIERE DE BARANTE, Avocat à Riom, (& non George Pellissier, comme on le nomme dans plusieurs catalogues de livres) à Paris, 1694. in-12. t. 6. p. 217. & suiv.

La Contrecritique de Petrone, ou Réponse aux observations précédentes, par M. NODOT, à Paris, 1700. in-8°. t. 6. p. 214. & suiv. 216.

La Satyre de Petrone en Latin & en François, de la traduction de François NODOT, avec des remarques & additions, nouvelle édition augmentée de la Contrecritique de Petrone, ou Réponse aux observations sur les fragmens de Belgrade, ensemble la Réponse à la Lettre sur l'ouvrage & la personne de Petrone, avec figures, à Paris, 1713. 2. vol. in-12. t. 6. *ibid.*

Satyre de Petrone, traduite en François, par Nicolas VENETTE, Médecin de la Rochelle, à Amsterdam, 1697. in-12. t. 6. p. 224. 225.

468. BIBLIOTHEQUE

Satyre de Petrone par M. DE BOISPREAUX,
à la Haye, Jean Neaulme, (Paris) 1742.
in-8°. en deux parties, t. 6. p. 234. &
suiv.

Le Festin de Trimalcion, traduit en
prose du Latin de Petrone, par Michel DE
MAROLLES, Abbé de Villeloin, à Paris,
1677. in-8°. t. 6. p. 221.

Histoire secrète de Neron, ou le Festin
de Trimalcion, traduit de Petrone, avec
des notes historiques, par M. LAVAUR, à
Paris, 1726. in-12. (avec un discours pré-
liminaire sur Petrone, son histoire secrète,
& plusieurs autres remarques servant à l'in-
telligence de cet ouvrage.) t. 6. p. 238.
& suiv.

Poëme sur le changement de la Répu-
blique Romaine, traduit de Petrone, en
prose, par l'Abbé DE MAROLLES, à la suite
de sa traduction de Lucain de la troisième
édition, à Paris, 1614. in-8°. t. 6. p. 220.

Poëme de Petrone sur la guerre civile
entre César & Pompée, en Latin, & tra-
duit en vers François, avec des remarques
& des corrections sur le texte, par Jean
BOUHIER, ancien Président à Mortier au
Parlement de Dijon, & l'un des quarante
de l'Académie Française : dans son Recueil
de diverses traductions en vers François.
Hollande, 1737. in-4°. & à Paris, 1738.
in-12. t. 6. p. 240. & suiv.

L'histoire de la Matrone d'Ephèse, tra-

Adite en prose, sous le titre de Fable du Chevalier & de la Femme veuve, par Frere Julien des Augustins de Lyon, Docteur en Théologie, dans le recueil des Fables d'Elope, d'Avienus, d'Alphonse, de Poggé & autres, imprimées à Lyon, l'an 1484. le 15. jour de Mai, in-fol. t. 6. p. 212.

L'histoire de la Matrone d'Ephèse, traduite en prose par Pierre DE BOURDEILLE, Seigneur de Brantôme, dans ses discours sur les femmes galantes, tome second, discours quatrieme, édition de Leyde, (Rouen) 1699. in-12. t. 6. p. 243.

L'histoire de la Matrone d'Ephèse, traduite de Petrone, par M. DE SAINT EVRE-MONT, dans le second tome de ses œuvres, édition in-12. de 1725, & par Jean DE LA FONTAINE, dans ses Contes, & autres recueils de ses œuvres, t. 6. p. 243.

La même histoire, dans le recueil des lettres de Georges BROSSIN, Chevalier, Marquis de Méré, lettre trente-quatrième. t. 6. p. 243.

Traduction (en vers) d'un endroit de Petrone, sur la poésie, avec des remarques, dans le recueil de M. DE PR PETIT DE GRAMMONT, déjà cité, t. 6. p. 243.

Correction d'un endroit du texte de Petrone, par M. l'Abbé SEVIN, dans le tome cinquième des Mémoires de l'Académie des inscriptions & belles lettres, t. 6. p. 243.

Traductions de Martial.

Toutes les Epigrammes de Martial, en Latin & en François, avec de petites notes, divisées en deux parties; par Michel DE MAROLLES, Abbé de Villeloin, à Paris, Guillaume de Luyne, 1655. 2. vol. in-8°. t. 6. p. 265. & suiv. 270.

Les Estreines, & les Apophoretes, ou les présens de Martial, qui composent les deux derniers livres des Epigrammes de ce Poëte, traduites en vers par le même, imprimées à Paris, en 1667. & en 1671. in-8°. t. 6. p. 271.

Le livre des Spectacles, & le premier livre des Epigrammes de Martial, traduits en vers par le même, *ibid.* & mêmes années, t. 6. p. 271.

Les quinze livres de Martial, traduits en vers, avec des remarques & des tables nécessaires, par Michel DE MAROLLES, Abbé de Villeloin, quatrième édition, à Paris, Jacques Langlois, 1675. in-4°. t. 6. p. 274. & suiv.

Jugement de M. l'Abbé de C... (CASTEL-LAN) sur la traduction en vers de Martial, & de quelques autres Poëtes illustres de l'antiquité, avec la Réponse de l'Abbé de Marolles à cette Lettre, in-4°. sans date, t. 6. p. 280. & suiv.

Traductions ou imitations de plusieurs Epigrammes de Martial, en vers François, par *Clement MAROT*, *Nicolas RAPIN*, *Pierre DE RONSARD*, *Joachim DU BELLAY*, *Jacques PELLETIER*, dans les ouvrages de ces Auteurs — Item, dans les Entretiens de M. de Voiture & de M. Costar, à Paris, 1654. in-4°. t. 6. p. 264. — Item, dans le recueil de M. DE PREPETIT DE GRAMMONT, déjà cité, ibid. p. 286.

Le César Auguste du Poëte Martial (ou traduction en prose de diverses Epigrammes de ce Poëte) attribuée à *Hercule GRISSEL*, Prêtre de Roüen, in-4°. vers le milieu du dix-septième siècle, t. 6. p. 265.

Epigrammes de Martial (au nombre de vingt) traduites ou imitées de ce Poëte, en vers François, par le Président (*Jean*) *NICOLE*, dans le second volume du recueil de ses Oeuvres, t. 6. p. 283.

Choix d'Epigrammes de Martial, traduites en vers François par le sieur du Four C. D. Médecin; dans son Recueil d'Epigrammes des plus fameux Poëtes Latins, mis en vers François, à Paris, 1669. in-12. t. 6. p. 283. 284.

Recueil des plus beaux endroits de Martial, par feu M. COSTAR, avec un traité de la beauté des ouvrages d'esprit, & particulièrement de l'Epigramme traduite du Latin, par M. C. L. A. C. à Toulouse, 1689. 2. vol. in-12. t. 6. p. 284. & suiv.

Diverses Epigrammes de Martial, mises en vers François, par M. le Président BOUHIER : à la suite de sa traduction en vers du quatrième livre de l'Enéide de Virgile, in-12. à Paris, 1742. t. 6. p. 286.

Différentes conjectures sur l'Anchialus de Martial, par M. MORIN, dans le tome second des Mémoires de l'Académie des inscriptions & belles lettres, t. 6. p. 288. & suiv.

Explication de la vingt-quatrième Epigramme du dixième livre du même Poète, par M. DE LA BARRE, dans le tome neuvième des mêmes Mémoires, t. 6. p. 293. & suiv.

Explication de la même Epigramme par M. L. **. de l'Académie des sciences & belles lettres de Lyon, dans les Mémoires de Trevoux, Mai, 1732. article 45. t. 6. p. 292.

Traductions de Némésien, & Calpurnius, d'Aufone, de Claudien, de Festus Avienus, & des Catalectes des anciens Poètes.

L Es Pastorales de Némésien & de Calpurnius, traduites en François, avec des Remarques & un discours sur l'Eglogue (par Adrien-Maurice MAIRAULT) à Bruxelles, (Paris, Chaubert) 1744. in-12. t. 6. p. 294. & suiv.

Lettre d'un Professeur du Collège des Pères de l'Oratoire à Juilly, sur cette traduction dans le tome VII. des Jugemens de l'Abbé DESFONTAINES sur quelques écrits nouveaux, t. 6. p. 300.

Lettre de M. M. (MAIRAULT) au sujet de la traduction des Eglogues de Némésien & de Calpurnius, in-12. de 28. pages. t. 6. p. 300.



Les Sentences du Poëte Ausone sur les dits des sept Sages. Odes, & autres compositions pour inciter à la vertu. Le tout nouvellement traduit & composé pour l'utilité d'un chacun, par M. Charles FONTAINES, Parisien, à Lyon, Jean Brotot, 1558. in-12. Le privilège est daté de Villiers-Coteretz le premier jour d'Octobre 1555. (Cet ouvrage est dédié à très-noble & florissant Prince Monseigneur le Duc d'Angoulême, tiers fils du Roy, t. 6. p. 310. 311.

Sept Epigrammes d'Ausone : traduites ou imitées en vers François, par le sieur du FOUR C. D. Medecin, dans son Recueil d'Epigrammes des plus fameux Poëtes Latins, mis en vers François, à Paris, chez Olivier de Varennes, 1699. in-12. t. 6. p. 305.

Onze Epigrammes d'Ausone sur la vache du Sculpteur Myron, imitées en vers François, par RONSARD, dans le Recueil de ses Oeuvres, t. 6. p. 305. 306.

476 BIBLIOTHEQUE

Les mêmes traduites en prose, par l'Abbé DE MAROLLES, dans ses Remarques sur le quatrième livre des Epîtres qu'Ovide écrit du lieu de son exil, t. 6. p. 306.

Le Centon d'Aufone composé des vers de Virgile, pour obéir aux commandemens de l'Empereur Valentinien, en vers François, par l'Abbé DE MAROLLES, à la suite de son Virgile en vers François, in-4°. à Paris, 1673. t. 6. pag. 306. 307. & suiv.

L'Amour crucifié, du même, traduit par le même, *ibid.* t. 6. p. 308. 309. 311.

Vers d'Aufone, savoir les douze premiers Césars, les douze travaux d'Hercule, les sept Sages de la Grece, les Eloges des Muses, en vers François, par le même, dans le même recueil. t. 6. p. 290. 291.

Imitation (du *Cupido crucifixus*) d'Aufone, en vers François, par Pierre-Charles Roy, Chevalier de l'Ordre de saint Michel, du tome premier de ses Oeuvres diverses, à Paris, 1727. in-8°. t. 6. p. 309.

Explication d'un endroit de l'Amour crucifié d'Aufone, par le Pere OUDIN, Jesuite, dans les Mémoires de Trévoux, Mars 1714. t. 6. p. 313. & suiv.

Difficultés sur cette explication, proposées au P. Oudin, par M. RAVION DES VARENNE (Michel CHAILLOU, Chanoine Régulier) dans le tome second des pièces fugi-

ves recueillies par M. l'Abbé Archimbaud, à Paris, 1717. in-12. & dans les Mémoires de Trévoux du mois de Juillet, 1717. t. 6. p. 314. & suiv.

Réponse du Pere Oudin à ces difficultés, contenant de nouveaux éclaircissemens sur l'endroit d'Aufone contesté, dans les Mémoires de Trévoux, Juillet, 1717. t. 6. p. 314.

Extrait d'une Dissertation sur la vie & les écrits d'Aufone, par M. l'Abbé BELET, de l'Académie de Bourdeaux, dans le Journal intitulé ; Bibliothèque Française, May & Juin, 1726. en Hollande, in-12. t. 6. p. 302.

Abregé de la vie d'Aufone, dans le tome second des Pièces fugitives recueillies par M. l'Abbé Archimbaud, seconde partie, à Paris, 1717. in-12. t. 6. p. 315.

Vie d'Aufone, & Jugement sur ses écrits, &c. dans l'histoire littéraire de la France, par quelques Bénédictins de la Congrégation de Saint Maur, tome premier, seconde partie, in-4°. t. 6. p. 303. 304.

Lettre de M. Meusnier de Querlon à M. Bernard, Docteur en droit, sur la vie & les ouvrages d'Aufone, dans le tome onzième des Amusemens du cœur & de l'esprit, à Paris, 1741. in-12. t. 6. p. 392. & suiv.



E Pigrammes de Claudien, traduites ou imitées en vers François, dans différens recueils de poësies, & en particulier dans le Recueil d'Epigrammes des plus fameux Poëtes Latins, mis en vers François, par le sieur DU FOUR, C. D. Medecin, à Paris, 1669. in-12. t. 6. p. 317. 318. .

Le Phénix, traduit du Latin de Claudian (en vers héroïques, par Jérôme DE BENEVENT, Thrésorier de France) Brochure de huit pages in-4°. sans date, & sans marque du lieu d'impression, t. 6. p. 317. 318.

Le Phenix, au Roi (traduit de Claudien en vers héroïques, avec une addition) par Pierre MOTIN, dans les Délices de la poësie François, à Paris, Toussaint du Bray. 1620. in-8°. t. 6. p. 318.

Le Ravissement de Proserpine, pris de Claude Claudian, en vers François, par Mesdames DES ROCHES, mere & fille, dans le recueil intitulé : Les Missives de Mesdames des Roches, de Poitiers, mere & fille, &c. à Paris, Abel l'Angelier, 1586. in-4°. t. 6. p. 319. 320.

Proserpine, Poëme de Claudian, traduit en vers héroïques, & achevé, par Jean NICOLE, Président à Chartres, à Paris, Charles de Serisy, 1658. in-12. & depuis dans le recueil des poësies de l'Auteur. t. 6. p. 320. & suiv.

Partie du premier livre du Ravissement de Proserpine, Poëme de Claudien traduit en vers héroïques, par Michel DE MAROLLES, Abbé de Villeloin, à la suite de ses Considérations sur une critique de l'Énéide, &c. in-4°. à Paris, sans date; & à la fin de sa traduction en vers François, de l'Achilléide & autres poësies de Stace, à Paris, 1678. in-4°. t. 6. p. 322. 323.

Le Ravissement de Proserpine, Poëme Butlesque de Charles COYPEAU) D'ASSOUCY, à Paris, 1664. in-12. t. 6. p. 323 324.



L Es Fables de Avian, traduites en prose (au nombre de vingt-sept seulement) par Révérend Docteur en Théologie, Frere Julien des Augustins de Lyon, imprimées à Lyon, (avec les Fables d'Esoppe traduites de Latin en François, celles d'Alphonse, & aulcunes joyeuses Fables de Poge Florentin) par Maître Matthien Hucs & Maître Jean Schabeller, l'an de grace mil cccc. lxxxiiii. le quinzeième jour de May, in-fol. avec figures en bois t. 6. p. 327. 328.

Le chant des Sirenes, allégorie d'Orphée & les effets de Venus & du vin, par Rufus Festus Avienus, traduits en vers François par l'Abbé DE MAROLLES. Cette traduction fait partie de celle des Catalectes, citée plus bas, t. 6. p. 328.

Description que Festus Avienus a faite

de la côte de la Gaule Narbonnoise dans le Poëme intitulé *Ora maritima*, traduite en prose, avec des remarques par (Jean) ASTRUC, Medecin consultant du Roy, Professeur en Medecine au Collège Royal de France. C'est le chapitre sixième de la premiere partie de ses Mémoires pour l'histoire naturelle de Languedoc, à Paris, 1737. in-4°. t. 6. p. 326. 327.



Catalectes, ou pièces choisies des anciens Poëtes Latins, depuis Ennius & Varron, jusques au siècle de l'Empereur Constantin (traduites en vers François par l'Abbé DE MAROLLES) avec les noms des Auteurs des Catalectes, & un avertissement nécessaire, contenant les corrections & les fautes survenues dans cette édition, à Paris, 1667. in-8°.

Les Catalectes des anciens Poëtes Latins (traduits en vers François par le même) premiere partie, contenant les second & troisieme livres selon le recueil de Scaliger; seconde partie, contenant les quatrieme, cinquieme & sixieme livres, selon le même recueil, à Paris, Jacques Langlois, 1675. in-4°. t. 6. p. 329. & suiv.

Traductions des anciens Poëtes Ecclesiastiques.

Les Quatrains sententieux de Saint Gregoire, Evêque de Nazianze (rendus

des en autant de Quatrains François) avec une brieve & familiere exposition , par Jacques DE BILLY, Abbé de Saint Michel en l'Herm , &c. à la suite des six livres envers du second advenement de Notre-Seigneur , &c. par le même, à Paris, Guillaume Chaudiere , 1576. in-8°. t. 6. p. 335. 336.

Les Hymnes de Synese Cyrenean ; Evêque de Ptolémaïde , traduits de Grec en François par Jacques DE COURTIN DE CISSE, Gentilhomme Percheron , à Paris , pour Gilles Beys , 1581. in-12. t. 6. p. 337. 338. & suiv.

Les Hymnes communs de l'année, translatez de Latin en François , en rithme , par Nicolas MAUROY le jeune , de Troyes : ou les Hymnes communs de l'année , nouvellement traduits de langue Latine à métrification Française , avec figures , à Troyes , Jean le Coq , 1527. in-4°. t. 6. p. 340. 341.

Hymnes Ecclésiastiques, Cantiques spirituels , & autres meslanges poétiques , par Guy LE FEVRE DE LA BODERIE , à Paris , Robert, le Magnier , 1578. in-16. — Les mêmes Hymnes , seconde édition, *ibid.* 1582. in-16. t. 6. p. 341. 342.

Version (en vers François) de l'Hymne *Vexilla Regis prodeunt* , & celle de l'Hymne : *Pange lingua gloriosi prælium certaminis* , par Jean DAVY DU PERRON, Cardinal : dans les Délices de la poésie Française , in-8°. à Paris , 1620. & dans le recueil des Oeuvres

482 BIBLIOTHEQUE
du Cardinal du Perron , *seconde édition in-
fol. à Paris , 1629. t. 6. p. 343.*

Les Hymnes de l'Eglise pour toute l'an-
née , traduites en vers François par le
sieur DUMONT (Louis LE MAISTRE DE SACY)
à la suite des Heures dites de Port Royal , à
Paris, 1650. in-12. & souvent réimprimées de-
puis , t. 6. p. 343.

Les mêmes Hymnes , traduites en vers
François par le Pere (Jean) ADAM , Je-
suite , en 1650. in-12. t. 6. p. 345.

Lettre au Pere Adam , Jesuite , sur la
traduction qu'il a faite en vers de quelques
Hymnes de l'Eglise , avec un parallele de
sa traduction & de celle de M. Dumont ,
par M. DE LA TOUR (Guillaume LE ROY ,
Abbé de Hautefontaine) 1651. in-4°. de
66. pages sans le parallele , à trois colonnes ,
t. 6. p. 346.

Les Hymnes du Breviaire Romain ,
traduites en vers François , par Pierre COR-
NEILLE , à la suite de sa traduction de l'Of-
fice de la Sainte Vierge , en prose & en vers ,
à Paris , 1670. in-12. t. 6. p. 347. & suiv.

Hymnes & Proses de l'Eglise , nouvelle-
ment mises en vers François , qui se peu-
vent chanter sur le chant des Latines ,
nouvelle édition , à Orleans , 1703. in-12.
t. 6. p. 349.

Les Hymnes & Proses de l'Office divin ,
à l'usage de Rome , traduites en vers sur

Le chant de l'Eglise, & autres airs, par Louis CHASSAIN, Prêtre, Chanoine de Notre-Dame de Montluel, à Paris, 1705. in-12. t. 6. p. 348.

Hymne du Cierge Paschal au saint Sabbath, traduit d'Aurele Prudence, Poëte Chrétien, en vers François, par Guy LE FEVRE DE LA BODERIE dans le recueil de ses Hymnes Ecclesiastiques, cité plus haut, t. 6. p. 350.

Le Martyre de Sainte Eulalie, traduit du même en vers François, par le même, dans le même recueil, t. 6. p. 351.

Le Martyre de Saint Laurent en vers François, imité des vers Latins de Prudence, publié par Nicolas, GOBILLON, Docteur de Sorbonne, Curé de Saint Laurent à Paris, à Paris, in-fol. & réimprimé dans le tome premier du Recueil de poésies chrétiennes & diverses, dédié à M. le Prince de Conti, t. 6. p. 351.

Les Hymnes, ou Poëmes de Prudence sur le Martyre de Saint Hippolyte, de Saint Laurent, d'un enfant qui souffrit avec Saint Romain, de Saint Vincent, de Sainte Eulalie, de Sainte Agnès, des dix-huit Martyrs de Sarragosse, de Saint Quirin, & de Saint Cassien, traduits en prose par Jean-Baptiste DROÛET DE MAUPERTUY, avec les autres Actes des Martyrs, recueillis par Dom Thierry Ruinart, à Paris, 2. vol. in-8o. 1708. & 2. vol. in-12. 1732. & 1739. t. 6. p. 350. 351.

Quelques vers de Saint Paulin, Evêque de Nole, tirés de sa Lettre trente-deuxième, traduits en vers François, par Dom Ambroise COLIN, Religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint Vannes, dans le tome dixième de l'Histoire des Auteurs Sacrés & Ecclesiastiques par Dom Remi Ceillier, Prieur Titulaire de Flavigny en Lorraine, à Paris. 1742. in-4^o. t. 6. p. 352. 353.

Poème de Saint Paulin à Licentius, & autres poësies du même, qui font partie de sa Lettre trente-deuxième écrite à Sulpice Severe, mis en vers François par le Traducteur des Lettres de Saint Paulin, dont la traduction a paru à Paris en 1703. in-8^o. & qui est attribuée par les uns à Claude FRASSIN, Cordelier, & par d'autres, à Claude SANTEUL, frere du Victorin, t. 6. p. 353.

Amas chrétien, ou extrait de la poésie de Virgile, accommodés au vieil & nouveau Testament, & réduits en deux livres, par Proba Fauconia, femme d'Aldephus Romain, mis en vers François par le NOMOPHILE Marchois, à Lyon, Jean d'Ogerolles, 1557. in-8^o. de 69. pag. t. 6. p. 353. & suiv.

Description que fait Théodulfe, Evêque d'Orleans, de son voyage dans la Gaule Narbonnoise, en son exhortation aux Juges, traduite en prose, avec le texte Latin à côté, & des remarques, par Jean ASTRUC, Médecin consultant du Roi, Professeur en Médecine au Collège Royal de France. C'est le chapitre quatorzième de la première partie des Mémoires de M. Astruc pour l'his-

toire naturelle de Languedoc , à Paris ,
1737. in-4°. t. 6. p. 339. 340.

Poëme de Saint Prosper contre les ingrats , où la Doctrine Catholique de la Grace est expliquée & soutenue contre les Pélagiens , traduit en François , en vers & en prose , avec les vers Latins mis à côté , par Louis LE MAISTRE DE SACY , à Paris , 1647. in-4°. — Le même Poëme , de la même traduction en vers & en prose , avec quelques autres écrits , *ibid.* 1717. in-12. t. 6. p. 355. & suiv.

Les Sentences spirituelles recueillies des œuvres de Saint Augustin , par Prosper Aquitanique , & par lui mises en vers Latins , réduites en quatrains François , par Thomas JARDIN , Vicaire de Beaujeu , avec autres Sentences extraites des œuvres de Saint Hirenée , Archevêque de Lyon , & de Tertullien : le tout aussi réduit en quatrains François , imprimé à Lyon , par B. Rigaud , 1584. in-8°. t. 6. p. 361. & suiv.

Fin du Catalogue.

ORDRE

Des divisions du Catalogue.

BELLES LETTRES.

POESIE.

Suite des Traductions Françoises des anciens Poëtes Latins.

T raductions de Caton & de Lucrece	51
— De Catulle, & du <i>Pervigilium Veneris</i> .	26.
— Des Mimes de Laberius, & de l'ublims Syrus.	40.
— De Virgile en vers François.	47.
— De Virgile en vers burlesques.	135.
— De Virgile en prose.	152.
— Du treizième livre ajouté a l'Enéide : des Opus- les attribués à Virgile, de l'Erna de Cornelius Severus & du Fragment du même sur la mort de Cicéron, & de l'Elégie de Dodo Albinovanus sur la mort de Mé- cenas.	208.
— Ecrits pour & contre Virgile.	237.
Traductions d'Horace en vers.	296.
— D'Horace en prose.	337.
— D'Ovide en prose & en vers.	409. & s. 6. p. 1.
— De Tibulle, de Propertius, de Phèdre, & de Colu- melle.	104.
— De Perse & de Juvenal.	135.
— De Lucain, de Sénèque le Tragique, & de quel- ques vers de Sénèque le Philosophe.	176.
— De Petrone.	208.
— De Silius Italicus, de Valerius Flaccus, & de Stace.	244.
— De Martial.	261.
— De Némésien & Calpurnius, d'Aufone, de Clau- dien, de Festus Avienus, & des Catalectes des anciens Poëtes.	294.
— Des anciens Poëtes Ecclesiastiques.	342.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier les Tomes cinquième & sixième de la *Bibliothèque Française* ; je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression, & j'ai cru que l'ouvrage seroit très-utile, & feroit beaucoup d'honneur à nos Ecrivains François. De la Bibliothèque du Roi, le vingt-neuf Août 1742.

SALLIER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé PIERRE-JEAN MARIETTE, fils, Imprimeur, & Libraire de Paris, ancien Adjoint de la Communauté, Nous ayant fait remontrer qu'il désireroit imprimer ou faire imprimer, & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Bibliothèque Française*, s'il Nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & en beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes.

A ces causes, voulant favorablement
traiter ledit Exposé, Nous lui avons per-
mis & permettons par ces Présentes, d'im-
primer ou faire imprimer ledit Ouvrage ci-
dessus spécifié, en un ou plusieurs Vola-
mes, conjointement ou séparément &
autant de fois que bon lui semblera, & de
le vendre, faire vendre, & débiter par
tout notre Royaume pendant le tems de *dou-
ze années consécutives*, à compter du jour de
la date des Présentes. Faisons défenses à
toutes personnes de quelque qualité & con-
dition qu'elles soient, d'en introduire d'im-
pression étrangère dans aucun lieu de notre
obéissance; comme aussi à tous Librai-
res, Imprimeurs, & autres, d'imprimer,
faire imprimer, vendre, faire vendre, dé-
biter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-
dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en
faire aucun extrait sous quelque prétexte
que ce soit, d'augmentation, correction,
changemens ou autrement, sans la permission
expresse & par écrit dudit Exposé; ou de
ceux qui auront droit de lui, à peine de
confiscation des Exemplaires contrefaits;
de trois mille livres d'amende contre chacun
des Contrevenans, dont un tiers à Nous,
un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre
tiers audit Exposé, & de tous dépens, dom-
mages & intérêts; à la charge que ces Présen-
tes seront enregistrées tout au long sur le
Registre de la Communauté des Imprimeurs
& Libraires de Paris, dans trois mois de
la date d'icelles; que l'impression de cet
Ouvrage sera faite dans notre Royaume;
& non ailleurs, que l'Impétrant se con-
former en tout aux Reglemens de la

Librairie, & notamment à celui du dixième
Avril mil sept cent vingt-cinq, & qu'avant
de les exposer en vente, le Manuscrit
ou imprimé qui aura servi de copie
à l'impression dudit Ouvrage, sera re-
mis dans le même état où l'Approbation y
aura été donnée, es mains de notre très-
cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau,
Chancelier de France, Commandeur de
nos Ordres; & qu'il en fera ensuite remis
deux Exemplaires dans notre Bibliothèque
publique, un dans celle de notre Château
du Louvre, & un dans celle de notre très-
cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau
Chancelier de France; Commandeur de
nos ordres, le tout à peine de nullité des
Présentes; Du contenu desquelles vous
mandons & enjoignons de faire jouir
ledit Exposant ou ses ayans cause, plei-
nement & paisiblement, sans souffrir
qu'il leur soit fait aucun trouble ou empê-
chement. Voulons que la copie desdites
Présentes qui sera imprimée tout au long
au commencement ou à la fin dudit Ouvra-
ge, soit tenue pour dûment signifiée; &
qu'aux copies collationnées par l'un de nos
amés & féaux Conseillers & Secrétaires,
foi soit ajoutée comme à l'original. Com-
mandons au premier notre Huissier ou Ser-
gent, de faire pour l'exécution d'icelles
tous actes requis & nécessaires, sans de-
mander autre permission, & nonobstant
Clameur de Haro, Charte Normande, &
Lettres à ce contraires. Car tel est notre
plaisir. Donné à Paris le vingt-quatrième
jour d'Avril, l'an de grace mil sept cens
vingt-neuf, & de notre regne le vingt-qua-

trième. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

*Registré, ensemble la cession, sur le Registre
X. de la Chambre Royale des Libraires &
Imprimeurs de Paris, N°. 219. fol. 199.
conformément aux anciens Reglemens, confir-
mes par celui du 28. Février 1723. A Paris,
ce deuxième Mai 1739.*

Signé, LANGLOTS, Syndic.

*Je reconnois que Monsieur Hippolyte-
Louis Guérin a la moitié dans le présent
Privilege. A Paris, ce 28. Avril 1739.*

Signé, MARIETTE.

